

No pombas

Franca 32

Del
OEUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

SITES DES CORDILLÈRES

ET

MONUMENTS

DES

PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE

PAR

ALEXANDRE DE HUMBOLDT



PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Près le Luxembourg

128.960

ŒUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

SITES DES CORDILLÈRES

ET

MONUMENTS

DES

PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE

Def 213

ŒUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

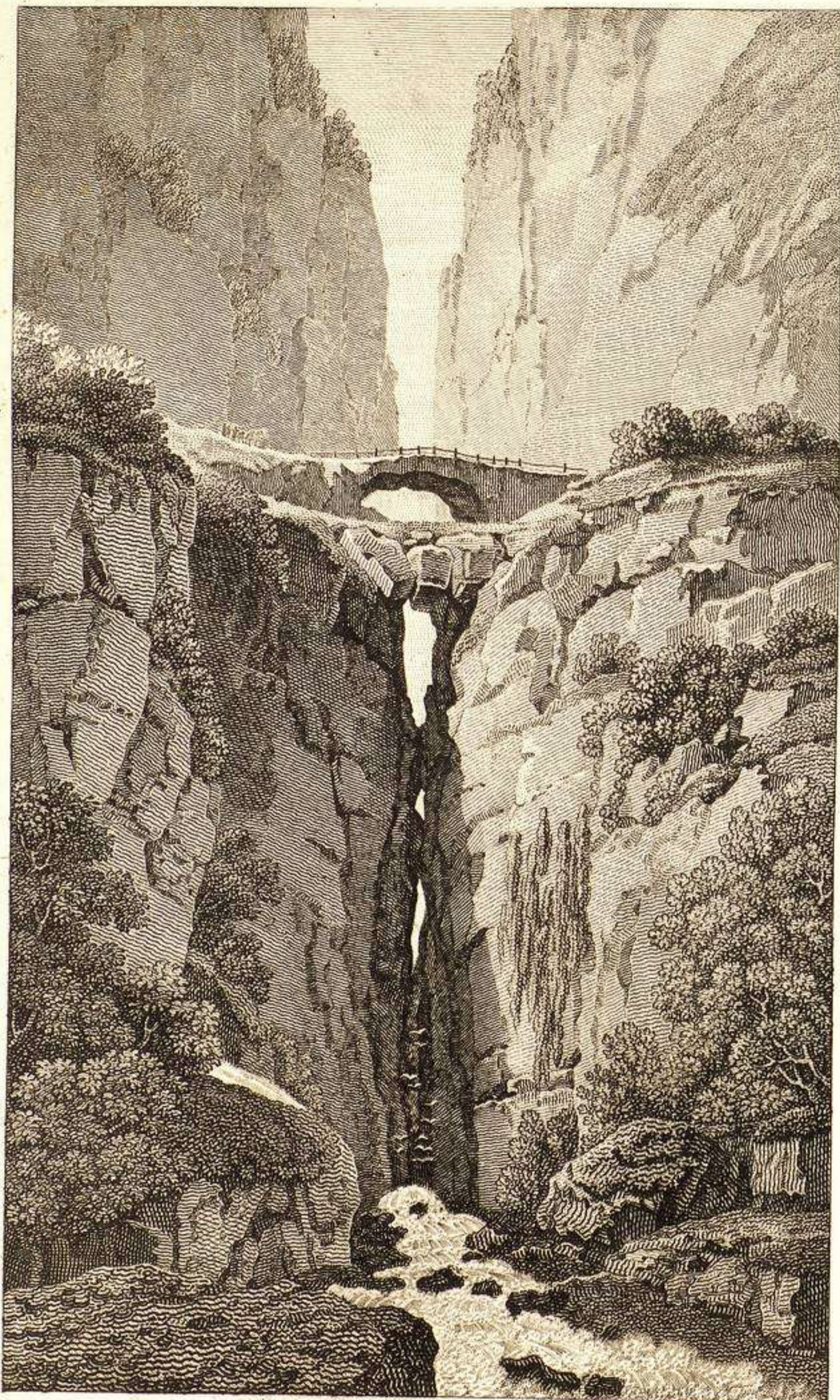
SITES DES CONDILLIÈRES

MONUMENTS

PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE





Bouquet sc.

PONTS NATURELS D'ICONONZO.

930.26(7+8)
HUM

ŒUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

SITES DES CORDILLÈRES

ET

MONUMENTS

DES

PEUPLES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE

PAR

ALEXANDRE DE HUMBOLDT



PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Près le Luxembourg

2000 M. 038.

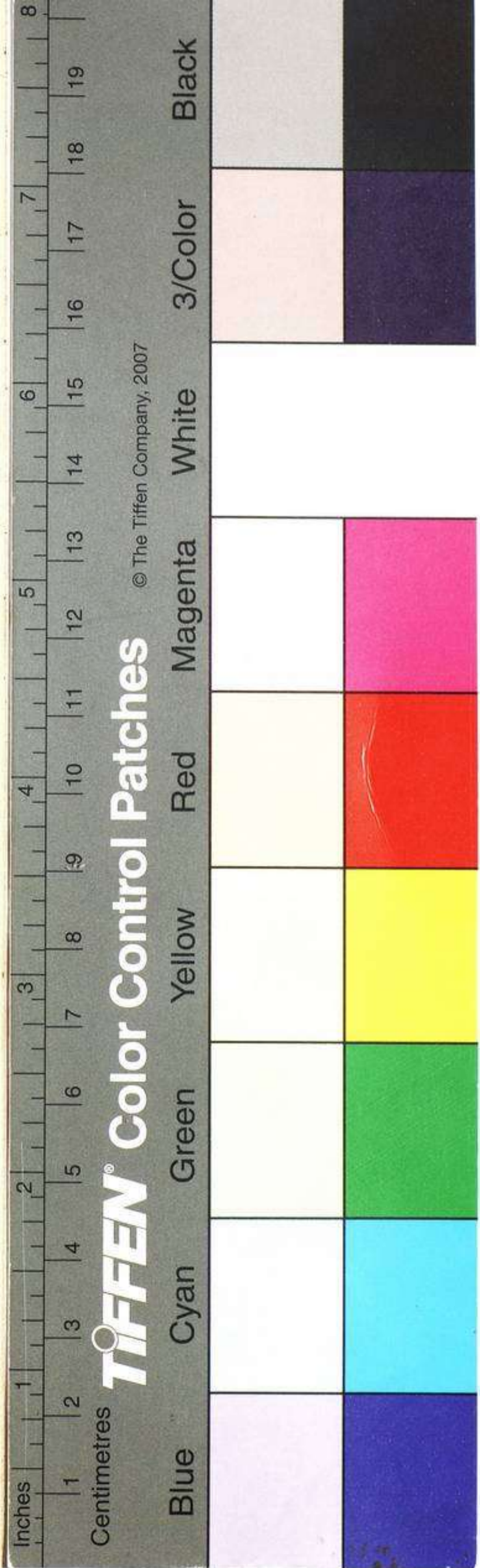
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
M O N I T O R
PUBLISHED QUARTERLY



Quelque temps avant sa mort, l'illustre auteur du *Cosmos*, avait tracé lui-même le plan à suivre pour une édition populaire, en français, de ses œuvres, parmi lesquelles il choisissait celles qui lui paraissaient le plus faites pour maintenir sa gloire quand il ne serait plus; à la hauteur où il l'avait portée de son vivant, et pour être lues avec intérêt par toutes les personnes que, de près ou de loin, les sciences et les lettres intéressent. C'est ce plan, remis entre nos mains, que nous suivons progressivement depuis quatre années. Aux huit volumes déjà parus, nous allons en ajouter immédiatement quatre autres: les *Sites des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, qui forment l'objet de la présente publication, et l'*Asie centrale*, qui paraîtra, en trois volumes, dans les premiers mois de 1869, sans compter la *Correspondance inédite* de Humboldt, dont les dernières pages sont sous presse, au moment où nous écrivons ces lignes.

Le volume des *Sites des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, peut être considéré comme une belle introduction à la réimpression des *Voyages de Humboldt*, réimpression que nous préparons, d'après une lettre qu'il avait écrite lui-même à ce sujet au mois de novembre 1858, cinq mois environ avant de mourir. Personne ne connaissait mieux que Humboldt les défauts qui pouvaient exister dans les anciennes éditions de ses ouvrages, et l'ordre et la méthode qu'on devait apporter dans

a



la réimpression de ceux-ci. On n'a donc eu, en quelque sorte, qu'à suivre ses inspirations pour cette nouvelle édition des *Sites des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, comme pour ses autres œuvres. L'accueil sympathique qui a été fait à notre nouvelle édition des *Tableaux de la nature*, à la clarté de ses divisions, nous a engagés à opérer de la même manière pour le livre que nous présentons aujourd'hui au public. En conséquence, nous avons divisé cet ouvrage en quatre parties sous les titres de : 1° *Sites des Cordillères, Plateaux du Mexique et Montagnes de l'Amérique méridionale*; 2° *Monuments des peuples indigènes du Mexique*; 3° *Monuments des peuples indigènes du Pérou*; 4° *Monuments des Indiens Muyscas*; substituant ainsi un ordre clair et naturel à la confusion des précédentes éditions. Nous avons ainsi donné la physionomie d'une œuvre non moins intéressante que savante, à ce qui ne semblait être qu'une série d'explications de planches; c'est-à-dire que, comme cela devait être dans l'esprit même de Humboldt, le texte a pris la première place et que les figures ne sont plus qu'au second rang. Nous rendons d'ailleurs justice à l'importance de celles-ci, et nous le prouvons par la réduction que nous donnons de plusieurs d'entre elles empruntées à l'ancien atlas in-folio des *Sites des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*.

Les éditeurs,

L. G. ET C^e.

INTRODUCTION.

J'ai réuni dans cet ouvrage tout ce qui a rapport à l'origine et aux premiers progrès des arts chez les peuples indigènes de l'Amérique.

Au commencement de la conquête de l'Amérique, l'attention de l'Europe était singulièrement fixée sur les constructions gigantesques de Couzco, les grandes routes tracées au centre des Cordillères, les pyramides à gradins, le culte et l'écriture symbolique des Mexicains. Les environs du port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande, et l'île d'Otahiti n'ont pas été décrits plus souvent de nos jours, que ne l'étaient alors plusieurs contrées du Mexique et du Pérou. Il faut être allé sur les lieux pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérisent les relations des premiers voyageurs espagnols. En étudiant leurs ouvrages, on regrette qu'ils ne soient pas accompagnés de figures qui puissent donner une idée exacte de tant de monuments détruits par le fanatisme, ou tombés en ruine par l'effet d'une coupable insouciance.

L'ardeur avec laquelle on s'était livré à des recherches sur l'Amérique diminua dès le commencement



du xvii^e siècle; les colonies espagnoles, qui renferment les seules régions jadis habitées par des peuples civilisés, restèrent fermées aux nations étrangères; et, de nos jours, lorsque l'abbé Clavigero publia en Italie son *Histoire ancienne du Mexique*, on regarda comme très-douteux des faits attestés par une foule de témoins oculaires souvent ennemis les uns des autres. Des écrivains célèbres, plus frappés des contrastes que de l'harmonie de la nature, s'étaient plu à dépeindre l'Amérique entière comme un pays marécageux, contraire à la multiplication des animaux, et nouvellement habité par des hordes aussi peu civilisées que les habitants de la mer du Sud. Dans les recherches historiques sur les Américains, un scepticisme absolu avait été substitué à une saine critique. On confondait les descriptions déclamatoires de Solis et de quelques autres écrivains qui n'avaient pas quitté l'Europe, avec les relations simples et vraies des premiers voyageurs; il paraissait du devoir d'un philosophe de nier tout ce qui avait été observé par des missionnaires.

Depuis la fin du dernier siècle, une révolution heureuse s'est opérée dans la manière d'envisager la civilisation des peuples et les causes qui en arrêtent ou favorisent les progrès. Nous avons appris à connaître des nations dont les mœurs, les institutions et les arts diffèrent presque autant de ceux des Grecs et des Romains, que les formes primitives d'animaux détruits diffèrent de celles des espèces qui sont l'objet de l'histoire naturelle descriptive. La *Société de Cal-*

cutta a répandu une vive lumière sur l'histoire des peuples de l'Asie. Les monuments de l'Égypte, décrits de nos jours avec une admirable exactitude, ont été comparés aux monuments des pays les plus éloignés, et mes recherches sur les peuples indigènes de l'Amérique ont paru à une époque où l'on ne regardait pas comme indigne d'attention tout ce qui s'éloignait du style dont les Grecs nous ont laissé d'inimitables modèles.

Je me suis proposé, dans la description des monuments de l'Amérique, de tenir un juste milieu entre deux routes suivies par les savants qui ont fait des recherches sur les monuments, les langues et les traditions des peuples. Les uns se livrant à des hypothèses brillantes, mais fondées sur des bases peu solides, ont tiré des résultats généraux d'un petit nombre de faits isolés. Ils ont vu en Amérique des colonies chinoises et égyptiennes; ils y ont reconnu des dialectes celtiques et l'alphabet des Phéniciens. Tandis que nous ignorons si les Osques, les Goths ou les Celtes sont des peuples venus d'Asie, on a voulu prononcer sur l'origine de toutes les hordes du nouveau continent. D'autres savants ont accumulé des matériaux sans s'élever à aucune idée générale, méthode stérile dans l'histoire des peuples comme dans les différentes branches des sciences physiques. Puissé-je avoir été assez heureux pour éviter les écarts que je viens de signaler! Un petit nombre de nations, très-éloignées les unes des autres, les Étrusques, les Égyptiens, les Tibétains et les Aztèques, offrent des

analogies frappantes dans leurs édifices, leurs institutions religieuses, leurs divisions du temps, leurs cycles de régénération et leurs idées mystiques. Il est du devoir de l'historien d'indiquer ces analogies, aussi difficiles à expliquer que les rapports qui existent entre le sanscrit, le persan, le grec et les langues d'origine germanique : mais, en essayant de généraliser les idées, il faut savoir s'arrêter au point où manquent les données exactes. C'est d'après ces principes que j'exposerai ici les résultats auxquels semblent conduire les notions que j'ai acquises jusqu'à ce jour sur les peuples indigènes du nouveau monde.

En examinant attentivement la constitution géologique de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la terre, on ne saurait admettre que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On y observe la même succession de couches pierreuses que dans notre hémisphère, et il est probable que, dans les montagnes du Pérou, les granits, les schistes micacés ou les différentes formations de gypse et de grès ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse. Le globe entier paraît avoir subi les mêmes catastrophes. A une hauteur qui excède celle du mont Blanc, se trouvent suspendues, sur la crête des Andes, des pétrifications de coquilles pélagiques. Des ossements fossiles d'éléphants sont épars dans les régions équinoxiales, et, ce qui est très-remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines

brûlantes de l'Orénoque, mais sur les plateaux les plus froids et les plus élevés des Cordillères. Dans le nouveau monde comme dans l'ancien, des générations d'espèces détruites ont précédé celles qui peuplent aujourd'hui la terre, l'eau et les airs.

Rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique que dans les autres continents. Sous les tropiques, la force de la végétation, la largeur des fleuves et les inondations partielles ont mis de puissantes entraves aux migrations des peuples. De vastes contrées de l'Asie boréale sont aussi faiblement peuplées que les savanes du Nouveau-Mexique et du Paraguay, et il n'est pas nécessaire de supposer que les contrées les plus anciennement habitées soient celles qui offrent la plus grande masse d'habitants.

Le problème de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort des sciences naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de peuples qui se sont succédé, qui se sont mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnaître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendants des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non-seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race américaine à la race mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartars et de Tschoudes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaye et nègre paraîtront moins isolées, et l'on reconnaîtra, dans cette grande famille du genre humain, un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues.

Quoique les peuples indigènes du nouveau continent soient unis par des rapports intimes, ils offrent, dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins basané, et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi marquantes que les Arabes, les Persans et les Slaves, qui appartiennent tous à la race caucasienne. Les hordes qui parcourent les plaines

brûlantes des régions équinoxiales n'ont cependant pas la peau d'une couleur plus foncée que les peuples montagnards ou les habitants de la zone tempérée ; soit que dans l'espèce humaine et dans la plupart des animaux, il y ait une certaine époque de la vie organique au delà de laquelle l'influence du climat et de la nourriture est presque nulle, soit que la déviation du type primitif ne devienne sensible qu'après une longue série de siècles. D'ailleurs, tout concourt à prouver que les Américains, de même que les peuples de race mongole, ont une moindre flexibilité d'organisation que les autres nations de l'Asie et de l'Europe.

La race américaine, la moins nombreuse de toutes, occupe cependant le plus grand espace sur le globe. Elle s'étend à travers les deux hémisphères, depuis le 68^e degré de latitude nord jusqu'au 55^e degré de latitude sud. C'est la seule de toutes les races qui ait fixé sa demeure dans les plaines brûlantes voisines de l'Océan, comme sur le dos des montagnes, où elle s'élève à des hauteurs qui excèdent de 389 mètres celle du Pic de Ténériffe.

Le nombre des langues qui distinguent les différentes peuplades indigènes paraît encore plus considérable dans le nouveau continent qu'en Afrique, où, d'après les recherches de MM. Seetzen et Vater, il y en a au delà de cent quarante. Sous ce rapport, l'Amérique entière ressemble au Caucase, à l'Italie, avant la conquête des Romains, à l'Asie Mineure lorsqu'elle réunissait, sur une petite étendue de terrain, les Ciliens de race sémitique, les Phrygiens d'origine thrace,

les Lydiens et les Celtes. La configuration du sol, la force de la végétation, la crainte qu'ont, sous les tropiques, les peuples montagnards de s'exposer aux chaleurs des plaines, entravent les communications, et contribuent par là à l'étonnante variété des langues américaines. Aussi l'on observe que cette variété est moins grande dans les savanes et les forêts du Nord que les chasseurs peuvent parcourir librement, sur les rivages de grandes rivières, le long des côtes de l'Océan, et partout où les Incas ont étendu leur théocratie par la force des armes.

Lorsqu'on avance que l'on trouve plusieurs centaines de langues dans un continent dont la population entière n'égale pas celle de la France, on considère comme différentes des langues qui offrent les mêmes rapports entre elles, je ne dirai pas que l'allemand et le hollandais, ou l'italien et l'espagnol, mais que le danois et l'allemand, le chaldéen et l'arabe, le grec et le latin. A mesure que l'on pénètre dans le dédale des idiomes américains, on reconnaît que plusieurs sont susceptibles d'être groupés par familles, tandis qu'un très-grand nombre restent isolés, comme le basque parmi les langues européennes et le japonais parmi les langues asiatiques. Cet isolement n'est peut-être qu'apparent; et l'on est fondé à supposer que les langues qui semblent résister à toute classification ethnographique, ont des rapports soit avec d'autres qui sont éteintes depuis longtemps, soit avec les idiomes de peuples que les voyageurs n'ont pas encore visités.

La plupart des langues américaines, même celles

dont les groupes diffèrent entre eux comme les langues d'origine germanique, celtique et slave, offrent une certaine analogie dans l'ensemble de leur organisation ; par exemple, dans la complication des formes grammaticales, dans les modifications que subit le verbe selon la nature de son régime et dans la multiplicité des particules additives (*affixa et suffixa*). Cette tendance uniforme des idiomes annonce, sinon une communauté d'origine, du moins une analogie extrême dans les dispositions intellectuelles des peuples américains, depuis le Groënland jusqu'aux terres magellaniques.

Des recherches faites avec un soin extrême et d'après une méthode que l'on ne suivait pas jadis dans l'étude des étymologies, ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continents. Dans quatre-vingt-trois langues américaines, examinées par MM. Barton et Vater, on en a reconnu environ cent soixante-dix dont les racines semblent être les mêmes ; et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes, qui rend presque identiques les premiers sons articulés par les enfants. Sur cent soixante-dix mots qui ont des rapports entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le mandchou, le tungouse, le mongol et le samoyède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtique et tschoude, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines

avec la totalité des langues de l'ancien monde; car nous ne connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savants, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique, est aussi hasardé que les assertions sur la faiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante, et sur la dégénération des animaux qui ont été portés d'un hémisphère à l'autre.

Plusieurs idiomes, qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée. Nous ne discuterons pas si l'état primitif de l'espèce humaine a été un état d'abrutissement, ou si les hordes sauvages descendent de peuples dont les facultés intellectuelles et les langues dans lesquelles ces facultés se reflètent étaient également développées : nous rappellerons seulement que le peu que nous savons de l'histoire des Américains tend à prouver que les tribus dont les migrations ont été dirigées du nord au sud offraient déjà, dans les contrées les plus septentrionales, cette variété d'idiomes que nous trouvons aujourd'hui sous la zone torride. On peut conclure de là, par analogie, que la ramification, ou, pour employer une expression indépendante de tout système, que la multiplicité des langues est un phénomène très-

ancien. Peut-être celles que nous appelons américaines n'appartiennent-elles pas plus à l'Amérique que le madjare ou hongrois et le tschoude ou finnois n'appartiennent à l'Europe.

On ne saurait disconvenir que la comparaison entre les idiomes des deux continents n'a pas conduit jusqu'ici à des résultats généraux : mais il ne faut pas perdre l'espérance que cette même étude ne devienne plus fructueuse lorsque la sagacité des savants pourra s'exercer sur un plus grand nombre de matériaux. Combien de langues de l'Amérique et de l'Asie centrale et orientale dont le mécanisme nous est encore aussi inconnu que celui du tyrrhénien, de l'osque et du sabin ! Parmi les peuples qui ont disparu dans l'ancien monde, il en est peut-être plusieurs dont quelques tribus peu nombreuses se sont conservées dans les vastes solitudes de l'Amérique.

Si les langues ne prouvent que faiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. J'ose me flatter que les feuilles suivantes justifieront cette assertion, en ajoutant plusieurs preuves nouvelles à celles qui étaient connues depuis longtemps. On a tâché de distinguer avec soin ce qui indique une communauté d'origine de ce qui est le résultat de la situation analogue dans laquelle se trouvent les peuples lorsqu'ils commencent à perfectionner leur état social.

Il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des communications entre les habitants des deux mondes; il serait téméraire de désigner le groupe de peuples de l'ancien continent avec lequel les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens offrent le plus de rapports, puisque ces rapports se manifestent dans des traditions, des monuments et des usages qui peut-être sont antérieurs à la division actuelle des Asiatiques en Mongols, en Hindous, en Tongouses et en Chinois.

Lors de la découverte du nouveau monde, ou, pour mieux dire, lors de la première invasion des Espagnols, les peuples américains les plus avancés dans la culture étaient des peuples montagnards. Des hommes nés dans les plaines, sous des climats tempérés, avaient suivi le dos des Cordillères qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur. Ils trouvaient, dans ces hautes régions, une température et des plantes qui ressemblaient à celles de leur pays natal.

Les facultés se développent plus facilement partout où l'homme, fixé sur un sol moins fertile, et forcé de lutter contre les obstacles que lui oppose la nature, ne succombe pas à cette lutte prolongée. Au Caucase et dans l'Asie centrale, les montagnes arides offrent un refuge à des peuples libres et barbares. Dans la partie équinoxiale de l'Amérique où des savanes toujours vertes sont suspendues au-dessus de la région des nuages, on n'a trouvé des peuples policés qu'au sein des Cordillères : leurs premiers progrès dans les arts y étaient aussi anciens que la forme bizarre de leurs

gouvernements si peu favorables à la liberté individuelle.

Le nouveau continent, de même que l'Asie et l'Afrique, présente plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels, comme ceux de Méroé, du Tibet et de la Chine. Le Mexique reçoit sa culture d'un pays situé vers le nord; dans l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco ont servi de modèles aux monuments que les Incas élevèrent au Couzco. Au milieu des vastes plaines du haut Canada, en Floride et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées, annoncent que des peuples industriels ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs.

La distribution inégale des animaux sur le globe a exercé une grande influence sur le sort des nations et sur leur acheminement plus ou moins rapide vers la civilisation. Dans l'ancien continent, la vie pastorale forme le passage de la vie des peuples chasseurs à celle des peuples agricoles. Les ruminants, si faciles à acclimater sous toutes les zones, ont suivi le nègre africain comme le Mongol, le Malaye et l'homme de la race du Caucase. Quoique plusieurs quadrupèdes et un plus grand nombre de végétaux soient communs aux parties les plus septentrionales des deux mondes, l'Amérique ne présente cependant, dans la famille des bœufs, que le bison et le bœuf musqué, deux animaux

difficiles à subjuguier, et dont les femelles ne donnent que peu de lait, malgré la richesse des pâturages. Le chasseur américain n'était pas préparé à l'agriculture par le soin des troupeaux et les habitudes de la vie pastorale. Jamais l'habitant des Andes n'a été tenté de traire le lama, l'alpaca et le guanaco. Le laitage était jadis une nourriture inconnue aux Américains, comme à plusieurs peuples de l'Asie orientale.

Nulle part on n'a vu le sauvage, libre et errant dans les forêts de la zone tempérée, abandonner, de son gré, la vie de chasseur pour embrasser la vie agricole. Ce passage, le plus difficile et le plus important dans l'histoire des sociétés humaines, ne peut être amené que par la force des circonstances. Lorsque, dans leurs migrations lointaines, des hordes de chasseurs, poussées par d'autres hordes belliqueuses, parviennent dans les plaines de la zone équinoxiale, l'épaisseur des forêts et une riche végétation les font changer d'habitudes et de caractère. Il est des contrées entre l'Orénoque, l'Ucajalé et la rivière des Amazones, où l'homme ne trouve, pour ainsi dire, d'espace libre que les rivières et les lacs. Fixées au sol sur le bord des fleuves, les tribus les plus sauvages environnent leurs cabanes de bananiers, de jatropha et de quelques autres plantes alimentaires.

Aucun fait historique, aucune tradition ne lient les nations de l'Amérique méridionale à celles qui vivent au nord de l'isthme de Panama. Les annales de l'empire mexicain paraissent remonter jusqu'au vi^e siècle de notre ère. On y trouve les époques des migra-

tions, les causes qui les ont amenées, les noms des chefs issus de la famille illustre de Citin, qui, des régions inconnues d'Aztlan et de Téocolhuacan, ont conduit des peuples septentrionaux dans les plaines d'Anahuac. La fondation de Ténochtitlan, comme celle de Rome, tombe dans les temps héroïques; et ce n'est que depuis le XII^e siècle que les annales aztèques, semblables à celles des Chinois et des Tibétains, rapportent presque sans interruption les fêtes séculaires, la généalogie des rois, les tributs imposés aux vaincus, les fondations des villes, les phénomènes célestes, et jusqu'aux événements les plus minutieux qui ont influé sur l'état des sociétés naissantes.

Quoique les traditions n'indiquent aucune liaison directe entre les peuples des deux Amériques, leur histoire n'en offre pas moins des rapports frappants dans les révolutions politiques et religieuses, desquelles date la civilisation des Aztèques, des Muyscas et des Péruviens. Des hommes barbus et moins basanés que les indigènes d'Anahuac, de Cundinamarca et du plateau du Couzco, paraissent sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance. Grands prêtres, législateurs, amis de la paix et des arts qu'elle favorise, ils changent tout d'un coup l'état des peuples qui les accueillent avec vénération. Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac sont les noms sacrés de ces êtres mystérieux. Quetzalcoatl, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de Panuco, des rivages du golfe du Mexique; Bochica, le Boudha des Muyscas, se montre dans les hautes plaines de Bogota, où il arrive des savanes situées à l'est

des Cordillères. L'histoire de ces législateurs, que j'ai tâché de développer dans cet ouvrage, est mêlée de merveilles, de fictions religieuses et de ces traits qui décèlent un sens allégorique. Quelques savants ont cru reconnaître dans ces étrangers, des Européens naufragés, ou les descendants de ces Scandinaves qui, depuis le XI^e siècle, ont visité le Groënland, Terre-Neuve, et peut-être même la Nouvelle-Écosse; mais, pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des premières migrations toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monuments de Cholula, de Sogamozo et du Couzco, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac ont puisé leur code de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers des peuples qui ont été en contact avec les Tibétains, les Tartares Shamanistes, et les Ainos barbus des îles de Jesso et de Sachalin.

En employant dans le cours de ces recherches les mots *monuments du nouveau monde, progrès dans les arts du dessin, culture intellectuelle*, je n'ai pas voulu désigner un état de choses qui indique ce qu'on appelle un peu vaguement une civilisation très-avancée. Rien n'est plus difficile que de comparer des nations qui ont suivi des routes différentes dans leur perfectionnement social. Les Mexicains et les Péruviens ne sauraient être jugés d'après des principes puisés dans l'histoire des peuples que nos études nous rappellent sans cesse. Ils s'éloignent autant des Grecs et des Romains qu'ils se rapprochent des Étrusques et des Tibétains.

Chez les Péruviens, un gouvernement théocratique, tout en favorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics, et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation en masse, entravait le développement des facultés individuelles. Chez les Grecs, au contraire, avant le temps de Périclès, ce développement si libre et si rapide ne répondait pas aux progrès lents de la civilisation en masse. L'empire des Incas ressemblait à un grand établissement monastique, dans lequel était prescrit, à chaque membre de la congrégation, ce qu'il devait faire pour le bien commun. En étudiant sur les lieux ces Péruviens qui, à travers des siècles, ont conservé leur physionomie nationale, on apprend à apprécier à sa juste valeur le code des lois de Manco-Capac et les effets qu'il a produits sur les mœurs et sur la félicité publique. Il y avait une aisance générale et peu de bonheur privé; plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies; un esprit d'ordre qui réglait minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère. Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avaient étouffé le germe de la liberté individuelle; et le fondateur de l'empire du Couzco, en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avait réduits à l'état de simples machines. La théocratie péruvienne était moins oppressive sans doute que le gouvernement des rois mexicains; mais l'un et l'autre ont contribué à donner aux

monuments, au culte et à la mythologie des deux peuples montagnards, cet aspect morne et sombre qui contraste avec les arts et les douces fictions des peuples de la Grèce.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

Les monuments des nations dont nous sommes séparés par un long intervalle de siècles peuvent fixer notre intérêt de deux manières très-différentes. Si les ouvrages de l'art parvenus jusqu'à nous appartiennent à des peuples dont la civilisation a été très-avancée, c'est par l'harmonie et la beauté des formes, c'est par le génie avec lequel ils sont conçus qu'ils excitent notre admiration. Le buste d'Alexandre, trouvé dans les jardins des Pisons, serait regardé comme un reste précieux de l'antiquité, quand même l'inscription n'indiquerait pas qu'il nous retrace les traits du vainqueur d'Arbèle. Une pierre gravée, une médaille des beaux temps de la Grèce, intéressent l'ami des arts par la sévérité du style, par le fini de l'exécution, lors même qu'aucune légende, qu'aucun monogramme ne rattache ces objets à une époque déterminée de l'histoire. Tel est le privilège de ce qui a été produit sous le ciel de l'Asie Mineure, et d'une partie de l'Europe australe.

Au contraire, les monuments des peuples qui ne sont point parvenus à un haut degré de culture intellectuelle, ou qui, soit par des causes religieuses et

politiques, soit par la nature de leur organisation, ont paru moins sensibles à la beauté des formes, ne peuvent être considérés que comme des monuments historiques. C'est à cette classe qu'appartiennent les restes de sculpture répandus dans les vastes contrées qui s'étendent depuis les rives de l'Euphrate jusqu'aux côtes orientales de l'Asie. Les idoles du Tibet et de l'Indoustan, celles qu'on a trouvées sur le plateau central de la Mongolie, fixent nos regards, parce qu'elles jettent du jour sur les anciennes communications des peuples, sur l'origine commune de leurs traditions mythologiques.

Les ouvrages les plus grossiers, les formes les plus bizarres, ces masses de rochers sculptés, qui n'imposent que par leur grandeur et par la haute antiquité qu'on leur attribue, les pyramides énormes qui annoncent le concours d'une multitude d'ouvriers, tout se lie à l'étude philosophique de l'histoire.

C'est par ce même lien que les faibles restes de l'art, ou plutôt de l'industrie des peuples du nouveau continent, sont dignes de notre attention. Persuadé de cette vérité, j'ai réuni, pendant mes voyages, tout ce qu'une active curiosité a pu me faire découvrir dans des pays où, pendant des siècles de barbarie, l'intolérance a détruit presque tout ce qui tenait aux mœurs et au culte des anciens habitants; où l'on a démoli des édifices, soit pour en arracher des pierres, soit pour y chercher des trésors cachés.

Le rapprochement que je me propose de faire entre les ouvrages de l'art du Mexique et du Pérou, et ceux

de l'ancien monde répandra quelque intérêt sur mes recherches. Eloigné de tout esprit de système, j'indiquerai les analogies qui se présentent naturellement, en distinguant celles qui paraissent prouver une identité de race, de celles qui ne tiennent probablement qu'à des causes intérieures, à cette ressemblance qu'offrent tous les peuples dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Je dois me borner ici à une description succincte des objets. Les conséquences auxquelles paraît conduire l'ensemble des monuments que je décris ne peuvent être discutées que dans la relation de mon voyage. Les peuples auxquels on attribue ces édifices et ces sculptures existant encore, leur physionomie et la connaissance de leurs mœurs serviront à éclaircir l'histoire de leurs migrations.

Les recherches sur les monuments élevés par des nations à demi barbares, ont encore un autre intérêt qu'on pourrait nommer psychologique : elles offrent à nos yeux le tableau de la marche uniforme et progressive de l'esprit humain. Les ouvrages des premiers habitants du Mexique tiennent le milieu entre ceux des peuples scythes et les monuments antiques de l'Indostan. Quel spectacle imposant nous offre le génie de l'homme, parcourant l'espace qu'il y a depuis les tombeaux de Tinian et les statues de l'île de Paques, jusqu'aux monuments du temple mexicain de Mitla ; et depuis les idoles informes que renfermait ce temple, jusqu'aux chefs-d'œuvre du ciseau de Praxitèle et de Lysippe !

Ne nous étonnons pas de la grossièreté du style et

de l'incorrection des contours dans les ouvrages des peuples de l'Amérique. Séparés peut-être de bonne heure du reste du genre humain, errants dans un pays où l'homme a dû lutter longtemps contre une nature sauvage et toujours agitée, ces peuples, livrés à eux-mêmes, n'ont pu se développer qu'avec lenteur. L'est de l'Asie, l'occident et le nord de l'Europe, nous offrent les mêmes phénomènes. En les indiquant, je n'entreprendrai pas de prononcer sur les causes secrètes par lesquelles le germe des beaux arts ne s'est développé que sur une très-petite partie du globe. Combien de nations de l'ancien continent ont vécu sous un climat analogue à celui de la Grèce, entourées de tout ce qui peut émouvoir l'imagination, sans s'élever au sentiment de la beauté des formes, sentiment qui n'a présidé aux arts que là où ils ont été fécondés par le génie des Grecs !

Ces considérations suffisent pour marquer le but que je me suis proposé en donnant des aperçus sur les monuments américains. Leur étude peut devenir utile comme celle des langues les plus imparfaites, qui intéressent non-seulement par leur analogie avec des langues connues, mais encore par la relation intime qui existe entre leur structure et le degré d'intelligence de l'homme plus ou moins éloigné de la civilisation.

En présentant dans un même ouvrage les monuments grossiers des peuples indigènes de l'Amérique et les sites pittoresques du pays montueux que ces peuples ont habité, je crois réunir des objets dont les

rapports n'ont pas échappé à la sagacité de ceux qui se livrent à l'étude philosophique de l'esprit humain. Quoique les mœurs des nations, le développement de leurs facultés intellectuelles, le caractère particulier empreint dans leurs ouvrages, dépendent à la fois d'un grand nombre de causes qui ne sont pas purement locales, on ne saurait douter que le climat, la configuration du sol, la physionomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts et sur le style qui distingue leurs productions. Cette influence est d'autant plus sensible que l'homme est plus éloigné de la civilisation. Quel contraste entre l'architecture d'un peuple qui a habité de vastes et ténébreuses cavernes, et celle de ces hordes longtemps nomades, dont les monuments hardis rappellent, dans le fût des colonnes, les troncs élancés des palmiers du désert ! Pour bien connaître l'origine des arts, il faut étudier la nature du site qui les a vus naître. Les seuls peuples américains chez lesquels nous trouvons des monuments remarquables, sont des peuples montagnards. Isolés dans la région des nuages, sur les plateaux les plus élevés du globe, entourés de volcans dont le cratère est environné de glaces éternelles, ils ne paraissent admirer, dans la solitude de ces déserts, que ce qui frappe l'imagination par la grandeur des masses. Les ouvrages qu'ils ont produits portent l'empreinte de la nature sauvage des Cordillères.

Une partie de cet ouvrage est destinée à faire connaître les grandes scènes que présente cette nature.

On s'est moins attaché à peindre celles qui produisent un effet pittoresque qu'à représenter exactement les contours des montagnes, les vallées dont leurs flancs sont sillonnés, et les cascades imposantes formées par la chute des torrents. Les Andes sont à la chaîne des hautes Alpes ce que ces dernières sont à la chaîne des Pyrénées. Ce que j'ai vu de romantique ou de grandiose sur les bords de la Saverne, dans l'Allemagne septentrionale, dans les monts Euganéens, dans la chaîne centrale de l'Europe, sur la pente rapide du volcan de Ténériffe; tout se trouve réuni dans les Cordillères du nouveau monde. Des siècles ne suffiraient pas pour observer les beautés et pour découvrir les merveilles que la nature y a prodiguées sur une étendue de deux mille cinq cents lieues, depuis les montagnes granitiques du détroit de Magellan jusqu'aux côtes voisines de l'Asie orientale. Je croirai avoir atteint mon but, si les faibles esquisses que contient cet ouvrage excitent des voyageurs, amis des arts, à visiter les régions que j'ai parcourues, pour retracer fidèlement ces sites majestueux, qui ne peuvent être comparés à ceux de l'ancien continent.

PREMIÈRE PARTIE



SITES

PLATEAU DU MEXIQUE ET MONTAGNES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

PLATEAU DU MEXIQUE

I.

ROCHES BASALTIQUES ET CASCADE DE REGLA.

En changeant de latitude et de climat, on voit changer l'aspect de la nature organisée, la forme des animaux et des plantes, qui impriment à chaque zone un caractère particulier : à l'exception de quelques végétaux aquatiques et cryptogames, dans chaque région le sol est couvert de plantes diverses. Il n'en est point ainsi de la nature brute, de cette agrégation de substances terreuses qui couvre la surface de notre planète : le même granit décomposé sur lequel, dans les frimas de la Laponie, végètent des vaccinium, des andromèdes et le lichen qui nourrit le renne, se retrouve encore dans ces bosquets de fougères arborescentes, de palmiers et d'héliconia, dont le feuillage lustré se développe sous l'influence des chaleurs équatoriales. Lorsqu'à la fin d'une longue navigation, après avoir passé d'un hémisphère à l'autre, l'habitant du nord aborde à une côte lointaine, il est surpris de trouver,

au milieu d'une foule de productions inconnues, ces strates d'ardoise, de schiste micacé et de porphyre trapéen, qui forment les côtes arides de l'ancien continent baignées par l'Océan glacial. Sous tous les climats, la croûte pierreuse du globe présente le même aspect au voyageur; partout il reconnaît, et non sans une certaine émotion, au milieu d'un nouveau monde, les roches de son pays natal.

Cette analogie que présente la nature non organique s'étend jusqu'à ces petits phénomènes qu'on serait tenté d'attribuer à des causes purement locales. Dans les Cordillères, comme dans les montagnes de l'Europe, le granit offre quelquefois des agrégations en forme de sphéroïdes aplatis et divisés en couches concentriques : sous les tropiques comme dans la zone tempérée, on trouve dans le granit de ces masses abondantes en mica et en amphibole, qui ressemblent à des boules noirâtres enchâssées dans un mélange de feldspath et de quartz laiteux : le diallage métalloïde se trouve dans les serpentines de l'île de Cuba comme dans celles de l'Allemagne : les amygdaloïdes et les pierres perlées du plateau du Mexique paraissent identiques avec celles que l'on observe au pied des monts Carpathes. La superposition des roches secondaires suit les mêmes lois dans les régions les plus éloignées les unes des autres. Partout les mêmes monuments attestent la même suite dans les révolutions qui ont changé progressivement la surface du globe.

En remontant aux causes physiques, on doit être moins surpris de voir que les voyageurs n'aient pas

découvert de nouvelles roches dans les régions lointaines. Le climat influe sur la forme des animaux et des plantes, parce que le jeu des affinités qui préside au développement des organes est modifié à la fois par la température de l'atmosphère et par celle qui résulte des diverses combinaisons formées par l'action chimique : mais la distribution inégale de la chaleur, qui est l'effet de l'obliquité de l'écliptique, ne peut avoir eu aucune influence sensible sur la formation des roches ; cette formation, au contraire, doit elle-même avoir influé puissamment sur la température du globe et de l'air environnant. Lorsque de grandes masses de matière passent de l'état liquide à l'état solide, ce phénomène ne peut avoir lieu sans être accompagné d'un énorme dégagement de calorique. Ces considérations semblent jeter quelque jour sur les premières migrations des animaux et des plantes. Je pourrais être tenté d'expliquer, par cette élévation progressive de température, plusieurs problèmes importants, particulièrement celui qu'offre l'existence des productions des Indes enfouies dans les pays du Nord, si je ne craignais d'augmenter le nombre des rêves géologiques.

Les basaltes de Regla présentent une preuve incontestable de cette identité de forme que l'on observe parmi les roches des divers climats. En jetant les yeux dessus, le minéralogiste voyageur reconnaît la forme des basaltes du Vivarais, ceux des monts Euganéens ou du promontoire d'Antrim, en Irlande. Les plus petits accidents observés dans les roches colonnaires de l'Europe, se retrouvent dans ce groupe de basaltes

du Mexique. Une si grande analogie de structure fait supposer que les mêmes causes ont agi sous tous les climats, et à des époques très-différentes; car les basaltes recouverts de schistes argileux et de calcaire compacte, doivent être d'un âge bien différent de ceux qui reposent sur des couches de houille et sur des galets.

La petite cascade de Regla se trouve au nord-est de Mexico, à une distance de vingt-cinq lieues, entre les mines célèbres de Real del Monte et les eaux thermales de Totonilco. Une petite rivière, qui sert à mouvoir les bocards de l'usine d'amalgamation de Regla, se fraye un chemin à travers des groupes de colonnes basaltiques; la nappe d'eau qui se précipite est assez considérable, mais la chute n'a que sept ou huit mètres de hauteur. Les rochers environnants, qui, par leur réunion, rappellent la grotte de Staffa, dans les îles Hébrides, les contrastes de la végétation, l'aspect sauvage et la solitude du lieu rendent cette petite cascade extrêmement pittoresque. Des deux côtés du ravin s'élèvent des basaltes colonnaires qui ont plus de 30 mètres de hauteur, et sur lesquels se présentent des touffes de cactus et de yucca filamentosa. Les prismes ont généralement cinq à six pans, et quelquefois jusqu'à 12 décimètres de largeur; plusieurs présentent des articulations très-régulières. Chaque colonne a un noyau cylindrique d'une masse plus dense que les parties environnantes; ces noyaux sont comme enchâssés dans les prismes, qui, dans leur cassure horizontale, offrent des convexités très-remar-

quables. Cette structure se retrouve dans les basaltes du cap Fairhead.

La plupart des colonnes de Regla sont perpendiculaires ; on en observe cependant aussi, très-près de la cascade, dont l'inclinaison est de 45° vers l'est ; plus loin, il y en a d'horizontales. Chaque groupe, lors de sa formation, paraît avoir subi des attractions particulières. La masse de ces basaltes est très-homogène ; M. Bonpland y a observé des noyaux d'olivine ou de péridot graniforme, entourés de mésotype cristallisée ; les prismes, et ce fait mérite l'attention des géologues, reposent sur une couche d'argile, sous laquelle on trouve encore du basalte. En général, celui de Regla est superposé au porphyre de Real del Monte, tandis qu'une roche calcaire compacte sert de base au basalte de Totonilco. Toute cette région basaltique est élevée de 2,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

II.

COFFRE DE PEROTE

Cette montagne de porphyre basaltique est moins remarquable par sa hauteur que par la forme bizarre d'un petit rocher placé à son sommet du côté de l'est. C'est ce rocher, semblable à une tour carrée, qui lui a fait donner, parmi les indigènes de race aztèque, le nom de *Nauhcampatepetl* (de *nauhcampa*, quatre parties, et *tepetl*, montagne), et parmi les Espagnols, le nom de *Coffre de Perote*. De la cime de cette montagne on jouit d'une vue magnifique sur le plateau de la Puebla, et sur la pente orientale des Cordillères du Mexique couvertes d'épaisses forêts de liquidambar, de fougères arborescentes et de mimoses, on distingue le port de la Vera-Cruz, le château de Saint-Jean d'Ulua et les côtes de l'Océan. Le Coffre n'entre point dans la limite des neiges perpétuelles; j'ai trouvé, par une mesure barométrique, son sommet élevé de 4088 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette hauteur excède de 400 mètres celle du pic de Ténériffe. La crête du Coffre ne présente qu'un rocher nu, entouré d'une forêt de pins. En gravissant vers la cime, j'ai vu disparaître les chênes à 3,165 mètres de hauteur;

mais les pins qui, par leurs feuilles, ressemblent au *Pinus strobus*, ne se perdent entièrement qu'à la hauteur absolue de 3,942 mètres. Sous chaque zone, la température et la pression barométrique prescrivent aux végétaux des limites qu'il leur est impossible de franchir.

III.

VOLCAN DE JORULLO.

Le volcan de Jorullo (Xorullo ou Juruyo) est situé, d'après mes observations, par les $19^{\circ} 9'$ de latitude, et les $103^{\circ} 51' 48''$ de longitude, à l'ouest de la ville de Mexico, à 36 lieues de distance de l'Océan. Il a 513 mètres d'élévation au-dessus des plaines voisines. Sa hauteur est par conséquent triple de celle du Monte-Nuovo de Pouzzole qui est sorti de terre en 1528. Dans le dessin que j'en ai pris et qui rappelle une des catastrophes les plus remarquables qu'offre l'histoire physique de notre planète, le volcan est environné de plusieurs milliers de petits cônes basaltiques¹. On trouve indiquée sur le premier plan une partie de la savane dans laquelle cet énorme soulèvement a eu lieu, la nuit du 29 septembre 1759. C'est l'ancien niveau du terrain bouleversé que l'on désigne aujourd'hui sous le nom *Malpays*. Les couches fracturées qui se présentent de front, séparent la plaine restée intacte du *Malpays*. Ce dernier, hérissé de petits cônes de 2 à

1. Voir ce dessin dans les *Tableaux de la nature*, nouvelle édition, en 1 vol. in-8, L. Guérin et C^{ie}, Paris, 1868.

3 mètres de hauteur, a une étendue de 4 milles carrés. Dans l'endroit où les eaux chaudes de Cuitimba et de San Pedro descendent vers les savanes de *Playas*, l'élévation des couches fracturées n'est que de 12 mètres, mais le terrain soulevé a la forme d'une vessie, et sa convexité augmente progressivement vers le centre, de sorte qu'au pied du grand volcan, le sol est déjà élevé de 160 mètres au-dessus des cabanes indiennes que nous habitons dans les *Playas de Jorullo*.

Les cônes sont autant de *fumaroles* qui exhalent une vapeur épaisse et communiquent à l'air ambiant une chaleur insupportable. On les désigne, dans ce pays, qui est excessivement malsain, par la dénomination de petits fours, *hornitos*. Ils renferment des boules de basalte enchâssées dans une masse d'argile endurcie. La pente du grand volcan, qui est constamment enflammé, est couverte de cendres. Nous sommes parvenus dans l'intérieur de son cratère, en gravissant une colline de laves scorifiées et rameuses, qui s'élève à une hauteur considérable. Nous rappellerons ici comme un fait remarquable que tous les volcans du Mexique se trouvent rangés sur une même ligne, dirigée de l'est à l'ouest, et qui forme en même temps un *parallèle des grandes hauteurs*. En considérant ce fait et en le rapprochant de ce que l'on observe aux *boche nuove* du Vésuve, on est tenté de croire que le feu souterrain s'est fait jour par une énorme crevasse qui existe dans l'intérieur de la terre, sous les 18° 59' et 19° 42' de latitude, et qui se prolonge de la mer du Sud à l'Océan Atlantique.

IV.

MONTAGNES DE PORPHYRE COLONNAIRE DU JACAL
ET SOMMET DE LA MONTAGNE DES ORGANOS D'ACTOPAN.

Les montagnes de l'Oyamel et du Jacal, composées d'énormes colonnes de porphyre trapéen, sont couronnées de pins et de chênes. C'est entre la métairie du Zembo et le village indien d'Omitlan que se trouvent les fameuses *mines d'iztli* ou d'obsidienne, exploitées par les anciens Mexicains. Cette contrée s'appelle, dans le pays, *la montagne des Couteaux*, *el Cerro de las Nabajas*. La cime du Jacal a 3124 mètres d'élévation absolue.

La montagne porphyrique de Mamanchota, célèbre au Mexique sous le nom de *los Organos*, est située au nord-est du village indien d'Actopan. La partie élancée du rocher a environ 277 mètres (142 toises) de hauteur ; mais l'élévation absolue du sommet de la montagne, là où les *Organos* commencent à se détacher, est d'environ 2,700 mètres (1385 toises). C'est sur le chemin de Mexico aux mines de Guanaxuato qu'on distingue de très-loin, et se détachant sur l'horizon, le rocher de Mamanchota : il s'élève au milieu d'une forêt de chênes, et offre un aspect très-pittoresque.

V.

VOLCANS D'AIR DE TURBACO.

Pour éviter les chaleurs excessives et les maladies qui règnent pendant l'été à Carthagène des Indes, et sur les côtes arides de Barù et de Tierra Bomba, les Européens non acclimatés se réfugient dans l'intérieur des terres, au village de Turbaco. Ce petit village indien est placé sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse, qui s'étend vers le sud et vers l'est, jusqu'au canal de Mahatès et à la rivière de la Madeleine. Les maisons sont en grande partie construites de bambous, et couvertes de feuilles de palmiers. Çà et là des sources limpides naissent d'un roc calcaire qui renferme de nombreux débris de coraux pétrifiés; elles sont ombragées par le feuillage lustré de l'*Anacardium caracoli*, arbre de grandeur colossale, auquel les indigènes attribuent la propriété d'attirer de très-loin les vapeurs répandues dans l'atmosphère. Le terrain de Turbaco étant élevé de plus de 300 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, on y jouit, surtout pendant la nuit, d'une fraîcheur délicieuse. Nous séjournâmes dans ce charmant endroit au mois d'avril 1801, lorsque après une traversée pé-

nible de l'île de Cuba à Carthagène des Indes, nous nous préparâmes à un long voyage à Santa-Fe de Bogota et au plateau de Quito.

Les Indiens de Turbaco, qui nous accompagnaient dans nos herborisations, nous parlaient souvent d'un terrain marécageux, situé au milieu d'une forêt de palmiers, et appelé, par les créoles, les Petits Volcans (*los Volcancitos*). Ils racontaient que, d'après une tradition conservée parmi eux, ce terrain avait jadis été enflammé, mais qu'un bon religieux, curé du village, et connu par sa grande piété, était parvenu, par de fréquentes aspersions d'eau bénite, à éteindre le feu souterrain : ils ajoutaient que, depuis ce temps, le volcan de feu était devenu un volcan d'eau (*volcan de agua*). Ayant habité longtemps les colonies espagnoles, nous connaissions assez les contes bizarres et merveilleux par lesquels les indigènes se plaisent à fixer l'attention des voyageurs sur les phénomènes de la nature : nous savions que ces contes sont généralement dus moins à la superstition des Indiens qu'à celle des blancs, des métis et des esclaves africains, et que les rêveries de quelques individus, qui raisonnent sur les changements progressifs de la surface du globe, prennent, avec le temps, le caractère de traditions historiques. Sans croire à l'existence d'un terrain anciennement enflammé, nous nous fîmes conduire, par les Indiens, aux *Volcancitos de Turbaco*, et cette excursion nous offrit des phénomènes bien plus importants que ceux auxquels nous nous étions attendus.

Les *Volcancitos* sont situés à 6,000 mètres à l'est

du village de Turbaco, dans une forêt épaisse qui abonde en *beaumiers de tolù*, en *Gustavia à fleurs de nymphea*, et en *Cavanillesia mocundo*, dont les fruits membraneux et transparents ressemblent à des lanternes suspendues à l'extrémité des branches. Le terrain s'élève graduellement à 40 ou 50 mètres de hauteur au-dessus du village de Turbaco; mais le sol étant partout couvert de végétation, on ne peut distinguer la nature des roches superposées sur le calcaire coquillier.

Au centre d'une vaste plaine bordée de *Bromelia karatas*, s'élèvent dix-huit à vingt petits cônes dont la hauteur n'est que de 7 à 8 mètres. Ces cônes sont formés d'une argile gris noirâtre : à leur sommet se trouve une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on s'approche de ces petits cratères, on entend, par intervalle, un bruit sourd et assez fort qui précède de 15 à 18 secondes le dégagement d'une grande quantité d'air. La force avec laquelle cet air s'élève au-dessus de la surface de l'eau peut faire supposer que, dans l'intérieur de la terre, il éprouve une grande pression. J'ai compté généralement cinq explosions en deux minutes. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse. Les Indiens nous ont assuré que les cônes ne changent pas sensiblement de forme dans l'espace d'un grand nombre d'années; mais la force d'ascension du gaz et la fréquence des explosions paraissent varier selon les saisons. J'ai trouvé, par des analyses faites au moyen du gaz nitreux et du phosphore, que l'air dégagé ne contient pas un demi-cen-

tième d'oxygène. C'est un gaz azote plus pur que nous ne le préparons généralement dans nos laboratoires. La cause physique de ce phénomène se trouve discutée dans la Relation historique de notre voyage dans l'intérieur du nouveau continent ¹.

1. Dans l'ordre qu'il a indiqué, Alexandre de Humboldt décrit, avant les *volcans d'air de Turbaco*, la *silla de Caracas*, mais en si peu de mots que nous nous bornons à les rappeler en note :

« Cette montagne granitique, dit-il, très-difficile à gravir parce que sa pente est couverte d'un gazon serré, a plus de 2,631 mètres (1,350 toises) de hauteur absolue. Depuis la côte de Paria jusqu'à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, il n'y a pas d'autre cime qui égale en élévation la Silla de Caracas, appelée aussi *Montaña de Avila*. Les deux sommets arrondis portent le nom de *Selle (Silla)*; ils servent de marques pour reconnaître le port de la Guayra. »

VI.

CHUTE DU TEQUENDAMA.

Le plateau sur lequel est située la ville de Santa-Fe de Bogota offre plusieurs traits de ressemblance avec celui qui renferme les lacs mexicains. L'un et l'autre sont plus élevés que le couvent du mont Saint-Bernard : le premier a 2,650 mètres ; le second, 2,277 mètres au-dessus du niveau de la mer. La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyritiques, est couverte d'eau dans son centre ; car, avant que les Européens eussent creusé le canal de Huhuetoca, aucun des nombreux torrents qui se précipitent dans la vallée ne trouvait une ouverture pour en sortir. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funzha, communément appelée Rio de Bogota, après avoir réuni les eaux de la vallée, s'est frayé un chemin à travers les montagnes situées au sud-ouest de la ville de Santa-Fe. C'est près de la ferme de Tequendama

qu'elle sort de la vallée, en se précipitant, par une ouverture étroite, dans une crevasse qui descend vers le bassin de la rivière de la Madeleine. Si l'on tentait de fermer cette ouverture, la seule que présente la vallée de Bogota, on convertirait peu à peu ces plaines fertiles en un lac semblable aux lacs mexicains.

Il est facile de reconnaître l'influence que ces faits géologiques ont exercée sur les traditions des anciens habitants de ces contrées. Nous ne déciderons pas si, chez des peuples qui n'étaient pas très-éloignés de la civilisation, l'aspect des lieux a fait imaginer des hypothèses sur les premières révolutions du globe, ou si les grandes inondations de la vallée de Bogota sont assez récentes pour que la mémoire ait pu s'en conserver parmi les hommes. Partout des traditions historiques sont mêlées à des opinions religieuses, et il est intéressant de rappeler ici celles que le conquérant de ce pays, Gonzalo Ximenez de Quesada, trouva répandues parmi les Indiens Muyscas, Panchas et Natagaymas, lorsqu'il pénétra le premier dans les montagnes de Cundinamarca ¹.

« Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens Muyscas ou Mozcas, les habitants du plateau de Bogota vivaient comme des barbares, nus, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout à coup parut chez eux un vieillard qui venait des plaines situées à

1. Voy. Lucas Fernandez Piedrahita, obispo de Panama, *Historia general del Nuevo Reyno de Granada*, p. 47; ouvrage composé d'après les manuscrits de Quesada.

l'est de la Cordillère de Chingasa : il paraissait d'une race différente de celle des indigènes, car il avait la barbe longue et touffue. Il était connu sous trois noms différents : sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhè*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme à laquelle la tradition donne encore trois noms ; savoir ceux de *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitants, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre ; elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite Bochica, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée du côté de Canaos et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac de Funzha, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs, entre lesquels il partagea les pouvoirs ecclésiastique et séculier, et se retira, sous le nom d'*Idacanzas*, dans la sainte vallée d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la

pénitence la plus austère, pendant l'espace de deux mille ans. »

Cette fable indienne, qui attribue au fondateur de l'empire du *Zaque* la chute d'eau du Tequendama, réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnaître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica, et dans sa femme Huythaca. Le temps reculé où la lune n'existait point encore, rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un être malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que Bochica, fils du Soleil, sèche le sol, protège l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens.

Les voyageurs qui ont vu de près le site imposant de la grande cascade du Tequendama, ne seront pas surpris que des peuples grossiers aient attribué une origine miraculeuse à ces rochers qui paraissent avoir été taillés par la main de l'homme ; à ce gouffre étroit dans lequel se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota ; à ces iris qui brillent des plus belles couleurs, et qui changent de forme à chaque instant ; à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais, et que l'on reconnaît à cinq lieues de distance, en se promenant autour de la ville de Santa-Fe. S'il est difficile de décrire les beautés des cascades, il l'est encore plus de les faire sentir par le secours du dessin. L'impression qu'elles laissent dans

l'âme de l'observateur dépend du concours de plusieurs circonstances : il faut que le volume d'eau qui se précipite soit proportionné à la hauteur de la chute, et que le paysage environnant ait un caractère romantique et sauvage. La Pissevache et le Staubbach, en Suisse, ont une très-grande élévation, mais leur masse d'eau n'est pas bien considérable. Le Niagara et la chute du Rhin, au contraire, offrent un énorme volume d'eau, mais leur hauteur ne surpasse pas 50 mètres. Une cascade environnée de collines peu élevées produit moins d'effet que les chutes d'eau que l'on voit dans les vallées profondes et étroites des Alpes, des Pyrénées, et surtout de la Cordillère des Andes. Outre la hauteur et le volume de la colonne d'eau, outre la configuration du sol et l'aspect des rochers, c'est la vigueur et la forme des arbres et des plantes herbacées ; c'est leur distribution en groupes ou bouquets épars ; c'est le contraste entre les masses pierreuses et la fraîcheur de la végétation, qui donnent un caractère particulier à ces grandes scènes de la nature. La chute du Niagara serait plus belle encore si, au lieu de se trouver sous une zone boréale, dans la région des pins et des chênes, ses environs étaient ornés d'héliconia, de palmiers, et de fougères arborescentes.

Là chute (*salto*) de Tequendama réunit tout ce qui peut rendre un site éminemment pittoresque. Elle n'est point, comme on le croit dans le pays ¹ et comme

1. Piedrahita, p. 49 ; Julian, *la Perla de la America, provincia de Santa Martha*, 1787, p. 9.

des physiiciens l'ont répété en Europe, la cascade la plus haute du globe : la rivière ne se précipite pas, comme dit Bouguer, dans un gouffre de 500 à 600 mètres de profondeur perpendiculaire; mais il existe à peine une cascade qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse une si grande masse d'eau. Le Rio de Bogota, après avoir abreuvé les marais qui se trouvent entre les villages de Facatativa et de Fontibon, conserve encore, près de Canoas, un peu au-dessus du *salto*, une largeur de 44 mètres, largeur qui est la moitié de celle de la Seine, à Paris, entre le Louvre et l'Institut.

La rivière se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la crevasse, qui paraît formée par un tremblement de terre, n'a que 10 à 12 mètres d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de 175 mètres, présente encore un profil de 90 mètres carrés.

Le chemin qui conduit de la ville de Santa-Fe au *salto* de Tequendama, passe par le village de Suacha et la grande ferme de Canoas, renommée pour ses belles récoltes en froment. On croit que l'énorme masse de vapeurs qui s'élèvent journellement de la cascade, et qui sont précipitées par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. A une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter des champs cultivés en

froment et en orge; outre les aralia, l'*alstonia theæformis*, les begonia et le quinquina jaune (*Cinchona cordifolia*, Mut.), on voit autour de soi des chênes, des aunes, et d'autres plantes dont le port rappelle la végétation de l'Europe; et tout à coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre. Comme la crevasse dans laquelle se jette le Rio de Bogota communique aux plaines de la région chaude (*tierra caliente*), quelques palmiers se sont avancés jusqu'au pied de la cascade. Cette circonstance particulière fait dire aux habitants de Santa-Fe, que la chute du Tequenmada est si haute, que l'eau tombe, d'un saut, du pays froid (*tierra fria*) dans le pays chaud. On sent qu'une différence de hauteur de 475 mètres n'est pas assez considérable pour influencer sensiblement sur la température de l'air. Ce n'est point à cause de la hauteur du sol que la végétation du plateau de Canoas contraste avec celle du ravin, car si le rocher du Tequendama, qui est un grès à base argileuse, n'était pas taillé à pic, et si le plateau de Canoas était aussi habité que la crevasse, les palmiers qui végètent au pied de la cascade auraient sans doute poussé leur migration jusqu'au niveau supérieur de la rivière. L'aspect de cette végétation est d'autant plus intéressant pour les habitants de la vallée de Bogota, qu'ils vivent dans un climat où le thermomètre descend très-souvent jusqu'au point de la congélation.

Je suis parvenu à porter des instruments dans la

crevasse même, au pied de la cascade. On met trois heures à y descendre par un sentier étroit (*camino de la Culebra*), qui mène au ravin de la Povasa. Quoique la rivière perde, en tombant, une grande partie de son eau, qui se réduit en vapeurs, la rapidité du courant inférieur force l'observateur de rester dans un éloignement de près de 140 mètres du bassin creusé par le choc de l'eau. Le fond de cette crevasse n'est que faiblement éclairé par la lumière du jour. La solitude du lieu, la richesse de la végétation et le bruit épouvantable qui s'y fait entendre rendent le pied de la cascade du Tequendama un des sites les plus sauvages des Cordillères.

VII.

PONTS NATURELS D'ICONONZO.

Parmi les scènes majestueuses et variées que présentent les Cordillères, les vallées sont ce qui frappe le plus l'imagination du voyageur européen. L'énorme hauteur des montagnes ne peut être saisie en entier qu'à une distance considérable et lorsqu'on se trouve placé dans ces plaines qui se prolongent depuis les côtes jusqu'au pied de la chaîne centrale. Les plateaux qui entourent les cimes couvertes de neiges perpétuelles sont la plupart élevés de 2,500 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cette circonstance diminue, jusqu'à un certain point, l'impression de grandeur que produisent les masses colossales du Chimborazo, du Cotopaxi et de l'Antisana, vues des plateaux de Riobamba et de Quito. Mais il n'en est point des vallées comme des montagnes : plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, les vallées des Cordillères offrent les sites les plus sauvages et les plus propres à remplir l'âme d'admiration et d'effroi. Ce sont des crevasses dont le fond et les bords sont ornés d'une végétation vigoureuse, et dont souvent la profondeur est si grande, que le Vésuve et le Puy-de-

Dôme pourraient y être placés sans que leur cime dépassât le rideau des montagnes les plus voisines. Les voyages intéressants de M. Ramond ont fait connaître la vallée d'Ordesa, qui descend du Mont-Perdu, et dont la profondeur moyenne est de près de 900 mètres. En voyageant sur le dos des Andes, de Pasto à la *Villa de Ibarra*, et en descendant de Loxa vers les bords de la rivière des Amazones, nous avons traversé, M. Bonpland et moi, les fameuses crevasses de Chota et de Cutaco, dont l'une a plus de 4,500, et l'autre plus de 4,300 mètres de profondeur perpendiculaire. Pour donner une idée plus complète de la grandeur de ces phénomènes géologiques, il est utile de faire observer que le fond de ces crevasses n'est que d'un quart moins élevé au-dessus du niveau des eaux de la mer, que les passages du Saint-Gothard et du Mont-Cenis.

La vallée d'Icononzo ou de Pandi est moins remarquable par ses dimensions que par la forme extraordinaire de ses rochers, qui paraissent taillés par la main de l'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent, qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo, porte le nom de *Rio de la Summa Paz*. Il descend de la chaîne orientale des Andes, qui, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, sépare le bassin de la rivière de la Madeleine, des vastes plaines du Meta, du Guaviare et de l'Orénoque. Ce torrent, encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourrait être franchi qu'avec beaucoup de difficultés, si

la nature même n'y avait formé deux ponts de rochers qu'on regarde avec raison, dans le pays, comme une des choses les plus dignes de fixer l'attention des voyageurs. C'est au mois de septembre de l'année 1801 que nous avons passé ces ponts naturels d'Icononzo, en allant de Santa-Fe de Bogota à Popayan et à Quito.

Le nom d'Icononzo est celui d'un ancien village des Indiens Muyscas, situé sur le bord méridional de la vallée, et dont il n'existe plus que quelques cabanes éparses. L'endroit habité le plus proche de ce site remarquable est aujourd'hui le petit village de *Pandi* ou *Mercadillo*, éloigné d'un quart de lieue vers le nord-est. Le chemin de Santa-Fe à Fusagasuga (lat. $4^{\circ} 20' 21''$ nord, long. $5^{\circ} 7' 14''$), et de là à Pandi, est l'un des plus difficiles et des moins frayés que l'on trouve dans les Cordillères. Il faut aimer passionnément les beautés de la nature pour ne pas préférer la route ordinaire qui conduit du plateau de Bogota par la Mesa Juan Diaz aux rives de la Madeleine, à la descente périlleuse du *Paramo* de San-Fortunato et des montagnes de Fusagasuga, vers le pont naturel d'Icononzo.

La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa Paz occupe le centre de la vallée de Pandi. Près du pont elle conserve, sur plus de 4,000 mètres de longueur, la direction de l'est à l'ouest. La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse à l'ouest de Doa, et au point où elle en sort en descendant vers Melgar. Il est très-probable que cette crevasse a été formée par un

tremblement de terre; elle ressemble à un filon énorme, dont la gangue aurait été enlevée par les travaux des mineurs. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile; cette formation, qui repose sur les schistes primitifs (*thonschiefer*) de Villeta, s'étend depuis la montagne de sel gemme de Zipaquira jusqu'au bassin de la rivière de la Madeleine. C'est elle aussi qui renferme les couches de charbon de terre de Canoas ou de Chipa, que l'on exploite près de la grande chute de Tequendama.

Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes. Un grès très-compacte et quartzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque pas de fissures de stratification, repose sur un grès schisteux (*sandsteinschiefer*) à grain très-fin, et divisé en une infinité de petites couches très-minces et presque horizontales. On peut croire que le banc compacte et quartzeux, lors de la formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes, et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a 44 mètres et demi de longueur sur 42^m,7 de largeur; son épaisseur, au centre, est de 2^m,4. Des expériences faites avec beaucoup de soin sur la chute des corps, et en employant un chronomètre de Berthoud, nous ont donné 97^m,7 pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. Une personne très-éclairée, propriétaire d'une campagne agréable dans la belle vallée de Fusagasuga, Don Jorge Lozano, avait mesuré avant

nous cette même hauteur, au moyen d'une sonde ; il l'a trouvée de 112 *varas* (93^m,4) ; la profondeur du torrent paraît être, dans les eaux moyennes, de 6 mètres. Les Indiens de Pandi ont formé, pour la sûreté des voyageurs, d'ailleurs très-rares dans ce pays désert, une petite balustrade de roseaux qui se prolonge vers le chemin par lequel on parvient au pont supérieur.

A 19 mètres et demi au-dessous de ce premier pont naturel, s'en trouve un autre auquel nous fûmes conduits par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rochers sont tombées de manière à se soutenir mutuellement : celle du milieu forme la clef de la voûte, accident qui aurait pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du nouveau monde comme aux anciens habitants de l'Égypte. Je ne déciderai pas la question de savoir si ces quartiers de rochers ont été lancés de loin, ou s'ils ne sont que les fragments d'une arche détruite en place, mais originairement semblable au pont naturel supérieur. Cette dernière supposition est rendue probable par un accident analogue qu'offre le Colisée à Rome, où l'on voit, dans un mur à demi écroulé, plusieurs pierres arrêtées dans leur chute, parce qu'en tombant elles ont formé accidentellement une voûte.

Au milieu du second pont d'Icononzo se trouve un trou de plus de 8 mètres carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme ; c'est là que nous fîmes les expériences sur la chute des corps. Le torrent paraît couler dans une caverne obscure ; le bruit lugubre que l'on

entend est dû à une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent la crevasse, et que l'on est tenté d'abord de prendre pour ces chauves-souris de taille gigantesque, qui sont si communes dans les régions équinoxiales. On en distingue des milliers qui planent au-dessus de l'eau.

Les Indiens nous ont assuré que ces oiseaux ont la grosseur d'une poule, des yeux de hibou et le bec recourbé. On les appelle *cacas*, et la couleur uniforme de leur plumage, qui est d'un gris brunâtre, me fait croire qu'ils n'appartiennent pas au genre *caprimulgus*, dont les espèces sont d'ailleurs si variées dans les Cordillères. Il est impossible de s'en procurer, à cause de la profondeur de la vallée. On n'a pu les examiner qu'en jetant des fusées dans les crevasses, pour en éclairer les parois.

L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de 893 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Il existe dans les montagnes de la Virginie, dans le comté de *Rock Bridge*, un phénomène semblable au pont supérieur que nous venons de décrire. Il a été examiné par M. Jefferson, avec le soin qui distingue toutes les observations de cet excellent naturaliste ¹. Le pont naturel du *Cedar Creek*, en Virginie, est une arche calcaire de 27 mètres d'ouverture; son élévation au-dessus des eaux de la rivière est de 70 mètres. Le pont de terre (*Rumichaca*) que nous avons trouvé sur la pente des montagnes porphyritiques de Chumban dans la

1. *Notes sur la Virginie*, p. 56.

province de los Pastos, le pont de la *Mère de Dieu*, appelé *Danto* près de Totonilco au Mexique, la roche percée près de Grandola dans la province de l'Alentejo en Portugal, sont des phénomènes géologiques qui ont tous quelque ressemblance avec le pont d'Icononzo. Mais je doute que jusqu'ici on ait découvert quelque part sur le globe un accident aussi extraordinaire que celui qu'offrent les trois masses de rochers qui se soutiennent mutuellement en formant une voûte naturelle.

VIII.

PASSAGE DU QUINDIU, DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES.

Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis les 2°, 30' jusqu'aux 5°, 45' de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires.

La *chaîne orientale* sépare la vallée de la rivière de la Madeleine des plaines du Rio Meta. C'est sur sa pente occidentale que se trouvent les ponts naturels d'Icononzo. Ses plus hautes cimes sont le Paramo de la *Summa Paz* et celui de *Chingasa*. Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles.

La *chaîne centrale* partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Madeleine et celui du Rio Cauca. Elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales de *Guanacas*, de *Baragan* et de *Quindiu*. Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitants de Santa-Fe; elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse.

La *chaîne occidentale* des Andes sépare la vallée de Cauca de la province du Choco et des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de 1,500 mètres : elle s'abaisse tellement entre les sources du Rio Atracto et celles du Rio San-Juan, qu'on a de la peine à suivre son prolongement dans l'isthme de Panama.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent vers le nord, par les 6° et 7° de latitude boréale. Elles forment un seul groupe, au sud de Popayan, dans la province de Pasto. D'ailleurs il ne faut pas les confondre avec la division des Cordillères observée par Bouguer et La Condamine, dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'aux 2° de latitude australe.

La ville de Santa-Fe de Bogota est située à l'ouest du Paramo de *Chingasa*, dans un plateau qui a 2,650 mètres de hauteur absolue, et qui se prolonge sur le dos de la *Cordillère orientale*. Il résulte de cette structure particulière des Andes que, pour parvenir de Santa-Fe à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la *chaîne orientale*, soit par la *Mesa* et *Tocayma*, soit par les ponts naturels d'*Icononzo*; traverser la vallée de la rivière de la Madeleine, et passer la *chaîne centrale*. Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*, décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes. En suivant ce chemin, le voyageur traverse la crête de la Cordillère centrale dans un seul jour, au milieu d'un pays habité. Nous avons préféré au passage de

Guanacas celui de la *montagne Quindiu* ou *Quindio*, entre les villes d'Ibague et de Carthago. Il m'a paru indispensable de donner ces détails géographiques, pour faire mieux connaître la position d'un endroit qu'on chercherait en vain sur les meilleures cartes de l'Amérique méridionale, par exemple sur celle de La Cruz.

La montagne de Quindiu (lat. $4^{\circ}, 36'$, long. $5^{\circ}, 12'$) est regardée comme le passage le plus pénible que présente la Cordillère des Andes. C'est une forêt épaisse entièrement inhabitée que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en dix ou douze jours. On n'y trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance : à toutes les époques de l'année, les voyageurs font leurs provisions pour un mois, parce qu'il arrive souvent que, par la fonte des neiges et par la crue subite des torrents, ils se trouvent isolés de manière à ne pouvoir descendre ni du côté de Carthago ni du côté d'Ibague. Le point le plus élevé du chemin, la Garito del Paramo, a 3,500 mètres de hauteur au-dessus des eaux de l'Océan. Comme le pied de la montagne, vers les rives du Cauca, n'en a que 960, on y jouit généralement d'un climat doux et tempéré. Le sentier par lequel on passe la Cordillère est si étroit, que sa largeur n'est que de 4 ou 5 décimètres : il ressemble en grande partie à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une couche épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne ont creusé des ravins de 6 à 7 mètres de profondeur. On marche dans ces crevasses qui

sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Le corps des bœufs, qui sont les bêtes de somme dont on se sert communément dans ces contrées, a de la peine à passer dans ces galeries, qui ont jusqu'à 2,000 mètres de longueur. Si on a le malheur d'y rencontrer ces bêtes de somme, il ne reste d'autre moyen de les éviter que celui de rebrousser chemin ou de monter sur le mur de terre qui borde la crevasse, et de se tenir suspendu en s'accrochant aux racines qui y pénètrent depuis la surface du sol.

En traversant la montagne de Quindiu, au mois d'octobre 1804, à pied, et suivis de douze bœufs qui portaient nos instruments et nos collections, nous avons beaucoup souffert des averses continuelles auxquelles nous avons été exposés les trois ou quatre derniers jours, en descendant la pente occidentale de la Cordillère. Le chemin passe par un pays marécageux, couvert de bambousiers. Les piquants dont sont armées les racines de ces graminées gigantesques avaient déchiré nos chaussures; de sorte que nous étions forcés, comme tous les voyageurs qui ne veulent pas se laisser porter à *dos d'homme*, d'aller pieds nus. Cette circonstance, l'humidité continuelle, la longueur du chemin, la force musculaire qu'il faut employer pour marcher dans une argile épaisse et bourbeuse, la nécessité de passer à gué des torrents profonds et dont l'eau est très-froide, rendent sans doute ce voyage excessivement fatigant; mais, quelque pénible qu'il soit, il ne présente aucun des dangers

dont la crédulité du peuple alarme les voyageurs. Le sentier est étroit, mais les endroits où il borde des précipices sont très-rares. Comme les bœufs ont la coutume de mettre les pieds toujours sur la même trace, il en résulte qu'il se forme en travers, dans le chemin, une suite de petits fossés séparés les uns des autres par des proéminences de terre très-étroites. Dans le temps des fortes pluies, ces proéminences restent cachées sous l'eau, et la marche du voyageur est doublement incertaine, parce qu'il ignore s'il place le pied sur la digue ou dans le fossé.

Peu de personnes aisées ayant, sous ces climats, l'habitude de marcher à pied et dans des chemins aussi difficiles pendant quinze ou vingt jours de suite, on se fait porter par des hommes qui ont une chaise liée sur le dos ; car, dans l'état actuel du passage de Quindiu, il serait impossible d'aller sur des mules. On entend dire dans ce pays, *aller à dos d'homme* (*andar en carguero*), comme on dit *aller à cheval*. Aucune idée humiliante n'est attachée au métier des *cargueros*. Les hommes qui s'y livrent ne sont pas des Indiens, mais des métis, quelquefois même des blancs. On est souvent surpris d'entendre des hommes nus, qui sont voués à une profession aussi flétrissante à nos yeux, se disputer au milieu d'une forêt, parce que l'un d'eux a refusé à l'autre, qui prétend avoir la peau plus blanche, les titres pompeux de *Don* ou de *Su Merced*. Les *cargueros* portent communément six à sept *arrobas* (75 à 88 kilogrammes) ; il y en a de très-robustes qui portent jusqu'à neuf *arrobas*. Lors-

qu'on réfléchit sur l'énorme fatigue à laquelle ces malheureux sont exposés en marchant huit à neuf heures par jour dans un pays montueux ; lorsqu'on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme des bêtes de somme, et que des voyageurs ont souvent la cruauté de les abandonner dans la forêt s'ils tombent malades ; quand on pense qu'ils ne gagnent, dans un voyage d'Ibague à Carthago, que 12 à 14 piastres (60 à 70 francs) dans l'espace de quinze, quelquefois même de vingt-cinq ou trente jours, on a de la peine à concevoir comment ce métier de *cargueros*, un des plus pénibles de ceux auxquels l'homme se livre, est embrassé volontairement par tous les jeunes gens robustes qui vivent au pied de ces montagnes. Le goût d'une vie errante et vagabonde, l'idée d'une certaine indépendance au milieu des forêts, leur font préférer cette occupation pénible aux travaux sédentaires et monotones des villes.

Le passage de la montagne de Quindiu n'est pas la seule partie de l'Amérique méridionale dans laquelle on voyage à *dos d'homme*. Une province entière, celle d'Antioquia, est environnée de montagnes si difficiles à franchir, que les personnes qui ne veulent pas se fier à l'adresse d'un *carguero*, et qui ne sont pas assez robustes pour faire à pied le chemin de Santa-Fe de Antioquia à la Boca de Nares, ou au Rio Samana, doivent renoncer à sortir de ce pays. J'ai connu un habitant de cette province dont l'embonpoint était énorme : il n'avait rencontré que deux métis capables de le porter, et il lui eût été impossible de retourner

chez lui, si ces deux *cargueros* fussent morts pendant qu'il se trouvait sur les rives de la Madeleine, à Mompox ou à Honda. Le nombre des jeunes gens qui font le métier de bêtes de somme au Choco, à Ibaguè et à Medellin est si grand, que l'on en rencontre quelquefois des files de cinquante ou soixante. Lorsqu'on forma, sous le gouvernement espagnol, le projet de rendre praticable, pour des mulets, le chemin de montagnes qui mène du village de Nares à Antioquia, les *cargueros* réclamèrent formellement contre l'amélioration des routes, et le gouvernement eut la faiblesse de céder à leurs réclamations. Il est utile de rappeler ici que les mines du Mexique offrent aussi une classe d'hommes qui n'ont d'autre occupation que celle d'en porter d'autres sur leur dos. Dans ces climats, la paresse des blancs est si grande, que chaque directeur des mines a à sa solde un ou deux Indiens qu'on appelle ses *chevaux* (*cavallitos*), parce qu'ils se font seller tous les matins, et qu'appuyés sur une petite canne, et jetant le corps en avant, ils portent leur maître d'une partie de la mine à l'autre. Parmi les *cavallitos* et les *cargueros*, on distingue et l'on recommande aux voyageurs ceux qui ont le pied sûr et le pas doux et égal. On est attristé d'entendre parler des qualités de l'homme dans des termes qui désignent l'allure des chevaux et des mulets.

Les personnes qui se font porter dans la chaise d'un *carguero*, doivent rester, pendant plusieurs heures, immobiles et le corps penché en arrière. Le moindre mouvement suffirait pour faire tomber celui

qui les porte, et les chutes sont d'autant plus dangereuses, que souvent le *carguero*, trop confiant dans son adresse, choisit les pentes les plus escarpées, ou traverse un torrent sur un tronc d'arbre étroit et glissant. Cependant les accidents sont très-rares, et ceux qui ont eu lieu doivent être attribués à l'imprudence des voyageurs qui, effrayés, ont sauté à terre du haut de leur chaise.

A l'entrée de la montagne de Quindiu, près d'Ibague, près d'un poste que l'on appelle le pied de la Cuesta, on découvre un site très-pittoresque. Le cône tronqué de Tolima, couvert de neiges perpétuelles, et rappelant par sa forme le Cotopaxi et le Cayambe, paraît au-dessus d'une masse de rochers granitiques. La petite rivière de Combeima, qui mêle ses eaux à celles du Rio Cuello, serpente dans une vallée étroite, et se fraye un chemin à travers un bosquet de palmiers. On distingue dans le fond une partie de la ville d'Ibague, la grande vallée de la rivière de la Madeleine et la chaîne orientale des Andes.

Lorsqu'on est arrivé à Ibague et qu'on se prépare au voyage, on fait couper dans les montagnes voisines plusieurs centaines de feuilles de *vijao*, plante de la famille des bananiers, qui forme un nouveau genre voisin du *Thalia*, et qu'il ne faut pas confondre avec l'*Heliconia bihai*. Ces feuilles, membraneuses et lustrées comme celles du *Musa*, sont d'une forme ovale et ont 54 centimètres de longueur sur 37 centimètres de largeur. Leur surface inférieure est d'un blanc argenté et couverte d'une matière farineuse qui

se détache par écailles. C'est ce *verniss* particulier qui les rend propres à résister longtemps à la pluie. En les ramassant, on fait une incision à la nervure principale, qui est le prolongement du pétiole : cette incision doit servir de crochet pour les suspendre, quand on voudra former le toit mobile ; ensuite on les étend et on les roule avec soin en un paquet cylindrique. Il faut un poids de 50 kilogrammes de feuilles pour couvrir une cabane dans laquelle couchent six à huit personnes. Lorsqu'au milieu des forêts on arrive dans un endroit où le sol est sec, et où l'on compte passer la nuit, les *cargueros* coupent quelques branches d'arbre qu'ils réunissent en forme de tente. En quelques minutes, cette charpente légère est divisée en carreaux par des lianes ou par des fils d'agave placés parallèlement à une distance de 3 à 4 décimètres les uns des autres. Pendant ce temps, le paquet de feuilles de *vijao* a été déroulé, et plusieurs personnes s'occupent à arranger ces feuilles sur le treillage, de manière qu'elles le recouvrent comme feraient des tuiles. Ces cabanes, construites à la hâte, sont très-fraîches et très-commodes. Si pendant la nuit le voyageur sent pénétrer la pluie, il indique l'endroit où se trouve la gouttière ; une seule feuille suffit pour obvier à cet inconvénient. Nous avons passé plusieurs jours dans la vallée de Boquia, sous une de ces tentes de feuillage, sans être mouillés, quoique la pluie fût très-forte et presque continuelle.

La montagne de Quindiu est un des endroits les plus riches en plantes utiles et intéressantes. C'est là

que nous avons trouvé le palmier ceroxilon (*Ceroxylon andicola*), dont le tronc est couvert d'une cire végétale ; les passiflores en arbres, et le superbe *Mutisia grandiflora*, dont les fleurs, de couleur écarlate, ont 16 centimètres de long.

IX.

CASCADE DU RIO VINAGRE, PRÈS DU VOLCAN DE PURACÉ.

La ville de Popayan, chef-lieu d'une province de la Nouvelle-Grenade, est située dans la belle vallée de Rio Cauca, au pied des grands volcans de Puracé et de Sotara. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer du Sud n'étant que de 4,800 mètres, elle jouit, sous une latitude de $2^{\circ} 26' 17''$, d'un climat délicieux, beaucoup moins chaud que celui de Cartago et d'Ibagué, et infiniment plus tempéré que celui de Quito et de Santa-Fé de Bogota. En montant de Popayan vers la cime du volcan de Puracé, une des hautes cimes des Andes, on trouve, à 2,650 mètres d'élévation, une petite plaine (*Llano del Corazon*), habitée par des Indiens et cultivée avec le plus grand soin. Cette plaine charmante est limitée par deux ravins extrêmement profonds, et c'est au bord des précipices que sont construites les maisons du village de Puracé. Des sources jaillissent partout du roc porphyritique; chaque jardin est entouré d'une haie vive d'euphorbes (*lechero*) à feuilles minces et du vert le plus tendre. Rien de plus agréable que le contraste de cette belle verdure, avec le rideau de montagnes noires et arides

qui entourent le volcan, et qui sont déchirées par l'effet des tremblements de terre.

Le petit village de Puracé, que nous avons visité au mois de novembre 1801, est célèbre dans le pays à cause des belles cascades de la rivière de *Pusambio*, dont l'eau est acide, et que, pour cela, les Espagnols appellent *Rio Vinagre*. Cette petite rivière est chaude vers sa source ; elle doit probablement son origine à la fonte journalière des eaux de neige, et au soufre qui brûle dans l'intérieur du volcan. Elle forme, près de la plaine du *Corazon*, trois cataractes dont les deux supérieures sont considérables. L'eau, qui s'ouvre un chemin à travers une caverne, se précipite à plus de 120 mètres de profondeur. La cascade est d'un effet extrêmement pittoresque ; elle attire l'attention des voyageurs ; mais les habitants de Popayan désireraient que la rivière, au lieu de se mêler au Rio Cauca, s'engouffrât dans quelque crevasse ; car, dans un cours de quatre lieues, le Rio Cauca est dépourvu de poissons, à cause du mélange de ses eaux avec celles du *Rio Vinagre*, qui sont chargées à la fois d'oxyde de fer et d'acides sulfurique et muriatique.

X.

LE CHIMBORAZO ET LE CARGUAIRAZO.

La Cordillère des Andes tantôt se divise en plusieurs branches, séparées les unes des autres par des vallées longitudinales, tantôt ne forme qu'une seule masse, hérissée de cimes volcaniques. En décrivant, dans le chapitre VIII, le passage de la montagne de Quindiu, nous avons essayé de donner un aperçu géologique de la ramification des Cordillères dans la Nouvelle-Grenade, entre les 2° 30' et 5° 15' de latitude boréale. Nous avons observé en même temps que les grandes vallées placées entre les deux branches latérales et la chaîne du centre, sont les bassins de deux rivières considérables, dont le fond est encore moins élevé au-dessus du niveau de l'Océan que le lit du Rhône, dont les eaux ont creusé la vallée de Sion, dans les Hautes-Alpes. En avançant de Popayan vers le sud, on voit, sur le plateau aride de la province de los Pastos, les trois chaînons des Andes se confondre dans un même groupe qui se prolonge bien au delà de l'équateur.

Ce groupe, dans le royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui ser-

pente dans les montagnes de roche basaltique, jusqu'au Paramo de l'Assuay, sur lequel s'élèvent de mémorables restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files qui forment comme une double crête de la Cordillère; ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français, lors de la mesure du degré équatorial ¹. Leur disposition symétrique, sur deux lignes dirigées du nord au sud, les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparées par une vallée longitudinale; mais ce que cet astronome célèbre nomme le fond d'une vallée, est le dos même des Andes; c'est un plateau dont la hauteur absolue est de 2,700 à 2,900 mètres. Il ne faut pas confondre une double crête avec une véritable ramification des Cordillères.

La plaine de Tapia, couverte de pierre ponce, qui se trouve au-dessous du Chimborazo, fait partie de ce plateau qui sépare la crête occidentale de la crête orientale des Andes de Quito. C'est dans ces plaines que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux; c'est là que sont placées des villes qui comptent de trente à cinquante mille habitants. Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 54 centimètres de hauteur, on éprouve irrésistiblement une illusion extraordinaire; on oublie peu à peu que tout ce qui

1. La Condamine, Bouguer et Godin eurent pour mission, en 1736, d'aller à l'Équateur déterminer la grandeur et la figure de la terre. Le résultat de leurs observations fut publié en 1749.

environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, ces vergers bordés de haies vives de *Duranta* et de *Barnadesia*, ces champs labourés avec soin et promettant de riches moissons de céréales, se trouvent comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère, on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'océan Pacifique, que ne l'est le sommet du Cagnigou au-dessus du bassin de la Méditerranée.

En regardant le dos des Cordillères comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de la crête des Andes comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambé, le Cotopaxi, tous ces pics volcaniques que l'on désigne par des noms particuliers, quoique à plus de la moitié de leur hauteur totale ils ne constituent qu'une seule masse, paraissent, aux yeux de l'habitant de Quito, autant de montagnes distinctes qui s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts; cette illusion est d'autant plus complète que les dentelures de la double crête des Cordillères vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées; aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, des côtes du grand Océan ou des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale. Placé sur le dos des Cordillères même, soit dans l'ancien royaume de Quito, soit dans la province de los Pastos, soit, plus au nord encore, dans l'inté-

rieur des terres, on ne voit qu'un amas de cimes éparses, des groupes de montagnes isolées qui se détachent du plateau central; plus grande est la masse des Cordillères, et plus il est difficile de saisir l'ensemble de la structure et de la forme de celles-ci.

Cependant l'étude de cette forme, j'oserais dire de cette physionomie des montagnes, est singulièrement facilitée par la direction des hautes plaines qui constituent le dos des Andes. Lorsqu'on voyage depuis la ville de Quito jusqu'au Paramo de l'Assuay, on voit paraître successivement, et sur une longueur de 37 lieues, à l'ouest, les cimes de Casitagua, Pichincha, Atacazo, Corazon, Iliniza, Carguairazo, Chimborazo et Cunambay; à l'est, les cimes de Guamani, Antisana, Passuchoa, Ruminavi, Cotopaxi, Quelendana, Tungurahua et Capa-Urcu, qui, à l'exception de trois ou quatre, sont toutes plus élevées que le Mont-Blanc. Ces montagnes sont rangées de manière que, vues du plateau central, loin de se couvrir mutuellement, elles se présentent au contraire dans leur véritable forme, comme projetées sur la voûte azurée du ciel; on croit voir, dans un même plan vertical, leur sommet et leur pic; elles rappellent le spectacle imposant des côtes du Nouveau-Norfolk et de la rivière de Cook; elles paraissent comme un rivage escarpé qui, s'élevant du sein des eaux, semble d'autant moins éloigné qu'aucun objet n'est placé entre le rivage et l'œil de l'observateur.

Mais si la structure des Cordillères et la forme du plateau central favorisent les observations géologiques,

si elles fournissent aux voyageurs la facilité d'examiner de très-près les contours de la double crête des Andes, l'énorme élévation de ce même plateau fait aussi paraître plus petites les cimes qui, placées sur des îlots, éparses dans l'immensité des mers, comme le Mowna-Roa et le pic de Ténériffe, imposeraient davantage par leur effrayante hauteur. La plaine de Tapia a une hauteur absolue de 2,891 mètres; elle n'est que d'un sixième moins élevée que la cime de l'Etna. Le sommet du Chimborazo ne dépasse par conséquent la hauteur de ce plateau que de 3,640 mètres, ce qui fait 84 mètres de moins que la hauteur de la cime du Mont-Blanc au-dessus du prieuré de Chamonix, car la différence entre le Chimborazo et le Mont-Blanc est à peu près égale à celle qu'on observe entre l'élévation du plateau de Tapia et le fond de la vallée de Chamonix. La cime du pic de Ténériffe, comparée au niveau de la ville de l'Orotava, située sous ce pic, est encore plus élevée que le Chimborazo et le Mont-Blanc ne le sont au-dessus de Riobamba et de Chamonix.

Des montagnes qui nous étonneraient par leur hauteur, si elles étaient placées au bord de la mer, ne paraissent que des collines quand elles s'élèvent du dos des Cordillères; Quito, par exemple, est adossé à un petit cône appelé Javirac, et qui ne paraît pas plus élevé aux habitants de cette ville, que Montmartre ou les hauteurs de Meudon ne le paraissent aux habitants de Paris; ce cône du Javirac, d'après ma mesure, a cependant 3,121 mètres de hauteur absolue; il est presque aussi élevé que le sommet du Marboré, une

des plus hautes cimes de la chaîne des Pyrénées.

Malgré les effets de cette illusion, produite par la hauteur des plateaux de Quito, de Mulalo et de Riobamba, on chercherait en vain, près des côtes ou sur la pente orientale du Chimborazo, un endroit qui offrît une vue aussi magnifique de la Cordillère que celle dont j'ai joui, pendant plusieurs semaines, dans la plaine de Tapia. Lorsqu'on est placé sur le dos des Andes, entre la double crête que forment les cimes colossales du Chimborazo, du Tungurahua et du Coto-paxi, on est encore assez rapproché de leurs sommets pour les voir sous des angles de hauteur considérables; mais, en descendant vers les forêts qui entourent le pied des Cordillères, ces angles deviennent très-petits; car, à cause de l'énorme masse des montagnes, on s'éloigne rapidement des sommets à mesure que l'on s'approche du niveau de l'Océan.

La ligne qui marque la limite inférieure des neiges perpétuelles, sur le Chimborazo et le Carguairazo, se trouve à une hauteur qui excède un peu celle du Mont-Blanc; car cette dernière montagne, si elle était placée sous l'équateur, ne se couvrirait de neiges qu'accidentellement. La température constante qui règne sous cette zone fait que la limite des glaces éternelles n'offre pas ces irrégularités que l'on observe dans les Alpes et dans les Pyrénées. C'est à la pente septentrionale du Chimborazo, entre cette montagne et le Carguairazo, que passe le chemin qui conduit de Quito à Guayaquil, vers les côtes de l'Océan Pacifique. Les mamelons couverts de neiges qui s'élèvent de ce côté rappellent, par

leur forme, celle du dôme de Gouté, vu de la vallée de Chamonix. C'est sur une arête étroite qui sort du milieu des neiges, sur la pente méridionale, que nous avons tenté de parvenir, non sans danger, MM. Bonpland, Montufar et moi, à la cime du Chimborazo. Nous avons porté des instruments à une hauteur considérable, quoique nous fussions entourés d'une brume épaisse et fort incommodés par la grande rareté de l'air. Le point où nous nous sommes arrêtés pour observer l'inclinaison de l'aiguille aimantée, paraît plus élevé que tous ceux auxquels des hommes étaient parvenus sur le dos des montagnes; il excède de 1,400 mètres la cime du Mont-Blanc, où le plus savant et le plus intrépide des voyageurs, M. de Saussure, a eu le bonheur d'arriver, en luttant contre des difficultés encore plus grandes que celles que nous avons à vaincre près de la cime du Chimborazo. Ces excursions pénibles, dont les récits excitent généralement l'intérêt du public, n'offrent qu'un très-petit nombre de résultats utiles au progrès des sciences, le voyageur se trouvant sur un sol couvert de neiges, dans une couche d'air dont le mélange chimique est le même que celui des basses régions, et dans une situation où des expériences délicates ne peuvent se faire avec toute la précision requise.

Les hautes cimes des Andes affectent trois espèces de formes principales. Les volcans encore actifs, ceux qui n'ont qu'un seul cratère d'une largeur extraordinaire, sont des montagnes coniques à sommets plus ou moins tronqués; telle est la figure du Cotopaxi,

du Popocatepetl et du pic d'Orizaba. Des volcans, dont le sommet s'est affaissé après une longue suite d'éruptions, présentent des crêtes hérissées de pointes, des aiguilles inclinées, des rochers brisés et qui menacent ruine. Cette forme est celle de l'Altar ou Capac-Urcu¹, montagne jadis plus élevée que le Chimborazo, et dont la destruction désigne une époque mémorable dans l'histoire physique du nouveau continent; c'est aussi la forme du Carguairazo, écroulé en grande partie dans la nuit du 19 juillet 1698. Des torrents d'eau et des éjections boueuses sont sortis alors des flancs entr'ouverts de la montagne et ont rendu stériles les campagnes environnantes. Cette catastrophe horrible a été accompagnée d'un tremblement de terre qui, dans les villes voisines d'Hambato et de Llactacunga, a englouti des milliers d'habitants.

Une troisième forme des hautes cimes des Andes, la plus majestueuse de toutes, est celle du Chimborazo, dont le sommet est arrondi; elle rappelle ces mamelons dépourvus de cratères, que la force élastique des vapeurs soulève dans des régions où la croûte cavernieuse du globe est minée par des feux souterrains. L'aspect des montagnes de granit n'offre qu'une faible analogie avec celui du Chimborazo. Les sommets granitiques sont des hémisphères aplatis; les porphyres trapéens forment des coupoles élancées. C'est ainsi qu'au bord de la mer du Sud, après les longues pluies

1. L'Altar, ou Capac-Urcu, est le sujet d'une des planches de notre *Atlas des Volcans des Cordillères, de Quito et du Mexique*, annexé aux *Mélanges de géologie et de physique*, de Humboldt.

de l'hiver, lorsque la transparence de l'air a augmenté subitement, on voit paraître le Chimborazo comme un nuage à l'horizon ; il se détache des cimes voisines, il s'élève au-dessus de toute la chaîne des Andes, comme ce dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, au-dessus des monuments antiques qui environnent le Capitole.

Les voyageurs qui ont vu de près les sommets du Mont-Blanc et du Mont-Rose, sont seuls capables de saisir le caractère de la scène imposante, calme et majestueuse, que présente le Chimborazo vu du plateau de Tapia¹. La masse du Chimborazo est si énorme, que la partie que l'œil embrasse à la fois près de la limite des neiges éternelles, a 7,000 mètres de largeur. L'extrême rareté des couches d'air, à travers lesquelles on voit les cimes des Andes, contribue beaucoup à l'éclat de la neige et à l'effet magique de son reflet. Sous les tropiques, à une hauteur de 5,000 mètres, la voûte azurée du ciel paraît d'une teinte d'indigo. Les contours de la montagne se détachent du fond de cette atmosphère pure et transparente, tandis que les couches inférieures de l'air, celles qui reposent sur un plateau dénué d'herbes, et qui renvoient le calorique rayonnant, sont vaporeuses, et semblent voiler les derniers plans du paysage.

Le plateau de Tapia, qui s'étend à l'est jusqu'au

1. Cette vue, dont Alex. de Humboldt a pris lui-même le dessin, se trouve dans les *Tableaux de la nature*, nouv. édit., et dans l'*Atlas des Volcans des Cordillères*, annexé aux *Mélanges de géologie et de physique*. Édit. L. Guérin et C^e.

pied de l'Altar et du Condorasto, est élevé de 3,000 mètres. Sa hauteur égale à peu près celle du Canigou, l'une des hautes cimes des Pyrénées. La plaine aride offre quelques pieds de *Schinus molle*, de *Cactus*, d'*Agava americana* et de *Molina*. Le flanc de la montagne présente cette gradation de la vie végétale que j'ai essayé de tracer dans mon *Tableau de la Géographie des Plantes*, et qu'on peut suivre sur la pente occidentale des Andes, depuis les bosquets impénétrables de palmiers jusqu'aux neiges éternelles bordées par une couche mince de plantes lichéneuses.

A 3,500 mètres de hauteur absolue, se perdent peu à peu les plantes ligneuses à feuilles lustrées et coriaces. La région des arbustes est séparée de celle des graminées par des herbes alpines, par des touffes de *Nerteria*, de *Valeriana*, de *Saxifraga* et de *Lobelia*, et par de petites plantes crucifères. Les graminées forment une zone très-large et qui se couvre de temps en temps de neiges, dont la durée n'est que de peu de jours. Cette zone, appelée dans le pays le *pajonal*, se présente de loin comme un tapis d'un jaune doré. Sa couleur contraste agréablement avec celle des masses de neige éparses : elle est due aux tiges et aux feuilles de graminées brûlées par les rayons du soleil, dans le temps des grandes sécheresses. Au-dessus du *pajonal*, on se trouve dans la région des plantes cryptogames qui couvrent çà et là les rochers porphyritiques, dénués de terre végétale. Plus loin la limite des glaces éternelles est le terme de la vie organique.

Quelque surprenante que soit la hauteur du Chimborazo, son sommet est pourtant de 450 mètres plus bas que le point auquel M. Gay-Lussac, dans son mémorable voyage aérien (1804), a fait des expériences également importantes pour la météorologie et pour la connaissance des lois magnétiques. Les indigènes de la province de Quito conservent une tradition d'après laquelle une cime de la crête orientale des Andes, appelée aujourd'hui l'Autel (*el Altar*), en partie écroulée au xv^e siècle, a été jadis plus élevée que le Chimborazo. Au Boutan¹, la montagne la plus haute dont les voyageurs anglais nous aient donné la mesure, le Soumounang, n'a que 4419 mètres de hauteur : mais, d'après l'assertion du colonel Crawford², la plus haute cime des Cordillères du Tibet a 7,617 mètres. Si cette évaluation est fondée sur une mesure précise, une des montagnes de l'Asie centrale est de 1,090 mètres plus élevée que le Chimborazo. Aux yeux du vrai géologue, qui, occupé de l'étude des *formations*, s'est habitué à voir la nature en grand, la hauteur absolue des montagnes est un phénomène peu important : il ne sera guère surpris si, par la suite, dans quelque partie du globe, on découvre une cime dont l'élévation excède autant celle du Chimborazo, que la plus haute montagne des Alpes surpasse le sommet des Pyrénées.

1. Région de l'Asie centrale, entre le Tibet au nord et le Bengale au sud, dont les montagnes atteignent une hauteur considérable.

2. Jameson's *System of Mineralogy*, vol. III, p. 329.

XI.

VOLCAN DE COTOPAXI.

Dans les chapitres VII et X, j'ai déjà eu l'occasion de faire observer que la grande élévation des plateaux qui entourent les hautes cimes des Cordillères diminue, jusqu'à un certain point, l'impression que ces grandes masses laissent dans l'âme d'un voyageur accoutumé aux scènes majestueuses des Alpes et des Pyrénées. Dans tous les climats, ce n'est pas tant la hauteur absolue des montagnes, que leur aspect, leur forme et leur agroupement, qui donnent au paysage un caractère particulier.

Il m'a paru d'un grand intérêt pour la géologie de pouvoir comparer les formes des montagnes, dans les parties les plus reculées du globe, comme on compare les formes des végétaux sous des climats divers. Très-peu de matériaux ont encore été réunis pour ce travail important. Sans le secours d'instruments géodésiques, par lesquels on mesure de très-petits angles, il est presque impossible de déterminer les contours avec une grande précision. En même temps que je m'occupais de ces mesures dans l'hémisphère austral, sur le dos de la Cordillère des Andes, M. Osterwald, aidé

par un géomètre distingué, M. Tralles, dessinait, d'après une méthode analogue, la chaîne des Alpes de la Suisse, telle qu'elle se présente vue des bords du lac de Neuchâtel. M. Tralles s'est servi d'un cercle répétiteur. Les angles par lesquels j'ai déterminé la grandeur des différentes parties d'une montagne ont été pris avec un sextant de Ramsden, dont le limbe indiquait avec certitude six à huit secondes. En répétant ce travail de siècle en siècle, on parviendrait à connaître les changements accidentels qu'éprouve la surface du globe. Dans un pays exposé aux tremblements de terre et bouleversé par des volcans, il est très-difficile de résoudre la question de savoir si les montagnes s'affaissent, ou si, par des éjections de cendres et de scories, elles augmentent insensiblement. De simples angles de hauteur, pris dans des stations déterminées, éclairciraient cette question bien mieux qu'une mesure trigonométrique complète, dont le résultat est affecté des erreurs que l'on peut commettre à la fois dans la mesure de la base et dans celle des angles obliques.

En comparant l'aspect des montagnes dans les deux continents, on découvre une analogie de forme à laquelle on croirait ne pas devoir s'attendre, lorsqu'on réfléchit sur le concours des forces qui, dans le monde primitif, ont agi tumultueusement sur la surface ramollie de notre planète.

Le feu des volcans qui s'élève des cônes de cendre et de pierre ponce, où il parvient à se faire jour à travers un cratère; des boursouffures semblables à des

dômes d'une grandeur extraordinaire, paraissent dues à la seule force expansive des vapeurs élastiques; des tremblements de terre ont soulevé ou redressé des couches remplies de coquilles marines; des courants pélagiques ont sillonné le fond des bassins qui forment aujourd'hui des vallées circulaires ou des plateaux entourés de montagnes. Chaque contrée du globe a sa physionomie particulière; mais, au milieu de ces traits caractéristiques qui rendent l'aspect de la nature si riche et si varié, on est frappé d'une ressemblance de forme qui se fonde sur une identité de causes et de circonstances locales. En naviguant entre les îles Canaries, en observant les cônes basaltiques de Lancerote, de l'Alegranza et de la Graciosa, on croit voir le groupe des monts Euganéens ou les collines trapéennes de la Bohême. Les granits, les schistes micacés, les grès anciens, les formations calcaires que les minéralogistes désignent sous les noms de formation du *Jura*, des *Hautes-Alpes*, ou de *calcaire de transition*, donnent un caractère particulier au contour des grandes masses, aux déchirements de la crête des Andes, des Pyrénées et de l'Ural. Partout la nature des roches a modifié la forme extérieure des montagnes.

Le Cotopaxi est le plus élevé de ces volcans des Andes, qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de 5,753 mètres¹ : elle

1. Voir le dessin du Cotopaxi dans notre *Atlas des Volcans des Cordillères de Quito et du Mexique*.

est double de celle du Canigou ; elle surpasse par conséquent de 800 mètres la hauteur qu'aurait le Vésuve, s'il était placé sur le sommet du pic de Ténériffe. Le Cotopaxi est aussi le plus redouté de tous les volcans de l'ancien royaume de Quito : c'est celui dont les explosions ont été les plus fréquentes et les plus dévastatrices. En considérant la masse de scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan, et dont les vallées environnantes sont couvertes sur une étendue de plusieurs lieues carrées, on doit croire que leur réunion formerait une montagne colossale. En 1738, les flammes du Cotopaxi s'élevèrent, au-dessus du bord du cratère, à la hauteur de 900 mètres. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville située sur les bords de la rivière de la Madeleine, à une distance de 200 lieues communes. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres vomies par la bouche du Cotopaxi fut si grande que, dans les villes d'Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures du soir, et que les habitants furent obligés d'aller avec des lanternes dans les rues. L'explosion qui arriva au mois de janvier 1803 fut précédée d'un phénomène effrayant, celui de la fonte subite des neiges qui couvrent la montagne. Depuis plus de vingt ans, aucune fumée, aucune vapeur visible n'était sortie du cratère ; et, dans une seule nuit, le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant, les parois extérieures du cône, élevées sans doute à une température très-considérable, se montrèrent à nu, et sous la couleur noire qui est propre aux scories vitrifiées. Au

port de Guayaquil, dans un éloignement de 52 lieues en ligne droite du bord du cratère, nous entendîmes, nuit et jour, les mugissements du volcan, comme des décharges répétées d'une batterie; nous distinguâmes même ce bruit épouvantable dans la mer du Sud, au sud-ouest de l'île de la Punà.

Le Cotopaxi est situé au sud-sud-est de la ville de Quito, à une distance de 12 lieues, entre la montagne de Rumiñavi, dont la crête, hérissée de petits rochers isolés, se prolonge comme un mur d'une hauteur énorme, et le Quelendana, qui entre dans la limite des neiges éternelles. C'est dans cette partie des Andes, qu'une vallée longitudinale sépare les Cordillères en deux chaînons parallèles. Le fond de cette vallée a encore 3,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan; de sorte que le Chimborazo et le Cotopaxi, vus des plateaux du Lican et de Mulalo, ne paraissent avoir que la hauteur du Col de Géant et du Cramont, mesurés par Saussure. Comme il y a lieu d'admettre que la proximité de l'Océan contribue à entretenir le feu volcanique, le géologue est surpris de voir que les volcans les plus actifs de l'ancien royaume de Quito, le Cotopaxi, le Tunguragua et le Sangay, appartiennent au chaînon oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus éloigné des côtes. Les pics qui couronnent la Cordillère occidentale paraissent tous, à l'exception de Rucu-Pichincha, des volcans éteints depuis une longue série de siècles; mais le Cotopaxi qui est éloigné de 2° 2' des côtes les plus voisines, de celles de l'Esmeralda et de la baie

de San-Mateo, lance périodiquement des gerbes de feu, et désole les plaines environnantes.

La forme du Cotopaxi est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des hautes Andes. C'est un cône parfait qui, revêtu d'une énorme couche de neige, brille d'un éclat éblouissant au coucher du soleil, et se détache d'une manière pittoresque de la voûte azurée du ciel. Cette enveloppe de neige dérobe à la vue de l'observateur jusqu'aux plus petites inégalités du sol : aucune pointe de rocher, aucune masse pierreuse ne perce à travers ces glaces éternelles, et n'interrompt la régularité de la figure du cône. Le sommet du Cotopaxi ressemble au pain de sucre (*pan de azucar*) qui termine le pic de Teyde, mais la hauteur de son cône est sextuple de celle du grand volcan de l'île de Ténériffe.

Ce n'est que près du bord du cratère que l'on aperçoit des bancs de rochers qui ne se couvrent jamais de neige, et qui se présentent de loin comme des traits d'un noir foncé : la pente rapide de cette partie du cône, et les crevasses par lesquelles sortent des courants d'air chaud, sont probablement les causes de ce phénomène. Le cratère, semblable à celui du pic de Ténériffe, est environné d'un petit mur circulaire, qui, examiné avec de bonnes lunettes, se présente sous la forme d'un parapet : on le distingue surtout à la pente méridionale, lorsqu'on est placé soit sur la *Montagne des Lions* (Puma-Urcu), soit au bord du petit lac d'Yuracoche.

La partie conique du pic de Ténériffe est très-

accessible ; elle s'élève au milieu d'une plaine couverte de pierre ponce, et dans laquelle végètent quelques touffes de *Spartium supranubium*. En gravissant le volcan de Cotopaxi, il est très-difficile de parvenir jusqu'à la limite inférieure des neiges perpétuelles. Nous avons éprouvé cette difficulté dans une excursion que nous avons faite au mois de mai de l'année 1802. Le cône est entouré de profondes crevasses, qui, au moment des éruptions, conduisent au Rio Napo et au Rio de los Alaques, des scories, de la pierre ponce, de l'eau et des glaçons. Quand on a examiné de près le sommet du Cotopaxi, on peut presque assurer qu'il serait impossible de parvenir jusqu'au bord du cratère.

Plus le cône de ce volcan est d'une forme régulière, et plus on est frappé de trouver du côté du sud-ouest une petite masse de rocher à demi-cachée sous la neige, hérissée de pointes, et que les naturels appellent *la Tête de l'Inca* (*la Cabeza del Inca*). L'origine de cette dénomination bizarre est très-incertaine. Il existe dans le pays une tradition populaire, d'après laquelle ce rocher isolé faisait jadis partie de la cime du Cotopaxi. Les Indiens assurent que le volcan, lors de sa première éruption, lança loin de lui une masse pierreuse qui, semblable à la calotte d'un dôme, couvrait l'énorme cavité qui renferme le feu souterrain. Les uns prétendent que cette catastrophe extraordinaire eut lieu peu de temps après l'invasion de l'inca Tupac Yupanqui dans le royaume de Quito, et que le quartier de rocher que l'on distingue sur l'un des côtés du volcan, s'appelle *la Tête de l'Inca*, parce que sa chute

fut le présage sinistre de la mort du conquérant. D'autres, plus crédules encore, affirment que cette masse de porphyre à base de *pechstein*, fut déplacée dans une explosion qui arriva à l'instant même où l'inca Atahualpa fut étranglé par les Espagnols à Caxamarca. Il paraît en effet assez certain que, lorsque le corps d'armée de Pedro Alvarado passa de Puerto Viejo au plateau de Quito, il y eut une éruption du Cotopaxi, quoique Pedro de Cieça¹ et Garcilasso de la Vega² ne désignent que très-vaguement la montagne qui lança les cendres dont la chute subite effraya les Espagnols. Mais, pour adopter l'opinion que ce serait à cette époque que le rocher appelé la *Cabeza del Inca* aurait pris sa place actuelle, il faudrait supposer que le Cotopaxi n'avait pas eu d'éruptions antérieures; supposition d'autant plus fautive, que les murs du palais de l'Inca au Callo, construit par Huayna Capac, renferment des pierres d'une origine volcanique, qui avaient été lancées par la bouche du Cotopaxi. Nous discuterons dans un autre endroit la question importante de savoir s'il est probable que ce volcan avait déjà atteint sa hauteur actuelle, lorsque le feu souterrain se fit jour à travers sa cime, ou si plusieurs faits géologiques ne concourent pas plutôt à prouver que le cône, comme le *Somma* du Vésuve, est composé d'un grand nombre de couches de laves superposées les unes aux autres.

1. *Chronica del Peru*, 1554, cap. xli, fol. 409.

2. *Comentarios Reales*, t. II, lib. II, ch. II, p. 59.

XII.

MONTAGNE D'ILINISSA ET MONTAGNE DU CORAZON¹.

Parmi les cimes colossales que l'on découvre autour de la ville de Quito, celle d'Ilinissa est une des plus majestueuses et des plus pittoresques. Le sommet de cette montagne est divisé en deux pointes pyramidales : il est probable que ces pointes sont les débris d'un volcan écroulé. Leur élévation absolue est d'environ 5,205 mètres (2,727 toises). La montagne d'Ilinissa se trouve placée dans la chaîne occidentale des Andes, dans le parallèle du volcan de Cotopaxi. Elle est réunie au sommet de Rumiñahui, par l'*Alto de Tiopullo* qui forme un chaînon transversal duquel les eaux coulent à la fois vers la mer du Sud et vers l'Océan Atlantique. Les pyramides d'Ilinissa sont visibles à une très-grande distance dans les plaines qui font partie de la province de *las Esmeraldas*. Elles ont été mesurées trigonométriquement par Bouguer, tant au-dessus du plateau de la ville de Quito, qu'au-dessus des côtes de l'Océan. C'est par la différence de hauteur obtenue par ces deux mesures que les académiciens

1. Voir les deux dessins représentant l'Ilinissa et le Corazon dans notre *Atlas des Volcans des Cordillères*.

français¹ ont déterminé l'élévation absolue de la ville de Quito, et la valeur approximative du coefficient barométrique. Les physiciens qui s'intéressent à l'histoire du progrès des sciences placeront le nom d'Ilinissa à côté de celui du Puy-de-Dôme, où Perrier, guidé par les conseils de Pascal, tenta le premier de mesurer la hauteur des montagnes à l'aide du baromètre.

La montagne du Corazon, couverte de neiges perpétuelles, a pris son nom de la forme de son sommet, qui est à peu près celle d'un *cœur*. Elle se trouve dans la Cordillère occidentale, entre les cimes de Pichincha et d'Ilinissa. Une des pyramides de cette dernière montagne se découvre à gauche, au-dessus de la pente orientale du Corazon. La proximité apparente de ces deux sommets et le contraste de leurs formes offrent un point de vue très-singulier.

C'est sur la cime du Corazon qu'avant notre voyage en Amérique, le mercure avait été observé au point le plus bas dans le baromètre. « Nous étions partis, M. Bouguer et moi, dit La Condamine dans son introduction historique², par un assez beau temps : ceux que nous avions laissés dans nos tentes nous perdirent bientôt de vue dans les nuages qui n'étaient plus pour nous que du brouillard, depuis que nous y étions plongés. Un vent froid et piquant nous couvrit en peu de temps de verglas : il nous fallut,

1. Bouguer, La Condamine et Godin.

2. *Voyage à l'Équateur*, p. 58. Cette excursion eut lieu en juillet 1738.

en plusieurs endroits, gravir contre le rocher, en nous aidant des pieds et des mains ; enfin nous atteignîmes le sommet. Là, nous voyant l'un et l'autre, avec tout un côté de nos habits, un sourcil et une moitié de la barbe hérissés de petites pointes glacées, nous nous donnâmes mutuellement un spectacle singulier. Le mercure ne se soutenait plus qu'à 10 pouces 10 lignes. Personne n'a vu le baromètre si bas dans l'air libre, et vraisemblablement personne n'est monté à une plus grande hauteur : nous étions à 4,811 mètres (2470 toises) environ au-dessus du niveau de la mer, et nous pouvons répondre, à 7 à 8 mètres près, de la justesse de cette détermination. »

Aujourd'hui que nous connaissons l'influence qu'exercent la température et le décroissement du calorique sur les opérations faites au moyen du baromètre, il nous est permis de douter un peu de l'exactitude d'une mesure dans laquelle l'erreur ne s'élèverait pas à $\frac{1}{490}$ de la hauteur totale, quoique le calcul fût fait par la simple soustraction des logarithmes. La Condamine n'avait pas d'instruments, lorsqu'il visita le cratère de Rucu-Pichincha. Si ce célèbre astronome a atteint alors une élévation égale à celle d'un rocher sur lequel j'ai failli périr avec l'Indien Philippe Aldas, le 26 mai 1802, il s'est trouvé, sans le savoir, plus haut qu'il ne l'était sur la cime du Corazon. La hauteur absolue de ce rocher est, d'après la formule de Laplace, de 4,858 mètres (2,490 toises) ; elle excède, par conséquent, de près de 40 mètres l'élévation du point mesuré, en 1738, par les académiciens fran-

çais : au surplus, les déterminations de ces savants sont toutes affectées de l'incertitude qui règne sur l'élevation du signal de Caraburn, auquel Bouguer assigne 2,366 mètres (1,214 toises), et Ulloa 2,470 mètres (1,268 toises).

XIII.

VOLCAN DE CAYAMBÉ¹.

De toutes les cimes des Cordillères, dont la hauteur a été déterminée avec quelque précision, le Cayambé est la plus élevée après le Chimborazo. Bouguer et La Condamine ont trouvé cette élévation de 5,901 mètres; des angles que j'ai pris dans l'Exido de Quito, pour observer la marche des réfractions terrestres à différentes heures du jour, confirment cette détermination. Les académiciens français² ont nommé cette montagne colossale *Cayambur*, au lieu de Cayambé-Urcu, qui est son véritable nom; le mot *urcu* désignant, dans la langue quichua, montagne, comme *tepetl* en mexicain et *gua* en muysca. Cette erreur s'est répandue dans la plupart des ouvrages qui offrent le tableau des principales hauteurs du globe.

La forme du Cayambé est celle d'un cône tronqué : elle rappelle le contour du *Nevado de Tolima*. Parmi les montagnes couvertes de neiges éternelles qui entourent la ville de Quito, le Cayambé est la plus belle et

1. Voir le dessin représentant le Cayambé-Urcu dans notre *Atlas des Volcans des Cordillères de Quito et du Mexique*.

2. La Condamine, *Voyage à l'Équateur*, p. 463.

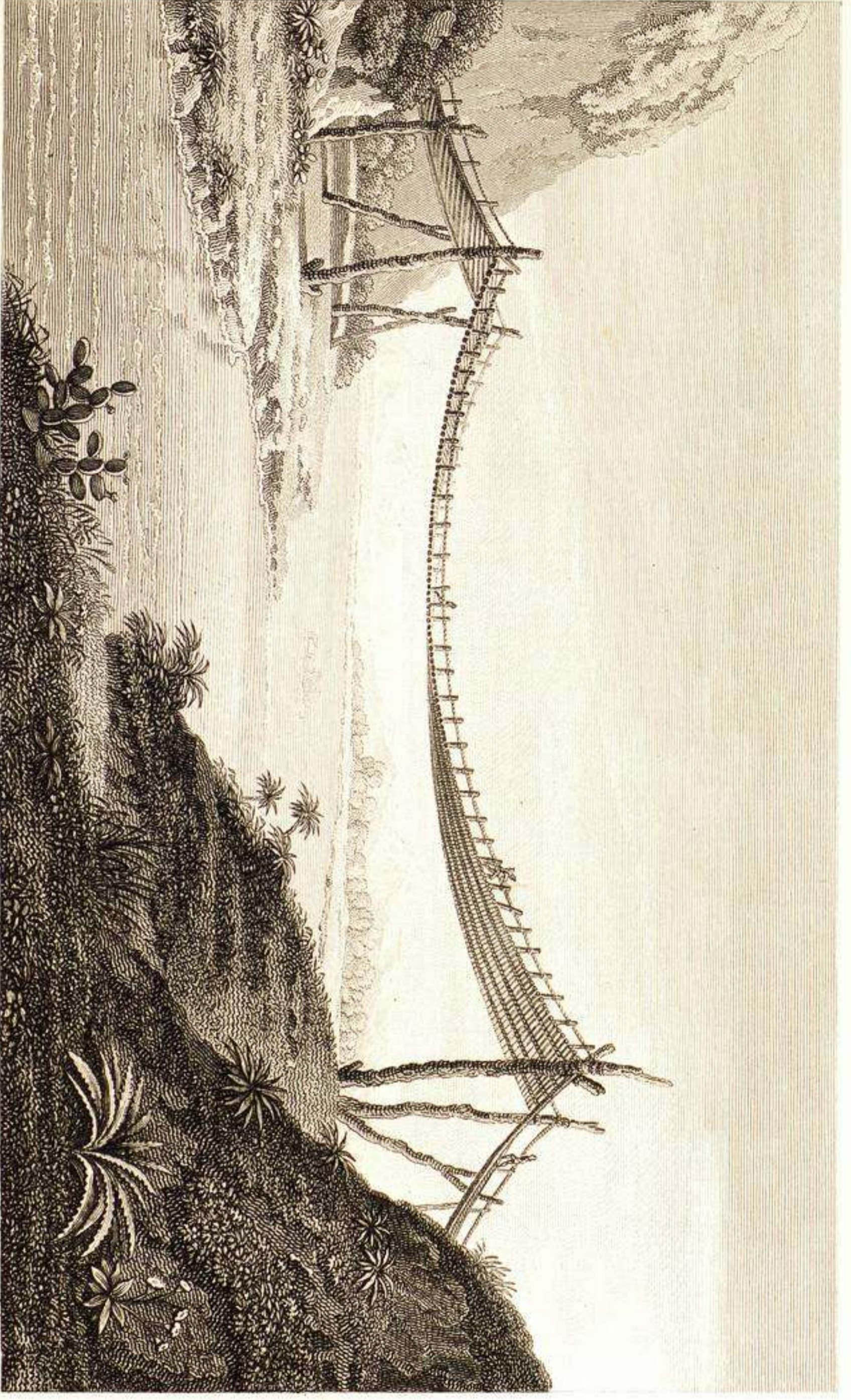
la plus majestueuse. On ne peut se lasser de l'admirer au coucher du soleil, lorsque le volcan de Guagua-Pichincha¹, situé à l'ouest, du côté de la mer du Sud, projette son ombre sur la vaste plaine qui forme le premier plan du paysage. Cette plaine, couverte de graminées, est dénuée d'arbres. On n'y voit que quelques pieds de *Barnadesia*, de *Duranta*, de *Berberis*, et ces belles *Calcéolaires* qui appartiennent presque exclusivement à l'hémisphère austral et à la partie occidentale de l'Amérique.

Des artistes distingués du Nord ont fait connaître la cascade de la rivière de Kyro, près du village de Yervenkye en Laponie, où, d'après les observations de Maupertuis et de Swanberg, passe le cercle polaire. La cime du Cayambé est traversée par l'équateur. On peut considérer cette montagne colossale comme un de ces monuments éternels par lesquels la nature a marqué les grandes divisions du globe terrestre.

1. Le Pichincha est représenté dans l'*Atlas des Cordillères de Quito et du Mexique*, annexé aux *Mélanges de géologie et de physique*, de Humboldt :

« Cette vue a été prise par Humboldt lui-même, à Chillo, maison de campagne du marquis de Salvaegre. On aperçoit le volcan au-dessus de la savane de Cachapamba ; on distingue Rucapichincha ou les sommets couverts de neige qui entourent le cratère, le cône de Tablahuma, le Pichaco de los Ladrillos, la cime rocheuse de Guaguapichincha, qui est le *cacumen lapideum* des académiciens français. Les hauteurs absolues de ces cimes sont, d'après les observations de Humboldt, de 4,483 mètres (2,300 toises) à 4,873 mètres (4,500 toises) ; mais comme la plaine de Chillo est déjà élevée d'environ 2,600 mètres (1,340 toises) au-dessus du volcan de Pichincha, elle est moins imposante du côté oriental que du côté occidental, où commencent les vastes forêts des Esmeraldas. »





Bouquet sc.

PONT DE CORDAGES DE PÉNINPE.

XIV.

PONT DE CORDAGE PRÈS DE PÉNIPÉ.

La petite rivière de Chambo, qui naît du lac de Coley, sépare le joli village de Guanando de celui de Pénipé. Elle arrose un ravin dont le fond est élevé de 2,400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan et qui est célèbre par la culture de la cochenille, à laquelle les indigènes s'adonnent depuis les temps les plus reculés. En parcourant cette contrée pour nous rendre de Riobamba à la pente occidentale du volcan de Tunguragua, nous nous arrêtâmes pour examiner les terrains bouleversés par le mémorable tremblement de terre du 7 février 1797, qui, dans l'espace de quelques minutes, fit périr trente à quarante mille Indiens; nous passâmes la rivière de Chambo sur le pont de Pénipé au mois de juin 1802. C'est un de ces ponts de cordes que les Espagnols appellent *puente de maroma* ou de *hamaca*, et les Indiens péruviens, en langue quichua *cimppachaca* (de *cimppa* ou *cimpassa*, cordes, tresses, et de *chaca*, pont). Les cordes, de 3 à 4 pouces de diamètre, sont faites avec la partie fibreuse des racines de l'*Agave americana* (vulgairement *Pitté* ou *Aloès*). Des deux côtés du rivage, elles sont attachées à une

charpente grossière composée de plusieurs troncs de *Schinus molle*. Comme leur poids les fait courber vers le milieu de la rivière, et comme il serait imprudent de les tendre avec trop de force, on est obligé, lorsque le rivage n'est pas très-élevé, de construire des gradins ou des échelles aux deux extrémités du *pont de hamac*. Celui de Pénipé a environ 40 mètres de long sur 2 mètres et un quart à 2 mètres et demi de large; mais il y a des ponts dont les dimensions sont beaucoup plus considérables. Les grosses cordes d'agave américaine sont recouvertes transversalement de petites pièces cylindriques de bambou. Ces constructions, dont les peuples de l'Amérique méridionale se servaient longtemps avant l'arrivée des Européens, rappellent les *ponts de chaînes* que l'on rencontre au Boutan et dans l'intérieur de l'Afrique. M. Turner ¹, dans son intéressant voyage au Tibet, nous a donné le plan du pont de Tchintchieu, près du fort de Chuka (lat. 27° 14'), qui a 45 mètres (140 pieds) de long, et que l'on peut passer à cheval. Ce pont du Boutan (*chain bridge*), repose sur cinq chaînes couvertes de pièces de bambou.

Tous les voyageurs ont parlé de l'extrême danger que présente le passage de ces ponts de cordes, qui ressemblent à des rubans suspendus au-dessus d'une crevasse ou d'un torrent impétueux. Ce danger n'est pas bien grand, lorsqu'une seule personne passe le pont aussi vite que possible, et en jetant le corps en

¹. *Account of an embassy to the court of the Teshoo Lama in Tibet*, 1800, p. 55.

avant ; mais les oscillations des cordes deviennent très-fortes lorsque le voyageur se fait conduire par un Indien, qui marche avec beaucoup plus de vitesse que lui, ou lorsque, effrayé par l'aspect de l'eau qu'il découvre à travers les interstices des bambous, il a l'imprudence de s'arrêter au milieu du pont et de se tenir aux cordages qui servent de balustrade. Un pont de hamac ne se conserve généralement en bon état que pendant vingt à vingt-cinq ans ; encore est-il nécessaire de renouveler quelques cordes tous les huit ou dix ans. Mais dans ces pays, la police est si peu active, qu'il n'est pas rare de voir des ponts dont les pièces de bambous sont brisées en grande partie ; c'est sur ces ponts anciens qu'il faut marcher avec beaucoup de circonspection pour éviter des trous si larges que tout le corps pourrait passer à travers. Peu d'années avant mon séjour à Pénipé, le pont de hamac de Rio Chambo s'écroula en entier. Cet événement eut lieu parce qu'un vent très-sec ayant succédé à de longues pluies, toutes les cordes se brisèrent à la fois. Quatre Indiens se noyèrent à cette occasion dans la rivière, qui est très-profonde et dont le courant est d'une rapidité extraordinaire.

Les anciens Péruviens construisaient aussi des ponts de bois dont la charpente était appuyée sur des piles de pierre ; mais le plus ordinairement ils se contentaient de ponts de cordage. Ceux-ci sont extrêmement utiles dans un pays montueux, où la profondeur des crevasses et l'impétuosité des torrents s'opposent à la construction des piles. Le mouvement oscillatoire

peut être diminué par des cordes latérales attachées au milieu du pont et tendues diagonalement vers le rivage. C'est par un pont de cordes, d'une longueur extraordinaire, et sur lequel les voyageurs peuvent passer avec des mulets de charge, que l'on parvint, au commencement de ce siècle, à établir une communication permanente entre les villes de Quito et de Lima, après avoir dépensé inutilement un million de francs pour construire, près de Santa, un pont de pierre sur un torrent qui descend de la Cordillère des Andes.

FIN DES SITES DES CORDILLÈRES.

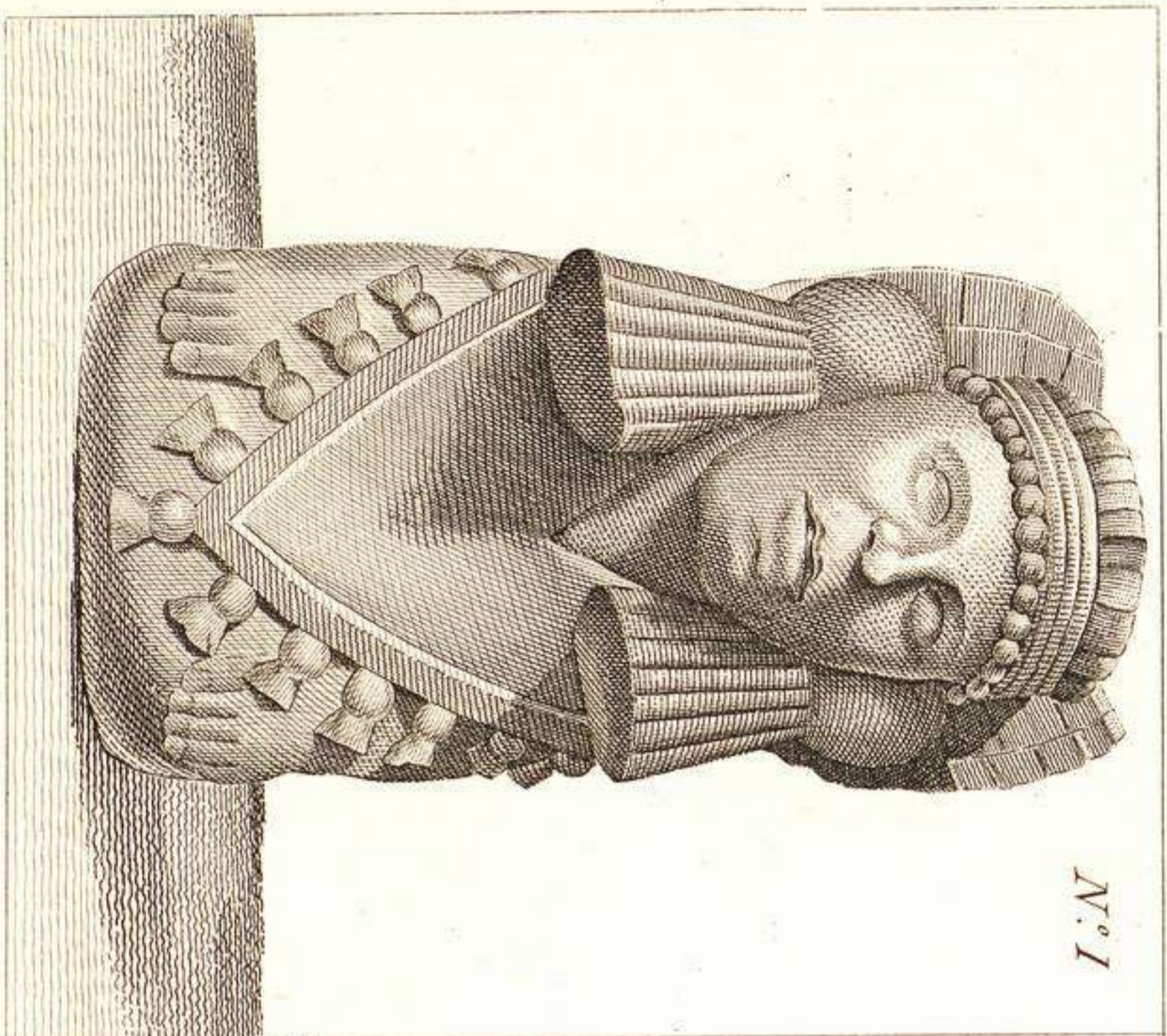
DEUXIÈME PARTIE



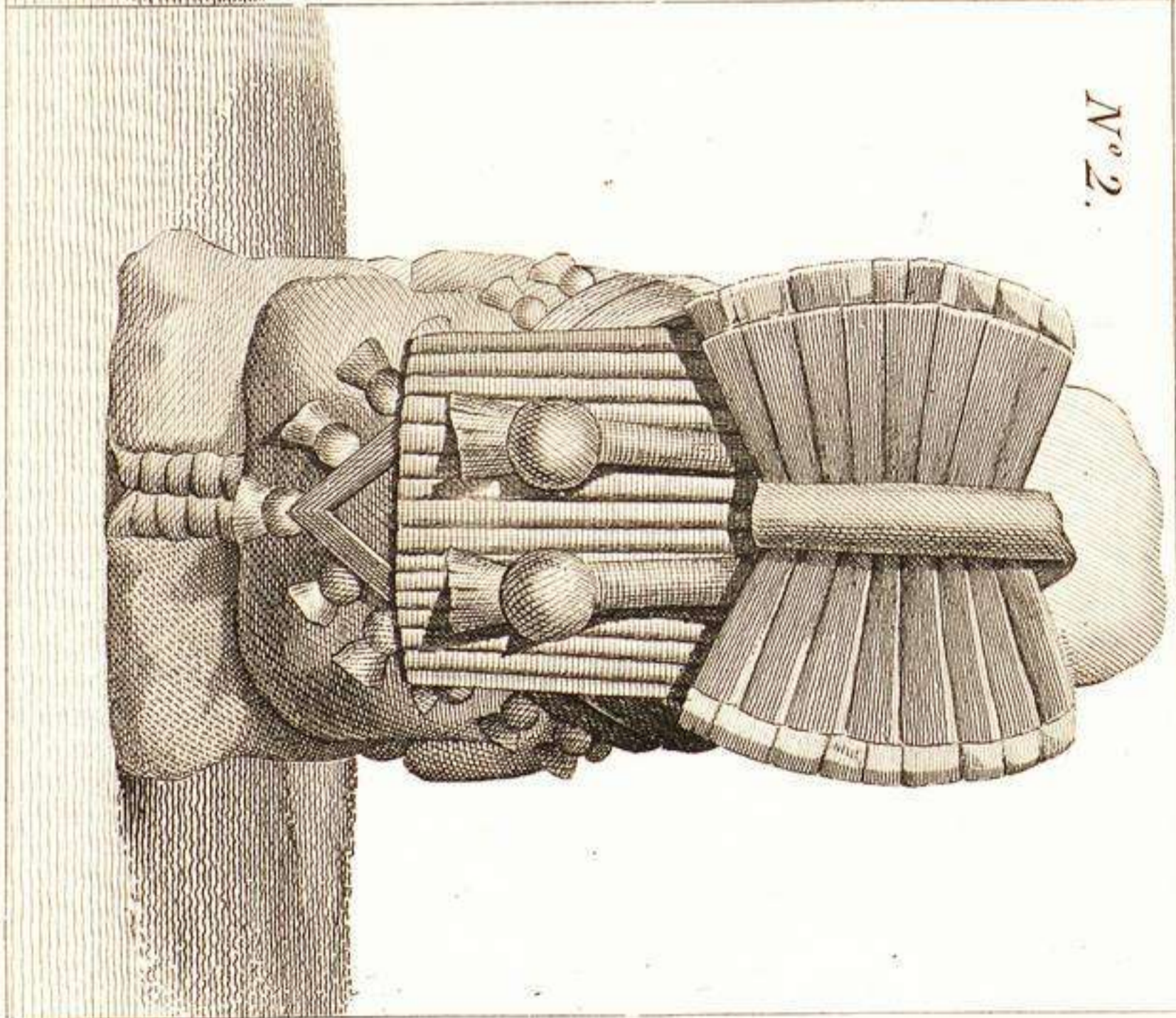
MONUMENTS

DES PEUPLES INDIGÈNES DU MEXIQUE





N^o 1



N^o 2.

BUSTE D'UNE PRÊTRESSE AZTÈQUE.

Bonquet sc.

MONUMENTS

DES PEUPLES INDIGÈNES DU MEXIQUE

I.

BUSTE D'UNE PRÊTESSE AZTÈQUE.

J'ai vu le buste qui fait l'objet de ce chapitre, à Mexico, dans le cabinet d'un amateur éclairé, M. Dupé, alors capitaine au service du roi d'Espagne.

Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle, et de deux côtés, frappe surtout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des Sphinx, des Antinoüs et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles, sont le plus souvent très-minces, et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis, qui se trouve au musée Capitolin, les bouts sont convexes par devant et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le col, est plane et

non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de *Tentyris*, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son *Voyage en Égypte* ¹.

Peut-être les bourrelets cannelés qui, dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, œuvre grecque que j'ai vue placée dans la bibliothèque de la Villa-Ludovisi, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe surtout dans les revers du buste, lequel présente une énorme bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega ² m'a assuré avoir vu une bourse tout à fait semblable, dans une petite statue d'Osiris en bronze, au musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le front de la prêtresse aztèque est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très-étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte. Elles indiquent les communications qui existaient entre la ville de Ténochtlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, où l'on en pêchait un très-

1. Denon, *Voyage dans la Haute et Basse-Égypte*, pl. 39, 40, 60 (nos 7 et 8).

2. Georges Zoega, archéologue danois, né en 1755, mort en 1809, est auteur du fameux traité *de Usu et origine obeliscorum* (1797-1800), où il prouve que l'écriture hiéroglyphique fut employée jusqu'à la chute du paganisme, et du *Catalogus codicum copticorum Musei Borgiani*.

grand nombre. Le cou est enveloppé d'un mouchoir triangulaire, auquel pendent vingt-deux grelots ou glands, placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étaient attachés à la robe du grand prêtre des Hébreux.

Sur le devant du buste, et à un demi-décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied, mais il n'y a pas de mains, ce qui indique l'enfance de l'art. On croit reconnaître, sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiquées dans un bas-relief découvert à Oaxaca, que je décris plus loin.

Le basalte de cette sculpture est très-dur et d'un beau noir; c'est du vrai basalte auquel sont mêlés quelques grains de péridot, et non de la pierre lydique ou du porphyre à base de grünstein, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe, et surtout les perles sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec des outils de cuivre mêlé d'étain semblables à ceux que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

Ce buste a été dessiné très-exactement, sous les yeux de M. Dupé, par un élève de l'académie de peinture de Mexico. Il a 38 centimètres de hauteur, sur 19 centimètres de largeur. Je lui ai laissé la dénomi-



nation de *Buste d'une prêtresse* qu'on lui donne dans le pays. Il se pourrait cependant qu'il représentât quelque divinité mexicaine, et qu'il eût été placé originairement parmi les dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de Tezcucó, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture : l'ornement du cou et la forme non monstrueuse de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition, les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine, ne pourraient être des tresses, car le grand prêtre ou *Tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple.

Une certaine ressemblance entre le *calantica* des têtes d'Isis et la coiffe mexicaine, les pyramides à plusieurs assises, analogues à celles du *Fayoum* et de *Sakharah*, l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours complémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine, et qui rappellent les épagomènes de l'année memphitique, offrent des points de ressemblance assez remarquables entre les peuples du nouveau et de l'ancien continent. Nous sommes cependant bien éloignés de nous livrer à des hypothèses qui seraient aussi vagues et aussi hasardées que celles par lesquelles on a fait des Chinois une colonie de l'Égypte, et de la langue basque un dialecte de l'hébreu. La plupart de ces analogies s'évanouissent dès que l'on examine les faits isolément. L'année mexicaine, par

exemple, malgré ses épagomènes¹, diffère totalement de celle des Égyptiens. Un grand géomètre, qui a bien voulu examiner les fragments que j'ai rapportés, a reconnu, par l'intercalation mexicaine, que la durée de l'année tropique des Aztèques est presque identique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almon².

En remontant aux temps les plus reculés, l'histoire nous indique plusieurs centres de civilisation dont nous ne connaissons pas les rapports mutuels, tels que Méroé, l'Égypte, les bords de l'Euphrate, l'Indostan et la Chine. D'autres foyers de lumières, encore plus anciens, étaient placés peut-être sur le plateau de l'Asie centrale; et c'est au reflet de ces derniers que l'on est tenté d'attribuer le commencement de la civilisation américaine.

1. Laplace, *Exposition du système du monde*, 3^e édit., p. 554.

2. Jours, au nombre de cinq, que les Égyptiens et les Chaldéens, qui partageaient l'année en douze mois égaux, de trente jours chacun, ajoutaient au nombre de trois cent soixante, pour compléter les trois cent soixante-cinq jours que le soleil emploie à parcourir son orbite. Les jours épagomènes (en grec *επαγομενος*, surajouté) correspondent aux cinq jours *complémentaires* de l'année républicaine des Français. Cette disposition de l'année datait de l'établissement du cycle *caniculaire*.

II.

PYRAMIDE DE CHOLULA.

Parmi ces essais de peuples qui, depuis le VII^e jusqu'au XII^e siècle de notre ère, parurent successivement sur le sol mexicain, on en compte cinq, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhues, les Tlascaltèques et les Aztèques, qui, malgré leurs divisions politiques, parlaient la même langue, suivaient le même culte, et construisaient des édifices pyramidaux qu'ils regardaient comme des *téocallis*, c'est-à-dire comme les maisons de leurs dieux. Ces édifices, quoique de dimensions très-différentes, avaient tous la même forme; c'étaient des pyramides à plusieurs assises, et dont les côtés suivaient exactement la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le *téocalli* s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte que l'on peut comparer au *περίβολος* des Grecs, renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes; car chaque maison d'un dieu mexicain, comme l'ancien temple de Baal Berith, brûlé par Abimélech, était une place forte. Un grand escalier conduisait à la cime de la pyramide tronquée. Au





Bouquet sc.

PYRAMIDE DE CHOLULIA

sommet de cette plate-forme se trouvaient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le *téocalli* était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle ; c'est le *ναός*, ou plutôt le *σεκός* des temples grecs. C'est là aussi que les prêtres entretenaient le feu sacré. Par l'ordonnance particulière de l'édifice que nous venons d'indiquer, le sacrificateur pouvait être vu d'une grande masse de peuple à la fois. On distinguait, de loin, la procession des *teopixqui*, qui montait ou descendait l'escalier de la pyramide. L'intérieur de l'édifice servait à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. Il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissées du temple de Jupiter Bélus sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les *téocallis* d'Anahuac.

Lorsque les Mexicains ou Aztèques, une des sept tribus des *Anahuatlacs* (peuple *riverain*), arrivèrent, l'an 1190, dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déjà les monuments pyramidaux de *Téotihuacan*, de *Cholula* ou *Cholollan*, et de *Papantla*. Ils attribuèrent ces grandes constructions aux Toltèques, nation puissante et civilisée, qui habitait le Mexique 500 ans auparavant, qui se servait de l'écriture hiéroglyphique, et qui avait une année et une chronologie plus exactes que celles de la plupart des peuples de l'ancien continent. Les Aztèques ne savaient pas avec certitude si d'autres tribus avaient habité le pays d'Anahuac avant les Toltèques. En re-

gardant ces maisons de Dieu de Téotihuacan et de Cholollan comme l'ouvrage de ce dernier peuple, ils leur assignaient la plus haute antiquité dont ils eussent l'idée : il serait cependant possible qu'elles eussent été construites avant l'invasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. Ne nous étonnons pas que l'histoire d'un peuple quelconque de l'Amérique ne commence avant le VII^e siècle, et que celle des Toltèques soit aussi incertaine que l'histoire des Pelasges et des Aïsones, en Europe. Un savant profond, M. Schlœzer, a prouvé jusqu'à l'évidence que l'histoire du nord de l'Europe ne remonte pas au delà du X^e siècle, époque à laquelle le plateau mexicain offrait déjà une civilisation bien plus avancée que le Danemark, la Suède et la Russie.

Le *téocalli* de Mexico était dédié à Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques après Téotl, qui est l'Être suprême et invisible, et à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre : il fut construit par les Aztèques, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan, six ans seulement avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Cette pyramide tronquée, appelée par Cortez le *Temple principal*, avait à sa base 97 mètres de largeur, et à peu près 54 mètres de hauteur. Il n'est pas surprenant qu'un édifice de ces dimensions ait pu être détruit peu d'années après le siège de Mexico : en Égypte, il reste à peine quelques vestiges des énormes pyramides qui s'élevaient au milieu des eaux du lac Mœris, et qu'Hérodote dit avoir été ornées de statues colossales; les pyramides de Porsenna, dont

la description paraît un peu fabuleuse, et dont quatre, d'après Varron, avaient plus de 80 mètres de hauteur, ont également disparu en Étrurie¹.

Mais si les conquérants européens ont renversé les *téocallis* des Aztèques, ils n'ont pas réussi de même à détruire des monuments plus anciens, ceux que l'on attribue à la nation toltèque. Nous allons donner une description succincte de ces monuments, remarquables par leur forme et leur grandeur.

Le groupe des pyramides de *Téotihuacan* se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de *Micoatl*, ou de *Chemin des morts*. On y observe encore deux grandes pyramides² dédiées au soleil (*Tonatiuh*) et à la lune (*Meztli*), et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides, qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Des deux grands *téocallis*, l'un a 55, l'autre 44 mètres d'élévation perpendiculaire. La base du premier a 208 mètres de long; d'où il résulte que le *Tonatiuh Yztaqual*, d'après les mesures de M. Oteyza, faites en 1803, est plus élevé que le Mycerinus, ou la troisième des trois grandes pyramides de Djyzeh en Égypte, et que la longueur de sa base est à peu près celle du Céphren. Les petites pyramides qui entourent les grandes maisons de la lune et du soleil ont à peine 9 à 10 mètres d'élévation : d'après la tradition des

1. Plin., xxxvi, 19.

2. Éclaircissements de M. Langlès au *Voyage de Norden*, t. III, p. 327, n° 2.

indigènes, elles servaient à la sépulture des chefs des tribus. Autour du Chéops et du Mycerinus en Égypte, on distingue aussi huit petites pyramides placées avec beaucoup de symétrie, et parallèlement aux faces des grandes. Les deux *téocallis* de Téotihuacan avaient quatre assises principales : chacune d'elles était subdivisée en petits gradins, dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlée de petites pierres : il est revêtu d'un mur épais de *tezontli* ou amygdaloïde poreuse. Cette construction rappelle une des pyramides égyptiennes de Sakharah, qui a six assises, et qui, d'après le récit de Pocoke ¹, est un amas de cailloux et de mortier jaune, revêtu par dehors de pierres brutes. A la cime des grands *téocallis* mexicains se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune : elles étaient de pierre, et enduites de lames d'or ; ces lames furent enlevées par les soldats de Cortez. Lorsque l'évêque Zumaraga, religieux franciscain, entreprit de détruire tout ce qui avait rapport au culte, à l'histoire et aux antiquités des peuples indigènes de l'Amérique, il fit aussi briser les idoles de la plaine de Micoatl. On y découvre encore les restes d'un escalier construit en grandes pierres de taille, et qui conduisait anciennement à la plate-forme du *téocalli*.

A l'est du groupe des pyramides de Téotihuacan, en descendant la Cordillère vers le golfe du Mexique, dans une forêt épaisse appelée *Tajin*, s'élève la pyra-

1. *Voyage de Pocoke*, édit. de Neuchâtel, 1752, t. I, p. 147.

mide de Papantla : c'est le hasard qui l'a fait découvrir à des chasseurs espagnols, il n'y a pas trente ans ; car les Indiens se plaisent à cacher aux blancs tout ce qui est l'objet d'une antique vénération. La forme de ce *téocalli*, qui a eu six, peut-être même sept étages, est plus élancée que celle de tous les autres monuments de ce genre : sa hauteur est à peu près de 18 mètres, tandis que la longueur de sa base n'est que de 25 ; il est par conséquent presque de moitié plus bas que la pyramide de Caius Cestius, à Rome, qui a 33 mètres de hauteur. Ce petit édifice est tout construit en pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, et d'une coupe très-belle et très-régulière : trois escaliers mènent à sa cime ; le revêtement de ses assises est orné de sculptures hiéroglyphiques et de petites niches qui sont disposées avec beaucoup de symétrie ; le nombre de ces niches paraît faire allusion aux trois cent dix-huit signes simples et composés des jours du *Cempohualilhuatl*, ou calendrier civil des Toltèques.

Le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous les monuments pyramidaux d'Anahuac, est le *téocalli* de Cholula. On l'appelle aujourd'hui *la montagne faite à mains d'homme* (*monte hecho a mano*). A le voir de loin, on serait en effet tenté de le prendre pour une colline naturelle, couverte de végétation.

Une vaste plaine, celle de la Puebla, est séparée de la vallée de Mexico par la chaîne de montagnes volcaniques qui se prolonge depuis le Popocatepetl, vers Rio Frio et le pic du Telapon. Cette plaine fertile, mais dénuée d'arbres, est riche en souvenirs qui intéressent

l'histoire mexicaine : elle renferme les chefs-lieux des trois anciennes républiques de Tlascalla, de Huexocingo et de Cholula, qui, malgré leurs dissensions continuelles, n'en résistaient pas moins au despotisme et à l'esprit d'usurpation des rois aztèques.

La petite ville de Cholula, que Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, compare aux villes les plus populeuses de l'Espagne, comptait, au commencement de notre siècle, à peine seize mille habitants. La pyramide se trouve à l'est de la ville, sur le chemin qui mène de Cholula à la Puebla. Elle est très-bien conservée du côté de l'ouest. La plaine de Cholula offre ce caractère de nudité qui est propre à des plateaux élevés de 2,200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan : on distingue sur le premier plan quelques pieds d'agave et des dragoniers ; dans le lointain, on découvre la cime couverte de neige du volcan d'Orizaba, montagne colossale de 5,295 mètres d'élévation absolue¹.

Le *téocalli* de Cholula a quatre assises, toutes d'une hauteur égale. Il paraît avoir été exactement orienté d'après les quatre points cardinaux ; mais comme les arêtes des assises ne sont pas très-distinctes, il est difficile de reconnaître leur direction primitive. Ce monument pyramidal a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre trouvés dans l'ancien continent. Je l'ai mesuré avec soin et je me suis assuré

1. Voir le dessin représentant le pic d'Orizaba ou Citlaltepeltl, dans l'*Atlas des Volcans des Cordillères de Quito et du Mexique*, annexé aux *Mélanges de géologie et de physique*, de Humboldt.

que sa hauteur perpendiculaire n'est que de 54 mètres, mais que chaque côté de sa base a 439 mètres de longueur; Torquemada lui donne 77 mètres de hauteur, Betancourt 65, Clavigero 61. Bernard Diaz del Castillo, simple soldat dans l'expédition de Cortez, s'amusa à compter les gradins des escaliers qui conduisaient à la plate-forme des *téocallis*, il en trouva cent quatorze au grand temple de Ténochtitlan, cent dix-sept à celui du Tezcucuo, et cent vingt à celui de Cholula. La base de la pyramide de Cholula est deux fois plus grande que celle du Chéops, mais sa hauteur excède de très-peu celle du Mycerinus. En comparant les dimensions de la maison du soleil, à Téotihuacan, avec celles de la pyramide de Cholula, on voit que le peuple qui construisit ces monuments remarquables avait l'intention de leur donner la même hauteur, mais avec des bases dont la longueur serait dans le rapport d'un à deux. Quant à la proportion entre la base et la hauteur, on la trouve très-différente dans les divers monuments. Dans les trois grandes pyramides de Djyzeh, les hauteurs sont aux bases comme 1 à $1 \frac{7}{10}$; dans la pyramide de Papantla, chargée d'hiéroglyphes, ce rapport est comme 1 à $1 \frac{4}{10}$; dans la grande pyramide de Téotihuacan, comme 1 à $3 \frac{7}{10}$; et dans celle de Cholula, comme 1 à $7 \frac{8}{10}$. Ce dernier monument est construit en briques non cuites (*xamilli*), qui alternent avec des couches d'argile. Des Indiens de Cholula m'ont assuré que l'intérieur de la pyramide est creux, et que, lors du séjour de Cortez dans leur ville, leurs ancêtres y avaient caché un grand nombre de guerriers pour fondre ino-

pinément sur les Espagnols; les matériaux dont ce *téocalli* est construit, et le silence des historiens de ce temps ¹, rendent cette assertion très-peu probable.

On ne peut cependant pas révoquer en doute qu'il n'y eût, dans l'intérieur de cette pyramide, comme dans d'autres *téocallis*, des cavités considérables qui servaient à la sépulture des indigènes; une circonstance particulière les a fait découvrir. Vers le commencement de notre siècle, on a changé la route de Puebla à Mexico, qui passait jadis au nord de la pyramide; pour aligner cette route, on a percé la première assise, de sorte qu'un huitième en est resté isolé comme un monceau de briques. C'est en faisant cette percée qu'on a trouvé dans l'intérieur de la pyramide une maison carrée, construite en pierres et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*Cupressus disticha*); elle renfermait deux cadavres, des idoles en basalte et un grand nombre de vases vernissés et peints avec art. On ne se donna pas la peine de conserver ces objets; mais on assure avoir vérifié avec soin que cette maison, couverte de briques et de couches d'argile, n'avait aucune issue. En supposant que la pyramide fût construite, non par les Toltèques, premiers habitants de Cholula, mais par des prisonniers que les Cholulains avaient faits sur les peuples voisins, on pourrait croire que ces cadavres étaient ceux de quelques malheureux esclaves que l'on avait fait périr à dessein dans l'intérieur du *téocalli*. Nous avons reconnu les restes de

1. *Cartas de Hernan Cortez*. Mexico, 1770, p. 69.

cette maison souterraine, et nous avons observé une disposition particulière des briques, tendant à diminuer la pression que le toit devait éprouver. Comme les indigènes ne savaient pas faire de voûtes, ils plaçaient des briques très-larges horizontalement, de manière que celles de dessus dépassassent les inférieures; il en résultait un assemblage par gradins, qui suppléait en quelque sorte au cintre gothique, et dont on a aussi trouvé des vestiges dans plusieurs édifices égyptiens. Il serait intéressant de creuser une galerie à travers le *téocalli* de Cholula, pour en examiner la construction intérieure, et il est étonnant que le désir de trouver des trésors cachés n'ait pas déjà fait tenter cette entreprise. Pendant mon voyage au Pérou, en visitant les vastes ruines de la ville de Chimù, près de Mansiche, je suis entré dans l'intérieur de la fameuse *Huaca de Toledo*, tombeau d'un prince péruvien, dans lequel Garci Gutierrez de Toledo découvrit, en perçant une galerie, en 1576, pour plus de cinq millions de francs en or massif, comme cela est prouvé par les livres de compte conservés à la mairie de Truxillo.

Le grand *téocalli* de Cholula, appelé aussi *Tlatchihualtepec* (la montagne de briques non cuites) avait à sa cime un autel dédié à Quetzalcoatl, le dieu de l'air. Ce Quetzalcoatl dont le nom signifie *serpent revêtu de plumes vertes* (de *coatl*, serpent, et *quetzalli*, plume verte) est sans doute l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'était un homme blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas, dont nous avons parlé en décrivant la cascade du Tequen-

dama ; il était grand prêtre à Tula (*Tollan*), législateur, chef d'une secte religieuse qui, comme les Sonyasis et les Bouddhistes de l'Indostan, s'imposait les pénitences les plus cruelles ; il introduisit la coutume de se percer les lèvres et les oreilles, et de se meurtrir le reste du corps avec les piquants des feuilles d'agave ou avec les épines du cactus, en introduisant des roseaux dans les plaies pour qu'on vît ruisseler le sang plus abondamment. Dans un dessin mexicain conservé à la bibliothèque du Vatican ¹, j'ai vu une figure qui représente Quetzalcoatl apaisant, par sa pénitence, le courroux des dieux, lorsque, treize mille soixante ans après la création du monde (je suis la chronologie très-vague rapportée par le père Rios), il y eut une grande famine dans la province de Culan ; le saint s'était retiré près de Tlaxapuchicalco, sur le volcan Catcitépetl (*montagne qui parle*), où il marcha pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquants. On croit voir un de ces Rishi, ermites du Gange, dont les Pourânas célèbrent la pieuse austérité ².

Le règne de Quetzalcoatl était l'âge d'or des peuples d'Anahuac ; alors tous les animaux, les hommes même vivaient en paix, la terre produisait sans culture les plus riches moissons, l'air était rempli d'une multitude d'oiseaux que l'on admirait à cause de leur chant et de la beauté de leur plumage ; mais ce règne, semblable à celui de Saturne, et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée ; le Grand-Esprit Tezcatlipoca, le

1. *Codex anonymus*, n° 3738, fol. 8.

2. Schlegel, *über Sprache und Weisheit der Indier*, p. 132.

Brahma des peuples d'Anahuac, offrit à Quetzalcoatl une boisson qui, en le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages, et surtout un désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelle Tlapallan¹. L'analogie de ce nom avec celui de Huehuetlapallan, la patrie des Toltèques, ne paraît pas être accidentelle ; mais comment concevoir que cet homme blanc, prêtre de Tula, se soit dirigé, comme nous le verrons bientôt, au *sud-est*, vers les plaines de Cholula, et de là aux côtes orientales du Mexique, pour parvenir à ce pays *septentrional* d'où ses ancêtres étaient sortis, l'an 596 de notre ère ?

Quetzalcoatl, en traversant le territoire de Cholula, céda aux instances des habitants, qui lui offrirent les rênes du gouvernement ; il demeura pendant vingt ans parmi eux, leur apprit à fondre des métaux, ordonna les grands jeûnes de quatre-vingts jours, et régla les intercalations de l'année toltèque ; il exhorta les hommes à la paix ; il ne voulut pas que l'on fît d'autres offrandes à la Divinité que les prémices des moissons. De Cholula, Quetzalcoatl passa à l'embouchure de la rivière de Goasacoalco, où il disparut après avoir fait annoncer aux Cholulains (*Chololtecatles*) qu'il reviendrait dans quelque temps pour les gouverner de nouveau et pour renouveler leur bonheur.

C'étaient les descendants de ce saint que le malheureux Montezuma crut reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez. « Nous savons par nos

1. Clavigero, *Storia di Messico*, t. II, p. 42.

livres, dit-il dans son premier entretien avec le général espagnol, que moi et tous ceux qui habitent ce pays ne sommes pas indigènes, mais que nous sommes des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi que le chef qui conduisit nos ancêtres retourna pour quelque temps dans sa première patrie, et qu'il revint ici pour chercher ceux qui s'y étaient établis; il les trouva mariés avec les femmes de cette terre, ayant une postérité nombreuse et vivant dans des villes qu'ils avaient construites; les nôtres ne voulurent pas obéir à leur ancien maître, et il s'en retourna seul. Nous avons toujours cru que ses descendants viendraient un jour prendre possession de ce pays. Considérant que vous venez de cette partie où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, vous nous connaissez depuis longtemps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel ¹. »

Il existe encore aujourd'hui, parmi les Indiens de Cholula, une autre tradition très-remarquable, d'après laquelle la grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement à servir au culte de Quetzalcoatl. Après mon retour en Europe, en examinant à Rome les manuscrits mexicains de la bibliothèque du Vatican, j'ai vu que cette même tradition se trouve consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer. « Avant la grande inondation (*apachihuiliztli*) qui eut lieu

1. *Première lettre de Cortez*, §§ 21 et 29.

quatre mille huit ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants (*Tzocuilixequé*) : tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept, qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se furent écoulées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'architecte, alla à Cholollan, où, en mémoire de la montagne Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide; il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl, et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues; irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl. »

Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient, que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du temps de Cortez, les Cholulains conservaient une pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, était tombée des nues sur la cime de la pyramide; cet aérolithe avait la forme d'un crapaud. Le père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette fable de Xelhua, observe qu'elle était contenue dans un cantique que les Cholulains chantaient dans leurs fêtes en dansant autour du *téocalli*, et que ce cantique commençait par les mots *Tulanian hululaez*, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique. Dans toutes les parties du

globe, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace, dans la mer Égée, des fragments de langues primitives se sont conservés dans les rites religieux.

La plate-forme de la pyramide de Cholula, sur laquelle j'ai fait un grand nombre d'observations astronomiques, a 4,200 mètres carrés. On y jouit d'une vue magnifique sur le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, le pic d'Orizaba et la Sierra de Tlascalla, célèbre par les orages qui se forment autour de sa cime; on voit à la fois trois montagnes plus élevées que le Mont-Blanc, et dont deux sont des volcans encore enflammés. Une petite chapelle entourée de cyprès, et dédiée à Notre-Dame de los Remedios, a remplacé le temple du dieu de l'air, ou de l'*Indra* mexicain; un ecclésiastique de race indienne célèbre journellement la messe sur la cime de ce monument antique.

Du temps de Cortez, Cholula était regardé comme une ville sainte; nulle part on ne trouvait un plus grand nombre de *téocallis*, plus de prêtres et d'ordres religieux (*tlamacazque*), plus de magnificence dans le culte, plus d'austérité dans les jeûnes et les pénitences. Depuis l'introduction du christianisme parmi les Indiens, les symboles d'un nouveau culte n'ont pas entièrement effacé le souvenir du culte ancien; le peuple se porte en foule et de très-loin à la cime de la pyramide pour y célébrer la fête de la Vierge; une crainte secrète, un respect religieux saisissent l'indigène à la vue de cet immense monceau de briques,

couvert d'arbustes et d'un gazon toujours frais.

Nous avons indiqué plus haut la grande analogie de construction que l'on observe entre les *téocallis* mexicains et le temple de Bel ou Bélus, à Babylone; cette analogie avait déjà frappé M. Zoega, quoiqu'il n'eût pu se procurer que des descriptions très-incomplètes du groupe des pyramides de Téotihuacan ¹. Selon Hérodote, qui visita Babylone et vit le temple de Bélus, ce monument pyramidal avait huit assises; sa hauteur était d'un stade; la largeur de sa base égalait sa hauteur; le mur qui formait l'enceinte extérieure, le περίβολος, avait deux stades en carré (un stade commun olympique avait 183 mètres, le stade égyptien n'en a que 98 ²); la pyramide était construite de briques et d'asphalte; elle avait un temple (ναός) à sa cime, et un autre près de sa base; le premier, d'après Hérodote, était sans statues; il n'y avait qu'une table d'or et un lit sur lequel couchait une femme choisie par le dieu Bélus ³. Diodore de Sicile, au contraire, assure que ce temple supérieur renfermait un autel et trois statues, auxquelles il donne, d'après des idées tirées du culte grec, les noms de Jupiter, de Junon et de Rhéa ⁴; mais ces statues et le monument entier n'existaient plus du temps de Diodore et de Strabon. Dans les *téocallis* mexicains, on distinguait, comme dans le temple de Bel, le *naos* inférieur de celui qui se

1. Zoega, *de Origine obeliscorum*, p. 380.

2. Vincent, *Voyage de Néarque*, p. 56.

3. Hérodote, lib. I, ch. CLXXXI-CLXXXIII.

4. Diodor. Siculus, ed. Wesselingio, t. I, lib. II, p. 423.

trouvait sur la plate-forme de la pyramide; cette même distinction est clairement indiquée dans les Lettres de Cortez et dans l'histoire de la conquête, écrite par Bernal Diaz, qui demeura plusieurs mois dans le palais du roi Axajacatl, et par conséquent vis-à-vis du *téocalli* d'Huitzilopochtli.

Aucun des auteurs anciens, ni Hérodote, ni Strabon ¹, ni Diodore, ni Pausanias ², ni Arrien ³, ni Quinte-Curce ⁴, n'indiquent que le temple de Bélus fût orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines. Pline observe seulement que Bélus était regardé comme l'inventeur de l'astronomie (*Inventor hic fuit sideralis scientiæ* ⁵). Diodore rapporte que le temple babylonien servait d'observatoire aux Chaldéens : « On convient, dit-il, que cette construction était d'une élévation extraordinaire, et que les Chaldéens y faisaient leurs observations des astres, dont le lever et le coucher pouvaient être très-exactement aperçus à cause de l'élévation du bâtiment. » Les prêtres mexicains (*teopixqui*) observaient aussi la position des astres du haut des *téocallis*, et annonçaient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit ⁶. Ces *téocallis* ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque

1. Strabo, lib. XVI, 211.

2. Pausanias, éd. Xylandri, lib. VIII, p. 509, n° 31.

3. Arrianus, lib. VII, 47.

4. Quint. Curt., lib. V, 1 et 37.

5. Pline, *Hist. nat.*, lib. VI, 30.

6. Gama, *Descripcion cronologica de la piedra calenderia*. Mexico, 1792, p. 45.

de Mahomet et celle du règne de Ferdinand et Isabelle, et l'on ne voit pas sans étonnement que des édifices américains dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monuments des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous.

En considérant sous un même point de vue les monuments pyramidaux de l'Égypte, de l'Asie et du nouveau continent, on voit que, malgré l'analogie de leur forme, ils avaient une destination très-différente. Les pyramides réunies en groupe à Djyzeh et à Sakharah, en Égypte, la pyramide triangulaire de la reine des Scythes, Zarina, dont la hauteur était d'un stade et la largeur de trois, et qui était ornée d'une figure colossale¹; les quatorze pyramides étrusques que l'on dit avoir été renfermées dans le labyrinthe du roi Porsenna, à Clusium, avaient été construites pour servir de sépulture à des personnages illustres. Rien n'est plus naturel aux hommes que de marquer la place où reposent les restes de ceux dont ils chérissent la mémoire. Ce sont d'abord de simples monceaux de terre, et par la suite des *tumulus* d'une hauteur surprenante : ceux des Chinois et des Tibétains n'ont que quelques mètres d'élévation²; plus à l'ouest, les dimensions vont en augmentant : le *tumulus* du roi Alyattes, père de Crésus, en Lydie, avait six stades; celui de Ninus, plus de dix stades en dia-

1. Diodorus Siculus, lib. II, ch. xxxiv.

2. Duhalde, *Description de la Chine*, t. II, p. 426. — *Asiatic Researches*, vol. II, p. 314.

mètre ¹ : le nord de l'Europe offre les sépultures du roi scandinave Gormus et de la reine Daneboda, couvertes de monceaux de terre qui ont 300 mètres de largeur et plus de 30 de hauteur. Ces *tumulus* se retrouvent dans les deux hémisphères, en Virginie et en Canada, comme au Pérou, où de nombreuses galeries, construites en pierres et communiquant entre elles par des puits, remplissent l'intérieur des *huacas* ou collines artificielles. Le luxe de l'Asie a su orner ces monuments rustiques, en leur conservant leur forme primitive : les tombeaux de Pergame sont des cônes de terre élevés sur un mur circulaire qui paraît avoir été revêtu de marbre ².

Les *téocallis* ou pyramides mexicaines étaient à la fois des temples et des tombeaux. Nous avons observé que la plaine dans laquelle s'élèvent les maisons du soleil et de la lune de Téotihuacan s'appelle le *Chemin des morts* ; mais la partie essentielle et principale d'un *téocalli* était la chapelle (le *naos*) à la cime de l'édifice. Au commencement de la civilisation, les peuples choisissent des lieux élevés pour sacrifier aux dieux. Les premiers autels, les premiers temples furent érigés sur des montagnes : si ces montagnes sont isolées, on se plaît à leur donner des formes régulières en les coupant par assises et en pratiquant des gradins pour monter plus facilement au sommet.

1. Hérodote, lib. I, ch. xciii. — Ctésias chez Diod. Sicul., lib. II, ch. vii.

2. Choiseul Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. II, p. 27-31.

Les deux continents offrent de nombreux exemples de ces collines divisées en terrasses et revêtues de murs en briques ou en pierres. Les *téocallis* ne me paraissent autre chose que des collines artificielles élevées au milieu d'une plaine, et destinées à servir de base aux autels : rien, en effet, de plus imposant qu'un sacrifice qui peut être vu par tout un peuple à la fois. Les pagodes de l'Indostan n'ont rien de commun avec les temples mexicains : celle de Tanjore dont nous devons de superbes dessins à M. Daniell ¹, est une tour à plusieurs assises ; mais l'autel ne se trouve pas à la cime du monument.

La pyramide de Bel était en même temps le temple et le tombeau de ce dieu : Strabon ne parle pas même de ce monument comme d'un temple : il le nomme simplement le *tombeau de Bélus*. En Arcadie, le *tumulus* ($\chi\tilde{\omega}\mu\alpha$) qui renfermait les cendres de Calisto portait à sa cime un temple de Diane : Pausanias ² le décrit comme un cône fait de main d'homme, et couvert d'une antique végétation. Voilà un monument très-remarquable, dans lequel le temple n'est plus qu'un ornement accidentel : il sert pour ainsi dire de passage entre les pyramides de Sakharah et les *téocallis* mexicains.

1. *Oriental Scenery*, pl. xvii.

2. Pausanias, lib. VIII, ch. xxxv.

III.

MASSE DÉTACHÉE DE LA PYRAMIDE DE CHOLULA.

Le monument de Cholula est tellement couvert de végétation, qu'il est très-difficile d'examiner la structure des grandes assises. Les historiens espagnols du xvi^e siècle, dont plusieurs ont visité le Mexique du temps de Montezuma, ou peu d'années après sa mort, rapportent que tout l'édifice est construit en briques. En parcourant, à la bibliothèque du Vatican, à Rome, le manuscrit du père Pedro de los Rios ¹, j'ai trouvé, comme je l'ai indiqué précédemment, que les habitants de Cholula croyaient, d'après une ancienne tradition, que les briques qui ont servi pour le *téocalli* avaient été faites dans la province de Tlalmanalco, au pied de la montagne Cocotl, et que des prisonniers avaient été rangés en file de manière à se passer les briques de main en main, sur une distance de plusieurs lieues, de Cocotl à Cholula. Cette tradition, qui rappelle ce que les contes arabes ont de plus fabuleux, se retrouve chez les Péruviens : ceux du plateau de

1. *Cod. Vat. anonym.*, n° 3738, fol. 40.

Cuzco, qui se regardent comme les habitants d'un lieu saint, assurent que, lorsque l'inca Tupac Yupanqui s'empara du royaume de Quito (*Quitu*), il y fit transporter d'immenses pierres de taille tirées des carrières voisines de Cuzco, pour construire des temples du soleil dans les pays récemment conquis.

J'ai pu reconnaître la structure intérieure de la pyramide de Cholula, en deux endroits différents, savoir, près du sommet, à la face opposée au volcan Popocatepetl, et du côté du nord, où la première assise est traversée par le nouveau chemin qui conduit de Puebla à Mexico. C'est en creusant ce chemin que l'extrémité de l'assise a été détachée du reste de la masse. On y reconnaît des couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. Les briques ont généralement 8 centimètres de hauteur sur 40 de longueur : il m'a paru qu'elles n'étaient pas cuites, mais seulement séchées au soleil ; il se peut cependant aussi qu'elles aient subi une légère cuisson, et que l'humidité les ait rendues friables. Peut-être que les couches d'argile qui séparent celles des briques ne se trouvent pas, à l'intérieur de la pyramide, dans les parties qui soutiennent le poids énorme de la masse entière. M. Zoega ¹ avait supposé, mais à tort, que le *téocalli* de Cholula était un vrai $\chi\omicron\mu\alpha$, un monceau de terre enduit extérieurement d'une couche de briques. Déjà Gemelli, que Robertson et d'autres historiens du premier ordre accusent d'inexactitude bien

1. *De Obeliscis*, p. 380.

plus qu'il ne le mérite, désigne cet édifice sous le nom d'une pyramide de terre ¹.

La construction du *téocalli*, comme nous l'avons observé précédemment, rappelle les monuments les plus anciens auxquels remonte l'histoire de la civilisation de notre espèce. Le temple de Jupiter Bélus, que la mythologie des Hindoux paraît désigner par le nom de Bali ², les pyramides de Méïdoùm et Dahchoùr, et plusieurs du groupe de Sakharah en Égypte, n'étaient aussi que d'immenses monceaux de briques, dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours pendant un espace de trente siècles.

1. *Giro del Mondo*, t. VI, p. 135.

2. Fra Paolino di San Bartholomeo, *Viaggio alle Indie Orientali*, p. 241.

IV.

MONUMENT DE XOCHICALCO.

Cet édifice remarquable est regardé dans le pays comme un *monument militaire*. Au sud-est de la ville de Cuernavaca (l'ancien Quauhnahuac), sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac, dans cette région heureuse que les habitants désignent sous le nom de *tierra templada* (région tempérée), parce qu'il y règne un printemps perpétuel, s'élève une colline isolée, qui, d'après les mesures barométriques de M. Alzate, a 117 mètres au-dessus de sa base. Cette colline se trouve à l'ouest du chemin qui conduit de Cuernavaca au village de Miacatlan. Les Indiens l'appellent, en langue mexicaine ou aztèque, *Xochicalco*, ou *la Maison des fleurs*. Nous verrons, dans la suite de cette notice, que l'étymologie de ce nom est aussi incertaine que l'époque de la construction du monument, que l'on attribue aux Toltèques. Cette nation est pour les antiquaires mexicains ce que les colons Pélasges ont été longtemps pour les antiquaires de l'Italie. Tout ce qui se perd dans la nuit des temps est regardé comme l'ouvrage d'un peuple chez lequel on croit trouver les premiers germes de la civilisation.

La colline de Xochicalco est une masse de rocs, à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, et qui est divisée en cinq assises ou terrasses, dont chacune est revêtue de maçonnerie. Les assises ont à peu près 20 mètres d'élévation perpendiculaire. Elles se rétrécissent vers la cime, comme dans les *téocallis* ou les pyramides aztèques, dont le sommet était orné d'un autel. Toutes les terrasses sont inclinées vers le sud-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement de l'eau des pluies, très-abondantes dans cette région. La colline est entourée d'un fossé assez profond et très-large, de sorte que tout le retranchement a près de 4,000 mètres de circonférence. La grandeur de ces dimensions ne doit pas nous étonner : sur le dos des Cordillères du Pérou, et à des élévations qui égalent presque celle du pic de Ténériffe, nous avons vu, M. Bonpland et moi, des monuments plus considérables encore.

Les plaines du Canada offrent des lignes de défense et des retranchements d'une longueur extraordinaire. Tous ces ouvrages américains ressemblent à ceux que l'on découvre journellement dans la partie orientale de l'Asie, où des peuples de race mongole, surtout ceux qui sont le plus avancés en civilisation, ont construit des murailles qui séparent des provinces entières.

Le sommet de la colline de Xochicalco présente une plate-forme oblongue, qui, du nord au sud, a 72 mètres, et, de l'est à l'ouest, 86 mètres de longueur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierre de taille, dont la hauteur excède 2 mètres, et

qui servait à la défense des combattants. C'est au centre de cette place d'armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avait cinq assises, et dont la forme ressemble à celle des téocallis que nous venons de décrire plus haut. La première assise seule en a été conservée; c'est celle dont le dessin se trouve sur la neuvième planche. Les propriétaires d'une sucrerie voisine ont été assez barbares pour détruire la pyramide en arrachant des pierres qu'ils ont employées dans la construction de leurs fours. Les Indiens de Tetlama assurent que les cinq assises existaient encore en 1750; et, d'après les dimensions du premier gradin, on peut supposer que tout l'édifice avait 20 mètres d'élévation. Ses faces sont exactement orientées d'après les quatre points cardinaux. La base de l'édifice a 20^m,7 de long sur 17^m,4 de large. On ne découvre, et cette circonstance est très-frappante, aucun vestige d'escalier qui conduise vers la cime de la pyramide, où l'on assure avoir trouvé jadis un siège de pierre (*ximotlalli*), orné d'hiéroglyphes.

Les voyageurs qui ont examiné de près cet ouvrage des peuples indigènes de l'Amérique ne peuvent assez admirer le poli et la coupe des pierres, qui ont toutes la forme de parallépipèdes, le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres, sans que les joints aient été remplis de ciment, et l'exécution des reliefs dont les assises sont ornées : chaque figure occupe plusieurs pierres à la fois; et les contours n'étant pas interrompus par les joints des pierres, on

peut supposer que les reliefs ont été sculptés après que la construction de l'édifice était achevée. On distingue, parmi les ornements hiéroglyphiques de la pyramide de Xochicalco, des têtes de crocodiles qui jettent de l'eau, et des figures d'hommes assis les jambes croisées, à la manière des peuples de l'Asie. En considérant que l'édifice se trouve sur un plateau élevé de plus de 1,300 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et que les crocodiles n'habitent que les rivières voisines des côtes, on est étonné de voir que l'architecte, au lieu d'imiter des plantes et des animaux connus aux peuples montagnards, ait employé, dans ces reliefs, avec une recherche particulière, les productions gigantesques de la zone torride.

Le fossé dont la colline est entourée, le revêtement des assises, le grand nombre d'appartements souterrains creusés dans le roc du côté du nord, le mur qui défend l'approche de la plate-forme, tout concourt à donner au monument de Xochicalco le caractère d'un monument militaire. Les naturels désignent même encore aujourd'hui les ruines de la pyramide qui s'élevait au milieu de la plate-forme, par un nom qui équivaut à celui de château fort ou de citadelle. La grande analogie de forme que l'on remarque entre cette prétendue citadelle et les *maisons des dieux aztèques* (*téocallis*) me fait soupçonner que la colline de Xochicalco n'était autre chose qu'un *temple fortifié*. La pyramide de Mexitli, ou le grand temple de Tenochtitlan, renfermait aussi un arsenal dans son enceinte, et servait, pendant le siège, de place forte,

tantôt aux Mexicains, tantôt aux Espagnols. Les livres saints des Hébreux nous apprennent que, dans la plus haute antiquité, les temples de l'Asie, par exemple celui de Baal Berith à Sichem en Canaan, étaient à la fois des édifices consacrés au culte et des retranchements dans lesquels les habitants d'une ville se mettaient à couvert contre les attaques de l'ennemi. En effet, rien de plus naturel aux hommes que de fortifier les lieux dans lesquels ils conservent les dieux tutélaires de la patrie; rien de plus rassurant, lorsque la chose publique est en danger, que de se réfugier au pied de leurs autels et de combattre sous leur protection immédiate! Chez les peuples dont les temples avaient conservé une des formes les plus antiques, celle de la pyramide de Bélus, la construction de l'édifice pouvait répondre au double usage du culte et de la défense. Dans les temples grecs, le mur seul qui formait le *περίβολος* offrait un asile aux assiégés.

Les naturels du village voisin de Tetlama possèdent une carte géographique construite avant l'arrivée des Espagnols, et à laquelle on a ajouté quelques noms depuis la conquête : sur cette carte, à l'endroit où est situé le monument de Xochicalco, on trouve la figure de deux guerriers qui combattent avec des massues, et dont l'un est nommé Xochicatli, et l'autre Xicatetli. Nous ne suivrons pas ici les antiquaires mexicains dans leurs discussions étymologiques, pour apprendre si l'un de ces guerriers a donné le nom à la colline de Xochicalco, ou si l'image des deux combattants désigne simplement une bataille entre deux nations voi-

sines, ou enfin si la dénomination de *Maison des fleurs* a été donnée au monument pyramidal, parce que les Toltèques, comme les Péruviens, n'offraient à la divinité que des fruits, des fleurs et de l'encens. C'est aussi près de Xochicalco qu'on a trouvé, il y a trente ans, une pierre isolée, sur laquelle était représenté en relief un aigle déchirant un captif, image qui faisait allusion sans doute à une victoire remportée par les Aztèques sur quelque nation limitrophe.

Je n'ai pas eu occasion de visiter moi-même ce monument remarquable. Lorsqu'en arrivant à la Nouvelle-Espagne par la mer du Sud, je passai, au mois d'avril 1803, d'Acapulco à Cuernavacca, j'ignorais l'existence de la colline de Xochicalco, et je regrette de n'avoir pas pu vérifier par mes yeux la description ¹ qui en a été faite par M. Alzate, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris.

1. *Descripcion de las antiquidades de Xochicalco*, por Don Joseph Antonio Alzate y Ramirez. Mexico, 1791. — *Due antichi Monumenti di architettura messicana*, illustrati da Pietro Marquez. Roma, 1804.

V.

RELIEF DIT A TORT D'OAXACA, TROUVÉ
PRÈS DE GUATEMALA.

Ce relief, un des restes les plus curieux de la sculpture indigène, a été trouvé près de Guatemala, bien que moi-même j'aie contribué à le faire connaître sous le titre de relief d'Oaxaca¹. Le dessin m'en a été communiqué par M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico, auquel nous devons la connaissance des nouveaux genres *Cheirostemon*, *Guardiola*, et de beaucoup d'autres plantes. Les personnes qui ont envoyé ce dessin à M. Cervantes lui ont assuré qu'il était copié avec le plus grand soin, et que le relief, sculpté dans une roche noirâtre et très-dure, avait plus de 4 mètres de hauteur.

Ceux qui ont fait une étude particulière des monuments toltèques et aztèques, seront frappés, à la fois, de l'analogie et des contrastes qu'offre le relief d'Oaxaca, avec les figures que l'on trouve répétées dans les manuscrits hiéroglyphiques, dans les idoles et sur le revêtement de plusieurs *téocallis*. Au lieu de ces hommes trapus, qui ont à peine cinq têtes de haut, et qui rappellent le plus ancien style étrusque, on distingue sur

1. Voir aux notes, p. 519.

le relief dont nous nous occupons un groupe de trois figures dont les formes sont élancées, et dont le dessin, assez correct, n'annonce plus la première enfance de l'art. On doit craindre, sans doute, que le peintre espagnol qui a copié cette sculpture d'Oaxaca, n'ait rectifié ça et là les contours, peut-être même sans le vouloir, surtout dans le dessin des mains et des doigts des pieds ; mais est-il permis de supposer qu'il a changé la proportion des figures entières ? Cette supposition ne perd-elle pas toute probabilité, si l'on examine le soin minutieux avec lequel sont rendus la forme des têtes, les yeux et surtout les ornements du casque ? Ces ornements, parmi lesquels on reconnaît des plumes, des rubans et des fleurs ; ces nez, d'une grandeur extraordinaire, se retrouvent dans les peintures mexicaines conservées à Rome, à Veletri et à Berlin. Ce n'est qu'en rapprochant tout ce qui a été produit à la même époque, et par des peuples d'une origine commune, que l'on parvient à se former une idée exacte du style qui caractérise les différents monuments, si toutefois il est permis d'appeler style les rapports que l'on découvre en une multitude de formes bizarres.

On pourrait demander encore si le relief d'Oaxaca ne date pas d'un temps où, après le premier débarquement des Espagnols, les sculpteurs indiens avaient déjà connaissance de quelques ouvrages d'art des Européens. Pour discuter cette question, il faut se rappeler que, trois ou quatre ans avant que Cortez se rendît maître du pays d'Anahuac, et que des religieux missionnaires empêchassent les naturels de sculpter

autre chose que des figures de saints, Hernandez de Cordova, Antonio Alaminos et Grixalva avaient visité les côtes mexicaines depuis l'île de Cozumel et le cap Catoche, situé sur la péninsule d'Yutacan, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Panuco. Ces conquérants communiquèrent partout avec les habitants, qu'ils trouvèrent bien vêtus, réunis dans des villes peuplées, et infiniment plus avancés dans la civilisation que tous les autres peuples du nouveau continent. Il est probable que ces expéditions militaires laissèrent entre les mains des habitants des croix, des rosaires et quelques images révérees par les chrétiens ; il se pourrait aussi que ces images eussent passé de main en main, depuis les côtes jusque dans l'intérieur des terres dans les montagnes d'Oaxaca ; mais est-il permis de supposer que la vue de quelques figures correctement dessinées ait fait abandonner des formes consacrées par l'usage de plusieurs siècles ? Un sculpteur mexicain aurait sans doute copié fidèlement l'image d'un apôtre ; mais dans un pays où, comme dans l'Indostan et en Chine, les naturels tiennent avec la plus grande opiniâtreté aux mœurs, aux habitudes et aux arts de leurs ancêtres, auraient-ils osé représenter un héros ou une divinité aztèque sous des formes étrangères et nouvelles ? D'ailleurs, les tableaux historiques que des peintres mexicains ont faits après l'arrivée des Espagnols, et dont plusieurs se trouvent dans les débris de la collection de Boturini, à Mexico, font voir évidemment que cette influence des arts européens sur le goût des peuples de l'Amérique

et sur la correction de leurs dessins n'a été que très-lente.

Il m'a paru indispensable d'indiquer les doutes que l'on peut élever sur l'origine du relief d'Oaxaca. Je l'ai fait graver à Rome, d'après le dessin qui m'en a été communiqué; mais je suis bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire, et que je n'ai pas eu occasion d'examiner moi-même. L'architecture du palais de Mitla, l'élégance des *grecques* et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, prouvent que la civilisation des peuples zapotèques était supérieure à celle des habitants de la vallée de Mexico. D'après cette considération, nous devons être moins surpris que le relief qui fixe notre attention ait été trouvé à Oaxaca, l'ancien *Huaxyacac*, qui était le chef-lieu du pays des Zapotèques. Si j'osais énoncer mon opinion particulière, je dirais qu'il me paraît plus facile d'attribuer ce monument à des Américains qui n'avaient point encore eu de communication avec les blancs, que de supposer que quelque sculpteur espagnol, qui avait suivi l'armée de Cortez, se soit amusé à faire cet ouvrage en l'honneur du peuple vaincu, dans le style mexicain. Les naturels de la côte nord-ouest de l'Amérique n'ont jamais été comptés parmi les peuples très-civilisés, et cependant ils sont parvenus à exécuter des dessins dans lesquels des voyageurs anglais ont admiré la justesse des proportions¹.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le relief

1. *Dixon's Voyage*, p. 272.

d'Oaxaca représente un guerrier sorti du combat et paré des dépouilles de ses ennemis. Deux esclaves sont placés aux pieds du vainqueur. Ce qui frappe le plus dans cette composition, ce sont les nez, d'une grandeur énorme, qui se trouvent répétés dans les six têtes vues de profil. Ces nez caractérisent essentiellement les monuments de sculpture mexicaine. Dans les tableaux hiéroglyphiques conservés à Vienne, à Rome, à Veletri, ou à Mexico, toutes les divinités, les héros, les prêtres même, sont figurés avec de grands nez aquilins, souvent percés vers la pointe et ornés de l'amphisbène, ou du serpent mystérieux à deux têtes. Il se pourrait que cette physionomie extraordinaire indiquât quelque race d'hommes très-différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées, et dont le nez est gros, aplati, d'une grandeur médiocre ; mais il se pourrait aussi que les peuples aztèques eussent cru, comme le prince des philosophes¹, qu'il y a quelque chose de majestueux et de royal (βασιλικόν) dans un grand nez, et qu'ils l'eussent considéré, dans leurs reliefs et dans leurs tableaux, comme le symbole de la puissance et de la grandeur morale.

La forme pointue des têtes n'est pas moins frappante dans les dessins mexicains que la grandeur des nez. En examinant ostéologiquement le crâne des naturels de l'Amérique, on voit, comme je l'ai déjà observé ailleurs, qu'il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière, ou qui

1. Platon, *de Republica*, lib. V.

ait moins de front¹. Cet aplatissement extraordinaire se trouve chez des peuples de la race cuivrée qui n'ont jamais connu la coutume de produire des difformités artificielles, comme le prouvent les crânes d'Indiens mexicains, péruviens et aturès, que nous avons rapportés, M. Bonpland et moi, et dont plusieurs ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Les nègres donnent la préférence aux lèvres les plus grosses et les plus proéminentes ; les Calmouques l'accordent aux nez retroussés. Un savant illustre, M. Cuvier², observe que les artistes grecs, dans les statues des héros, ont relevé la *ligne faciale* outre nature, de quatre-vingt-cinq à cent degrés. J'incline à croire que l'usage barbare, introduit parmi quelques hordes sauvages de l'Amérique, de comprimer la tête des enfants entre deux planches, naît de l'idée que la beauté consiste dans cet aplatissement extraordinaire de l'os frontal, par lequel la nature a caractérisé la race américaine. C'est sans doute en suivant ce même principe de beauté que même les peuples aztèques, qui n'ont jamais défiguré la tête des enfants, ont représenté leurs héros et leurs principales divinités avec une tête beaucoup plus aplatie que ne l'est celle d'aucun des Caribes que j'ai vus au Bas-Orénoque.

Le guerrier figuré sur le relief d'Oaxaca offre un mélange de costumes très-extraordinaire. Les ornements de sa coiffe, qui a la forme d'un casque, ceux

1. Blumenbach, *Decas quinta craniorum*, 1808, p. 14, tabl. 46.

2. *Leçons d'Anatomie comparée*, t. II, p. 6.

de l'étendard (*signum*) qu'il a dans la main gauche, et sur lequel on reconnaît un oiseau, comme sur l'étendard d'Ocotelolco, se retrouvent dans toutes les peintures aztèques. Le pourpoint, dont les manches sont longues et étroites, rappelle le vêtement que les Mexicains désignaient par le nom d'*ichcahuepilli*; mais le filet qui couvre les épaules est un ornement que l'on ne retrouve plus parmi les Indiens. Au-dessous de la ceinture paraît la peau tigrée d'un jaguar, dont la queue n'a pas été coupée. Les historiens espagnols rapportent que les guerriers mexicains, pour paraître plus terribles dans le combat, portaient d'énormes casques de bois qui représentaient des têtes de tigre, dont la gueule était armée des dents de cet animal. Deux crânes, sans doute ceux d'ennemis vaincus, sont attachés à la ceinture du triomphateur. Ses pieds sont couverts d'une espèce de brodequins, qui rappellent les *σκελεαὶ* ou *caligæ* des Grecs et des Romains.

Les esclaves représentés assis et les jambes croisées, aux pieds du vainqueur, sont très-remarquables à cause de leurs attitudes et de leur nudité. Celui qui est placé à gauche ressemble à la figure de ces saints que l'on voit fréquemment dans des tableaux hindoux, et que le navigateur Roblet a trouvés sur la côte nord-ouest de l'Amérique, parmi les peintures hiéroglyphiques des naturels du canal de Cox¹. Il serait facile de reconnaître dans ce relief, le bonnet phrygien et le tablier (*περίζωμα*) des statues égyptiennes, si l'on vou-

1. Voyage de Marchand, t. I, p. 312.

lait suivre les traces d'un savant¹, qui, emporté par une imagination ardente, a cru trouver, dans le nouveau continent, des inscriptions carthaginoises et des monuments phéniciens².

1. Court de Gibelin.

2. Voyez *Archæologia, or miscellaneous Tracts relating to Antiquity*, published by the Society of Antiquarians of London, vol. VIII, p. 290.





Bouquet sc.

RELIEF EN BALSALTE

REPRESENTANT LE CALENDRIER MEXICAIN

VI.

RELIEF EN BASALTE, REPRÉSENTANT LE CALENDRIER
MEXICAIN.

Parmi les monuments qui semblent prouver que, dès de l'arrivée des Espagnols, les peuples du Mexique étaient parvenus à un certain degré de civilisation, on peut assigner le premier rang aux calendriers en différentes divisions de temps adoptés par les Incas et les Aztèques, soit pour régler l'ordre des sacrifices, soit pour faciliter les calculs de l'astrologie. Ce genre de monuments est d'autant plus digne de fixer notre attention, qu'il atteste des connaissances que nous avons peine à regarder comme le résultat d'observations faites par des peuples montagnards dans les régions élevées du nouveau continent. On pourrait être tenté de croire qu'il en est du calendrier aztèque comme de certaines langues riches en mots et en formes grammaticales, qu'on trouve chez des nations dont la langue actuelle ne répond pas à la multiplicité des signes qui les rendent. Ces langues si riches et si flexibles, qui, par l'intercalation, ont supposé une exactitude dans la durée de l'année astronomique.



Bouquet co.

REPUBLICA DE COLOMBIA
MINISTERIO DE CULTURA

VI.

RELIEF EN BASALTE, REPRÉSENTANT LE CALENDRIER
MEXICAIN.

Parmi les monuments qui semblent prouver que, lors de l'arrivée des Espagnols, les peuples du Mexique étaient parvenus à un certain degré de civilisation, on peut assigner le premier rang aux calendriers ou aux différentes divisions du temps adoptées par les Toltèques et les Aztèques, soit pour l'usage de la société en général, soit pour régler l'ordre des sacrifices, soit pour faciliter les calculs de l'astrologie. Ce genre de monuments est d'autant plus digne de fixer notre attention, qu'il atteste des connaissances que nous avons de la peine à regarder comme le résultat d'observations faites par des peuples montagnards dans les régions incultes du nouveau continent. On pourrait être tenté de croire qu'il en est du calendrier aztèque comme de ces langues riches en mots et en formes grammaticales, que l'on trouve chez des nations dont la masse actuelle des idées ne répond pas à la multiplicité des signes propres à les revêtir. Ces langues si riches et si flexibles, ces modes d'intercalation qui supposent une connaissance assez exacte de la durée de l'année astrono-

mique, ne sont peut-être que les restes d'un héritage qui leur avait été transmis par des peuples jadis civilisés, mais depuis replongés dans la barbarie.

Les moines et d'autres écrivains espagnols qui ont visité le Mexique peu de temps après la conquête, n'ont donné que des notions vagues et souvent contradictoires des différents calendriers usités parmi les peuples de la race toltèque et aztèque. On trouve ces notions dans les ouvrages de Gomara, Valadès, Acosta et Torquemada. Ce dernier, malgré sa superstitieuse crédulité, nous a transmis dans sa *Monarquia indiana* un recueil de faits précieux qui prouve une connaissance exacte des localités : il vécut pendant cinquante ans parmi les Mexicains; il arriva à la ville de Ténochtitlan à une époque où les indigènes conservaient encore un grand nombre de peintures historiques, et où, devant la maison du marquis del Valle, sur la Plaza Mayor, on voyait encore des restes du grand téocalli dédié au dieu Huitzilopochtli. Torquemada se servit des manuscrits de trois religieux franciscains, Bernardino de Sabagun, Andrés de Olmos et Toribio de Benavente, qui tous étaient profondément instruits dans les langues américaines et qui étaient allés à la Nouvelle-Espagne du temps de Cortez, avant l'année 1528. Malgré ces avantages, l'historien du Mexique ne nous a pas fourni sur la chronologie et le calendrier mexicains tous les éclaircissements que l'on aurait pu attendre de son zèle et de son instruction. Il s'exprime même avec si peu d'exactitude, qu'on lit dans son ouvrage que l'année des Aztèques finissait

au mois de décembre, et qu'elle commençait au mois de février.

Il existait depuis longtemps à Mexico, dans les couvents et dans les bibliothèques publiques, des matériaux plus instructifs que les relations des premiers historiens espagnols. Des auteurs indiens, Christoval del Castillo, natif de Tezcuco, mort en 1606 à l'âge de quatre-vingts ans, Fernando de Alvarado Tezozomoc, et Domingo Chimalpain, ont laissé des manuscrits composés en langue aztèque sur l'histoire et la chronologie de leurs ancêtres. Ces manuscrits qui renferment un grand nombre de dates indiquées à la fois selon l'ère chrétienne et selon le calendrier civil et rituel des indigènes, ont été étudiés avec fruit par le savant Carlos de Sigüenza, professeur de mathématiques à l'Université de Mexico, par le voyageur milanais Boturini Benaducci, par l'abbé Clavigero et par M. Gama. Enfin, en 1790, une pierre d'un volume énorme et chargée de caractères évidemment relatifs au calendrier mexicain, aux fêtes religieuses et aux jours dans lesquels le soleil passe par le zénith de la ville de Mexico, a été découverte dans les fondements de l'ancien *téocalli* : elle a servi à la fois à éclaircir des points douteux, et à rappeler l'attention de quelques indigènes instruits sur le calendrier mexicain.

J'ai tâché, tant pendant mon séjour en Amérique que depuis mon retour en Europe, de faire une étude exacte de tout ce qui a été publié sur la division du temps, et sur le mode d'intercalation des Aztèques; j'ai examiné, sur les lieux, la fameuse pierre trouvée

à la Plaza Mayor ; j'ai puisé quelques notions intéressantes dans les peintures hiéroglyphiques conservées au couvent de San Felipe Neri, à Mexico ; j'ai parcouru à Rome le Commentaire manuscrit que le père Fabrega a composé sur le *Codex Mexicanus* de Veletri ; je regrette cependant de ne pas connaître assez le mexicain pour lire les ouvrages que les indigènes ont écrits dans leur propre langue, immédiatement après la prise de Ténochtitlan, et en se servant de l'alphabet romain. Je n'ai par conséquent pu vérifier par moi-même toutes les assertions de Siguenza, de Boturini, de Clovigerero et de Gama, sur l'intercalation mexicaine, en les comparant aux manuscrits de Chimalpain et de Tezozomoc, dans lesquels ces auteurs assurent avoir puisé les notions qu'ils nous ont données. Quels que soient les doutes qui puissent rester sur plusieurs points dans l'esprit des savants, accoutumés à soumettre les faits à une critique sévère, et à n'adopter que ce qui est rigoureusement prouvé, je me félicite d'avoir rappelé l'attention sur un monument curieux de la sculpture mexicaine, et d'avoir donné de nouveaux détails sur un calendrier que Roberston et l'illustre auteur de *l'Histoire de l'Astronomie* ne paraissent pas avoir traité avec tout l'intérêt qu'il mérite. Cet intérêt sera augmenté encore par les notions que nous donnerons plus loin sur la tradition mexicaine des *quatre âges*, ou quatre soleils, qui offre des rapports frappants avec les *yougs* et les *calpas* des Hindoux, et sur la méthode ingénieuse qu'employaient les Indiens Muyscas, peuple montagnard de la Nouvelle-Grenade, pour corriger

leurs années lunaires par l'intercalation d'une trente-septième lune, appelée *sourde* ou *cuhupqua*. C'est en rapprochant et en comparant les différents systèmes de chronologie américaine, que l'on pourra juger des communications qui paraissent avoir existé, dans des temps très-reculés, entre les peuples de l'Inde et de la Tartarie et ceux du nouveau continent.

L'année civile des Aztèques était une année solaire de trois cent soixante-cinq jours; elle était divisée en dix-huit mois, dont chacun avait vingt jours : après ces dix-huit mois, ou trois cent soixante jours, on ajoutait cinq jours complémentaires, et l'on commençait une nouvelle année. Les noms de *Tonalpohualli* ou *Cempohualilhuitl*, qui distinguent ce calendrier civil du calendrier rituel, indiquent très-bien ses caractères principaux. Le premier de ces noms signifie *compte du soleil*, par opposition au calendrier rituel appelé *compte de la lune*, ou *Metzlapohualli*; la seconde dénomination dérive de *cempohualli*, *vingt*, et de *ilhuitl*, *fête*, elle fait allusion, soit aux vingt jours contenus dans chaque mois, soit aux vingt fêtes solennelles célébrées, pendant le cours d'une année civile, dans les téocallis ou *maisons des Dieux*.

Le commencement du jour civil des Aztèques était compté comme celui des Persans, des Égyptiens¹, des Babyloniens et de la plupart des peuples de l'Asie, à l'exception des Chinois, depuis le lever du soleil. Il était divisé en huit intervalles, division que l'on re-

1. Ideler, *Hist. Unters. über die astr. Beob. der Alten*, p. 26.

trouve¹ chez les Hindoux et les Romains. De ces huit intervalles, quatre étaient déterminés par le lever, le coucher, et les deux passages du soleil par le méridien. Le lever s'appelait *Yquiza Tonatiuh*; le midi, *Nepantla Tonatiuh*; le coucher, *Onaqui Tonatiuh*; et minuit *Yohualnepantla*. L'hiéroglyphe du jour était un cercle divisé en quatre parties. Quoique, sous le parallèle de la ville de Mexico, la longueur du jour ne varie pas de plus de deux heures vingt et une minutes, il est cependant certain que les heures mexicaines devaient être originairement inégales, comme le sont les *heures planétaires* des juifs, et toutes celles que les astronomes grecs désignaient sous le nom de *καιρικαὶ* par opposition aux *ἰσημεριναὶ*, *heures équinoxiales*.

Les époques du jour et de la nuit, qui correspondent à nos heures 3, 9, 15 et 21, temps astronomiques, n'avaient pas de noms particuliers. Pour les désigner, le Mexicain montrait, comme le font nos laboureurs, le point du ciel auquel serait placé le soleil, en suivant sa course de l'orient à l'occident; ce geste était accompagné de ces mots remarquables : *iz Teotl, là sera Dieu*, locution qui rappelle l'époque heureuse où les peuples sortis d'Aztlan ne connaissaient encore d'autre divinité que le soleil, et n'avaient point un culte sanguinaire.

Chaque mois mexicain de vingt jours était subdivisé en quatre petites périodes de cinq jours. C'est au commencement de ces petites périodes que chaque

1. Bailly, *Hist. de l'Astronomie ancienne*, p. 296.

commune célébrait sa foire, ou *Tianguiztli*. Les Muyscas, nation de l'Amérique méridionale, avaient des semaines de trois jours. Il paraît qu'aucun peuple du nouveau continent n'a connu la semaine, ou le cycle de sept jours, qui se trouve chez les Hindoux, les Chinois, les Assyriens et les Égyptiens, et qui, comme l'a très-bien observé Le Gentil¹, est usité chez la plupart des peuples de l'ancien monde.

Un passage de l'histoire des Incas, par Garcilasso, a fait penser à MM. Bailly et Lalande² que les Péruviens comptaient par cycles de sept jours. « Les Péruviens, dit Garcilasso, comptent les mois par la lune; ils comptent les demi-mois d'après la lune croissante et décroissante; ils comptent les semaines par les quartiers, sans avoir de noms particuliers pour les jours de la semaine. » Mais le père Acosta, plus instruit que Garcilasso, et qui, vers la fin du xvi^e siècle, composa, au Pérou même, les premiers livres de sa Géographie physique du nouveau continent, dit clairement que ni les Mexicains ni les Péruviens ne connaissaient la petite période de sept jours : « car cette période, ajoute-t-il, ne tient pas plus au cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des planètes³. »

1. Le Gentil, *Hist. de l'Académie*, 1772, t. II, p. 207, 209. — La Place, *Exposition du système du monde*, p. 272.

2. Bailly, *Hist. de l'Astronomie*, liv. V, § 47, p. 408. — Lalande, *Astronomie*, § 4534.

3. Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. VI, ch. III, édit. de Barcelone, 1591, p. 260.

En réfléchissant un moment sur le système du calendrier péruvien, on conçoit que, quoique les phases de la lune changent à peu près tous les sept jours, cette correspondance ne soit cependant pas assez exacte pour que, dans plusieurs mois lunaires consécutifs, les cycles de sept jours puissent correspondre aux phases de la lune. Les Péruviens, d'après Polo et tous les écrivains du temps, avaient des années (*huata*) de trois cent soixante-cinq jours, réglées, comme nous le verrons plus bas, sur des observations solaires faites mois par mois à la ville de Cuzco. L'année péruvienne était divisée, comme presque toutes les années dont se servent les peuples de l'Asie orientale, en douze *lunes*, *quilla*, dont les révolutions synodiques s'achèvent en trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes. Pour corriger l'année lunaire, et la faire coïncider avec l'année solaire, on ajouta, selon une coutume antique, onze jours qui, d'après l'édit de l'Inca, furent répartis parmi les douze lunes. D'après cet arrangement, il n'est guère possible que quatre périodes égales, dans lesquelles on aurait divisé les mois lunaires, pussent être de sept jours et correspondre aux phases de la lune. Le même historien, dont le témoignage est cité par Bailly en faveur de l'opinion que la semaine des Hindoux était connue aux Américains, affirme que, d'après une ancienne loi de l'Inca Pachacutec, il devait y avoir, dans chaque mois lunaire, trois jours de fêtes et de marché (*catu*), et que le peuple devait travailler, non sept, mais huit jours consécutifs pour se reposer le neu-

vième¹. Voilà indubitablement une division d'un mois lunaire, ou d'une révolution sidérale de la lune, en trois petites périodes de neuf jours.

Nous observerons, à cette occasion, que les Japonais², peuple de race tartare, ne connaissaient pas non plus la petite période de sept jours, tandis qu'elle est usitée chez les Chinois, qui paraissent aussi originaires du plateau de la Tartarie, mais qui ont eu longtemps des communications intimes avec l'Indostan³ et le Tibet.

Nous avons vu plus haut que l'année mexicaine offrait, comme celle des Égyptiens et comme le *nouveau calendrier* français, l'avantage d'une division en mois d'égale durée. Les cinq jours complémentaires, les *épagomènes* (ἐπαγόμενοι) des Égyptiens, étaient désignés chez les Mexicains par le nom de *nemontemi* ou *vides*. Nous verrons bientôt l'origine de cette dénomination; il suffit d'observer ici que les enfants nés dans les cinq jours complémentaires, étaient regardés comme malheureux, et qu'on les appelait *nemoquichtli* ou *nencihuatl*, *homme* ou *femme infortunés*, afin que, comme disent les écrivains mexicains, ces noms mêmes leur rappelassent, dans tous les événements de la vie, combien peu ils doivent se fier à leur étoile.

Treize années mexicaines formaient un cycle, appelé *tlalpilli*, analogue à l'indiction des Romains. Quatre

1. Garcilasso, lib. VI, ch. xxxv, t. I, p. 216.

2. *Voyage de Thunberg au Japon*, p. 317.

3. Sir William Jones, dans les *Recherches asiatiques*, t. I, p. 420.

tlalpilli formaient une période de cinquante-deux ans, ou *xiuhmolpilli*, *ligature* des années : enfin deux de ces périodes de cinquante-deux ans formaient une *vieillesse*, *cehuehuetiliztli*. Pour m'énoncer avec plus de clarté, je nommerai, avec plusieurs auteurs espagnols, la *ligature* un demi-siècle, et la *vieillesse* un siècle. L'hiéroglyphe du demi-siècle est conforme à la signification figurée du mot ; c'est un paquet de roseaux liés par un ruban. Un demi-siècle (*xiuhmolpilli*) était regardé par les Mexicains comme une *grande année*, et cette dénomination a sans doute engagé Gomara¹ à appeler les indictions, ou les quatre cycles de treize ans, de *grandes semaines*, *las semanas del año*.

L'idée de désigner une période par un mot qui rappelle un *faisceau* d'années ou de lunes, se retrouve chez les Péruviens. Dans la langue quichua, *lingua del Inga*, une année de trois cent soixante-cinq jours s'appelle *huata*, mot qui dérive évidemment de *huatani*, *lier*, ou de *huatanan*, *grosse corde de jonc*. D'ailleurs, les Aztèques n'avaient pas d'hiéroglyphes pour la *vieillesse*, ou siècle de cent quatre ans, dont le nom indique, pour ainsi dire, le terme de la vie des vieillards.

En résumant ce que nous venons de dire sur la division du temps, nous trouvons que les Mexicains avaient de petites périodes de cinq jours (demi-décades), des mois de vingt jours, des années civiles de dix-huit mois, des indictions de treize ans, des demi-

1. Gomara, *Conquista di Mexico*, 1553, fol. 418.

siècles de cinquante-deux ans, et des siècles, ou *vieilles*, de cent quatre ans.

D'après les recherches curieuses de M. Gama, il paraît certain qu'à la clôture d'un cycle de cinquante-deux ans, l'année civile des Toltèques et des Aztèques, comme celle des Chinois et des Hindoux, finissait au solstice d'hiver, « lorsque, » comme disent naïvement les premiers moines missionnaires envoyés à Mexico, « le soleil, dans sa course annuelle, recommence son ouvrage, *quando desanda lo andado.* » Ce même commencement de l'année se trouve chez les Péruviens, dont le calendrier seul indique d'ailleurs qu'ils ne descendent pas des Toltèques, comme plusieurs écrivains l'ont supposé gratuitement. Les habitants de Cuzco conservaient une tradition, d'après laquelle le premier jour de l'année correspondait jadis à notre 4^{er} janvier, jusqu'à ce que l'Inca Titu-Manco-Capac, qui prit le surnom de *Pachacutec* (*réformateur du temps*), eût ordonné que l'année commencerait, « lorsque le soleil revient sur ses pas, » c'est-à-dire au solstice d'hiver.

Il existe, parmi les auteurs espagnols, une grande confusion dans la dénomination et la suite des dix-huit mois mexicains. Plusieurs de ces mois portaient trois à quatre noms à la fois; et quelques auteurs, oubliant que les Mexicains, chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes ou d'hiéroglyphes, écrivent de *droite* à *gauche*, et, en commençant par l'extrémité inférieure de la page, ont pris le dernier mois pou

4. Acosta, p. 260.

le premier. Les Aztèques réunissaient, dans ce qu'ils appelaient des *roues* du demi-siècle, *xiuhmolpilli*, la série des hiéroglyphes qui indiquent le cycle de cinquante-deux ans. Un serpent roulé, qui se mord la queue, entoure la roue, et désigne, par quatre nœuds, les quatre *indictions*, ou *tlalpilli*. Cet emblème rappelle le serpent ou le dragon qui, chez les Égyptiens et les Perses¹, représente le siècle, une révolution, *œvum*. Dans cette roue de cinquante-deux ans, la tête du serpent désigne le commencement du cycle. Il n'en est point ainsi dans la *roue de l'année* : le serpent n'y entoure pas les dix-huit hiéroglyphes des mois, et rien n'y caractérise le premier mois de l'année.

Le mémoire que M. Gama a publié à Mexico sur l'almanach aztèque étant très-rare en Europe, je consignerai ici la série des mois, d'après les recherches laborieuses de ce savant. J'ajouterai l'étymologie des dénominations qui ont toutes rapport aux fêtes, aux travaux publics et au climat du Mexique. On ne saurait douter que *Titill* ne soit le premier mois, l'Indien Christoval del Castillo disant expressément, dans son histoire manuscrite, que les *nemontemi*, ou jours complémentaires, furent ajoutés à la fin du mois *Atemoztli*.

Voici les noms des dix-huit mois :

1. *Titill*, peut-être de *tilixia*, glaner après la récolte; *Itzcalli*, mois destiné à renouveler et à blanchir l'intérieur des maisons et des temples. Du 9 au 28 janvier, dans

1. Bailly, *Hist. de l'Astronomie*, p. 345.

la première année de la première indiction du cycle *Xiuhmolpilli*.

2. *Xochilhuittl*. Du 29 janvier au 17 février.
3. *Xilomanaliztli*; *Atlcahualco*, qui manque d'eau ou de pluie; *Quahuitlehua*, mois dans lequel les arbres commencent à pousser; *Cihuaithuittl*, fête des femmes. Du 18 février au 9 mars.
4. *Tlacaxipehualiztli*; le nom de ce mois rappelle l'épouvantable cérémonie dans laquelle on écorchait les victimes humaines pour en tanner les peaux qui servaient aux vêtements des prêtres; *Cohuaithuittl*, fête de la couleuvre. Du 9 au 29 mars.
5. *Tozoztontli*, mois des veilles, parce que les ministres des temples étaient obligés de veiller pendant les grandes fêtes célébrées pendant ce mois. Du 30 mars au 18 avril.
6. *Huey Tozoztli*, la grande veille, la grande pénitence. Du 19 avril au 8 mai.
7. *Toxcatl*, mois dans lequel on attachait des cordes et des guirlandes de maïs au col des idoles; *Tepopochuiliztli*, encensoir. Du 9 au 28 mai. C'est dans ce mois *Toxcatl* que le compagnon d'armes de Cortez, Pedro de Alvarado, ce guerrier sauvage que les Mexicains appelaient le Soleil, *Tonatiuh*, à cause de ses cheveux blonds, fit un horrible carnage de la noblesse mexicaine rassemblée dans l'enceinte du téocalli. Cette attaque fut le signal des dissensions civiles qui causèrent la mort du malheureux roi Montezuma.
8. *Etzalqualiztli*, nom qui paraît dériver d'*etzalli*, qui est un mets particulier préparé avec la farine de maïs. Du 29 mai au 17 juin.
9. *Tecuilhuitzintli*, mois ou fête des jeunes guerriers. Du 18 juin au 7 juillet.
10. *Hueytecuilhuitl*, fête de la noblesse et des guerriers déjà avancés en âge. Du 8 au 27 juillet.

11. *Miccailhuitzintli*, la petite fête des morts; *Tlaxochimaco*, répartition des fleurs. Du 28 juillet au 16 août.
12. *Hueymiccailhuittl*, la grande fête célébrée en mémoire des morts; *Xocotlhuetzi*, chute des fruits, mois dans lequel les fruits mûrissent, correspondant à la fin de l'été. Du 17 août au 5 septembre.
13. *Ochpaniztli*, balai, mois destiné à nettoyer les canaux, et à renouveler les digues et les chemins; *Tenahuiliztli*. Du 6 au 25 septembre.
14. *Pachtli*, du nom d'une plante parasite qui commence à pousser à cette époque sur le tronc des vieux chênes; *Ezoztli*; *Teotleco*, arrivée des dieux. Du 26 septembre au 15 octobre.
15. *Hueypachtli*, mois dans lequel la plante *pachtli* est déjà grande; *Tepcailhuittl*, fête des montagnes, ou plutôt des divinités agrestes qui président aux montagnes. Du 16 octobre au 4 novembre.
16. *Quecholli*, mois dans lequel arrive, sur les bords du lac de Tezcuco, le flamant (*phœnicopterus*), oiseau, qu'à cause de la belle couleur de ses plumes, les Mexicains appelaient *Teoquechol*, le héron divin. Du 5 au 24 novembre.
17. *Panquetzaliztli*, du nom de l'étendard du dieu *Huitzilopochtli*, porté dans les processions, lors de la fameuse fête de *Teocualo*, ou du dieu mangé par les fidèles, sous la forme de farine de maïs pétrie avec du sang. Du 25 novembre au 14 décembre.
18. *Atemoztli*, descente des eaux et des neiges; ces dernières commencent, vers la fin de décembre, à couvrir les montagnes qui entourent la vallée de Mexico. Du 15 décembre au 3 janvier.

Dans la première année du cycle, les cinq jours complémentaires correspondent aux 4, 5, 6, 7 et 8

janvier. Un peuple qui ne fait d'intercalation que tous les cinquante-deux ans, voit rétrograder le commencement de son année à peu près tous les quatre ans d'un jour, et, par conséquent de douze à treize jours à la fin du cycle, *Xiuhmolpilli*. Il en résulte, comme nous le verrons plus bas, que le dernier jour complémentaire, ou *nemontemi*, de la dernière année du cycle mexicain, correspond au 26 décembre. Or, les cinq *nemontemi* étant regardés comme jours *vagues* et *malheureux*, on avait considéré le jour du solstice d'hiver, ou le 21 décembre, comme la fin du *Xiuhmolpilli*. Les *nemontemi* ou épagomènes, de même que les douze ou treize jours intercalaires, n'appartiennent à aucune des deux années entre lesquelles elles tombent, et c'est pour cette raison que, plus haut, nous avons nommé le solstice d'hiver la fin et non le commencement d'un cycle de cinquante-deux ans.

Dans les troisième, quatrième et cinquième mois qui correspondent à nos mois de février, de mars et d'avril, il y avait des fêtes solennelles instituées en l'honneur de *Tlalocteutli*, le dieu de l'eau, ce temps étant celui des grandes sécheresses, qui durent, dans la partie montagneuse, jusqu'aux mois de juin et de juillet. Si les prêtres avaient négligé l'intercalation, les fêtes dans lesquelles on priait les dieux d'accorder une année abondante en pluies, se seraient rapprochées peu à peu du temps des moissons : le peuple se serait aperçu que l'ordre des sacrifices était interverti; et, n'ayant pas de mois lunaires, il n'aurait pas même pu,

comme les dieux d'Aristophane¹, accuser la lune d'avoir porté le désordre dans le calendrier et dans le culte. Quant aux dénominations et aux hiéroglyphes des mois mexicains, rien n'annonce qu'ils aient pris naissance dans un climat plus septentrional. Le mot de *quahuitlehua* rappelle, il est vrai, que les arbres se couvrent de jeunes feuilles vers la fin de février ; mais ce phénomène, que l'on n'observe pas dans les basses régions de la zone torride, est propre à la région montagneuse située sous les 19 et 26 degrés de latitude, où les chênes, sans se dépouiller entièrement des anciennes feuilles, commencent à en développer de nouvelles.

Nous avons parlé jusqu'ici du calendrier civil appelé *le compte du soleil*, *Tonalpohualli* : il nous reste à examiner le calendrier rituel, désigné par les noms de *compte de la lune*, *Metztlapohualli*, et de *compte des fêtes*, *Cemilhuitlepohualiztli*, de *tlapohualiztli*, compte, et *ilhuitl*, fête. Ce dernier calendrier, le seul qui fût employé par les prêtres, et dont nous trouvons des traces dans presque toutes les peintures hiéroglyphiques conservées jusqu'à nos jours, présente une série uniforme de petites périodes de treize jours. Ces petites périodes peuvent être considérées comme des *demi-lunaisons* ; elles devaient probablement leur origine aux deux états de *veille*, *ixtozoliztli*, et de *sommeil*, *cochiliztli*, que les Mexicains attribuaient à la lune, selon que cet astre éclaire la majeure partie de la nuit, ou que,

1. Aristoph., *Nubes*, v. 615.

paraissant seulement le jour sur l'horizon, il semble, d'après les idées du peuple, se reposer la nuit. Ce rapport que l'on observe entre les périodes de treize jours et la moitié du temps que la lune est visible, avant et après l'opposition, a sans doute fait donner au calendrier rituel le nom de *compte de la lune*; mais cette dénomination ne doit pas nous induire à chercher une année lunaire dans la série des petits cycles qui se suivent uniformément, et qui n'ont rien de commun, ni avec les phases, ni avec les révolutions de la lune.

Le nombre 13 offre, dans ses multiples, des propriétés dont les Mexicains se sont servis pour conserver la concordance entre les almanachs rituel et civil. Une année civile de trois cent soixante-cinq jours renferme un jour de plus que vingt-huit petites périodes de treize jours : or, le cycle de cinquante-deux ans étant divisé en quatre *tlalpilli* de treize ans, ce jour surnuméraire forme, à la fin de chaque indiction, une petite période entière, et un *tlalpilli* renferme trois cent soixante-cinq de ces périodes; c'est-à-dire qu'il a autant de semaines de treize jours que l'année a de jours civils. Une année de l'almanach rituel a vingt *demi-lunaisons*, ou deux cent soixante jours et ce même nombre de jours renferme cinquante-deux demi-décades, ou petites périodes de cinq jours : les Mexicains retrouvaient donc, dans la concordance de ces deux comptes de la lune et du soleil, leurs nombres favoris de 5, 13, 20 et 52. Un cycle de cinquante-deux ans renfermait quatorze cent soixante petites périodes de treize jours; et si l'on y ajoute treize jours

intercalaires, on a quatorze cent soixante et une petites périodes, nombre qui coïncide accidentellement avec celui des années qui constituent la période sothiaque.

Le cycle de dix-neuf années solaires, qui correspond à deux cent trente-cinq lunaisons, et que les Chinois connaissaient plus de seize siècles avant Meton¹, ne trouve son multiple ni dans le cycle de soixante ans, qui est en usage chez la plupart des peuples de l'Asie orientale et chez les Muyscas du plateau de Bogota, ni dans le cycle de cinquante-deux ans adopté par toutes les nations de races toltèque, acolhue, aztèque et tlascaltèque. Il est vrai que cinq *vieilles* de cent quatre ans chacune forment, à une année près, la période julienne, et que le double de la période de Meton est presque égal à trois *indictions* (*tlapilli*) de l'année mexicaine; mais aucun multiple de treize n'égale exactement le nombre de jours renfermés dans une période de deux cent trente-cinq lunaisons. La période de Meton contient cinq cent trente-trois et demi petits cycles de treize jours, tandis que celle de Calippe en renferme deux mille cent trente quatre et un treizième. La connaissance de ces périodes était utile aux peuples de l'Asie, qui, de même que les Péruviens, les Muyscas et d'autres tribus de l'Amérique méridionale, avaient des années lunaires : mais elle devait être absolument indifférente aux Mexicains, le prétendu *compte de la lune* (*Metzlapohualli*) n'étant qu'une division arbitraire d'une grande période de treize années astro-

1. La Place, *Exposition du système du monde*, t. II, p. 267.

nomiques en trois cent soixante-cinq petites périodes de treize jours, dont chacune a sensiblement la même durée que le *sommeil* ou la *veille* de la lune.

Les Mexicains conservaient des annales qui remontaient à huit siècles et demi au delà de l'époque de l'arrivée de Cortez au pays d'Anahuac. Nous avons expliqué plus haut comment ces annales présentaient, dans leurs subdivisions, tantôt un cycle de cinquante-deux ans, tantôt un *tlalpilli* de treize ans, tantôt une seule année de deux cent soixante jours renfermés dans vingt petites périodes de treize jours, selon que l'histoire était plus ou moins détaillée. Auprès de la série périodique des hiéroglyphes des années ou des jours, étaient représentés, dans des peintures brillantes de couleurs, hideuses par les formes et par l'extrême imperfection du dessin, mais souvent naïves et ingénieuses par la composition, les migrations de peuples, leurs combats et les événements qui avaient illustré le règne de chaque roi. On ne saurait nier que Valadès, Acosta, Torquemada, et, dans ces derniers temps, Siguenza, Boturini et Gama, n'aient tiré des lumières de peintures qui remontaient jusqu'au VII^e siècle. J'ai eu moi-même entre les mains des peintures dans lesquelles on reconnaissait les migrations des Toltèques : mais je doute que les premiers conquérants espagnols aient trouvé, comme l'affirme Gomara¹, des annales qui, *année par année*, traçaient les événements pendant huit siècles. Les Toltèques avaient disparu quatre cent

1. Gomara, *Conquista de Mexico*, fol. 449.

soixante-huit ans avant l'arrivée de Cortez; le peuple que les Espagnols trouvèrent établi dans la vallée de Mexico, était de race aztèque : ce qu'il savait des Tolèques, il ne pouvait l'avoir appris que des peintures que ceux-ci avaient laissées dans le pays d'Anahuac, ou de quelques familles éparses, qui, retenues par l'amour du sol natal, n'avaient pas voulu partager les chances de l'émigration.

Les annales des Aztèques commencent, d'après Gama, à une époque qui correspond à l'année 1091 de notre ère, époque à laquelle, par ordre de leur chef *Chalchiuhltatonac*, ils célébrèrent la fête du renouvellement du feu à Tlalixco, appelé aussi Acahualtzinco, situé probablement sous le parallèle de 33° ou 35° de latitude septentrionale. C'est seulement depuis l'année 1091, dans laquelle, comme dit expressément l'historien indien Chimalpain, ils *lièrent* pour la première fois les années depuis leur sortie d'Aztlan, que l'histoire mexicaine offre le plus grand ordre et un détail surprenant dans le récit des événements.

D'après ce que nous avons exposé jusqu'ici du *compte du soleil* et de la division uniforme de l'année en dix-huit mois d'égale durée, il aurait été facile aux Mexicains de désigner l'époque des événements historiques, en rapportant le jour du mois et en comptant le nombre des années écoulées depuis le fameux sacrifice de Tlalixco. Cette méthode simple et naturelle aurait sans doute été suivie si les annales de l'empire n'avaient pas été tenues par les prêtres *Teopixqui*. On trouve quelquefois, il est vrai, l'hiéroglyphe

d'un mois auquel sont ajoutés des points ronds, qui, placés dans deux rangées inégales, prouvent, par leur disposition, que les prêtres aztèques, comme nous l'avons observé plus haut, faisaient suivre les différents termes d'une série de *droite* à *gauche*, et non de *gauche* à *droite*, comme les Hindoux et presque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe. On voit encore, à Mexico, la copie d'une peinture conservée jadis au musée du chevalier Boturini, dans laquelle le signe du mois *quecholli*, suivi de treize points, est placé près d'un lancier espagnol, dont le cheval a sous ses pieds l'hiéroglyphe de la ville de Ténochtitlan. Cette peinture représente indubitablement la première entrée des Espagnols à Mexico, le 13 du mois *quecholli*, qui, d'après Gama, correspond au 17 novembre 1519; mais il faut convenir que de simples dates de mois, exprimées par le nombre des jours écoulés, ne se trouvent que très-rarement dans les annales mexicaines.

Quant aux années, on ne distinguait jamais par des nombres celles d'un même cycle de cinquante-deux ans; on se servait, au contraire, pour ne pas les confondre, d'un artifice particulier que nous décrirons plus bas, et qui est d'autant plus curieux, qu'il offre des traits de ressemblance entre le système chronologique des Mexicains et celui des peuples de l'Asie. Les *ronds* ou signes de nombres ne se trouvent ajoutés qu'aux *ligatures* qui indiquent des cycles de cinquante-deux ans. C'est ainsi que l'hiéroglyphe du *Xiuhmollipilli*, suivi de quatre ronds placés près des îlots sur lesquels fut construit le temple de Mexitli, rappelait

au Mexicain que ses ancêtres avaient *lié* quatre fois les années, ou que, depuis le sacrifice de Tlalixco, quatre fois cinquante-deux ans s'étaient écoulés, lorsque la ville de Ténochtitlan fut fondée dans le lac de Tezcucoc. Ces ronds indiquaient, par conséquent, que cet événement remarquable avait eu lieu après l'année 1299, et avant l'année 1351. Examinons maintenant les moyens ingénieux, mais assez compliqués, dont se servaient ces peuples pour désigner le jour et l'année d'un cycle de cinquante-deux ans.

Ce moyen, comme nous l'exposerons dans la suite, est identique avec celui dont se servent les Hindoux, les Tibétains, les Chinois, les Japonais et d'autres peuples asiatiques de race tartare, qui distinguent aussi les mois et les années par la correspondance de plusieurs séries périodiques dont le nombre des termes n'est pas le même. Les Mexicains emploient, pour le cycle des années, les quatre *signes* suivants, qui portent les noms de : — *tochtli*, lapin ou lièvre ; *acatl*, cannes ; *tecpatl*, silex ou pierre à fusil ; *calli*, maison.

Qu'on imagine le cycle, ou la *demi-vieillesse*, divisé en quatre *tlalpilli*, chacun de treize ans, et les quatre signes, *lapin*, *cannes*, *silex* et *maison*, ajoutés dans une série périodique aux cinquante-deux ans renfermés dans un cycle, on trouvera que deux indications ne peuvent pas commencer par le même signe ; que le signe placé à la tête d'une indication doit nécessairement la terminer, et que le même signe ne peut pas appartenir au même nombre. Voici le tableau du cycle mexicain, appelé *ligature* ou *xiuhmolpilli* :

PREMIER TLALPILLI.		SECOND TLALPILLI.		TROISIÈME TLALPILLI.		QUATRIÈME TLALPILLI.	
Ce Tochtli.	1. Lapin.	Ce Acatl.	1. Cannes.	Ce Tecpatl.	1. Silex.	Ce Calli.	1. Maison.
Ome Acatl.	2. Cannes.	Ome Tecpatl.	2. Silex.	Ome Calli.	2. Maison.	Ome Tochtli.	2. Lapin.
Jei Tecpatl.	3. Silex.	Jei Calli.	3. Maison.	Jei Tochtli.	3. Lapin.	Jei Acatl.	3. Cannes.
Nahui Calli.	4. Maison.	Nahui Tochtli.	4. Lapin.	Nahui Acatl.	4. Cannes.	Nahui Tecpatl.	4. Silex.
Macuilli Tochtli.	5. Lapin.	Macuilli Acatl.	5. Cannes.	Macuilli Tecpatl.	5. Silex.	Macuilli Calli.	5. Maison.
Chicuace Acatl.	6. Cannes.	Chicuace Tecpatl.	6. Silex.	Chicuace Calli.	6. Maison.	Chicuace Tochtli.	6. Lapin.
Chicome Tecpatl.	7. Silex.	Chicome Calli.	7. Maison.	Chicome Tochtli.	7. Lapin.	Chicome Acatl.	7. Cannes.
Chicuei Calli.	8. Maison.	Chicuei Tochtli.	8. Lapin.	Chicuei Acatl.	8. Cannes.	Chicuei Tecpatl.	8. Silex.
Chicuhnahui Tocht.	9. Lapin.	Chicuhnahui Acatl.	9. Cannes.	Chicuhnahui Tecp.	9. Silex.	Chicuhnahui Calli.	9. Maison.
Matlactli Acatl.	10. Cannes.	Matlactli Tecpatl.	10. Silex.	Matlactli Calli.	10. Maison.	Matlactli Tochtli.	10. Lapin.
Matl. ozce Tecpatl.	11. Silex.	Matlact. ozce Calli.	11. Maison.	Matl. ozce Tochtli.	11. Lapin.	Matlact. ozce Acatl.	11. Cannes.
Matlact. omome Cal.	12. Maison.	Matl. omome Tocht.	12. Lapin.	Matl. omome Acatl.	12. Cannes.	Matl. omome Tecp.	12. Silex.
Matl. omey Tochtli.	13. Lapin.	Matl. omey Acatl.	13. Cannes.	Matl. omey Tecpatl.	13. Silex.	Matlact. omey Calli.	13. Maison.

Les mots *ce*, *ome*, *jei*, placés avant les noms de quatre hiéroglyphes des années, indiquent les nombres dont la série ne va pas au delà de treize, et qui se trouvent par conséquent répétés quatre fois dans une *ligature*. La table ci-contre (page 165) offre les nombres de un à treize, en mexicain ou aztèque, dans la langue de Noutka, en muysca, ou mosca, en péruvien ou quichua', en mantchou, ou oïgour et en mongol.

On peut être frappé de l'extrême dissemblance qui se trouve entre les sept langues dans lesquelles nous venons d'indiquer les nombres cardinaux. Les langues américaines sont aussi éloignées les unes des autres qu'elles le sont des langues tartares. Ce défaut d'analogie ne doit cependant pas être allégué comme une preuve contre l'opinion que les peuples américains ont eu d'anciennes communications avec l'Asie orientale. Les différents groupes de peuples tartares, les Mantchoux et les Oïgours, dont les derniers, deux siècles avant notre ère, ont émigré des bords du Selinga vers le plateau de Turfan, situé sous les 43° 30' de latitude, parlent des langues qui diffèrent plus entre elles que l'allemand et le latin. Lorsque les tribus d'une même origine sont séparées, pendant une longue suite de siècles, par des mers et de vastes déserts, leurs idiomes ne conservent qu'un très-petit nombre de racines et de formes communes.

De même que les Mexicains, en parlant de l'année d'un cycle, plaçaient les nombres cardinaux *ce*, *ome*, *jei*, devant le nom de quatre hiéroglyphes, *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, ils joignaient, dans leurs peintures,

LANGUES AMÉRICAINES.		LANGUES TARTARES.			
LANGUE AZTÈQUE. (Mexique.)	LANGUE QQUICHUA. (Pérou.)	LANGUE MUYSCA. (Nouvelle-Grenade.)	LANGUE MANTCHOU. (Tartarie orientale.)	LANGUE MONGOLE. (Tartarie occidentale.)	LANGUE OÏGOUR. (Plateau de Turfau.)
1. Ce.	Huc.	Ata.	Emou.	Negué.	Pir.
2. Ome.	Isçay.	Bosa.	Tchoué.	Khour.	Iki.
3. Jei.	Quimza.	Mica.	Ilan.	Gourbá.	Outche.
4. Nahui.	Tawa.	Muyhica.	Touyin.	Durba.	Tourou.
5. Macuilli.	Pichca.	Hisca.	Sountcha.	Taboá.	Pich.
6. Chicuace.	Zocta.	Ta.	Ningoun.	Djourga.	Alti.
7. Chicome.	Canchis.	Cuhupqua.	Nadan.	Dolo.	Iti.
8. Chicuei.	Pussac.	Subuza.	Tchakoun.	Naïma.	Sakis.
9. Chicuhnahui.	Yscon.	Aca.	Ouyoun.	Youzou.	Toukous.
10. Matlactli.	Chunca.	Ubchica.	Tchouan.	Arban.	Oun.
11. Matl. ozce.	Chunca huenioc.	Quicha ata.	Tchouan emou.	Arban negué.	Pir ouu.
12. Matl. omome.	Chunca isçayoc.	Quicha bosa.	Tchouan tchoué.	Arban khour.	Iki ouu.
13. Matl. omey.	Chunca quimzayoc.	Quicha mica.	Tchouan ilan.	Arban gourbá.	Outche ouu.

les signes de ces nombres aux signes des années. La méthode était identique à celle employée pour distinguer les cycles ou *ligatures*. Comme la série périodique des nombres n'avait que treize termes, il suffisait d'ajouter aux hiéroglyphes les *ronds* qui figurent les unités.

L'écriture symbolique des peuples mexicains offrait des signes simples tant pour vingt que pour la seconde et la troisième puissance du même nombre qui rappelle celui des doigts de la main et du pied. Un petit étendard, ou pavillon, représentait vingt unités : le carré de vingt, ou quatre cents, était figuré par une *plume*, parce que des grains d'or renfermés dans le tuyau d'une plume servaient, en quelques endroits, de monnaie ou de signe d'échange. La figure d'un *sac* indiquait le cube de vingt ou huit mille, et portait le nom de *xiquipilli*, donné de même à une sorte de bourse qui renfermait huit mille grains de cacao. Un *étendard*, divisé par deux lignes croisées et colorié à moitié, indiquait un demi-vingt, ou dix. Si l'étendard était colorié à trois quarts, il désignait quinze unités, ou trois quarts de vingt. En comptant, le Mexicain ne nommait pas les multiples de dix que les Arabes appellent *nœuds*, mais les multiples de vingt. Il disait : un-vingt, *cem-pohualli*; deux-vingts, *om-pohualli*; trois-vingts, *yei-pohualli*; et quatre-vingts, *nahui-pohualli*. Cette dernière expression est identique à celle employée en français. Il est presque superflu d'observer ici que les Mexicains ne connaissent pas la méthode de donner aux signes des nombres des va-

leurs de position ¹, méthode admirable, inventée soit par les Hindoux, soit par les Tibétains ², mais également ignorée des Grecs ³, des Romains, et des peuples civilisés de l'Asie occidentale. Les Mexicains accolaient leurs hiéroglyphes des nombres à peu près comme les Romains répétaient les lettres de leur alphabet, qui leur servaient de chiffres. On ne saurait être surpris de voir que l'arithmétique mexicaine ne présente pas d'hiéroglyphe simple pour des centaines au-dessus de quatre cents, lorsqu'on se rappelle ⁴ que les Arabes, jusqu'au cinquième siècle de l'hégire, connaissaient tout aussi peu des signes pour les nombres centenaires au-dessus de quatre cents, et que, pour écrire neuf cents, ce peuple, justement célèbre dans les annales des sciences, était obligé de placer deux fois le signe de quatre cents à côté du signe de cent.

Il résulte de ce que nous avons exposé sur la manière de distinguer entre elles les *ligatures*, et les années renfermées dans une *ligature*, qu'une époque était déterminée en nommant à la fois le nombre de *ligatures* ou cycles, et deux termes qui se correspondent dans les deux séries périodiques de treize nombres et de quatre signes. La table suivante offre plusieurs époques remarquables de l'histoire mexicaine indiquées d'après l'ère des Aztèques. Il faut se

1. La Place, *Expos.*, t. II, p. 276.

2. Georgii, *Alph. Tibet*, ch. XXIII, p. 637.

3. Delambre, *Sur les fonds et les analogues des Grecs*. (*Œuvres d'Archimède*, par Peyrard, p. 575.)

4. Sylvestre de Sacy, *Grammaire arabe*, 1810, P. I, p. 74.

rappeler que ces peuples ne comptaient le nombre de leurs cycles, *xuihmolpillis*, que de l'année 1091, parce que dans leurs annales, ils avaient établi un nouvel ordre chronologique depuis leur sortie d'Aztlan, ou depuis le commencement de leurs migrations vers le sud.

Nahui Xiuhmolpilli, ome Calli. (4 ^e Cycle, 2. Maison.)	} 1325. Fondation de Ténochtitlan.
Macuilli Xiuhmolpilli, ce Calli. (5 ^e Cycle, 1. Maison.)	} 1389. Avénement au trône du roi Huitzilihuitl.
Chieuace Xiuhmolpilli, chieuace Tochtli. (6 ^e Cycle, 6. Lapin.) .	} 1446. Grande inondation de la ville de Mexico.
Chicome Xiuhmolpilli, matlactli omey Tochtli. (7 ^e Cycle, 13. Lapin.)].	} 1492. Arrivée de Colomb aux Iles Antilles.
Chicuei Xiuhmolpilli, ce Acatl. (8 ^e Cycle, 4. Canne.)	} 1519. Entrée de Cortez à Ténochtitlan.
Chicuei Xiuhmolpilli, ome Tecpatl. (8 ^e Cycle, 2. Silex.) . . .	} 1520. Mort de Montezuma.
Chicuei Xiuhmolpilli, jei Calli. (8 ^e Cycle, 3. Maison.)	} 1521. Prise et destruction de Ténochtitlan.

Le même artifice de la concordance de deux séries périodiques était employé pour distinguer les jours d'une même année. Il paraît qu'originellement, chez les peuples mexicains comme chez les Persans, chaque jour du mois avait un nom et un signe particulier : ces vingt signes rappellent les *yogas* que, dans l'almanach astrologique des Hindoux, l'on trouve ajoutés

aux vingt-huit jours des mois lunaires. Dans le *Metztlapohualli*, ou *compte de la lune* des Aztèques, on les distribua parmi les petits cycles des demi-lunaisons ; de sorte qu'une série périodique de treize termes, qui tous étaient des chiffres, correspondait à une série périodique de vingt termes, qui ne renfermait que des signes hiéroglyphiques. C'est dans cette série des jours que l'on retrouve les quatre grands signes, *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, par lesquels, comme on l'a vu précédemment, on désignait les années d'un même cycle ; seize autres signes d'un ordre inférieur étaient répartis de manière qu'en nombre égal de quatre, ils séparaient les grands signes les uns des autres.

En se rappelant que chaque mois mexicain était divisé en quatre petites périodes de cinq jours, on conçoit qu'originellement les hiéroglyphes *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, indiquaient le commencement de ces petites périodes dans les années dont le premier jour portait un des quatre signes nommés. En effet, lorsque le premier du mois *Tititl* a le signe *calli*, le six de tous les mois suivants sera *tochtli*, le onze sera *acatl*, et le seize *tecpatl* : chaque mois commencera pour ainsi dire par un dimanche, et ces dimanches tomberont pendant toute l'année sur les mêmes jours des mois. Les Mexicains mettaient un intérêt particulier aux événements arrivés un des quatre jours qui avaient les hiéroglyphes du cycle des années. Nous retrouvons les traces de cette superstition chez les Persans, qui, pour donner un signe (*karkunan*) à chaque jour du mois, ajoutaient aux douze esprits cé-

lestes préposés aux mois, dix-huit ministres d'un ordre inférieur. Les Mexicains regardaient comme heureux le jour qui portait le signe de l'année; les Persans¹ distinguaient les jours présidés par le même ange qui gouverne le mois entier.

Comme la plupart des peintures hiéroglyphiques que j'ai consultées pour cet ouvrage ont rapport aux sacrifices qui doivent être faits dans chaque période de treize jours, on y trouve répétées plusieurs fois les figures des vingt signes des jours, dont voici les noms :

CALLI, maison.

Cuetzpalin, lézard.

Cohuatl, couleuvre. Ce mot se retrouve dans *Cihuacohuatl*,
femme au serpent, l'Ève des Mexicains.

Miquiztli, mort, tête de mort.

Mazatl, chevreuil ou cerf.

TOCHTLI, lapin.

Atl, eau.

Itzcuintli, chien.

Ozomatli, singe.

Malinalli, herbe.

ACATL, canne.

Ocelotl, tigre, jaguar.

Quauhtli, aigle.

Cozcaquauhtli, roi des vautours.

Ollin, mouvement annuel du soleil.

TECPATL, silex.

Quiahuittl, pluie.

Xochitl, fleur.

1. Langlès, *sur le Calendrier persan*, dans Chardin, *Voyage à Ispahan*, t. II, p. 265.

Cipactli, animal marin : Teocipactli, *dieu-poisson*, est un des noms que les Mexicains donnaient à Coxcox, qui est le Noé des peuples de race sémitique.

Ehecattl, vent.

Les nombres treize et vingt n'ayant pas de facteurs communs dans l'almanach des demi-lunaisons, les deux séries périodiques ne peuvent correspondre deux fois aux mêmes termes qu'après 13×20 , ou deux cent soixante jours. Dans une année dont le premier jour a le signe *cipactli*, aucune demi-lunaison ne commence avec le signe *cipactli*, dans les treize premiers mois ; mais, depuis le mois *pachtli*, les mêmes signes reviennent avec les mêmes chiffres. Pour éviter cette cause d'erreur, les Mexicains, fidèles à leur principe de ne pas nommer le nombre des petites périodes de treize jours, ont eu de nouveau recours à l'artifice des séries périodiques. Ils ont formé une troisième série de neuf signes, appelés les *seigneurs* ou *maîtres de la nuit* ; savoir :

Xiuhtecucli Tlell, feu, ou maître de l'année.

Tecpatl, silex.

Xochitl, fleur.

Cinteotl, déesse du maïs.

Miquiztli, mort.

Atl, eau.

Tlazolteotl, déesse de l'amour.

Tepeyollotli, esprit qui habite l'intérieur des montagnes.

Quiahuitl, pluie.

On peut être étonné de trouver une série de neuf termes dans un calendrier qui ne fait usage que des

nombres cinq, treize, dix-huit, vingt et cinquante-deux ; on pourrait même être tenté de chercher quelque analogie entre les neuf *seigneurs de la nuit* des Mexicains, et les neuf signes astrologiques de plusieurs peuples de l'Asie, qui joignent aux sept planètes visibles deux dragons invisibles, auxquels ils attribuent les éclipses : mais ce n'est sans doute que la facilité avec laquelle les neuf *seigneurs de la nuit* se répartissent quarante fois en trois cent soixante jours, qui a fait donner la préférence au nombre neuf.

Les cinq jours complémentaires, appelés par les Persans jours *furtifs*, ou *pendjéhidouzdideh*, portent, chez les Mexicains, le nom de *nemontemi* ou *vides*, parce qu'on ne leur ajoute pas de ces termes de la troisième série que les auteurs indiens regardent comme les *compagnons* des signes des jours. Il faut observer, et cette circonstance peut devenir embarrassante dans la chronologie aztèque, que cinq de ces *compagnons* portent le même nom que les hiéroglyphes du jour : mais, d'après les rêveries des astrologues américains, les *esprits* qui appartiennent à la série des neuf signes gouvernent la nuit, tandis que les vingt autres signes gouvernent le jour. Les Hindoux connaissent aussi des génies (*caranas*) préposés à un demi-jour (*ti'thi*) lunaire.

Comme il y a vingt signes du jour, et neuf *compagnons* ou *seigneurs de la nuit*, le même compagnon doit correspondre, tous les 9×20 ou cent quatre-vingts jours, aux mêmes hiéroglyphes ; mais il est impossible que, dans la même année de trois cent

soixante-cinq jours, le même terme des trois séries, savoir le *nombre*, le *signe du jour*, et le *compagnon* ou esprit nocturne, puissent coïncider plus d'une fois. Dans une année qui commence par *Cipactli*,

Le 11 janvier sera.	3	Calli, xochitl.
Le 10 juillet.	1	Calli, xochitl.
Le 2 février.	12	Cohuatl, tlazolteotl.
Le 1 ^{er} août.	10	Cohuatl, tlazolteotl.
Le 8 mai.	3	Xochitl, xochitl.
Le 4 novembre.	1	Xochitl, xochitl.

L'emploi de la troisième série périodique, au moyen de laquelle on distingue deux jours qui ont le même nombre et le même hiéroglyphe, par exemple 4 *Cipactli*, correspondant au 9 janvier et au 26 septembre, a été ignoré de la plupart des historiens espagnols : c'est M. Gama qui l'a fait connaître le premier, d'après les manuscrits mexicains de l'Indien Christoval del Castillo. Pour désigner un jour, selon la méthode compliquée des Mexicains, nous dirions un *quatre* d'un mois, qui est à la fois un *mercredi* du calendrier grégorien et un *quintidi* du calendrier républicain. Cette expression indiquerait la coïncidence de certains termes de trois séries périodiques, savoir des trente ou trente et un jours du mois, des sept jours de la semaine, et des dix jours de la décade. Pour lever entièrement les doutes qui pourraient rester sur le système chronologique des Mexicains, nous ajouterons ici un tableau qui réunit les divisions des calendriers rituel et civil, et leur correspondance avec le calendrier grégorien.

		METZLAPOHUALLI, CALENDRIER RITUEL ET ASTROLOGIQUE.					
PETITES PÉRIODES DE TREIZE JOURS.		SÉRIES PÉRIODIQUES.		TONALPOHUALLI CALENDRIER CIVIL.		MOIS MEXICAINS divisés en périodes de cinq jours.	
		SÉRIE des 13 nombres.	SÉRIE DES VINGT SIGNES DES JOURS.	SÉRIE DES NEUF SEIGNEURS DE LA NUIT.			CORRESPONDANCE AVEC LE CALENDRIER GRÉGORIEN pour l'année 1091.
PREMIÈRE DEMI-LUNAISON.	1	Cipactli	<i>Tlell.</i>	1	TITIL.	9	JANVIER.
	2	Ehecatl	Tecpatl	2		10	
	3	<i>Calli.</i>	Xochitl.	3		11	
	4	Cuetzpalin	Cinteotl	4		12	
	5	Cohuatl.	Miquiztli.	5		13	
	6	Miquiztli.	Atl.	6		14	
	7	Mazatl.	Tlazolteotl.	7		15	
	8	<i>Tochtli.</i>	Tepeyollotli	8		16	
	9	Atl.	Quiahuitl.	9		17	
	10	Itzcuintli.	<i>Tlell.</i>	10		18	
	11	Ozomatli.	Tecpatl	11		19	
	12	Malinalli.	Xochitl.	12		20	
	13	Acatl.	Cinteotl	13		21	
SECONDE DEMI-LUNAISON.	1	Ocelotl.	Miquiztli.	14	ITZCALLI XOCHILHUITL.	22	FÉVRIER.
	2	Quauhtli.	Atl.	15		23	
	3	Cozcaquauhtli.	Tlazolteotl.	16		24	
	4	Ollin.	Tepeyollotli.	17		25	
	5	<i>Tecpatl.</i>	Quiahuitl.	18		26	
	6	Quiahuitl.	<i>Tlell.</i>	19		27	
	7	Xochitl.	Tecpatl.	20		28	
	8	Cipactli	Xochitl.	1		29	
	9	Ehecatl	Cinteotl	2		30	
	10	<i>Calli.</i>	Miquiztli.	3		31	
	11	Cuetzpalin.	Atl	4		1	
	12	Cohuatl	Tlazolteotl.	5		2	
	13	Miquiztli.	Tepeyollotli	6		3	
	1	Mazatl.	Quiahuitl.	7		4	
	2	<i>Tochtli.</i>	<i>Tlell.</i>	8		5	
	3	Atl.	Tecpatl	9		6	
	4	Itzcuintli.	Xochitl.	10		7	
	5	Ozomatli.	Cinteotl	11		8	

Il serait inutile d'étendre ce tableau au delà des premiers trente et un jours de l'année mexicaine; mais nous rappellerons ici que les Indiens de Chiapa, qui employaient les mêmes divisions du temps et le même artifice des séries périodiques, donnaient, aux hiéroglyphes des jours renfermés dans un mois, les noms de vingt guerriers illustres qui, dans les temps les plus reculés, avaient conduit les premiers colons dans les montagnes de *Teochiapan*. Parmi ces signes des jours (*kârkunân* des Persans), les Chiapanais distinguaient, de même que les Aztèques, quatre grands et seize petits signes. Les premiers commençaient les périodes de cinq jours; mais aux noms de *maison*, *lapin*, *canne* et *silex* (*calli*, *tochtli*, *acatl* et *tecpatl*), les Chiapanais avaient substitué ceux de *Votan*, *Lambat*, *Been* et *Chinax*, quatre chefs célèbres dans leurs annales historiques.

Nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur ce Votan ou Wodan américain, qui paraît de la même famille que les Wods ou Odins des Goths et des peuples d'origine celtique. Comme, d'après les savantes recherches de Sir William Jones, Odin et Boudha sont probablement une même personne, il est curieux de voir les noms de *Boud-var*, *Wodans-dag* (*Wednes-day*) et *Votan*, désigner, dans l'Inde, en Scandinavie et au Mexique, le jour d'une petite période. Selon les traditions antiques recueillies par l'évêque François Nuñez de la Vega, « le Wodan des Chiapanais était petit-fils de cet illustre vieillard qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la

majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. » Wodan coopéra à la construction du grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux : l'exécution de ce projet téméraire fut interrompue ; chaque famille reçut dès lors une langue différente, et le grand esprit *Teotl* ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. Cette tradition américaine rappelle le Menou des Hindoux, le Noé des Hébreux, et la dispersion des Couschites de Singar. En la comparant soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la Genèse et dans deux pouranas sacrés, soit à la fable de Xelhua le Cholulain, et à d'autres faits cités dans le cours de cet ouvrage, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du nouveau continent.

Nous prouverons ici, comme nous l'avons avancé plus haut, que cette analogie se manifeste surtout dans la division du temps, dans l'emploi des séries périodiques et dans la méthode ingénieuse, quoique embarrassante et compliquée, de désigner un jour ou une année, non par des chiffres, mais par des signes astrologiques. Les Toltèques, les Aztèques, les Chiapanais et d'autres peuples de race mexicaine, comptaient d'après les cycles de cinquante-deux ans, divisés en quatre périodes de treize ans ; les Chinois, les Japonais, les Calmouks, les Moghols, les Mantchoux et d'autres hordes tartares, ont des cycles de soixante ans divisés en cinq petites périodes de douze ans. Les peuples de l'Asie, comme ceux de l'Amérique, ont des

noms particuliers pour les années renfermées dans un cycle : on dit encore à Lassa et à Nangasacki, comme jadis à Mexico, que tel ou tel événement a eu lieu l'année du *lapin*, du *tigre* ou du *chien*. Aucun de ces peuples n'a autant de noms qu'il y a d'années dans le cycle : tous doivent par conséquent recourir à l'artifice de la correspondance des séries périodiques. Chez les Mexicains, ces séries sont de treize nombres et de quatre signes hiéroglyphiques ; chez les peuples de l'Asie, que nous venons de nommer, les séries ne renferment pas de chiffres ; elles sont formées tant par des signes qui correspondent aux douze constellations du zodiaque, que par les noms des éléments qui présentent dix termes, parce que chaque élément est considéré comme mâle ou femelle. L'esprit de ces méthodes est le même dans la chronologie des peuples américains et dans celle des peuples asiatiques : en jetant les yeux sur le tableau des années que nous avons tracé plus haut, on voit que l'avantage de la simplicité est même du côté des Mexicains. Le Japonais, pour désigner l'époque à laquelle un Daïri est monté sur le trône, ne dit pas que c'était dans l'année *ouma* (cheval), de la seconde période de douze ans ; il appelle la dix-neuvième année du cycle l'année *eau mâle, cheval*, placée entre les années *eau femelle, brebis*, et *métal femelle, serpent*. Pour se faire une idée nette de ces séries périodiques du calendrier japonais, il faut se rappeler que ce peuple, comme les Tibétains, compte cinq éléments ; savoir : le bois (*keno*), le feu (*fino*), la terre (*tsutsno*), le métal ou plomb (*kanno*), et l'eau (*midsno*),

Chaque élément est mâle ou femelle, selon que l'on ajoute les syllabes *je* ou *to*, distinction qui était aussi en usage chez les Égyptiens¹. Pour distinguer les soixante années du cycle, les Japonais combinent les dix éléments ou principes terrestres avec les douze signes du zodiaque, appelés les principes célestes. Nous ne rapporterons ici que les deux premières indictions que renferme le cycle² japonais.

- | | |
|---|-------------------------------------|
| 1. <i>Kino je ne</i> (rat). | 12. <i>Kino to j</i> (porc). |
| 2. <i>Kino to us</i> (bœuf). | 13. <i>Fino je ne</i> . |
| 3. <i>Fino je torra</i> (tigre). | 14. <i>Fino to us</i> . |
| 4. <i>Fino to ov</i> (lièvre). | 15. <i>Tsutsno je torra</i> . |
| 5. <i>Tsutsno je tats</i> (crocodile
ou dragon). | 16. <i>Tsutsno to ov</i> . |
| 6. <i>Tsutsno to mi</i> (serpent). | 17. <i>Kanno je tats</i> . |
| 7. <i>Kanno je uma</i> (cheval). | 18. <i>Kanno to mi</i> . |
| 8. <i>Kanno to tsitsuse</i> (bre-
bis). | 19. <i>Midsno je uma</i> . |
| 9. <i>Midsno je sar</i> (singe). | 20. <i>Midsno to tsitsuse</i> . |
| 10. <i>Midsno to torri</i> (poule). | 21. <i>Kino to sar</i> . |
| 11. <i>Kino je in</i> (chien). | 22. <i>Kino to torri</i> . |
| | 23. <i>Fino je in</i> . |
| | 24. <i>Fino to j</i> . |

Dans le calendrier mexicain, chacune des quatre indictions de treize ans commence avec un signe différent; dans le calendrier japonais, chaque période de douze ans est présidée par un des cinq éléments mâles. De même que, chez les Mexicains, le quatrième terme de la série des nombres, *nahui*, ne peut correspondre,

1. Seneca, *Quæst. nat.*, lib. III, ch. XIV.

2. Kæmpfer, *Hist. du Japon*, 1729, t. I, p. 137, tab. xv.

en cinquante-deux ans, qu'une seule fois au second terme de la série des signes, *acatl*; chez les Japonais, dans un cycle de soixante ans, un des cinq éléments mâles ne peut se trouver placé qu'une seule fois auprès d'un des signes du zodiaque. Le tableau suivant, qui renferme quatorze années mexicaines et japonaises, servira à mettre dans le plus grand jour l'analogie qu'offrent les calendriers des peuples du Mexique et de l'Asie orientale.

NOMBRE DES ANNÉES.	CYCLE DES JAPONAIS.	CYCLE DES MEXICAINS.
	Soient $\alpha, \alpha', \beta, \beta', \gamma, \gamma'$... les éléments mâles et femelles, et a, b, c ... les signes célestes, et nous aurons :	Soient $\alpha, \beta, \gamma, \delta$... les quatre signes des années, et a, b, c ... les treize noms des chiffres, et nous aurons :
1.	$\alpha, a.$	$a, \alpha.$
2.	$\alpha' b.$	$b, \beta.$
3.	$\beta, c.$	$c, \gamma.$
4.	$\beta', d.$	$d, \delta.$
5.	$\gamma, e.$	$e, \alpha.$
6.	$\gamma', f.$	$f, \beta.$
7.	$\delta, g.$	$g, \gamma.$
8.	$\delta', h.$	$h, \delta.$
9.	$\epsilon, i.$	$i, \alpha.$
10.	$\epsilon', k.$	$k, \beta.$
11.	$\alpha, l.$	$l, \gamma.$
12.	$\alpha', m.$	$m, \delta.$
13.	$\beta, a.$	$n, \alpha.$
14.	$\beta', b.$	$a, \beta.$

L'usage des séries périodiques se retrouve aussi en Chine, où dix *can* combinés avec douze *tchi* servent à désigner les jours ou les années des périodes de soixante jours ou de soixante années¹. Chez les Japonais, les Chinois et les peuples du Mexique, les séries périodiques ne peuvent servir qu'à caractériser cinquante-deux ou soixante ans. Les Tibétains, au contraire, ont tellement compliqué l'artifice des séries, qu'ils ont des noms pour cent quatre-vingt-douze et même pour deux cent cinquante-deux ans. En désignant, par exemple, l'époque mémorable à laquelle le grand lhama *Kan-ka-gnimbò* réunit, avec le consentement de l'empereur de la Chine, les pouvoirs ecclésiastique et séculier², l'habitant de Lhassa cite l'année *feu mâle, oiseau (me po cia)*, du quatorzième cycle écoulé depuis le déluge. Il compte quinze éléments; savoir : cinq du genre masculin, cinq du genre féminin, et cinq neutres. En combinant ces quinze éléments avec les douze signes du zodiaque, et en ne nommant les premières douze années du cycle que d'après les signes célestes, sans ajouter aucun élément, il obtient des dénominations pour $12 \times 15 + 12 =$ cent quatre-vingt-douze années. En ajoutant enfin soixante années désignées par la combinaison de dix éléments mâles et femelles avec douze signes du zodiaque, il trouve son grand cycle de deux cent cinquante-deux ans. Soient *a, b, c...* les signes du zodiaque, $\alpha, \beta, \gamma...$ les éléments neutres,

1. *Observ. astr. du P. Souciet*, publiées par le P. Gaubil, t. I, p. 26; t. II, p. 475.

2. Georgi, *Alph. Tibet.*, p. 346.

α' , β' , γ' ... les éléments mâles, et α'' , β'' , γ'' ... les éléments femelles, on aura : 1° pour les premiers douze ans, a , b , c , d ...; 2° pour les années 13—72, αa , αb , αc ...; βa , βb , βc ...; γa , γb , γc ...; 3° pour les années 73—132 $\alpha' a$, $\alpha' b$, $\alpha' c$...; $\beta' a$, $\beta' b$...; 4° pour les années 132—192, $\alpha'' a$, $\alpha'' b$, $\alpha'' c$...; $\beta'' a$, $\beta'' b$, $\beta'' c$...; 5° pour les années 193—252, $\alpha' a$, $\alpha'' b$, $\beta' c$, $\beta'' d$, $\gamma' e$, $\gamma'' f$, $\delta' g$, $\delta'' h$, $\epsilon' i$, $\epsilon'' k$; $\alpha' l$, $\alpha'' m$, $\beta' a$, $\beta'' a$, $\gamma' b'$, $\gamma'' b$ Les *Tzihi-chen*, ou calculateurs publics de Lhassa⁴, allèguent, en faveur de la chronologie tibétaine, que, les années de même nom ne revenant à peu près que tous les deux siècles, la date d'un événement historique est fixée, lors même que le cycle n'est pas indiqué. L'incertitude est plus grande chez les Japonais et chez les Mexicains, où les mêmes noms se retrouvent tous les soixante ou cinquante-deux ans. On peut être surpris que les Tibétains, qui, depuis la plus haute antiquité, se servent des mêmes chiffres et du même système de numération que les Hindoux, n'aient pas abandonné la méthode compliquée des séries périodiques. Cette méthode tire son origine des rêveries astrologiques : elle n'aurait dû être employée que par des peuples qui, comme les Aztèques et les Toltèques, trouvaient de la difficulté à exprimer des nombres très-considérables, et dont les annales étaient écrites en caractères hiéroglyphiques.

Nous venons de voir que les Mexicains, les Japonais, les Tibétains et plusieurs autres nations de l'Asie

4. Georgi, *Alph. Tibet.*, p. 469.

centrale, ont suivi le même système dans la division des grands cycles et dans la dénomination des années qui les composent. Il nous reste à examiner un fait qui intéresse plus directement l'histoire des migrations des peuples, et qui paraît avoir échappé jusqu'ici aux recherches des savants. Je crois pouvoir prouver qu'une grande partie des noms par lesquels les Mexicains désignaient les vingt jours de leurs mois, sont ceux des signes d'un zodiaque usité depuis la plus haute antiquité chez les peuples de l'Asie orientale. Pour faire voir que cette assertion est moins hasardée qu'elle ne le paraît d'abord, je vais réunir dans un seul tableau, 1° les noms des hiéroglyphes mexicains, tels qu'ils nous ont été transmis par tous les auteurs du xvi^e siècle; 2° les noms des douze signes du zodiaque tartare, tibétain et japonais; 3° les noms des *nakchatras*, ou maisons lunaires du calendrier des Hindoux. J'ose me flatter que ceux de mes lecteurs qui auront examiné attentivement ce tableau comparatif s'intéresseront aux discussions dans lesquelles nous devons entrer sur les premières divisions du zodiaque.*

SIGNES DU ZODIAQUE.					HIÉROGLYPHES DES JOURS DU CALENDRIER MEXICAIN.	NAKCHATRAS OU MAISONS LUNAIRES DES HINDOUX.
HINDOUX GRECS ET PEUPLES OCCIDENTAUX.	TARTARES MANTCHOUX.	JAPONAIS.	TIBÉTAINS.			
Verseau.	Singueri.	Ne.	Tchip, rat, chat.	Atl, eau.	(Le Malava est un monstre marin).	
Capricorne.	Ouker.	Ous.	Lang, bœuf.	Cipactli, monstre marin.		
Sagittaire.	Pars.	Torra.	Tah, tigre.	Ocelotl, tigre.		
Scorpion.	Taoulai.	Ov.	Io, lièvre.	Tochtli, lièvre.		
Balance.	Lon.	Tats.	Brou, dragon.	Cohuatl, serpent.	Serpent.	
Vierge.	Mogaï.	Mi.	Proul, serpent.	(Acatl, canne).	Canne.	
Lion.	Morin.	Ouma.	Tha, cheval.	(Tecpatl, silex, couteau).	Rasoir.	
Cancer.	Koin.	Tsitsouse.	Lon, bouc.	(Ollin, chemin du soleil).	Traces des pieds de Vichnou.	
Gémeaux.	Petchi.	Sar.	Prehou, singe.	Ozomatli, singe.	Singe.	
Taureau.	Tukia.	Torri.	Tcha, oiseau.	Quauhtli, oiseau.		
Bélier.	Nokai.	In.	Ky, chien.	Itzcuintli, chien.	Queue de chien.	
Poisson.	Gacai.	Y.	Pab, porc.	(Calli, maison).	Maison.	

Depuis les temps les plus reculés, les peuples de l'Asie connaissaient deux divisions de l'écliptique, l'une en vingt-sept ou vingt-huit maisons ou préfectures lunaires, l'autre en douze parties. C'est à tort qu'on a avancé que cette dernière division ne se trouvait que chez les Égyptiens. Les monuments les plus anciens de la littérature indienne, les ouvrages de Calidas et d'Amarsinh, font mention à la fois des douze signes du zodiaque et des vingt-sept *campagnes de la lune*. D'après ce que nous savons sur les communications qui, plusieurs milliers d'années avant notre ère, ont eu lieu entre les peuples de l'Éthiopie, de la haute Égypte et de l'Hindoustan, il n'est pas permis de regarder comme appartenant exclusivement aux Égyptiens tout ce que ces derniers ont transmis aux peuples de la Grèce.

La division de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit maisons lunaires, est probablement¹ plus ancienne que la division en douze parties, qui se rapporte au mouvement annuel du soleil. Des phénomènes qui se répètent toutes les lunaisons dans le même ordre, fixent bien plus l'attention des hommes que des changements de position dont le cycle n'est achevé que dans l'espace d'un an. La lune étant presque placée, dans chaque lunaison, près des mêmes étoiles, il paraît naturel qu'on ait donné des noms particuliers aux vingt-sept ou vingt-huit constellations qu'elle parcourt dans une révolution synodique. Peu à peu les noms de

1. Le Gentil, vol. I, p. 261.

ces constellations ont passé aux jours lunaires mêmes, et cette liaison apparente entre le signe et le jour est devenue la base principale des calculs chimériques de l'astrologie.

En examinant attentivement les noms que les *nakchatras*, ou hôtelleries lunaires, portent dans l'Hindoustan, on y reconnaît non-seulement presque tous les noms du zodiaque tartare et tibétain, mais aussi ceux de plusieurs constellations qui sont identiques avec les signes du zodiaque grec. Chaque *nakchatras* a $13^{\circ} 20'$, et $2 \frac{1}{4}$ *nakchatras* correspondent à un de nos signes. Le tableau suivant rend assez probable que le zodiaque solaire a tiré son origine du zodiaque lunaire, et que les douze signes du premier ont été choisis en grande partie parmi les vingt-sept *nakchatras*.

MAISONS LUNAIRES.	SIGNES (DODECATEMORIA) DU ZODIAQUE.
<i>Rat.</i> <i>Gazelle.</i> <i>Flèche, arc.</i> <i>Queue de lion.</i> <i>Fléau de balance.</i> <i>Serpent.</i> <i>Cheval.</i> <i>Chèvre.</i> <i>Singe.</i> <i>Aigle.</i> <i>Queue de chien.</i> <i>Poisson.</i>	<i>Rat, verseau.</i> <i>Bœuf, capricorne.</i> <i>Tigre, sagittaire.</i> <i>Lion.</i> <i>Dragon, balance.</i> <i>Serpent, vierge.</i> <i>Cheval.</i> <i>Brebis, cancer.</i> <i>Singe, gémeaux.</i> <i>Oiseau, taureau.</i> <i>Chien, bélier.</i> <i>Pourceau, poisson,</i>

Dans le ciel arabe, le baudrier d'Orion est désigné sous le nom de fléau de balance, *Micân*; et il paraît d'autant plus remarquable qu'une station lunaire des Hindoux porte la même dénomination, que, depuis la découverte du zodiaque de Tentyra, on a élevé des doutes sur l'ancienneté de la constellation de la balance. On ne saurait nier que les signes qui composent le zodiaque égyptien, chaldéen et grec, sont connus dans l'Inde depuis les temps les plus reculés; et il est probable que, lorsque Jules-César ajouta la balance au zodiaque romain, il le fit suivant les conseils de l'astronome Sosigènes¹ qui, né en Égypte, ne pouvait pas ignorer les divisions de l'écliptique usitées dans l'Orient. On n'a pas besoin², d'ailleurs, de jeter des doutes sur la haute antiquité du signe de la balance, pour infirmer l'hypothèse hasardée d'après laquelle un temple de la haute Égypte a été construit plus de quatre mille ans avant notre ère.

Frappé de l'analogie qui existe entre les dénominations des nakchatras et celles de plusieurs signes du zodiaque tibétain et grec, j'ai examiné si les constellations qui portent le même nom répondaient aux mêmes points du ciel. Cette correspondance n'a pas lieu, soit que l'on suppose que le premier nakchatras, connu sous la dénomination de cheval, est le cheval tibétain, et par conséquent le lion du zodiaque grec,

1. Buttman, dans Ideler, *Hist. Unt.*, p. 372-378.

2. Voyez un savant Mémoire de M. Visconti, inséré dans la traduction d'*Hérodote* de M. Larcher (2^e édit.), t. II, p. 576; et Visconti, *Miscell. di Museo Pio-Clementino*, t. VI, p. 25, note c.

soit que l'on admette, avec MM. Jones et Colbrooke¹, que l'origine des nakchatras est placée dans le signe du bélier qui est le chien du zodiaque tibétain. Cette dernière hypothèse n'offrirait quelque probabilité que dans le cas où les hôtelleries lunaires auraient été comptées *contre l'ordre des signes* : alors les six nakchatras, désignés par les noms de *deux faces*, de *trois empreintes des pieds de Vichnou*, de *la queue du lion*, du *feston de feuilles*, de *la flèche* et de *la tête de gazelle*, auraient représenté nos signes gémeaux, écrevisse, lion, vierge, sagittaire et capricorne. Mais dans aucune des suppositions que nous venons d'indiquer, la balance, le lion et le bélier ne se trouvent placés dans l'éloignement réciproque qui leur convient. D'après les savantes recherches des membres de la société de Calcutta, les nakchatras *aswini*, cheval; *pushia*, flèche, et *mula*, queue de lion, répondent à α du bélier, δ de l'écrevisse, et γ du scorpion du zodiaque grec, ou au chien, à la brebis et au lièvre du zodiaque tartare et tibétain.

Il peut paraître extraordinaire, au premier abord, qu'en formant des vingt-sept ou vingt-huit signes du zodiaque lunaire les douze signes du zodiaque solaire, les peuples aient conservé les noms d'un grand nombre de constellations, sans avoir égard à leur position absolue et à l'ordre dans lequel elles se suivent; mais il ne faut pas en conclure que l'analogie frappante qu'offrent douze nakchatras avec autant de signes du zodiaque tibétain et grec soit purement accidentelle.

1. *Asiat. Res.*, t. IX, p. 418.

Comme les dénominations des maisons lunaires ont passé peu à peu aux jours mêmes, on conçoit qu'elles étaient devenues familières au peuple qui ignorait sans doute la position des étoiles dont se composent les divisions de l'écliptique. Il se pourrait que des nations, retombées dans la barbarie, n'eussent conservé qu'une réminiscence confuse des noms des nakchatras, et qu'en réformant leur calendrier, elles eussent choisi parmi ces noms ceux des signes du zodiaque solaire, sans suivre l'ordre anciennement adopté. Il se pourrait aussi, et j'incline à donner la préférence à cette dernière opinion, que le zodiaque, composé de douze signes, eût tiré son origine d'un ancien zodiaque lunaire, dans lequel les nakchatras étaient placés selon un ordre plus analogue à celui que nous remarquons aujourd'hui dans les *dodecatemoria* des peuples du Tibet et de la Tartarie. En effet, les divisions de l'écliptique, que Sir William Jones, Colbrooke et Sonnerat ont fait connaître, diffèrent essentiellement entre eux. La flèche qui, selon un auteur indien, est le huitième nakchatras, n'est que le vingt-troisième d'après un autre auteur. Nous verrons même plus bas, en parlant d'un bas-relief romain décrit par Bianchini, que dans l'Orient il existait jadis des zodiaques solaires qui avaient les mêmes signes, mais placés dans un ordre différent. De plus, le retour du soleil des tropiques vers l'équateur, et le phénomène de l'égale durée des jours et des nuits, devaient engager les hommes à faire de grands changements aux figures des nakchatras, lorsqu'ils en employèrent une partie pour former le zodiaque solaire.

Cette liaison intime entre les hôtelleries lunaires et les signes du zodiaque se manifeste encore dans les noms que les Hindoux donnent aux mois et aux années. Ces noms, d'après les recherches curieuses de M. Davis¹, ne sont pas ceux des *dodecatemoria* du zodiaque solaire; ils sont tirés des nakchatras mêmes, chaque mois portant le nom de la maison lunaire dans laquelle la pleine lune a lieu. Nous avons vu plus haut qu'au Tibet, en Chine et chez les peuples tartares, chaque année des cinq indictions du grand cycle porte le nom d'un des douze animaux du zodiaque solaire. Chez les Hindoux, les années prennent le nom du nakchatras dans lequel se trouve Jupiter à son lever héliaque. C'est ainsi qu'*aswini* (cheval) ou *magha* (maison) sont les noms d'une année, d'un mois et d'un *ti'thi* ou jour lunaire, comme au Mexique les signes *tochtli* (lapin) ou *calli* (maison) président à la fois à l'année, à la demi-lunaison et au jour.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations que la division de l'écliptique en douze signes a tiré probablement son origine de la division en vingt-sept ou vingt-huit maisons lunaires, et que le zodiaque solaire a été primitivement un zodiaque lunaire, chaque pleine lune étant à peu près éloignée de la précédente de deux nakchatras et un quart, ou de $13^{\circ} 20'$. C'est ainsi que la plus ancienne astronomie des peuples se trouve liée aux seuls mouvements de la lune. S'il arrive que les douze signes du zodiaque portent des

1. On the cycle of sixty years. *Asiat. Res.*, vol. III, p. 217-261.

noms qui diffèrent totalement de ceux des nakchatras, il ne faut pas en conclure que les étoiles mêmes aient été distribuées d'après une double division. Dans l'Asie orientale, le zodiaque en douze signes n'a été pendant longtemps qu'une division abstraite¹, tandis que le zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit nakchatras était seul un véritable zodiaque étoilé. J'ai cru devoir insister sur la liaison intime qui existe entre les deux divisions de l'écliptique, pour faire voir que l'une et l'autre peuvent avoir donné naissance aux signes du zodiaque mexicain.

Examinons d'abord l'analogie qu'offrent les dénominations des jours mexicains avec celles des signes du zodiaque tibétain, chinois, tartare et mongol. Cette analogie est frappante dans les huit hiéroglyphes appelés *atl*, *cipactli*, *ocelotl*, *tochtli*, *cohuatl*, *quauhtli*, *ozomatli* et *itzcuintli*.

Atl, eau, est indiqué souvent par un hiéroglyphe dont les lignes parallèles et ondulées rappellent le signe que nous employons pour désigner le verseau. Le premier *tse* ou catastérisme du zodiaque chinois, le rat (*chou*) se trouve aussi fréquemment représenté sous la figure de l'eau². Lors du règne de l'empereur Tchouen-hiu, il y eut un grand déluge; et le signe céleste hiuen-hiao, qui, par sa position, répond à notre verseau, est le symbole de ce règne. Ainsi, observe le père Souciet dans ses Recherches sur les cycles et les

1. Bailly, *Astr. ind.*, p. 5; *Astr. mod.*, t. III, p. 301.

2. *Obs. math. du P. Souciet*, publiées par le P. Gaubil, t. III, p. 33.

zodiaques, la Chine et l'Europe s'accordent à représenter, sous des dénominations différentes, le signe que nous nommons *amphora* ou *aquarius*. Chez les peuples occidentaux, l'eau qui sort du vase de l'*aquarius* (χύσις ὕδατος) formait aussi une constellation particulière (ὕδωρ), à laquelle appartenait les belles étoiles *Fomahand* et *Deneb kaitos*, comme le prouvent¹ plusieurs passages d'Aratus, de Geminus et du Scholiaste de Germanicus.

Cipactli est un animal marin². Cet hiéroglyphe présente une analogie frappante avec le capricorne que les Hindoux et d'autres peuples de l'Asie appellent *monstre marin*. Le signe mexicain indique un animal fabuleux, un cétacé dont le front est armé d'une corne. Gomera et Torquemada³ l'appellent *espadarte*, nom par lequel les Espagnols désignent le narval dont la grande dent est connue sous le nom de *corne de licorne*. Boturini a pris cette corne pour un harpon, et traduit faussement *cipactli* par *serpent armé de harpons*. Comme ce signe ne représente pas un animal réel, il est assez naturel que sa forme varie plus que celle des autres signes. Quelquefois la corne paraît un prolongement du museau, comme dans le fameux poisson *oxyrinque*, représenté à la place du poisson austral sous le ventre du capricorne, dans quelques planisphères⁴ in-

1. Ideler, *Sternnamen*, p. 497.

2. Gama, *Descr. histor. y cronol. de dos Piedras* (Mexico, 1792), p. 27 et 100.

3. *Conquista*, fol. cxix, *Mon. ind.*, t. III, p. 223.

4. *Philos. transact.*, 1772, p. 353.

diens : d'autres fois la corne manque entièrement. En jetant les yeux sur des figures faites d'après des dessins et des reliefs très-anciens, on voit combien Valadès, Boturini et Clavigero ont eu tort de représenter le premier hiéroglyphe des jours mexicains comme un requin ou un lézard. Dans le manuscrit du musée Borgia, la tête de *Cipactli* ressemble à celle d'un crocodile; et ce même nom de crocodile est donné par Sonnerat au dixième signe du zodiaque indien qui est notre capricorne.

D'ailleurs l'idée de l'animal marin *cipactli* se trouve liée, dans la mythologie mexicaine, à l'histoire d'un homme qui, lors de la destruction du quatrième soleil, après avoir longtemps nagé dans les eaux, se sauva seul en atteignant la cime de la montagne de Colhuacan. Nous avons fait observer plus haut que le Noé des Aztèques, appelé communément Coxcox, porte aussi le nom de *Teo-Cipactli*, dans lequel le mot *dieu* ou *divin* est ajouté à celui du signe *cipactli*. En jetant les yeux sur le zodiaque des peuples de l'Asie, nous trouvons que le capricorne des Hindoux est le poisson fabuleux *maharan* ou *souro*¹, célèbre par ses exploits et représenté, depuis la plus haute antiquité, comme un monstre marin à tête de gazelle. Comme les habitants de l'Inde, de même que les Mexicains, indiquent souvent les *nakchatras* (maisons lunaires, et les *laque-nons* (dodecatemoria) par les seules têtes des animaux

1. Sonnerat, *Voyage aux Indes*, t. I, p. 310. — Bailly, *Astr. ind.*, p. 210.

qui composent les zodiaques lunaire et solaire, il ne faut pas être surpris que les peuples occidentaux aient transformé le *mahara* en capricorne (*αἰγόκερως*), et qu'Aratus, Ptolémée et le persan Kazwini, ne lui donnent pas même une queue de poisson. Un animal qui, après avoir longtemps habité les eaux, prend la forme d'une gazelle et gravit les montagnes, rappelle à des peuples, dont l'imagination inquiète saisit les rapports les plus éloignés, les traditions antiques de Menou, de Noé, et ces Deucalions célèbres parmi les Scythes et les Thessaliens. Il est vrai que, d'après Germanicus, Deucalion, que l'on peut considérer comme le Coxcox ou le Teo-Cipactli de la mythologie mexicaine, était placé, non dans le signe du capricorne, mais dans le signe qui le suit immédiatement, dans celui du verseau (*ὑδροχόος*); cette circonstance n'a cependant rien qui puisse nous surprendre : elle confirme plutôt l'opinion ingénieuse de M. Bailly sur l'ancienne liaison des trois signes des poissons, du verseau et du capricorne, ou poisson-gazelle¹.

Ocelotl, tigre, le jaguar (*felis onça*) des régions chaudes du Mexique; *tochtli*, lièvre; *ozomatli*, singe femelle, *itzcuintli*, chien; *cohuatl*, serpent; *quauhtli*, oiseau, sont des catastérismes qui se trouvent, sous les mêmes noms, dans le zodiaque tartare et tibétain. Dans l'astronomie chinoise, le lièvre ne désigne pas seulement le quatrième *tse*, ou signe du zodiaque; la lune, depuis l'époque reculée du règne d'Yao, était

1. *Astr. moderne*, t. III, p. 297.

figurée comme un disque dans lequel un lièvre¹, assis sur ses pieds de derrière, tourne un bâton dans un vase, comme s'il était occupé à faire du beurre ; idée puérile qui peut avoir pris naissance dans les steppes de la Tartarie, où abondent les lièvres, et qui sont habitées par des peuples pasteurs. Le singe mexicain, *ozomatli*, répond au *heou* des Chinois², au *petchi* des Mantchoux, et au *prehou* des Tibétains, trois noms qui désignent le même animal. Procyon paraît être le singe *hanuan*, si connu dans la mythologie des Hindoux ; et la position de cet astre, placé sur une même ligne avec les gémeaux et le pôle de l'écliptique, répond très-bien à la place qu'occupe le singe dans le zodiaque tartare, entre l'écrevisse et le taureau. Des singes se trouvent aussi dans le ciel des Arabes : ce sont des étoiles de la constellation du grand chien, appelées *El-kurûd*³ dans le catalogue de Kazwini. J'entre dans ces détails sur le signe *ozomatli*, parce qu'un animal de la zone torride, placé parmi les constellations des peuples mongols, mantchoux, aztèques et toltèques, est un point très-important, non seulement pour l'histoire de l'astronomie, mais aussi pour celle des migrations des peuples.

Le signe *itzcuintli*, chien, répond à l'avant-dernier signe du zodiaque tartare, au *ky* des Tibétains, au *nokaï* des Mantchoux, et à l'*in* des Japonais. Le père Gaubil nous apprend que le *chien* du zodiaque tartare

1. Grosier, *Hist. génér. de la Chine*, t. I, p. 444.

2. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, p. 47.

3. Ideler, *Sternnamen*, p. 238, 248, 413.

est notre dodécatémorion du *bélier*, et il est très-remarquable que, d'après Le Gentil, chez les Hindoux, quoique ce peuple ne connaisse pas la série des signes qui commence par le rat, le *bélier* est remplacé quelquefois par un *chien marron*. De même, chez les Mexicains, *itzcuintli* désigne le chien sauvage : car celui qui est domestique s'appelait *techichi*. Le Mexique abondait jadis en quadrupèdes¹ carnassiers qui tenaient à la fois du chien et du loup, et que Hernandez ne nous a fait connaître qu'imparfaitement. La race de ces animaux connus sous les noms de *xo-loitzcuintli*, *itzcuintepotzotli*, *tepeitzcuintli*, n'est vraisemblablement pas entièrement détruite : mais il est probable qu'ils se sont retirés dans les forêts les plus désertes et les plus éloignées : car, dans la partie du pays que j'ai parcourue, je n'ai jamais entendu parler d'un chien marron. Le Gentil² et Bailly ont été induits en erreur, lorsqu'ils ont avancé que le mot *mècha*, qui désigne notre bélier, signifie un *chien marron*. Ce mot de la langue sanskrite est le nom vulgaire du bélier : on le trouve employé³ d'une manière très-poétique par un auteur indien qui décrit le combat de deux guerriers, en disant « que par leurs têtes c'étaient deux *mècha* (béliers); par leurs bras, deux éléphants; par leurs pieds, deux nobles coursiers. »

Le tableau suivant réunit les signes du zodiaque tartare avec ceux des jours du calendrier mexicain :

1. Voyez mes *Tableaux de la nature*.
2. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 247.
3. Observation de M. de Chézy.

ZODIAQUE DES TARTARES-MANTCHOUX.	ZODIAQUE DES MEXICAINS.
<i>Pars</i> , tigre. <i>Taoulai</i> , lièvre. <i>Mogai</i> , serpent. <i>Petchi</i> , singe. <i>Nokai</i> , chien. <i>Tukia</i> , oiseau, poule.	<i>Ocelottl</i> , tigre. <i>Tochtli</i> , lièvre, lapin. <i>Cohuatl</i> , serpent. <i>Ozomatli</i> , singe. <i>Itzcuintli</i> , chien. <i>Quauhtli</i> , oiseau, aigle.

Sans rappeler les hiéroglyphes eau (*atl*), et monstre marin (*cipactli*), qui offrent une analogie frappante avec les catastérismes du verseau et du capricorne, les six signes du zodiaque tartare, retrouvés dans le calendrier mexicain, suffisent pour rendre extrêmement probable que les peuples des deux continents ont puisé dans une source commune leurs idées astrologiques. Ces traits de ressemblance sur lesquels nous insistons, ne sont pas tirés de peintures informes ou allégoriques, susceptibles d'être interprétées selon la nature des hypothèses que l'on désire faire valoir. Si l'on consulte les ouvrages composés, au commencement de la conquête, par des auteurs espagnols ou indiens qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un zodiaque tartare, l'on verra qu'au Mexique, depuis le VII^e siècle de notre ère, les jours s'appelaient *tigre*, *chien*, *singe*, *lièvre* ou *lapin*, comme, dans toute l'Asie orientale, les années portent encore les mêmes noms en tibétain,

en tartare-mantchou, en mogol, en kalmouk, en chinois, en japonais, en coréen, dans les langues du Tonquin et de la Cochinchine ¹.

On conçoit que des nations qui n'ont jamais eu de rapports entre elles, divisent également l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit parties, et donnent à chaque jour lunaire le nom des étoiles près desquelles la lune se trouve placée dans son mouvement progressif de l'ouest à l'est. Il paraît très-naturel aussi que des peuples chasseurs ou pasteurs désignent ces constellations et ces jours lunaires, par les noms des animaux qui sont l'objet constant de leurs affections ou de leurs craintes. Le ciel des hordes nomades se trouvera peuplé de chiens, de cerfs, de taureaux et de loups, sans qu'on doive en conclure que ces hordes ont jadis fait partie d'un même peuple. Il ne faut pas confondre des traits de ressemblance purement accidentels, ou naissant d'une identité de position, avec ceux qui attestent une origine commune ou d'anciennes communications.

Mais les zodiaques tartare et mexicain ne renferment pas seulement les animaux propres aux climats que ces peuples habitent aujourd'hui; on y trouve aussi des tigres et des singes. Ces deux animaux sont inconnus sur les plateaux de l'Asie centrale et orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide que celle qui règne vers l'ouest sous la même latitude. Les Tibétains, les Mo-

1. Souciet, t. II, p. 438.

gols, les Mantchoux et les Kalmouks, ont donc reçu d'un pays plus méridional le zodiaque que l'on appelle trop exclusivement le cycle tartare. Les Toltèques, les Tlascaltèques, ont reflué du nord vers le sud : nous connaissons des monuments aztèques jusqu'aux rives du Gila, entre les 33° et 34° de latitude nord. L'histoire nous montre les Toltèques venant de régions plus septentrionales encore. Ces colons, sortis d'Aztlan, n'arrivaient pas comme des hordes barbares : tout annonçait chez eux les restes d'une ancienne civilisation. Les noms imposés aux villes qu'ils construisaient étaient les noms des lieux qu'habitaient leurs ancêtres : leurs lois, leurs annales, leur chronologie, l'ordre de leurs sacrifices, étaient modelés sur les connaissances qu'ils avaient acquises dans leur première patrie. Or, les singes et les tigres qui figurent parmi les hiéroglyphes des jours et dans la tradition mexicaine des *quatre âges* ou *destructions du soleil*, n'habitent pas la partie septentrionale de la Nouvelle-Espagne et les côtes nord-ouest de l'Amérique. Par conséquent les signes *ozomatli* et *ocelotl* rendent singulièrement probable que les zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mogols des Tibétains, et de tant d'autres peuples qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent.

Les mansions lunaires des Hindoux, dans lesquelles nous trouvons aussi un singe, un serpent, une queue de chien et la tête d'une gazelle ou d'un monstre marin, offrent encore d'autres signes dont les noms

rappellent ceux de *calli*, *acatl*, *tecpatl* et *ollin* du calendrier mexicain.

NAKCHATRAS INDIENS.	SIGNES MEXICAINS.
<p><i>Magha</i>, maison.</p> <p><i>Venou</i>, canne.</p> <p><i>Critica</i>, rasoir.</p> <p>(<i>Sravana</i>, trois empreintes de pieds.)</p>	<p><i>Calli</i>, maison.</p> <p><i>Acatl</i>, canne.</p> <p><i>Tecpatl</i>, silex, couteau de pierre.</p> <p>(<i>Ollin</i>, mouvement du soleil, figuré par trois empreintes de pieds.)</p>

Nous observerons d'abord que le mot aztèque *calli* a la même signification que le *kuala* ou *kolla*¹ des Wogouls qui habitent les rives du Kama et de l'Irtisch, comme *atel* (eau) en aztèque, et *itels* (rivière) en vilèle, rappellent les mots *atl*, *atelch*, *etel* ou *idel* (rivière) dans la langue des Tartares Mogols, Tschermises et Tschouwasses². La dénomination de *calli*, maison, désigne très-bien une station ou hôtellerie lunaire (en arabe, *menâzil el kamar*), un lieu de repos. C'est ainsi que, parmi les nakchatras indiens, outre les *maisons* (*magha* et *punarvasu*), on trouve aussi des *bois de lit* et des *couchettes*.

1. Vater, *Amer. Bevölker*, p. 460.

2. Engel, *Ungar. Gesch.*, t. I, p. 346, 364. — Georgi, *Reisen*, t. II, p. 904. — Thwroc, *Chron. Hungaror*, p. 49.

Le signe mexicain *acatl*, canne, est généralement figuré comme deux roseaux liés ensemble. Mais la pierre trouvée à Mexico en 1790, et qui offre les hiéroglyphes des jours, représente le signe *acatl* d'une manière très-différente. On y reconnaît un faisceau de joncs, ou une gerbe de maïs renfermée dans un vase. Nous rappellerons à cette occasion que, dans la première période de treize jours de l'année tochtli, le signe *acatl* est constamment accompagné de *Cinteotl*, qui est la *déesse du maïs*, Cérès, la divinité qui préside à l'agriculture. Chez les peuples occidentaux, Cérès est placée dans le cinquième dodécatémorion : on trouve même des zodiaques très-anciens, dans lesquels un faisceau d'épis¹ remplit toute la place que devaient occuper Cérès, Isis, Astrée ou Érigone, dans le signe des moissons et des vendanges. C'est ainsi que, depuis une haute antiquité, chez les peuples les plus éloignés, nous trouvons les mêmes idées, les mêmes symboles, la même tendance à ramener les phénomènes physiques à l'influence mystérieuse des astres.

L'hiéroglyphe mexicain *tecpatl* indique une pierre tranchante de forme ovale, allongée vers ses deux extrémités, semblable à celles dont on se servait comme d'un couteau ou que l'on attachait au bout d'une pique. Ce signe rappelle le *critica*, ou couteau tranchant du zodiaque lunaire des Hindoux. Sur la grande pierre que représente la planche placée au commencement de ce chapitre, l'hiéroglyphe *tecpatl* est figuré d'une

1. Ideler, *Sternnamen*, p. 172.

manière qui diffère un peu de la forme que l'on donne ordinairement à cet instrument. Le silex est percé au centre, et l'ouverture paraît destinée à recevoir la main du guerrier qui se sert de cette arme à deux pointes. On sait que les Américains avaient un art particulier pour percer les pierres les plus dures et pour les travailler par frottement. J'ai rapporté de l'Amérique méridionale, et j'ai déposé au musée de Berlin, un anneau d'obsidienne qui a servi de bracelet à une jeune fille et qui forme un cylindre creux de près de sept centimètres d'ouverture, de quatre centimètres de hauteur, et dont l'épaisseur n'est pas de trois millimètres. On a de la peine à concevoir comment une masse vitreuse et fragile a pu être réduite à l'état d'une lame si mince. Le *tecpatl* diffère d'ailleurs de l'obsidienne, substance que les Mexicains appelaient *iztli*; on confond, sous la dénomination de *tecpatl*, les jades, les hornstein et le silex pyromaque.

Le signe *ollin*, ou *ollin tonatiuh*, préside, dans le commencement du cycle de cinquante-deux ans, au dix-septième jour du premier mois. L'explication de ce signe a beaucoup embarrassé les moines espagnols qui, dépourvus des connaissances les plus élémentaires de l'astronomie, ont fait connaître le calendrier mexicain. Les auteurs indiens traduisent *ollin* par *mouvements du soleil*. Lorsqu'ils trouvent ajouté le nombre *nahui*, ils rendent *nahui ollin* par les mots *soleil (tonatiuh) dans ses quatre mouvements*. Le signe *ollin* est figuré de trois manières : tantôt comme deux rubans entrelacés, ou plutôt comme deux portions



de courbes qui se croisent et qui ont trois inflexions sensibles à leurs sommets ; tantôt comme le disque solaire entouré de quatre carrés, qui renferme les hiéroglyphes des nombres *un* (*ce*) et *quatre* (*nahui*) ; tantôt comme *trois empreintes de pieds*. Les quatre carrés faisaient allusion, comme nous l'exposerons plus bas, à la fameuse tradition des quatre âges ou quatre destructions du monde, arrivées les jours *4 tigre, nahui ocelotl* ; *4 vent, nahui Ehecatl* ; *4 pluie, nahui quiahuitl* ; et *4 eau, nahui atl*, dans les années *ce acatl, 1 canne* ; *ce tecpatl, 1 silex* ; et *ce calli, 1 maison*. A ces mêmes jours répondaient à peu près les solstices, les équinoxes et les passages du soleil par le zénith de la ville de Ténochtitlan.

La représentation du signe *ollin* par trois *xocpalli*, ou *empreintes de pieds*, telle qu'on la trouve souvent dans les manuscrits conservés au Vatican et dans le *Codex Borgianus*, fol. 47, n° 210, est remarquable par l'analogie qu'elle offre en apparence avec *sravana*, ou *les trois empreintes des pieds de Vichnou*, une des mansions du zodiaque lunaire des Hindoux. Dans le calendrier mexicain, les trois empreintes indiquent ou les traces du soleil dans son passage par l'équateur et dans son mouvement vers les deux tropiques, ou les trois positions du soleil au zénith, dans l'équateur et dans un des solstices. Il serait possible que le zodiaque lunaire des Hindoux renfermât quelque signe qui, comme celui de la balance, eût rapport à la marche du soleil. Nous avons vu que le zodiaque de vingt-huit signes peut avoir été transformé peu à peu en un zo-



diacque de douze mansions de la pleine lune, et que quelques nakchatras peuvent avoir changé de dénomination, depuis que, par la connaissance du mouvement annuel du soleil, le *zodiaque des pleines lunes* est devenu un véritable *zodiaque solaire*. Crichna, l'Apollon des Hindoux, n'est en effet autre chose que Vichnou, sous la forme du soleil qui est adoré plus particulièrement sous le nom de dieu *Soûrya*. Malgré cette analogie d'idées et de signes, nous pensons que les trois empreintes qui forment le vingt-troisième nakchatras *sravana*, n'ont qu'une ressemblance accidentelle avec les trois vestiges de pieds qui représentent le signe *ollin*. M. de Chézy, qui réunit une connaissance profonde du persan à celle de la langue sanskrite, observe que le *sravana* du zodiaque indien fait allusion à une légende très-célèbre parmi les Hindoux, et consignée dans la plupart de leurs livres sacrés, particulièrement dans le *Bhagavat-Poûrânam*. Vichnou, voulant punir l'orgueil d'un géant qui se croyait aussi puissant que les dieux, se présente devant lui sous la forme d'un nain : il le prie de lui accorder, dans son vaste empire, l'espace qu'il pourrait embrasser par trois de ses pas. Le géant accorde la prière en souriant ; mais aussitôt le nain grandit si prodigieusement, qu'en deux pas il mesure l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre. Comme il demande, au troisième pas, où il pourrait placer son pied, le géant reconnaît le dieu Vichnou, et se prosterne devant lui. Cette fable explique si bien la figure du nakchatras *sravana*, qu'il serait difficile d'admettre que ce signe soit lié à celui de *ollin*, comme

cipactli et le Noé mexicain, *Teo-Cipactli*, sont liés à la constellation du *capricorne* et à celle de *Deucalion*, placée anciennement dans le verseau.

Nous venons de développer les rapports qui existent entre les signes dont sont composés les différents zodiaques de l'Inde, du Tibet et de la Tartarie, et les hiéroglyphes des jours et des années du calendrier mexicain. Nous avons trouvé que, parmi ces rapports, les plus frappants et les plus nombreux sont ceux que présente le cycle des douze animaux, que nous avons désigné sous le nom de zodiaque tartare et tibétain. Pour terminer une discussion dont les résultats sont si importants pour l'histoire des anciennes communications des peuples, il nous reste à examiner de plus près ce dernier zodiaque, et à prouver que, dans le système de l'astrologie asiatique avec laquelle l'astrologie mexicaine paraît avoir une origine commune, les douze signes des zodiaques président non-seulement aux mois, mais aussi aux années, aux jours, aux heures, et même aux parties les plus petites des heures.

Lorsqu'on considère que les peuples de l'Asie orientale emploient à la fois des divisions de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit, en douze et en vingt-quatre parties, et que les mêmes signes du zodiaque solaire y portent des dénominations et souvent des figures entièrement différentes, on est tenté de croire que cette multiplicité de signes doit produire une confusion extrême dans les limites assignées aux constellations zodiacales. Chez les Hindoux, par exemple, nous

trouvons, outre les nakchatras ou mansions lunaires, douze *laquenons* dont les noms sont les mêmes que ceux des signes du zodiaque grec et égyptien. Les Chinois divisent l'écliptique de trois manières, savoir : en vingt-huit nakchatras qu'ils appellent *che* ou *eul-che-po-sieou*¹; en douze *tse* qui répondent à nos signes mais qui portent des noms en partie mystiques, en partie empruntés aux productions du pays, comme *grande splendeur, vide profond, queue et tête de caille*²; et en vingt-quatre *tsieki*. Les dénominations de ces *tsieki*, ou *demi-tse*, sont relatives au climat et aux variations de la température³. Les Chinois ont, en outre, deux autres cycles de douze signes : celui des *tchi* et celui des *animaux*, dont les noms sont identiques avec ceux des cycles tibétain et tartare : sept *che* répondent à trois *tse*, comme six *tsieki* répondent à trois *tchi* et à trois *animaux célestes*. Le cycle de ces douze animaux chinois, parmi lesquels nous avons trouvé le singe, le tigre, le rat (symbole de l'eau), le chien, l'oiseau, le serpent, et le lièvre du calendrier mexicain, donne les noms au cycle de douze ans comme à la petite période de douze jours. On se sert des douze animaux, dit le P. Gaubil⁴, pour marquer les douze lunes de l'année, les douze heures du jour et de la nuit, et les douze signes célestes. Mais toutes ces divisions en douze parties désignées par différents

1. Souciet et Gaubil, t. III, p. 80.

2. *Loc. cit.*, t. III, p. 98.

3. *Loc. cit.*, t. III, p. 94. — Bailly, *Astr. ind.*, p. 96.

4. Souciet, t. II, p. 156 et 174.

noms ne sont, dans l'est de l'Asie, que des divisions abstraites ou imaginaires : elles servent pour rappeler à l'esprit le mouvement du soleil dans l'écliptique ; le véritable zodiaque étoilé, comme l'a très-bien observé M. Bailly¹, et, comme cela est confirmé par les recherches plus récentes de MM. Jones et Colbrooke, consiste dans les vingt-huit mansions lunaires. Il est vrai qu'on dit en Chine que le soleil *entre dans le singe et le lièvre*, comme nous disons qu'il entre dans les gémeaux ou dans le scorpion ; mais les Chinois, les Hindoux et les Tartares ne distribuent les étoiles que d'après le système des nakchatras. La division du zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit parties, connue depuis l'Yemen jusqu'au plateau de Turfan et à la Cochinchine, appartient, avec la petite période de sept jours, aux monuments les plus anciens de l'astronomie.

Partout où l'on observe à la fois plusieurs divisions de l'écliptique qui diffèrent, non par le nombre des castérismes, mais par leurs dénominations, comme les *tse*, les *tchi* et les *animaux célestes* des Chinois, des Tibétains et des Tartares, cette multiplicité de signes est probablement due à un mélange de plusieurs nations qui ont été subjuguées les unes par les autres. Les effets de ce mélange, ceux de l'influence exercée par les vainqueurs sur les peuples vaincus, se manifestent surtout dans la partie nord-est de l'Asie, dont les langues, malgré le grand nombre de racines mogoles et

1. Bailly, *Astr. ind.*, p. 5.

tartares qu'elles renferment, diffèrent si essentiellement¹ entre elles qu'elles semblent se refuser à toute classification méthodique. A mesure que l'on s'éloigne du Tibet et de l'Hindoustan, on voit s'évanouir le type uniforme des institutions civiles, celui des connaissances et du culte. Or, si les hordes de la Sibérie orientale, chez lesquelles les dogmes du Bouddhisme ont évidemment pénétré, paraissent cependant ne tenir que par de faibles liens aux peuples civilisés de l'Asie australe, pourrions-nous être surpris que, dans le nouveau continent, auprès de quelques traits d'analogie dans les traditions, dans la chronologie et le style des monuments, on découvre un si grand nombre de dissemblances frappantes? Lorsque des peuples d'origine tartare ou mogole, transplantés sur des rives étrangères, mêlés aux hordes indigènes de l'Amérique sont parvenus à se frayer péniblement une route vers la civilisation, leurs langues, leur mythologie, leurs divisions des temps, tout prend un caractère d'individualité qui efface, pour ainsi dire, le type primitif de leur physionomie nationale.

En effet, au lieu des cycles de soixante ans, des années divisées en douze mois et des petites périodes de sept jours, usitées chez les peuples d'Asie, nous trouvons chez les Mexicains des cycles de cinquante-deux ans, des années de dix-huit mois, dont chacun de vingt jours, des demi-décades et des demi-lunaisons de treize jours. Le système des séries périodiques, dont

1. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 533 et 560.

les termes correspondants servent à désigner les dates des jours et des années, est le même dans les deux continents; une grande partie des signes qui composent les séries dans le calendrier mexicain, sont empruntés du zodiaque des peuples du Tibet et de la Tartarie; mais ni leur nombre ni l'ordre dans lequel ils se succèdent, ne sont ceux que l'on observe en Asie.

Le zodiaque tartare ne commence pas, comme celui des Hindoux, par le chien qui correspond à notre signe du bélier, mais par le rat qui représente le verseau¹. Ce même zodiaque a en outre la particularité frappante que les *animaux célestes* sont comptés contre l'ordre des signes : au lieu de placer ces derniers dans celui qui est marqué par le mouvement du soleil dans l'écliptique d'occident en orient, les Tibétains, les Chinois, les Japonais et les Tartares comptent les signes dans l'ordre suivant : *rat* ou verseau, *bœuf* ou capricorne, *tigre* ou sagittaire, *lièvre* ou scorpion, etc. Cette habitude bizarre a peut-être sa cause dans la circonstance que les douze constellations zodiacales, lors de leur passage par le méridien, président aux différentes heures du jour et de la nuit. Comme elles participent au mouvement général de la sphère céleste de l'est à l'ouest, on les a rangées dans l'ordre selon lequel elles se lèvent ou se couchent les unes après les autres.

Dans le calendrier mexicain, les signes des jours,

1. Souciet, t. II, p. 436. Bailly, *Astr. ind.*, p. 242. Langlès, *Notes du Voyage de Thunberg*, p. 349.

qui sont identiques avec les signes du cycle tartare, ceux du chien, du singe, du tigre ou du lièvre, sont placés de manière qu'on n'y reconnaît aucune analogie de position relative. *Cipactli*, que nous avons prouvé plus haut être le *poisson-gazelle*, est le premier catastérisme, comme le capricorne paraît l'avoir été chez les Égyptiens ¹. Il règne parmi les signes mexicains à peu près l'ordre suivant : *cipactli*, *cohuatl*, *tochtli*, *itzcuintli*, *ozomatli* et *ocelotl*; ou, en substituant les noms de nos signes : capricorne, vierge, scorpion, bélier, gémeaux et sagittaire. Cette dissemblance dans la distribution des signes serait-elle purement apparente, et tiendrait-elle à une cause analogue à celle qui, selon le témoignage d'Hérodote et de Dion Cassius ², a fait nommer chez tous les peuples de l'Orient les jours de la semaine d'après les planètes, placées dans un ordre très-différent de celui que leur assigne l'astronomie des Hindoux, des Égyptiens et des Grecs ? En considérant le nombre des termes qui composent la série des heures et celle des hiéroglyphes mexicains, on reconnaît que cette hypothèse n'est pas admissible.

Nous avons développé plus haut, en parlant de l'analogie que l'on observe entre les noms de plusieurs mansions lunaires et ceux des signes du zodiaque solaire, comment l'ordre primitif des catastérismes peut être changé, lorsque des peuples, replongés dans

1. *Fragmentum ex Gazophylacio Card. Barberini* (Kircheri *Oedipus*, 1653, t. III, p. 460).

2. Dio Cassius, lib. XXXVII, ch. XIX (ed. Fabric., 1750, t. I, p. 424). Hérodote, lib. II, ch. LXXXIX (ed. Wesseling, 1763, p. 105).

la barbarie, cherchent, d'après une réminiscence obscure, à rétablir le système de leur chronologie. Quoique la supposition de ces changements se présente d'elle-même, nous ne sommes cependant pas forcés de l'admettre pour expliquer la dissemblance qu'offre la position des mêmes signes dans les zodiaques tartare et mexicain. Les Hindoux conservent plusieurs divisions de l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit nakchatras, dont les noms sont en grande partie les mêmes, sans être placés dans le même ordre. Un monument antique, que Bianchini a fait connaître au commencement du dernier siècle, prouve qu'il existait dans l'Orient des zodiaques solaires dans lesquels on retrouve les catastérismes tartares du cheval, du chien, du lièvre, du dragon et de l'oiseau, rangés de manière que le chien répond au taureau, et non au bélier du zodiaque grec, et que le chien et le lièvre sont séparés non par quatre, mais seulement par deux signes. Or, si dans l'Asie les mêmes nakchatras et les mêmes dodécatémorions n'ont pas toujours suivi le même ordre dans les différents zodiaques lunaires et solaires, il ne faut pas être surpris de la transposition des signes que nous observons dans le cycle des hiéroglyphes du jour chez les Mexicains. Il se pourrait même que cette transposition fût purement apparente, et qu'elle nous parût réelle, parce que nous ne pouvons comparer le calendrier toltèque et mexicain qu'aux cycles que nous trouvons aujourd'hui chez les Tartares et les Tibétains. Peut-être d'autres peuples de l'Asie orientale ont-ils commu-

niqué leur zodiaque à ces hordes guerrières qui, depuis le VII^e siècle, ont inondé le Mexique. Peut-être, en parcourant le plateau de l'Asie centrale, en examinant plus attentivement les restes de civilisation conservés dans la petite Bukharie, au Turfan, ou près des ruines de Karacorum, l'ancienne capitale de l'empire des Monghols, les voyageurs découvriront-ils un jour cette même série de signes que renferme le zodiaque des Mexicains.

Le monument astronomique dont Bianchini adressa un dessin à l'Académie, est un fragment de marbre conservé au Vatican, et trouvé à Rome en 1705. Nous nous proposons ici de l'examiner avec un soin particulier, parce qu'il nous paraît propre à jeter du jour sur les divisions de l'écliptique usitées au Mexique et dans l'Asie orientale. Il offre, dans cinq zones concentriques, les figures des planètes, les decans, les castérismes du zodiaque grec, répétés deux fois, et les signes d'un autre zodiaque qui a la plus grande analogie avec celui des peuples tartares. On peut être surpris que Fontenelle, Bailly, Dupuis et d'autres savants qui ont écrit sur l'origine des zodiaques, aient pris ce bas-relief pour un ouvrage égyptien¹. D'après l'observation d'un savant illustre, M. Visconti, le style des figures qui représentent les planètes prouve évidemment qu'il a été sculpté du temps des Césars.

1. *Hist. de l'Acad. des Sciences*, 1708, t. I, p. 440. Bailly, *Hist. de l'Astr. anc.*, p. 493 et 504. Dupuis, *Origine des cultes*, t. I, p. 180. Hager, *Illustraz. d'uno zodiaco orientale*, 1811, p. 45.

On reconnaît, dans ce monument mutilé, parmi les signes de la zone intérieure, un cheval, une écrevisse, un serpent, un chien qui tient un peu du loup, un lièvre, deux oiseaux dont un paraît placé vis-à-vis d'un serpent, et deux quadrupèdes, l'un à longue queue, et l'autre à cornes de chèvre. Comme les catastérismes du zodiaque grec sont rapprochés un à un de ceux du zodiaque inconnu, on voit que le cheval et le lièvre répondent, comme dans les dodécatémorions tartares, à nos signes du lion et du scorpion. Le tableau suivant présente l'ordre dans lequel les catastérismes se trouvent placés dans le planisphère de Bianchini. J'ai ajouté les signes du cycle tartare dont nous avons trouvé des vestiges chez les peuples du nouveau continent.

ZODIAQUE DE BIANCHINI.		CYCLE TARTARE.
ZONE EXTÉRIEURE.	ZONE INTÉRIEURE.	
Sagittaire.	<i>Oiseau.</i>	Tigre.
Scorpion.	Lièvre.	Lièvre.
Balance.	<i>Chèvre.</i>	Dragon.
<i>Vierge.</i>	<i>Animal à longue</i>	
	<i>queue.</i>	Serpent.
<i>Lion.</i>	Cheval.	Cheval.
Cancer.	Cancer.	Brebis.
Gémeaux.	Serpent.	Singe.
Taureau.	Chien ou loup.	Poule.
Bélier.	<i>Oiseau.</i>	Chien.
<i>Poisson.</i>	Cochon.
<i>Verseau.</i>	Rat.
<i>Capricorne.</i>	Bœuf.

On a imprimé en *italique* les noms des animaux qui sont trop mutilés pour qu'on les reconnaisse avec certitude : on a distingué de la même manière les catastérismes de la sphère grecque qui manquent entièrement, mais qu'il est facile de suppléer. J'ai rangé ces derniers, *contre l'ordre des signes*, d'après l'usage des peuples tartares. Il est assez remarquable que, dans ce monument curieux, les planètes et les decans, dont les derniers seuls sont figurés dans le style égyptien avec des têtes ou des masques d'animaux, se trouvent placés dans des directions contraires. Quoique, dans les deux zones qui représentent le zodiaque grec, il y ait quatre signes répétés sous les mêmes formes, on ne peut en conclure que les autres étaient également identiques. Il serait surtout à désirer que les gémeaux et Pan ou le capricorne eussent été conservés dans les deux zones ; car le sculpteur paraît avoir eu l'intention de réunir les zodiaques des différents peuples, et les formes hétérogènes ¹ données aux mêmes catastérismes chez les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs. Les gémeaux sont représentés par deux figures que M. Bailly a cru être de sexe différent, et dont l'une tient une massue et l'autre une lyre. C'est sous cette même forme que ce signe est décrit dans l'*Astronomicon* d'Hygin ² ; c'est ainsi qu'il est désigné dans des

1. Eratosthenis *Cataster.*, ed. Schaubach, 1795, p. 21. Hygin, *Poeticon astr.*, lib. II, c. xxviii ; lib. III, c. xxvii (*Auctores mythographi latini*, ed. van Staveren, 1742, t. II, p. 481-528).

2. Lib. III, c. xxi (*Auct. mythograph.*, t. II, p. 523). Du Choul, *Discours de la religion des anciens Romains*, 1556, p. 180. Ideler, *Sternnamen*, p. 151.

vers sanscrits du poète Sripeti : le couple *mithouna*, dit cet auteur hindou, est formé d'une fille qui joue du vina, et d'un jeune homme qui brandit une massue. »

Le zodiaque inférieur ne renferme, comme celui des Tibétains, des Chinois et des Tartares, que des animaux, de vrais ζώδια. Dans la sphère grecque, la moitié des signes est formée d'animaux que l'on retrouve dans la nature; l'autre moitié est composée de figures humaines et d'êtres fabuleux ou allégoriques. La balance, ζυγός ou λίτρα, est tenue tantôt par les pinces χηλαί du scorpion¹, tantôt par une figure mâle, comme dans le planisphère de Bianchini et dans le zodiaque indien, tantôt par la vierge qui, dans ce cas, prend le nom d'Astrée ou de Δίκη. Les signes des mansions lunaires, ou les hiéroglyphes des jours du calendrier mexicain, présentent à la fois des animaux et des objets inanimés. Si l'on adopte l'idée ingénieuse de M. Hager, d'après laquelle la pierre sacrée, rapportée par Michaux des bords du Tigre, est un ancien zodiaque, on reconnaîtra que, chez les Chaldéens, la série des véritables ζώδια était aussi interrompue par des autels, des tours et des maisons². Ce dernier fait favorise l'hypothèse que les dodécatémorions doivent leur origine aux maisons ou hôtelleries lunaires. La même pierre semble offrir une autre analogie. Dans le cycle tartare, le tigre cor-

1. Manil, lib. I, v. 609.

2. *Illustrazione d'uno Zod. orientale*, cap. VIII, p. 39, tav. 2.

respond au sagittaire, indiqué souvent par une simple flèche. Dans le zodiaque décrit par M. Hager, on reconnaît, outre le loup ou chien marron, et le capricorne ou poisson-gazelle, une flèche qui représente le fleuve du Tigre. Cette analogie est purement accidentelle, car le nom du fleuve n'a rien de commun avec celui que porte l'animal tigre dans les langues de l'Orient.

Lorsqu'on se rappelle que le zodiaque qui renferme un chien, un lièvre et un singe appartient exclusivement à l'Asie orientale, et que de là il a vraisemblablement passé en Amérique, on est surpris de voir qu'on en ait eu connaissance à Rome dans les premiers siècles de notre ère, époque à laquelle le planisphère de Bianchini a été sculpté. Les astrologues ou Chaldéens, établis en Grèce et en Italie, communiquaient sans doute avec ceux de l'Asie : ces communications devaient être d'autant plus fréquentes et plus étendues que l'astrologie était plus en vogue chez les peuples et à la cour des Césars. Sur huit signes qui sont reconnaissables dans le planisphère de Bianchini, il n'y en a qu'un seul, le cancer, qui n'appartienne pas au zodiaque tartare. Le lièvre qui se trouve chez les Tibétains et les Mexicains est un peu haut de jambes, mais sa place dans le scorpion le caractérise suffisamment. J'ignore pourquoi M. Bailly a pris le chien ou le loup pour un cochon. Ce dernier animal se trouve cependant aussi dans le zodiaque tartare ; il correspond au signe des poissons de la sphère grecque ; et, ce qui est très-remarquable, dans les planisphères du temple de Ten-

tyra on voit deux fois, près de ce même signe¹, une figure qui tient un cochon dans sa main. Le monument décrit par Bianchini est d'autant plus intéressant que, dans aucun ouvrage d'astronomie, grec ou latin, pas même dans les saturnales de Macrobius, écrites du temps de Théodose, on ne reconnaît les traces de ce cycle d'animaux, dont les Monghols, et d'autres hordes tartares qui ont dévasté l'Europe, ont fait, sans doute, usage dans leur chronologie, et que nous n'avons cependant appris à bien connaître que par nos communications avec la Chine et le Japon. Il est étrange que l'éloquent historien de l'Académie, Fontenelle, n'ait pas reconnu que les rêveries astrologiques sont intimement liées aux premières notions de l'astronomie, et qu'elles peuvent servir à répandre du jour sur les anciennes communications des peuples. « Le monument, dit-il, sur lequel Bianchini a désiré des renseignements, appartient à l'histoire des folies des hommes, et l'Académie a quelque chose de mieux à faire que de s'occuper de ce genre de recherches. »

En réunissant maintenant ce que nous avons exposé sur les différentes divisions de l'écliptique, et sur les signes qui président, dans les deux continents, aux années, aux mois, aux jours et aux heures, nous trouvons les résultats suivants. Chez les peuples qui ont fixé leur attention sur la voûte étoilée du ciel, le zodiaque lunaire, divisé en vingt-sept ou vingt-huit mansions, est plus ancien que le zodiaque en douze

1. Denon, *Voyage*, pl. 130 et 132.

parties ; ce dernier, qui n'a d'abord été qu'un *zodiaque des pleines lunes*, est devenu plus tard un *zodiaque solaire*. Les noms des mois sont tantôt choisis parmi les mansions lunaires, comme chez les Hindoux ; tantôt ils sont ceux des dodécatémorions, comme dans l'année dionysienne. On dit encore, sur les rives du Gange : les mois *Flèche*, *Maison* ou *Tête d'Antilope*, comme, du temps de Ptolémée Philadelphie, on disait à Alexandrie : les mois *Didymon*, *Parthenon* et *Aegon*, mois des gémeaux, de la vierge et du capricorne¹. Une liaison intime s'observe entre les noms des dodécatémorions et ceux des nakchatras : chez plusieurs peuples, les derniers ont passé aux jours lunaires. Outre la division réelle de l'écliptique qui est une zone du ciel étoilé, il existe encore, et surtout dans l'Asie orientale, des divisions du temps que le soleil emploie pour revenir à peu près aux mêmes étoiles ou au même point de l'horizon. Ces cycles, composés généralement de douze ou de vingt-quatre parties, d'après le nombre des lunaisons ou demi-lunaisons écoulées, appartiennent plutôt à la chronologie qu'à l'astrognosie ; ils ne présentent qu'une division idéale de l'écliptique, dont chaque partie prend un nom et un signe particulier. Tels sont les animaux tartares, les *tse* et les *tsieki* des Chinois. Ces signes, qui ne mesurent que le temps et qui subdivisent les saisons, peuvent être inventés chez des peuples qui ne fixent point leur attention sur les étoiles. On aurait pu trouver un véritable zodiaque composé de douze signes qui prési-

1. Ideler, *Hist. Untersuch.* p. 264.

dent aux mois, et, par l'artifice des séries périodiques, aux années, aux jours et aux heures, dans la région basse du Pérou, là même où une couche épaisse de vapeurs dérobe aux habitants la vue des étoiles, sans leur cacher les disques de la lune et du soleil. Les signes du zodiaque idéal, dont la révolution complète (le cercle, *annulus*) forme une année, (*annus*, ἐνιαυτός), passent facilement aux constellations mêmes : dès lors, la *division du temps* devient une *division de l'espace*.

Nous ne discuterons point si le zodiaque des Hindoux, des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs n'a point aussi été originairement un cycle, dont les signes désignaient les variations du climat dans un pays sujet à des inondations périodiques. L'inégale étendue qu'occupent la vierge et le cancer et le manque de liaison que l'on observe entre les figures des dodécatémorions et les constellations extrazodiacales, semblent donner quelque probabilité à cette supposition. Nous voyons, en effet, qu'il est des peuples qui emploient à la fois plusieurs divisions de l'écliptique, et que les signes qui, chez une nation, appartiennent à des constellations, ne sont chez une autre que des divisions du temps. Peut-être existait-il jadis quelque région de l'Asie dans laquelle le cycle tartare des animaux célestes, que Bailly regarde comme le plus ancien des zodiaques, tandis que Dupuis s'efforce à le faire passer pour une table des paranatellons, était une division réelle des étoiles placées dans l'écliptique. Pour bien saisir les rapports qui, dès les temps les plus reculés,

se sont formés entre les peuples des deux continents, il ne faut pas perdre de vue la liaison intime qui existe entre le zodiaque imaginaire et le zodiaque réel, entre les cycles et les constellations de l'écliptique, entre les mansions et les divisions de l'orbite solaire.

Ce sont ces mêmes considérations sur le développement progressif de l'astrognosie, qui nous empêchent de décider si les hiéroglyphes des jours et des années du calendrier toltèque et aztèque, comme les *tse* et les *tchi* chinois, n'appartiennent qu'à un zodiaque imaginaire ou fictif, ou s'ils désignent des constellations zodiacales. Nous avons déjà observé plus haut que les grandes roues qui représentent le cycle de cinquante-deux ans, étaient entourées d'un serpent qui se mordait la queue, et dont les quatre replis marquaient les quatre indictions. Les hiéroglyphes étant disposés par séries périodiques de quatre termes, et les intervalles qui séparent un repli de l'autre renfermant douze années, chaque nœud du serpent correspondait à un autre signe. Je pense que ces quatre nœuds, désignés par les catastérismes *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, faisaient allusion aux points des solstices et des équinoxes, ou à l'intersection des colures avec l'écliptique. La plus ancienne division du zodiaque, dit Albategnius¹, est celle en quatre parties. En effet, dans la première année du grand cycle des jours, *matlactli tochtli* (10 lapin), *chicuei acatl* (8 canne), *chicome calli* (7 maison), et *matlactli tecpactli* (11 silex), répon-

1. *De scientia stellarum*, cap. II (ed. Bonon, 1645, p. 3).

daient aux 22 décembre, 22 mars, 20 juin et 23 septembre. Ces jours s'éloignent très-peu des équinoxes et des solstices ; et, comme l'année mexicaine commençait au solstice d'hiver, de même que l'année des Chinois, il est assez naturel que, dans la série périodique des signes des années, le premier terme soit *tochtli*, quoique, dans la série des vingt signes des jours, *tochtli* soit précédé par *calli*.

Nous savons en outre, par les notions que Sigüenza a puisées dans les ouvrages d'Ixtilxochitl, que les quatre replis du serpent et les quatre catastérismes qui leur appartiennent indiquaient les quatre saisons, les quatre éléments et les points cardinaux. La terre était dédiée au lapin, et l'eau à la canne ; en traitant plus haut des signes de la nuit, nous avons vu que *Tepeyollotli*, une des divinités qui habitent les cavernes et *Cinteotl*, la déesse des moissons accompagnent les signes diurnes *lapin* et *canne*. Le sens de ces allégories est trop clair pour qu'elles aient besoin d'explication. Les quatre signes des équinoxes et des solstices, choisis dans une série de vingt signes, rappellent en outre les quatre étoiles royales, Aldebaran, Regulus, Antares et Fomahault, célèbres dans toute l'Asie, et présidant aux saisons. Dans le nouveau continent, les indictions du cycle de cinquante-deux ans forment pour ainsi dire les quatre saisons de la grande année, et les astrologues mexicains se plaisaient à voir présider chaque période de treize ans par un des quatre signes équinoxiaux ou solsticiaux.

Quoique, dans toutes les parties de l'empire mexi-

cain, on se servit des mêmes signes, et qu'on les rangeât dans le même ordre, on observe cependant quelque différence dans le choix du signe solsticial et équinoxial placé à la tête du *xiuhmolpilli*, ou *ligature* des années. Les habitants de Tezcuco commençaient la grande année par *acatl*; ceux de Téotihuacan, par *calli*; les Toltèques, par *tecpatl*. On a révoqué en doute si, chez ces mêmes peuples, malgré la différence que nous venons d'indiquer, le premier jour de l'an eut constamment le signe *cipactli* : mais les fragments de leurs annales historiques, conservés dans le musée de Boturini et dans la collection du père Pichardo, à Mexico, semblent indiquer que la variété des dates provient de l'époque à laquelle se faisait l'intercalation des treize jours, et non de la différente manière de marquer le commencement du cycle.

Nous ignorons si les vingt signes des jours mexicains sont les restes d'une ancienne division du zodiaque en vingt-huit mansions lunaires, ou si, avec les quatre signes de la nuit, dont les noms ne se retrouvent pas parmi ceux des jours, ils ont formé anciennement vingt-quatre catastérismes, comme les *tsieki* du zodiaque chinois. Peut-être avait-on placé entre les quatre signes équinoxiaux et solsticiaux un nombre égal de signes; peut-être le nombre de vingt ne dérive-t-il que d'une division de l'hémisphère visible en dix parties. Il est certain que cette même division a engagé les Mexicains à partager en dix-huit mois l'année de trois cent soixante jours, et qu'elle est devenue la base d'un système dont nous ne trouvons aucun

vestige dans l'ancien continent. J'incline à croire cependant que la division en dix-huit mois de vingt jours est postérieure à une autre en douze lunes de trente jours; car la méthode de faire présider chaque jour par un signe du zodiaque, et de déterminer le nombre des mois par le retour des séries périodiques, a dû se présenter plus tard que l'idée plus simple de diviser l'année d'après le nombre des lunaisons qu'elle renferme. Quoique en Asie il existe des divisions de l'écliptique en vingt-quatre *tsieki*¹ et en trente-six *decans*, ces divisions n'y ont pourtant pas donné lieu à des années de dix ou de quinze mois; et si l'antiquité nous en offre de quatre, de six ou de vingt-quatre mois, ces divisions ne tiennent pas à l'usage des séries périodiques, comme les dix-huit mois de l'année mexicaine, mais à l'importance attachée aux points équinoxiaux et solsticiaux, aux cycles de soixante jours, et à la durée des demi-lunaisons.

Nous avons rappelé plus haut que l'année mexicaine, comme celle des Égyptiens et des Perses, était composée de trois cent soixante jours, auxquels on ajoutait cinq jours épagomènes furtifs (*musteraka*), ou inutiles (*nemontemi*). Si les Mexicains n'avaient pas connu l'excès de la durée d'une révolution du soleil sur trois cent soixante-cinq jours, le commencement de leur année, comme celui de l'année vague des

1. Amiot, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, v. II, p. 164. Gaubil, *Traité de l'Astr. chinoise*, p. 32.

Égyptiens, aurait passé, à peu près en quatorze cent soixante ans, par toutes les saisons ou par tous les points de l'écliptique. Quatre siècles s'étaient écoulés depuis la réforme du calendrier mexicain, en 1091, jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les écrivains de ce temps affirment tous qu'à cette époque, le calendrier des Européens coïncidait, à peu de jours près, avec le calendrier aztèque : le calcul exact des éclipses de soleil marquées dans les annales mexicaines, a même rendu probable que la différence observée entre les deux calendriers provenait en entier de ce que le nôtre n'avait pas encore subi la correction grégorienne. Examinons maintenant quel était le mode d'intercalation par lequel les Mexicains parvenaient à éviter les erreurs de leur chronologie.

L'année mexicaine était solaire et non lunaire, le mode d'intercalation pouvait être d'une bien plus grande simplicité que celui employé par les Grecs et les Romains, avant l'introduction du *Merkidinus*. En jetant un coup d'œil général sur les intercalations usitées chez différents peuples, nous voyons que les uns laissent s'accumuler les heures jusqu'à ce qu'elles forment un jour entier, tandis que d'autres négligent l'intercalation jusqu'à ce que les heures excédantes forment une période qui égale une des grandes divisions de leur année. Le premier mode d'intercalation est celui de l'année julienne ; le second est celui des anciens Perses, qui ajoutaient, tous les cent vingt ans, à une année de douze mois, un mois entier de trente jours, et de manière que le mois intercalaire parcourût

toute l'année en 12×120 , ou quatorze cent quarante ans. Les Mexicains ont évidemment suivi le système des Perses : ils conservaient l'année vague jusqu'à ce que les heures excédantes formassent une demi-lunaison; ils intercalaient, par conséquent, treize jours toutes les *ligatures* ou cycles de cinquante-deux ans. Il en résultait, comme nous l'avons observé plus haut, que chaque ligature renfermait $\frac{18993}{13}$ ou quatorze cent soixante et une petites périodes de treize jours. L'année mexicaine commençait la première année de *xiuhmolpilli*, le jour qui correspond au 9 janvier du calendrier grégorien. La cinquième, la neuvième et la treizième année du cycle, le premier jour de l'an était le 8, le 7 et le 6 janvier : à chaque année du signe *tochtli*, les Mexicains perdaient un jour; et, par l'effet de cette *rétrogradation*, l'année *calli* de la quatrième indiction commençait le 27 décembre, et finissait au solstice d'hiver, le 21 décembre, en ne faisant pas entrer en ligne de compte les cinq jours inutiles ou complémentaires. Il en résulte que le dernier des *nemontemi*, appelé *cohuatl* (serpent), et regardé comme le jour le plus malheureux, parce qu'il n'appartient à aucune période de treize jours, tombe à la fin du cycle sur le 26 décembre, et que treize jours intercalaires ramènent le commencement de l'année au 9 janvier. Pour rendre plus clair ce que nous venons d'exposer, nous ajouterons ici le tableau des derniers vingt-cinq jours de la première année d'un cycle.

CALENDRIER GRÉGORIEN.		TONALPOHUALLI.		METZLAPOHUALLI.							
				SÉRIE DE TREIZE NOMBRES ET DE VINGT SIGNES DU JOUR.	SÉRIE DE NEUF SIGNES DE LA NUIT.						
DÉCEMBRE DE L'ANNÉE 4091.		ATEMOZTLI DE L'ANNÉE 2 ACATL.		27 ^e PÉRIODE DE TREIZE JOURS.	3 Cipactli.	Tepeyollotli.					
					4 Ehecatl.	Quiahuitl.					
					5 <i>Calli.</i>	<i>Tletl.</i>					
					6 Cuetzpalin.	Tecpatl.					
					7 Cohuatl.	Xochitl.					
					8 Miquiztli.	Cinteotl.					
					9 Mazatl.	Miquiztli.					
					10 <i>Tochtli.</i>	Atl.					
					11 Atl.	Tlazolteotl.					
					12 Itzcuintli.	Tepeyollotli.					
					13 Ozomatli.	Quiahuitl.					
					JANVIER DE 4092.		NEMONTEMI.		28 ^e PÉRIODE DE TREIZE JOURS.	1 Malinalli.	<i>Tletl.</i>
										2 <i>Acatl.</i>	Tecpatl.
										3 Ocelotl.	Xochitl.
										4 Quauhtli.	Cinteotl.
										5 Cozcaquauhtli.	Miquiztli.
6 Ollin.	Atl.										
7 <i>Tecpatl.</i>	Tlazolteotl.										
8 Quiahuitl.	Tepeyollotli.										
9 Xochitl.	Quiahuitl.										
10 Cipactli.										
11 Ehecatl.										
12 <i>Calli.</i>										
13 Cuetzpalin.										
TITITL DE L'ANNÉE 3 TECPATL				1 ^{re} PÉRIODE DE 13 J.						1 Cohuatl.
										1 Cipactli.	<i>Tletl.</i>
										2 Ehecatl.	Tecpatl.
					3 <i>Calli.</i>	Xochitl.					
					4 Cuetzpalin.	Cinteotl.					
					5 Cohuatl.	Miquiztli.					
					6 Miquiztli.	Atl.					
7 Mazatl.	Tlazolteotl.										

L'intercalation de treize jours donnait lieu à la grande fête séculaire appelée *xiuhmolpia* ou *toxiuhmolpilia* (ligature de nos années), et décrite par tous les historiens de la conquête. Les Mexicains croyaient, d'après une prédiction très-ancienne, que la fin du monde arriverait à la fin d'un cycle de cinquante-deux ans ; que le soleil ne reparaitrait plus sur l'horizon, et que les hommes seraient dévorés par des génies mal-faisants et d'une figure hideuse, connus sous le nom de *Tzitzimimes*. Cette croyance tenait sans doute à la tradition toltèque des *quatre âges*, d'après laquelle la terre avait déjà subi quatre grandes révolutions, dont trois étaient arrivées à la fin d'un cycle. Le peuple passait dans une profonde consternation les cinq jours épagomènes qui précédaient le *xiuhmolpia* : le cinquième jour, le feu sacré était éteint dans les temples, par ordre du *teoteuctli*, ou grand-prêtre ; dans les couvents, dont le nombre était aussi considérable à Ténochtitlan qu'il l'est depuis les temps les plus reculés au Tibet et au Japon, les religieux ou *tlamacazquis* se livraient à la prière ; à l'approche de la nuit, personne n'osait allumer du feu dans sa maison ; on brisait les vases d'argile, on déchirait ses habits, on détruisait ce qu'on possédait de plus précieux, parce que tout paraissait inutile au moment terrible du dernier jour. Par une superstition bizarre, les femmes enceintes devenaient des objets d'épouvante pour les hommes ; on leur cachait la figure sous des masques faits de papier d'*agave* ; on les enfermait même dans les magasins de maïs, parce qu'on était persuadé que si le cata-

clysme avait lieu, les femmes transformées en tigres se joindraient aux génies malfaisants (*tzitzimimes*) pour se venger de l'injustice des hommes¹.

C'était dans la soirée du dernier jour des *nemontemi* qui est présidé par le signe du *serpent*, que commençait la fête du *feu nouveau*. Les prêtres prenaient les vêtements de leurs dieux, et, suivis d'une immense foule de peuple, ils allaient, en procession solennelle, à la montagne de Huixachtecatl², située à deux lieues de Mexico, entre Iztapallapan et Culhuacan. Cette marche lugubre s'appelait la *marche des dieux*, *teone-nemi*; dénomination qui rappelait aux Mexicains que les dieux quittaient leur ville et que peut-être ils ne les reverraient plus. Lorsqu'on était arrivé à la cime de la montagne porphyritique de Huixachtecatl, on attendait l'instant où les Pléiades occupaient le milieu du ciel, pour commencer l'épouvantable sacrifice dont nous parlerons plus loin, dans le chapitre des *Hiéroglyphes aztèques du manuscrit de Veletri*. Le cadavre de la victime restait étendu sur la terre, et l'instrument dont on se servait pour allumer le feu par frottement (*πυρραία* chez les Grecs, *tletlaxoni* chez les Mexicains) était placé dans la plaie même que le prêtre de Copulco, armé d'un couteau d'obsidienne, avait faite dans la poitrine du prisonnier destiné au sacrifice. Lorsque les parcelles de bois (*la harina del palillo*), détachées par le frottement rapide du cylindre, avaient pris feu, on

1. Torquemada, *de una Fiesta grandissima*, lib. X, c. xxxiii-xxxvi, t. II, p. 312 et 321. Acosta, lib. VI, c. II, p. 259.

2. *Vixachtla*, d'après Gomara, *Conquist.*, fol. 433 (a).

allumait un énorme bûcher qui avait été préparé d'avance pour recevoir le corps de la malheureuse victime. Le peuple jetait des cris de joie ; la lueur du bûcher pouvait être vue dans une grande partie de la vallée de Mexico, à cause de la hauteur de la montagne sur laquelle se faisait cette sanglante cérémonie. Tous ceux qui n'avaient pu suivre la procession étaient placés sur les terrasses des maisons, sur les sommets des téocallis, sur les collines qui s'élèvent au milieu du lac, les yeux fixés sur le lieu où devait paraître la flamme, présage certain de la bienveillance des dieux et de la conservation du genre humain pendant le cours d'un cycle nouveau. Des messagers, postés de distance en distance, et tenant des torches de bois de pin très-résineux, portaient le feu nouveau de village en village, jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues ; on le déposait partout dans les temples, d'où il était distribué dans les maisons des particuliers. Lorsqu'on voyait le soleil se lever sur l'horizon, l'allégresse redoublait, la procession retournait de la montagne d'Iztapalapan à la ville, et le peuple croyait voir rentrer ses dieux dans leur sanctuaire. Alors les femmes sortaient de leur prison : on se parait de nouveaux habits, et l'on employait les treize jours intercalaires à nettoyer les temples, à blanchir les murs et à renouveler les meubles, la vaisselle et tout ce qui sert à la vie domestique.

Cette fête séculaire, cette crainte de voir le cinquième soleil s'éteindre à l'époque du solstice d'hiver, semble offrir un nouveau trait d'analogie entre les

Mexicains et les habitants de l'Égypte. Achilles Tatius¹, dans son commentaire sur Aratus, nous a conservé la notice suivante, que Scaliger croit être empruntée de l'Octaétéride d'Eudoxe : « Les Égyptiens, lorsqu'ils voyaient descendre le soleil du cancer vers le capricorne et que les jours se raccourcissaient de plus en plus, avaient coutume de gémir, craignant que le soleil ne les abandonnât entièrement. Cette époque coïncidait avec la fête d'Isis; mais quand l'astre commençait à se montrer de nouveau, et que la durée des jours devenait plus grande, ils mettaient des habits blancs et se couronnaient de fleurs (λεῦχειμονήσαντες ἐστεφανηφόρησαν). » En lisant ce passage d'Achilles Tatius, on croit lire ce que Gomera et Torquemada rapportent de la fête du jubilé mexicain : de même² que, dans l'ouvrage de Sextus Empiricus³ contre les astrologues, on trouve pour ainsi dire décrite la figure symbolique que nous décrirons dans le chapitre des *Hiéroglyphes aztèques d'un manuscrit de Veletri*. Chez tous les peuples de la terre, les idées superstitieuses prennent la même forme au commencement et au déclin de la civilisation, et c'est à cause de cette analogie

1. Achill. Tat., *Isag. in Phœnom.*, ch. xxiii (Pelavius de *Doctr. tempor.*, 1703, t. III, p. lxxxv.) Scalig., *Adnot. ad Manil. Astron.*, lib. I, v. 69, p. 85. Voyez aussi la traduction des Lettres du comte Carli, t. I, p. 398, not. 1.

2. Dupuis, *Mém. explicatif du zodiaque*, 1806, p. 445.

3. Sext. Empir., *contra Mathem.*, lib. V (ed. Stephan., t. III, p. 187). Firmicus, lib. II, c. xxvii (ed. Ald. Manut., 1503, fol. cv). Origen., *contra Celsum*, lib. VIII, c. lv (ed. Delarue, 1733, t. I, p. 783).

qu'il est difficile de distinguer ce qui a été communiqué de nation à nation, et ce que les hommes ont puisé dans une source intérieure.

En parlant de la fête séculaire, le père Torquemada désigne l'instant du sacrifice d'une manière très-précise en apparence, mais qui renferme une contradiction réelle : « Lorsque la procession, dit-il, arrivait à la montagne d'Huixachtecatl, les prêtres attendaient qu'il fût minuit, ce qu'ils reconnaissaient par la position des Pléiades, qui, à cette heure, étaient montées au milieu du ciel (*estavan encumbradas en medio del cielo*) : car le temps du jubilé ou de la fête séculaire était venu quand ces étoiles se levaient au commencement de la nuit; ce qui, *pour l'horizon du Mexique, est généralement au mois de décembre*¹. » L'expression « lorsque les Pléiades se trouvent au milieu du ciel » signifie sans doute le passage de ces étoiles par le méridien, ou, ce qui est à peu près la même chose pour la latitude de Mexico, leur passage par le zénith. Or la dernière fête séculaire fut célébrée dans la sixième année du règne de Montezuma, et, à cette époque, la culmination des Pléiades avait lieu à minuit, en tenant compte de la précession des équinoxes, non au mois de décembre, mais le 8 novembre. Le 26 décembre, cette constellation se levait déjà à 3^h 23' avant le coucher du soleil, et son passage par le méridien était à 8^h 33' du soir. Ces circonstances sont naturellement les mêmes pour tous les lieux de la terre où l'on pourrait suppo-

1. Torquemada, t. III, p. 313 *b.* et 324 *a.*

ser que le calendrier mexicain a été formé; et si l'on remonte au premier sacrifice célébré à Tlalixco en 1091, ou aux migrations des Toltèques dans le vi^e siècle de notre ère, on trouve que, vers le solstice d'hiver, par l'effet de la précession des équinoxes, la culmination des Pléiades se rapproche davantage du coucher du soleil. Il est probable que les expressions « au moment de minuit, » et, « au milieu du ciel, » ne doivent pas être prises dans un sens très-précis. Le père Torquemada parle en général d'une manière si confuse du système de la chronologie des Mexicains, qu'on peut supposer qu'il a mal entendu presque tout ce que les Indiens lui ont rapporté des phénomènes astronomiques. Après avoir dit formellement que le cycle, et par conséquent l'année, finissait au mois de décembre, il admet que le jour de l'an est le 1^{er} février; et il ajoute qu'au solstice d'hiver, le soleil arrive à Mexico au point le *plus élevé* de sa course. Torquemada a réuni, avec la plus scrupuleuse exactitude, des noms, des traditions et des faits isolés; mais, dépourvu de toute critique, il se contredit lui-même chaque fois qu'il essaye à combiner ces faits, ou à juger de leurs rapports mutuels. Comme les Mexicains ne connaissaient pas l'usage des clepsydes, qui sont très-anciens¹ en Chaldée et en Chine, ils ne pouvaient pas indiquer avec précision le moment de minuit. D'ailleurs le coucher cosmique des Pléiades était aussi regardé, dans

1. Sext. Empir., pag. Stephan., 113. Lettre du père Du Croz, dans Souciet, *Observat.*, t. I, p. 245.

toute l'Asie, comme une indication du commencement de l'hiver¹. On chercherait en vain une exactitude rigoureuse dans des traditions populaires, qui peut-être avaient pris naissance dans des régions plus boréales, où le froid se fait sentir un mois avant le solstice.

Ce que nous venons de dire sur la constellation des Pléiades suffit d'ailleurs pour prouver combien quelques auteurs ont eu tort de regarder comme incertain si l'année commençait vers l'équinoxe du printemps ou vers le solstice d'hiver. Plus on s'éloigne de l'époque du 5 novembre, jour du lever acronique des Pléiades, moins il est possible qu'au milieu de la nuit où se faisait le sacrifice séculaire, les Mexicains aient vu cette constellation près du zénith². Cependant Torquemada, Léon et Betancourt ont cru que l'année commençait le 1^{er} ou le 2 février; Acosta et Clavigero, le 26 du même mois; Valadès et Alva Ixtlilxochitl, le 1^{er} et le 20 mars; Gemelli et Veytia, le 10 avril. Au XVI^e siècle, la culmination des Pléiades avait lieu le jour de l'équinoxe du printemps, 3^h 8' avant le coucher du soleil. Il est vrai que, d'après une ancienne tradition³, la disparition de cette constellation au lever du soleil marquait jadis le jour de l'équinoxe d'automne, ce qui suppose une observation faite trois mille ans avant notre ère; mais nous ne saurions admettre que les Mexicains avaient reçu leur chronologie d'un

1. Bailly, *Astr. mod.*, p. 477.

2. Gama, § 35, p. 52, note.

3. Plin., *Hist. Nat.*, lib. XVIII, c. xxv (ed. Harduin, 1741, t. II, p. 429).

peuple qui commençait l'année à l'entrée de l'automne. La concordance des dates, plusieurs phénomènes astronomiques, le témoignage des auteurs espagnols qui ont accumulé des matériaux sans connaître le véritable système du calendrier, tout parle pour le système de Gama. Je me contenterai de citer ici une seule de ces preuves. L'historiographe indien, Christoval del Castillo, dans un ouvrage manuscrit¹ écrit en mexicain et conservé à Mexico, affirme que les cinq jours complémentaires étaient ajoutés à la fin du mois *Atemoztli*, qui correspondait, d'après le témoignage unanime des auteurs indiens et espagnols, à notre mois de décembre. Torquemada dit en outre que la troisième fête du dieu de l'eau était célébrée au solstice d'hiver, qui a lieu vers la fin d'*Atemoztli*, et que le cycle finit au mois de décembre. Toutes ces circonstances s'accordent à placer les jours intercalaires peu de temps après le solstice d'hiver. La crainte de voir s'éteindre ou s'éloigner l'astre du jour, les idées de deuil et de joie exprimées dans la fête séculaire, se rapportent aussi bien à l'époque de l'accourcissement des jours qu'à celle de l'équinoxe. Il est vrai que c'était à l'entrée du printemps qu'à Rome le pontife prenait le feu nouveau sur l'autel de Vesta, et que les Perses célébraient les grandes fêtes du Neurouz; mais les motifs de ces fêtes étaient différents de ceux qui guidaient les Mexicains et les Égyptiens dans les fêtes solsticiales et isiaques.

J'ai exposé le système de l'intercalation, tel qu'on

1. *Manuscrit de Christoval*, cap. LXXI.

le voit indiqué dans les manuscrits mexicains, tel que l'ont adopté Siguenza, Clavigero, Carli et, longtemps avant eux, Boulanger et Freret. D'après ce système, la longueur de l'année est supposée de 365^j,25 : d'où il résulte que, depuis la réforme du calendrier en 1094 jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les Mexicains auraient dû se trouver en erreur de plus de trois jours. Or les recherches que Gama a faites sur les éclipses de soleil du 23 février 1477 et du 7 juin 1484, qui sont indiquées dans les annales hiéroglyphiques, sur plusieurs époques mémorables de la conquête, et sur les jours où, d'après les fastes mexicains, le soleil passe par le zénith de Ténochtlan, semblent prouver que cette erreur de trois jours n'avait pas lieu, et qu'au commencement du xvi^e siècle, comme nous l'avons observé plus haut, les dates du calendrier aztèque correspondaient mieux avec les jours des solstices et des équinoxes que celles du calendrier espagnol.

Sans connaître la longueur exacte de l'année, les Mexicains auraient pu rectifier de temps en temps leur calendrier, à mesure que des observations gnomoniques les avertissaient que, dans la première année du cycle, les équinoxes du printemps et de l'automne s'éloignaient de quelques jours du 7 *malinalli* et du 9 *cozcaquauhtli*. Les Péruviens du Couzco, dont l'année était lunaire, réglaient leur intercalation, non d'après l'ombre des gnomons, qu'ils mesuraient d'ailleurs très-assidûment, mais d'après des marques placées dans l'horizon pour désigner les points où le soleil se levait et se couchait le jour des solstices et des équinoxes.

Une intercalation périodique et exacte, comme celle que les Persans ont connue depuis le xi^e siècle, est sans doute préférable à ces changements brusques que l'on désigne sous le nom de *réformes* du calendrier; mais une nation qui, depuis des siècles, emploierait un mode d'intercalation très-imparfait, pourrait cependant conserver l'accord entre son calendrier et celui des peuples les plus policés, si, conduite par l'observation directe des phénomènes célestes, elle changeait de temps en temps le commencement de son année. L'histoire mexicaine, dans ses annales, n'offre aucune trace de ces changements brusques ou de ces intercalations extraordinaires. Depuis l'époque célèbre du sacrifice de Tlalixco, le calendrier n'avait subi aucune réforme; l'intercalation se fit uniformément à la fin de chaque cycle; et, pour expliquer comment quatre siècles n'avaient pas suffi pour produire une erreur sensible dans la chronologie, M. Gama admet que les Mexicains n'intercalaient que vingt-cinq jours tous les cycles de cent quatre ans *cehuetiliztli*, ou douze jours et demi à la fin de chaque cycle de cinquante-deux ans, ce qui fixe la durée de l'année à 365^j,240. Il croit pouvoir conclure du récit même des historiens du xvi^e siècle, que la fête séculaire se célébrait alternativement le jour et la nuit, et que, si les années d'un cycle commençaient toutes à minuit, celles d'un autre commençaient toutes à midi. Ne pouvant pas examiner les ouvrages écrits en langue mexicaine, je ne suis point en état de prononcer sur la justesse des idées de M. Gama. Les raisons qu'il allègue dans sa dissertation

sur les monuments découverts en 1790 ne me paraissent plus aussi concluantes que je les ai crues autrefois, avant d'avoir pu faire une étude approfondie du calendrier mexicain. Lorsque ses héritiers auront obtenu les moyens de faire imprimer son traité de *Chronologie toltèque et aztèque*, il sera plus facile de juger du vrai nombre des jours intercalaires. Les travaux astronomiques de Gama, dont nous avons eu occasion de vérifier l'exactitude, doivent d'ailleurs inspirer beaucoup de confiance, et il est probable qu'un savant qui a eu la patience de calculer, pour le parallèle de l'ancien Tenochtitlan, d'après les tables de Mayer, un grand nombre d'éclipses de soleil, liées à des époques historiques, n'aurait pas hasardé légèrement une hypothèse nouvelle, s'il n'y avait été conduit par une comparaison soignée des dates et par l'étude des peintures hiéroglyphiques.

« L'intercalation de vingt-cinq jours en cent quatre ans, dit M. La Place ¹ dans son excellent précis de l'histoire de l'astronomie, suppose une durée de l'année tropique plus exacte que celle d'Hipparque, et, ce qui est très-remarquable, presque égale à l'année des astronomes d'Almamon. Quand on considère la difficulté de parvenir à une détermination aussi exacte, on est porté à croire qu'elle n'est pas l'ouvrage des Mexicains, et qu'elle leur est venue de l'ancien continent. Mais de quel peuple et par quel moyen l'ont-ils reçue? Pourquoi, si elle leur était transmise par le nord de

1. *Exp. du système du monde*, 3^e édit., t. II, p. 318.

l'Asie, ont-ils une division du temps si différente de celles qui ont été en usage dans cette partie du monde? » Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons nous flatter de résoudre ces questions : mais, en se refusant même à admettre l'intercalation de douze jours et demi par cycle, en n'accordant aux Mexicains que la connaissance de l'ancienne année perse de 365^j,250, on trouvera pourtant, dans les hiéroglyphes des jours et dans l'emploi des séries périodiques, des témoignages irrécusables d'une ancienne communication avec l'Asie orientale.

Quoique le cycle mexicain commençât par l'année du lapin, *tochtli*, comme le cycle tartare commence par l'année du rat, *singueri*, l'intercalation ne se faisait que dans l'année *ome acatl* : c'est même cette circonstance qui a engagé les Mexicains à désigner dans leurs peintures un *xiuhmolpilli*, ou cycle de cinquante-deux ans, par un faisceau de cannes. Les Mexicains étaient sortis d'Aztlan en l'année 1064, ou 1 *tecpatl* ; leurs migrations durèrent vingt-trois ans, jusqu'en 1087 ou 11 *acatl*, où ils arrivèrent à Tlalixco. Or, quoique la réforme du calendrier eût lieu en 1090, ou l'année 1 *tochtli*, la fête du feu nouveau ne fut pourtant célébrée que l'année suivante 2 *acatl* : « parce que, dit l'historien indien Tezozomoc¹, le dieu tutélaire du peuple, *Huitzilopochtli*, avait fait sa première apparition le jour 1 *tecpatl* de l'année 2 *acatl*. »

Quelques auteurs ont soupçonné qu'avant la réforme

1. Gama, § 7, p. 21.

du calendrier à Tlalixco, les Mexicains avaient intercalé un jour tous les quatre ans; une fête du Dieu du feu (*Xiuhteuctli*), célébrée avec plus de solennité dans les années qui portaient le symbole *tochtli*, paraît avoir donné lieu à cette opinion. Le comte Carli, dont les Lettres américaines offrent un mélange singulier d'observations exactes, d'idées purement ingénieuses et d'hypothèses incompatibles avec les principes d'une bonne physique et la vraie théorie des mouvements célestes, a cru reconnaître dans les fêtes de neuf jours célébrées tous les quatre ans, les restes d'une intercalation lunaire. Il suppose que les prêtres mexicains comptaient, dans une année, douze lunaisons de vingt-neuf jours huit heures, et que, pour ramener tous les quatre ans ces années de trois cent cinquante-deux jours, à de véritables années lunaires, ils ajoutaient neuf jours. Cette supposition est presque aussi hasardée que celle d'après laquelle le même auteur attribue aux corps célestes l'erreur des anciens calendriers, en admettant que, quelques milliers d'années avant notre ère, la terre achevait sa révolution autour du soleil en trois cent soixante jours¹, et qu'un mois lunaire n'était que de vingt-sept jours et demi.

Comme une série périodique de quatre termes était employée pour distinguer les années renfermées dans un cycle, les Mexicains se voyaient très-naturellement conduits à des fêtes quatriennales. Telles étaient le jeûne solennel de cent soixante jours, célébré, à l'équi-

1. *Lettres américaines*, t. II, p. 453, 464, 467, 333 et 371.

noxe du printemps, dans les petites républiques de Tlascalla, Cholula et Huetxocingo, et l'horrible sacrifice qui avait lieu tous les quatre ans à Quauhlitlan, au mois *itzcalli*. Dans ce dernier, les pénitents se scarifiaient le corps en faisant ruisseler le sang à travers des tiges de roseau qu'ils introduisaient dans les plaies¹ et qu'ils déposaient dans les temples comme des marques publiques de leur dévotion. Ces fêtes, qui rappellent les pénitences usitées au Tibet et dans l'Inde, se répétaient chaque fois qu'un même signe présidait l'année.

En examinant, à Rome, le *Codex Borgianus* de Veletri, j'y ai reconnu le passage curieux² duquel le jésuite Fabrega a conclu que les Mexicains connaissaient la véritable durée de l'année tropique. On y trouve indiqués, sur quatre pages, vingt cycles de cinquante-deux ans, ou mille quarante ans : à la fin de cette grande période, on voit le signe du lapin *tochtli* précéder immédiatement, parmi les hiéroglyphes des jours, l'oiseau *cozquauhtli*; de manière que sept jours sont supprimés, ceux de l'eau, du chien, du singe, de l'herbe *malinalli*, de la canne, du tigre et de l'aigle. Le père Fabrega suppose, dans son Commentaire manuscrit, que cette omission se rapporte à une réforme périodique de l'intercalation julienne, parce qu'une soustraction de huit jours, à la fin d'un cycle de mille quarante ans, ramène, par un moyen ingénieux, une

1. Gomara, p. 431, 432. Torquemada, t. II, p. 307. Gemelli, t. VI, p. 75.

2. *Cod. Borg.*, fol. 48-63. Fabrega, *Manuscrit*, fol. k, p. 7.

année de $365^j,250$ à une année de $365^j,243$, qui n'est que de $1' 26''$, ou de $0^j,0010$ plus grande que la véritable année moyenne, telle que la donnent les *Tables* de M. Delambre. Quand on a eu occasion d'examiner un grand nombre de peintures hiéroglyphiques des Mexicains, et que l'on a vu le soin extrême avec lequel elles sont exécutées dans les plus petits détails, on ne saurait admettre que l'omission de huit termes, dans une série périodique, soit due au simple hasard. L'observation du père Fabrega mérite sans doute d'être consignée ici, non qu'il soit probable qu'une nation n'emploie effectivement une réforme du calendrier qu'après de longues périodes de mille quarante ans; mais parce que le manuscrit de Veletri semble prouver que son auteur a eu connaissance de la véritable durée de l'année. S'il existait au Mexique, à l'arrivée des Espagnols, une intercalation de vingt-cinq jours en cent quatre ans, il est à supposer que cette intercalation plus parfaite a été précédée d'une intercalation de treize jours en cinquante-deux ans. Or, la mémoire de cette ancienne méthode se sera conservée parmi les hommes, et il se peut que le prêtre mexicain, qui a composé le *rituel* du musée Borgia, ait voulu indiquer dans son livre un artifice de calcul propre à rectifier l'ancien calendrier, en retranchant sept jours d'une grande période de vingt cycles. On ne pourra juger de la justesse de cette opinion que lorsqu'un plus grand nombre de peintures mexicaines aura été consulté en Europe et en Amérique : car, je ne saurais le répéter assez, tout ce que nous avons appris jusqu'ici de

l'ancien état des peuples du nouveau continent n'est rien en comparaison des lumières qui seront répandues un jour sur cet objet, si l'on parvient à réunir les matériaux qui sont épars dans les deux mondes et qui ont survécu à des siècles d'ignorance et de barbarie.

Le monument précieux que j'ai fait représenter sur la planche qui accompagne ce chapitre, et qui avait déjà été gravé à Mexico, sert à confirmer une partie des idées que nous venons de développer sur le calendrier mexicain. Cette pierre énorme a été trouvée, au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la *Plaza mayor* de Mexico, à peu près soixante-dix mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et trente mètres au nord du marché des fleurs appelé *Portal de las Flores*, à la petite profondeur de cinq décimètres. Elle était placée de manière que la partie sculptée ne pouvait être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples, avait fait briser les idoles et tout ce qui tenait au culte ancien. Les masses de pierre qui étaient trop grandes pour qu'on les détruisît, furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que 3^m,4 de diamètre, on reconnaît que la pierre entière formait un parallépipède rectangle de quatre mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur et d'un mètre d'épaisseur.

La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris

noirâtre, à base de *wacke* basaltique. En examinant avec soin des fragments détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très-allongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dépourvue de quartz, comme presque toutes les roches de la formation de trapp. Comme son poids actuel est encore de plus de quatre cent quatre-vingt-deux quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville à huit ou dix lieues de distance n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *téocalli*. La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracées avec une exactitude mathématique; plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie qui, chez des peuples à demi civilisés, remplace le sentiment du beau.

Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (le soleil dans ses quatre mouvements) dont nous avons parlé précédemment. Huit rayons triangulaires entourent le soleil; ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl*, dans les peintures historiques, partout où est figuré le soleil, *Tonatiuh*. Le nombre huit fait allusion à la division du

jour et de la nuit en huit parties. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustan, celle de *Kâla*, le *Temps*. D'après un passage du *Bhagavat-guita*, « *Kâla* engloutit les mondes, ouvrant une bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, et montrant une langue énorme¹. » Tonatiuh, placé au milieu des signes des jours, mesurant l'année par les *quatre mouvements* des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du *Temps* : c'est *Krichna* prenant la forme de *Kâla*, c'est *Kronos* qui dévore ses enfants, et que nous croyons reconnaître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

Le cercle intérieur offre les vingt signes des jours : en se souvenant que *cipactli* est le premier et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme partout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les têtes des animaux sont placées dans une direction opposée, sans doute parce que l'animal qui tourne le dos à un autre est censé le précéder. M. Zoega a observé cette même particularité chez les Égyptiens². La tête de mort, *miquiztli*, placée près du *serpent*, et l'accompagnant comme *signe de la nuit* dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale; elle seule est dirigée vers le der-

1. Traduction de M. Wilkins. Voyez aussi *The Hindu Pantheon*, art. *Kâla*.

2. Zoega, *de Obel.*, p. 464 (où, par erreur typographique, les mots *dextrorsum* et *sinistrorsum* sont confondus).

nier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication était anciennement placée dans l'enceinte du téocalli, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tonatiuh*. Nous savons, par un fragment d'Hernandez, que le jésuite Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son Histoire naturelle, que le grand téocalli renfermait dans ses murs six fois treize ou soixante-dix-huit chapelles, dont plusieurs étaient dédiées au soleil, à la lune, à la planète Vénus, appelée *Ilcuicatitlan* ou *Tlazolteotl*, et aux signes du zodiaque¹. La lune, que tous les peuples regardent comme un astre qui attire l'humidité, avait un petit temple (*teccizcalli*) construit en coquilles. Les grandes fêtes du soleil (*Tonatiuh*) étaient célébrées au solstice d'hiver et dans la seizième période de treize jours, qui était présidée à la fois par le signe *nahui ollin Tonatiuh*, et par la voie lactée, connue sous le nom de *Citlalincue* ou *Citlalcueye*. Pendant une de ces fêtes du soleil, les rois avaient l'usage de se retirer dans un édifice situé au milieu de l'enceinte du téocalli, et appelé *Hueyquauhxiccalco*. Ils y passaient quatre jours dans le jeûne et la pénitence; ensuite on faisait un sacrifice sanglant en l'honneur des éclipses (*Netonatiuhqualo, malheureux soleil mangé*). C'est dans ce sacrifice

1. Eusebii Nierembergii, *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. 22 (*Antwerpiae*, 1635, p. 142-156). *Templi partes*, 3, 8, 9, 20, 25.

que de deux victimes masquées, l'une représentait l'image du soleil, *Tonatiuh*, et l'autre celle de la lune, *Meztli*, comme pour rappeler que la lune est la vraie cause de l'éclipse du soleil.

Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de dix grandes fêtes qui étaient célébrées depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes, et que l'année mexicaine est *vague* pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de cinquante-deux en cinquante-deux ans, les mêmes dates ne désignent pas, quatre ans de suite, les mêmes jours. Le solstice d'hiver, qui, la première année du cycle, a lieu le jour 10 *tochtli*, huit ans plus tard a déjà rétrogradé de deux signes, et tombe sur le jour 8 *miquiztli*. Il en résulte que, pour indiquer les dates par les signes des jours, il faut ajouter l'année du cycle à laquelle ces dates correspondent. En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl*, placé au-dessus de la figure du soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la vingt-sixième année du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler de nouveau que les *ronds*, placés auprès des hiéroglyphes des jours sont des termes de la première des trois séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut. En comptant de droite à gauche, et en commençant à

la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *Ollin Tonatiuh*, et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivants : 4 tigre; 1 silex; *tletl*, feu, sans indication de nombre; 4 vent; 4 pluie; 1 pluie; 2 singe et 4 eau. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains, d'après le calendrier de M. Gama, et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du xvi^e siècle.

Dans l'année 13 *acatl*, qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de six jours et demi, parce que l'intercalation n'a pas eu lieu depuis vingt-six ans. Le premier jour du mois *tititl*, qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9, mais au 3 janvier; et le signe qui préside à la septième période de treize jours, 1 *quiahuitl* ou 1 pluie, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printemps. C'est à cette époque que l'on célébrait les grandes fêtes de Tlaloc, ou dieu de l'eau, qui commençaient même déjà dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 eau, sans doute parce que, le 12 mars, ou le 3 du mois *Tlacaxipehualiztli*, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, était à la fois le signe du jour et celui de la nuit. Trois jours après l'équinoxe du printemps, le jour 4 *ehecattl*, ou 4 vent, commençait un jeûne solennel de quarante jours, institué en l'honneur du soleil. Ce jeûne finissait le 30 avril, qui correspond à 1 *tecpatl* ou 1 silex. Comme le signe de ce jour est accompagné du *seigneur de la nuit*, *tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl*

près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque. A droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui 4 *ocelotl*, ou 4 *tigre*; ce jour est remarquable par le passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la petite période de treize jours, dans laquelle ce passage a lieu, et qui est la onzième de l'année rituelle, était encore dédiée au soleil. Le signe 2 *ozomatli* ou 2 *singe* correspond à l'époque du solstice d'été : il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

On peut être embarrassé ¹ pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie* : dans la première année du cycle, ce jour correspond exactement au second passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico; mais dans l'année 13 *acatl*, dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédait déjà ce passage de six jours. Comme toute la période de treize jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh* et à la voie lactée, *cittalcueye*, et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la figure du soleil fût entourée de quatre signes qui eussent tous le même nombre quatre, et surtout pour faire allusion aux quatre destructions du soleil, que la tradition place dans les jours 4 *tigre*, 4 *vent*, 4 *eau* et 4 *pluie*. Les cinq petits ronds que l'on trouve à gauche

1. Gama, § 75, p. 109.

du jour 2 *singe*, immédiatement au-dessus du signe *malinalli*, paraissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli*, qui avait des autels particuliers : cette fête était célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli Malinalli*. La pointe du triangle qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou feu, est dirigée vers le premier des vingt catastérismes des signes du zodiaque, parce que, l'année 13 *cannes*, le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne : vers ce temps on célébrait une fête de dix jours, dont le plus solennel était le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil*, qui correspond à notre 16 septembre. On croit, à Mexico, que les deux cases, placées sous la langue du dieu *Ollin Tonatiuh*, présentent deux fois le nombre cinq; mais cette explication me paraît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des quarante cases qui entourent le zodiaque, et des nombres six, dix et dix-huit, que l'on trouve répétés vers le bord de la pierre. Nous n'examinerons pas non plus si les trous creusés dans cette énorme pierre ont été faits, comme l'a pensé M. Gama, pour placer des fils qui servaient de gnomons. Ce qui est plus certain et très-important pour la chronologie mexicaine, c'est que ce monument prouve, contre l'opinion de Gemelli et de Boturini, que le premier jour, quel que soit le signe de l'année, est constamment présidé par *cipactli*, signe qui correspond au capricorne de la sphère grecque. On peut croire que, près de cette pierre, en était placée une autre qui renfermait les fastes depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Nous venons de réunir, sous un même point de vue, tout ce que nous savons jusqu'ici de la division du temps chez les peuples mexicains en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuait aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de 286 jours, divisées en 22 mois¹. Il serait intéressant de connaître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitants de Noutka, nous retrouvons encore les mois mexicains de 20 jours, mais leur année n'a que 14 mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très-complicquées, un grand nombre de jours intercalaires². Dès qu'un peuple ne règle pas les subdivisions de l'année d'après les lunaisons, le nombre des mois devient pour lui assez arbitraire, et son choix ne paraît dépendre que d'une prédilection particulière pour certains nombres. Les peuples mexicains ont préféré les *doubles décades*, parce qu'ils n'avaient de signes simples que pour les unités, pour vingt et pour les puissances de vingt.

L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappants d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques-uns de ces traits n'avaient pas échappé

1. Waddilove, dans Robertson's, *Hist. of America*, vol. III, p. 404, note xxxv.

2. Don José Mozino, *Viage a Noutka*, manuscrit.

à la sagacité de M. Dupuis¹, quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connaissance très-imparfaite de la chronologie mexicaine. Il serait contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitants du nord et du centre de l'Asie. Le Tibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance en lisant avec attention le récit que Cortez fit, à l'empereur Charles-Quint, de son entrée solennelle à Cholula, qu'il appelle la ville sainte des Mexicains.

Un peuple qui réglait ses fêtes d'après le mouvement des astres, et qui gravait ses fastes sur un monument public, était parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant dans cet ouvrage, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-même sur l'état ancien des peuples indigènes du

1. *Mémoire explicatif sur le Zodiaque*, p. 99.

nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paraissent les lier à différents groupes de peuples asiatiques. Il en est des nations entières comme des simples individus; de même que, dans ces derniers, toutes les facultés de l'âme ne parviennent pas à se développer simultanément, chez les premiers, les progrès de la civilisation ne se manifestent pas à la fois dans l'adoucissement des mœurs publiques et privées, dans le sentiment des arts et dans la forme des institutions. Avant de classer les nations, il faut les étudier d'après leurs caractères spécifiques; car les circonstances extérieures font varier à l'infini les nuances de culture qui distinguent des tribus de race différente, surtout lorsque, fixées dans des régions très-éloignées les unes des autres, elles ont vécu longtemps sous l'influence de gouvernements et de cultes plus ou moins contraires aux progrès de l'esprit et à la conservation de la liberté individuelle ¹.

1. Voir, à la fin du volume, les notes et éclaircissements relatifs à ce chapitre, particulièrement un travail de M. Jomard sur les rapports entre le calendrier toltèque et les institutions observées dans l'ancienne Égypte.

VII.

VASES DE GRANIT TROUVÉS SUR LA CÔTE DE HONDURAS.

Ces vases en granit étaient conservés en Angleterre, à l'époque où j'ai écrit cet ouvrage, dans les collections de lord Hillsborough et de M. Brander. Ils ont été déterrés sur la côte de Mosquitos, dans un pays habité aujourd'hui par un peuple barbare qui ne pense pas à sculpter des pierres : on les trouve figurés et décrits par M. Thomas Pownal, dans les Mémoires intéressants publiés par la Société des Antiquaires de Londres¹. J'ai cru devoir en reproduire les dessins pour faire voir l'analogie qui existe entre les ornements dont ils sont chargés et ceux que présentent les ruines de Mitla. Cette analogie éloigne absolument le soupçon qu'ils auraient pu être faits, après la conquête, par des Indiens qui auraient tenté d'imiter la forme de quelque vase espagnol. On sait que les Toltèques, en passant par la province d'Oaxaca, ont pénétré jusqu'au delà du lac de Nicaragua. On peut donc conjecturer que ces vases, ornés de têtes d'oi-

1. *Archæologia or miscellaneous tracts relating to antiquity, published by the Soc. of Antiquarians, of London, vol. V, pl. xxvi, p. 318.*





Bouquet sc.

VASES TROUVÉS À HONDURAS.

seaux et de tortues, sont l'ouvrage de quelque tribu de race toltèque. En réfléchissant un moment sur la forme des meubles dont se servaient les Espagnols du xvi^e siècle, il est impossible d'admettre que les soldats de Cortez aient porté au Mexique des vases semblables à ceux que M. Pownal nous a fait connaître.

VIII.

BAS-RELIEF AZTÈQUE SCULPTÉ AROUND D'UNE PIERRE
CYLINDRIQUE, TROUVÉ A LA GRANDE PLACE DE MEXICO.

La cathédrale de Mexico est fondée sur les ruines du *téocalli* ou de la *maison du dieu Mexitli*. Ce *téocalli*, de forme pyramidale, construit par le roi Ahuizotl en 1486, avait 37 mètres de hauteur depuis sa base jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur les lacs, sur la campagne environnante, parsemée de villages, et sur le rideau de montagnes qui entoure la vallée. Cette plate-forme, qui servait d'asile aux combattants, était couronnée par deux chapelles en forme de tours, dont chacune avait 17 à 18 mètres de haut, de sorte que tout le *téocalli* avait 54 mètres d'élévation. Le monceau de pierres qui formait la pyramide de Mexitli a servi après le siège de Ténochtitlan pour exhausser la *Plaza Mayor*. C'est en faisant des fouilles à 8 ou 10 mètres de profondeur que l'on aurait la chance de découvrir un grand nombre d'idoles colossales et d'autres restes de la sculpture aztèque : en effet, trois monuments curieux, dont nous donnerons la description dans cet ouvrage, la *Pierre dite des sacrifices*, la statue colossale de la déesse Teoyaomiqui, et

la *pierre du calendrier mexicain*, ont été trouvés lorsque le vice-roi, comte de Revillagigedo a fait aplanir la grande place de Mexico en abaissant le terrain. Une personne très-digne de foi, qui avait été chargée de diriger ces travaux, m'a assuré que les fondations de la cathédrale sont entourées d'une innombrable quantité d'idoles et de reliefs, et que les trois masses de porphyre que nous venons de nommer sont les plus petites de celles qu'on découvrit alors en fouillant jusqu'à la profondeur de 12 mètres. Près de la *capilla del sagrario*, on découvrit une roche sculptée qui avait 7 mètres de long, 6 de large et 3 de haut : les ouvriers, voyant qu'on ne pouvait parvenir à la retirer, voulurent la mettre en pièces; mais heureusement ils en furent détournés par un chanoine de la cathédrale, M. Gamboa, homme instruit et ami des arts.

La pierre que l'on désigne vulgairement sous le nom de la pierre des sacrifices (*pedra de los sacrificios*) est de forme cylindrique : elle a 3 mètres de largeur et 11 décimètres de hauteur; elle est entourée d'un relief dans lequel on reconnaît vingt groupes de deux figures, qui sont toutes représentées dans la même attitude. Une de ces figures est constamment la même : c'est un guerrier, peut-être un roi, qui a la main gauche appuyée sur le casque d'un homme qui lui offre des fleurs comme un gage de son obéissance. M. Dupé, que j'ai déjà eu l'occasion de citer, a copié tout le relief; je me suis assuré, sur les lieux, de l'exactitude de son dessin, dont une partie a été gravée sur cette

Planche : j'ai choisi le groupe remarquable qui représente un homme barbu. On observe qu'en général les Indiens mexicains ont un peu plus de barbe que le reste des indigènes de l'Amérique ; il n'est même pas rare d'en voir avec des moustaches. Y aurait-il eu jadis une province dont les habitants portaient une longue barbe ? ou celle qu'on remarque dans le relief est-elle postiche ? fait-elle partie de ces ornements fantastiques par lesquels les guerriers cherchaient à inspirer de la terreur à l'ennemi ?

M. Dupé croit, ce me semble avec raison, que cette sculpture représente les conquêtes d'un roi aztèque. Le vainqueur est toujours le même. Le guerrier vaincu porte le costume du peuple auquel il appartient, et dont il est pour ainsi dire le représentant : derrière le vaincu est placé l'hiéroglyphe qui désigne la province conquise. Dans le *Recueil de Mendoza*, les conquêtes d'un roi sont de même indiquées par un bouclier ou un faisceau de flèches, placé entre le roi et les caractères symboliques ou armoiries des pays subjugués. Comme les prisonniers mexicains étaient immolés dans les temples, il paraît assez naturel que les triomphes d'un roi guerrier fussent figurés autour de la pierre fatale sur laquelle le *topiltzin* (prêtre sacrificateur) arrachait le cœur à la malheureuse victime. Ce qui a fait surtout adopter cette hypothèse, c'est que la surface de la pierre offre une rainure assez profonde, qui paraît avoir servi pour faire écouler le sang.

Malgré ces apparences de preuves, j'incline à croire que la *pierre dite des sacrifices* n'a jamais été placée à

la cime d'un *téocalli*, mais qu'elle était une de ces pierres appelées *témalacatl*, sur lesquelles se livrait le *combat de gladiateurs* entre le prisonnier destiné à être immolé et un guerrier mexicain. La vraie pierre des sacrifices, celle qui couronnait la plate-forme des *téocallis*, était verte, soit de jaspe, soit peut-être de jade axinien : sa forme était celle d'un parallépipède de 15 à 16 décimètres de longueur, et de 1 mètre de largeur; sa surface était convexe, afin que la victime, étendue sur la pierre, eût la poitrine plus élevée que le reste du corps. Aucun historien ne rapporte que cette masse de pierre verte ait été sculptée : la grande dureté des roches de jaspe et de jade s'opposait sans doute à l'exécution d'un bas-relief. En comparant le bloc cylindrique de porphyre trouvé sur la grande place de Mexico à ces pierres oblongues sur lesquelles la victime était jetée lorsque le *topiltzin* s'en approchait, armé d'un couteau d'obsidienne, on conçoit aisément que ces deux objets n'offrent aucune ressemblance ni de matière ni de forme.

Il est facile, au contraire, de reconnaître, dans la description que des témoins oculaires nous ont donnée du *témalacatl* ou de la pierre sur laquelle combattait le prisonnier destiné au sacrifice, celle dont M. Dupé a dessiné le relief. L'auteur inconnu de l'ouvrage publié par Ramusio, sous le titre de *Relazione d'un gentiluomo di Fernando Cortez*, dit expressément que le *témalacatl* avait la forme d'une meule de trois pieds de hauteur, ornée tout autour de figures sculptées, et qu'il était assez grand pour servir au combat de deux

personnes. Cette pierre cylindrique couronnait un tertre de 3 mètres d'élévation. Les prisonniers les plus distingués par leur courage ou par leur rang étaient réservés pour le *sacrifice des gladiateurs*. Placés sur le *témalacatl*, entourés d'une foule immense de spectateurs, ils devaient combattre successivement avec six guerriers mexicains. Étaient-ils assez heureux pour les vaincre, on leur accordait la liberté, en leur permettant de retourner dans leur patrie; si, au contraire, le prisonnier gladiateur succombait sous les coups d'un de ses adversaires, alors un prêtre, appelé *Chalchiuh-tepehua*, le traînait mort ou vivant à l'autel pour lui arracher le cœur.

Il se pourrait très-bien que la pierre qui a été trouvée dans les fouilles faites autour de la cathédrale fût ce même *témalacatl* que le *gentiluomo* de Cortez assure avoir vu près de l'enceinte du grand téocalli de Mexitli. Les figures du relief ont près de 60 décimètres de hauteur. Leur chaussure est très-remarquable : le vainqueur a le pied gauche terminé par une espèce de bec qui paraît destiné à sa défense. On peut être surpris de trouver cette arme à laquelle je ne connais rien d'analogue chez d'autres nations, seulement au pied gauche. Cette même figure, dont le corps trapu rappelle le premier style étrusque, tient le vaincu par le casque en le serrant de la main gauche. Dans un grand nombre de peintures mexicaines qui représentent des batailles, on voit des guerriers tenant aussi des armes dans la main gauche : ils sont représentés agissant plutôt de cette main que de la main droite.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que cette bizarrerie tient à des habitudes particulières; mais, en examinant un grand nombre d'hiéroglyphes historiques des Mexicains, on reconnaît que leurs peintres plaçaient les armes tantôt dans la main droite, tantôt dans la main gauche, selon qu'il en résulte une disposition plus symétrique dans les groupes; j'en ai trouvé des exemples frappants en feuilletant le *Codex anonymus* du Vatican, dans lequel on trouve des Espagnols qui portent l'épée dans la gauche¹. Cette bizarrerie de confondre la droite avec la gauche, caractérise d'ailleurs le commencement de l'art: on l'observe aussi dans quelques reliefs égyptiens; on trouve même dans ces derniers des mains droites attachées à des bras gauches, d'où il résulte que les pouces paraissent placés à l'extérieur des mains. De savants antiquaires ont cru reconnaître quelque chose de mystérieux dans cet arrangement extraordinaire, que M. Zoega n'attribue qu'au simple caprice ou à la négligence de l'artiste. Je doute fort que ce bas-relief qui entoure le *témalacatl*, et tant d'autres sculptures en porphyre basaltique, aient été exécutés en n'employant que des outils de jade ou d'autres pierres très-dures: il est vrai que j'ai cherché en vain à me procurer quelque ciseau métallique des anciens Mexicains, semblable à celui que j'ai rapporté du Pérou; mais Antonio de Herrera, dans le dixième livre de son *Histoire des Indes occidentales*, dit expressément que les habitants de la province maritime de

1. *Cod. Val. anon.*, fol. 86.

Zacatollan, située entre Acapulco et Colima, préparaient deux sortes de cuivre, dont l'un était dur et tranchant et l'autre malléable : le cuivre dur servait pour fabriquer des haches, des armes et des instruments d'agriculture ; le cuivre malléable était employé pour des vases, des chaudières et d'autres ustensiles nécessaires dans l'économie domestique. Or, la côte de Zacatollan ayant été sujette aux rois d'Anahuac, il ne paraît pas probable que, dans les environs de la capitale du royaume, on ait continué à sculpter les pierres par frottement, si l'on pouvait se procurer des ciseaux métalliques. Ce cuivre tranchant mexicain était sans doute mêlé d'étain, de même que l'outil trouvé à Vilcabamba et cette hache péruvienne que Godin avait envoyée à M. de Maurepas, et que le comte de Caylus crut être du *cuivre trempé*.

IX.

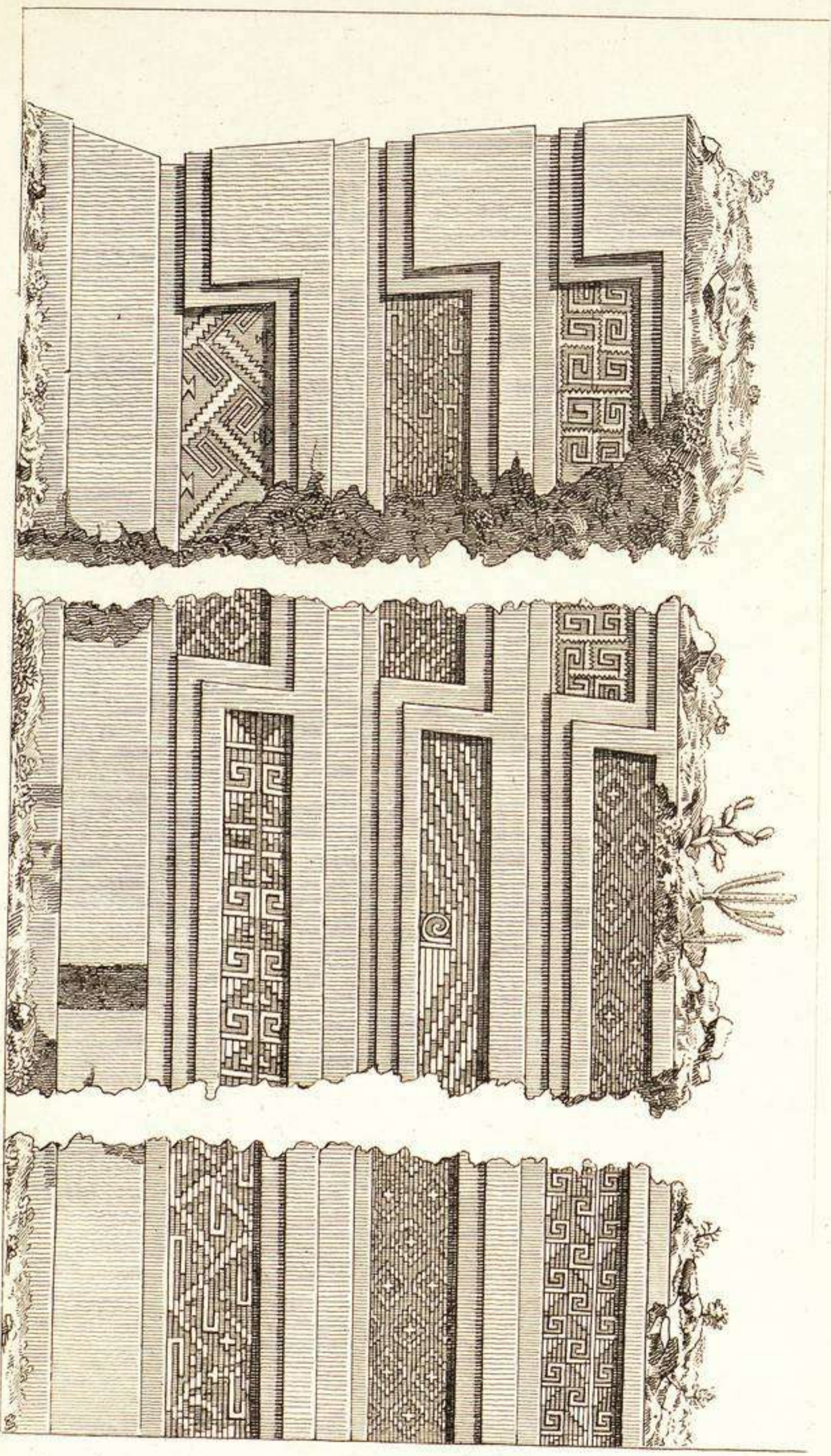
HACHE AZTÈQUE.

Cette hache, d'un feldspath compacte qui passe au vrai jade de Saussure, est chargée d'hiéroglyphes. Je l'ai due à la bienveillance de M. don Andrès Manuel del Rio, professeur de minéralogie à l'École des mines de Mexico, et auteur d'un excellent Traité d'Oryctognosie ; je l'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin. Le jade, le feldspath compacte (*dichter feldspath*), la pierre lydique et quelques variétés de basalte, sont des substances minérales qui, dans les deux continents comme dans les îles de la mer du Sud, ont fourni aux peuples sauvages et aux peuples à demi civilisés la matière première pour leurs haches et pour différentes armes défensives. De même que les Grecs et les Romains ont conservé l'usage du bronze longtemps après l'introduction du fer, les Mexicains et les Péruviens se servaient encore de haches de pierre lorsque le cuivre et le bronze étaient déjà assez communs parmi eux. Malgré nos courses longues et fréquentes dans les Cordillères des deux Amériques, nous n'avons jamais pu découvrir le jade en place, et plus cette roche paraît

rare, plus on est étonné de la grande quantité de haches de jade que l'on trouve presque partout où l'on creuse la terre dans des lieux jadis habités, depuis l'Ohio jusqu'aux montagnes du Chili.



RUINES DE MITLA DANS LA PROVINCE D' OAXACA



Bouquet sc.

X.

RUINES DE LA MAISON SÉPULCRALE DE MIGUITLAN
OU MITLA, DANS LA PROVINCE D'OAXACA.

Après avoir décrit dans cet ouvrage des monuments barbares qui n'offrent qu'un intérêt purement historique, j'éprouve quelque satisfaction à faire connaître un édifice construit par les Tzapotèques, anciens habitants d'Oaxaca, et couvert d'ornements d'une élégance très-remarquable. Cet édifice est désigné, dans le pays, sous le nom de *Palais de Mitla*. Il est situé au sud-est de la ville d'Oaxaca ou Guaxaca, à dix lieues de distance, sur le chemin de Tehuantepec, dans un pays granitique. *Mitla* n'est qu'une contraction du mot *Miguitlan*, qui signifie, en mexicain, *lieu de désolation, lieu de tristesse*. Cette dénomination paraît bien choisie pour un site tellement sauvage et lugubre que, d'après le récit des voyageurs, on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Les Indiens Tzapotèques appellent ces ruines *Leoba* ou *Luiva*, *sépulture*, en faisant allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'arabesques.

D'après les traditions qui se sont conservées, le but principal de ces constructions était de désigner l'endroit où reposaient les cendres des princes tzapotèques.

Le souverain, à la mort d'un fils ou d'un frère, se retirait dans une de ces habitations, qui sont placées au-dessus des tombeaux, pour s'y livrer à la douleur et à des cérémonies religieuses. D'autres prétendent qu'une famille de prêtres, chargée des sacrifices expiatoires que l'on faisait pour le repos des morts, vivait dans ce lieu solitaire.

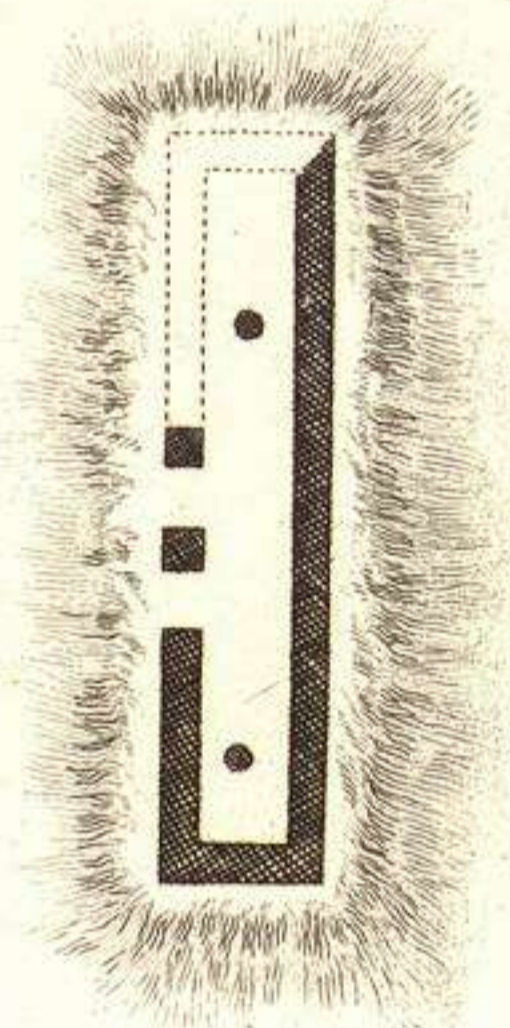
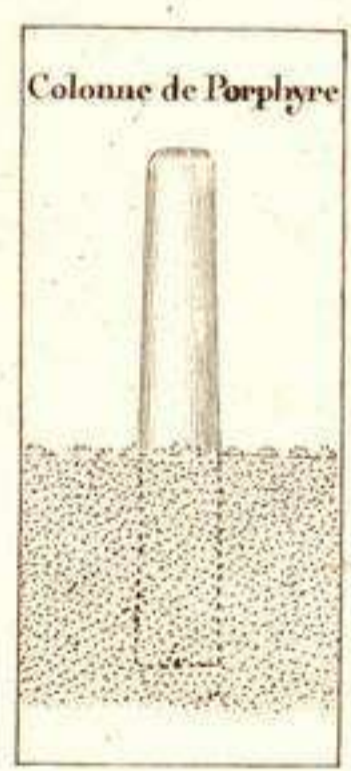
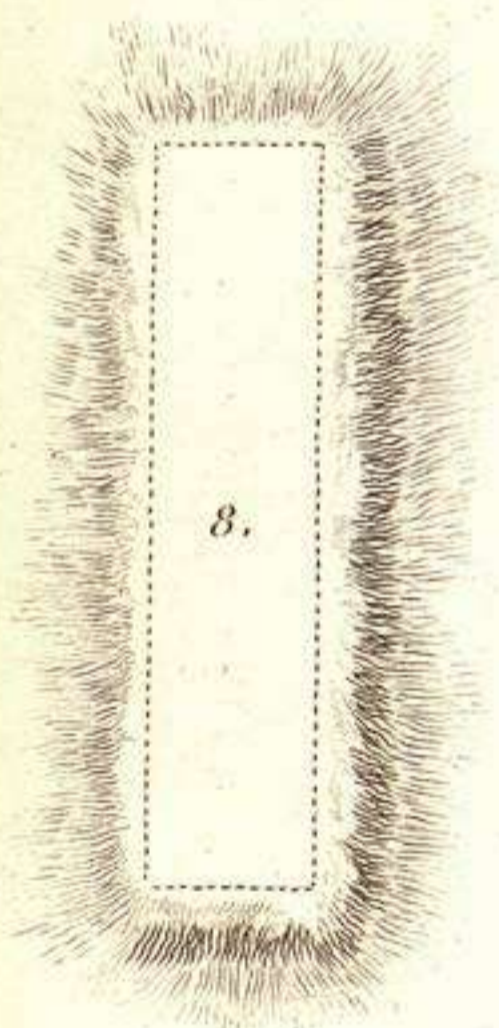
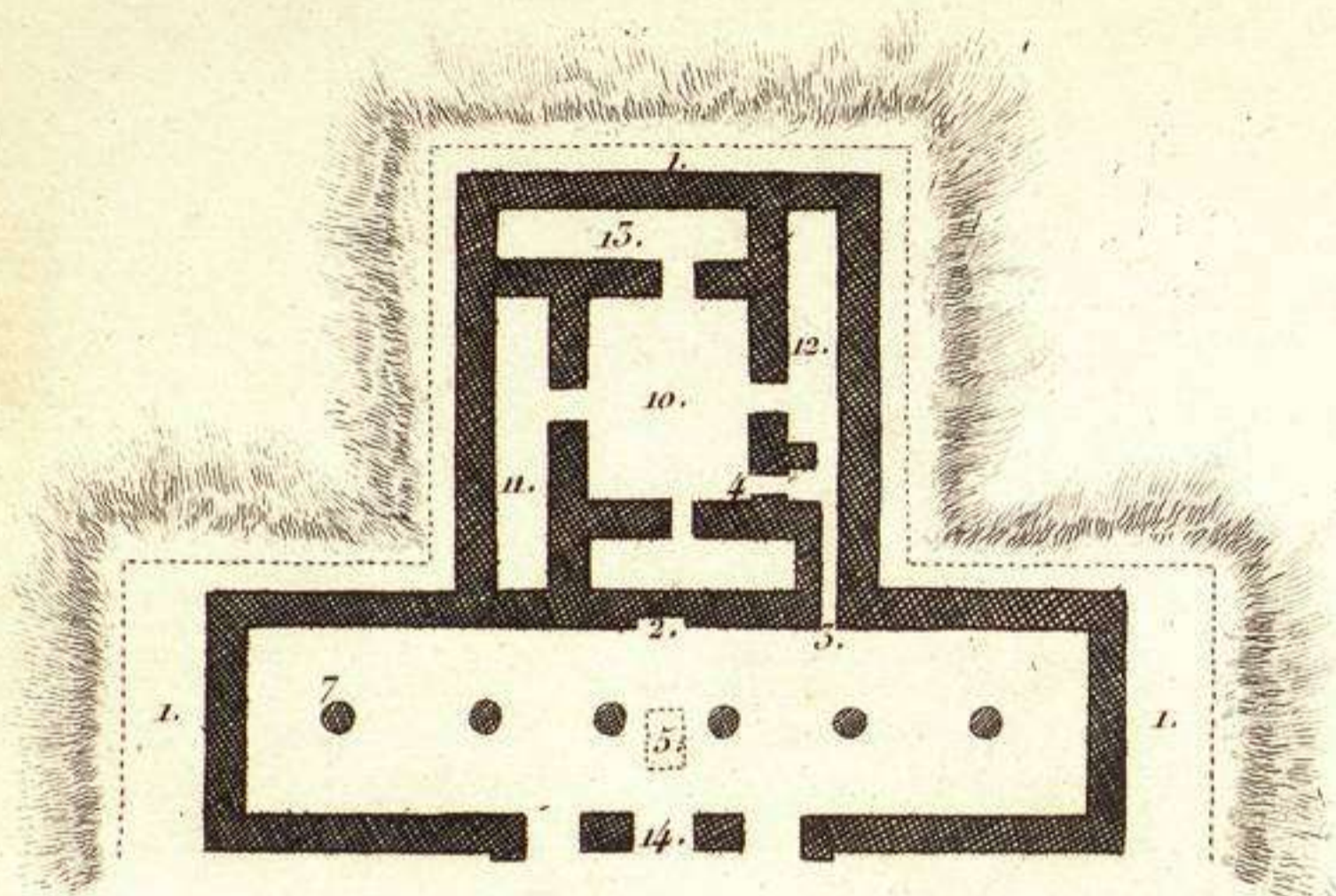
Le plan des *ruines de Mitla*, levé par un architecte mexicain très-distingué, don Luis Martin, montre qu'originellement à Mitla il existait cinq fabriques isolées et disposées avec beaucoup de régularité. Une porte très-large (*n° 6 du plan*), dont on voit encore quelques vestiges, conduisait à une cour spacieuse de 50 mètres en carré. Des monceaux de terres rapportées et des restes de constructions souterraines indiquent que quatre petits édifices, de forme oblongue (*n°s 8 et 9 du plan*), entouraient la cour. Celui qui est à droite est encore assez bien conservé; on y observe même les restes de deux colonnes.

Dans l'édifice principal, on distingue :

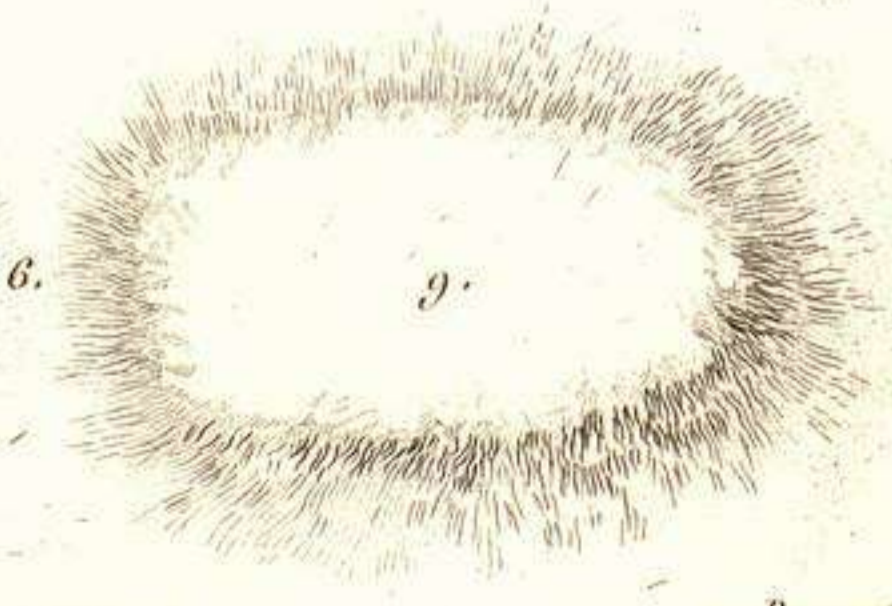
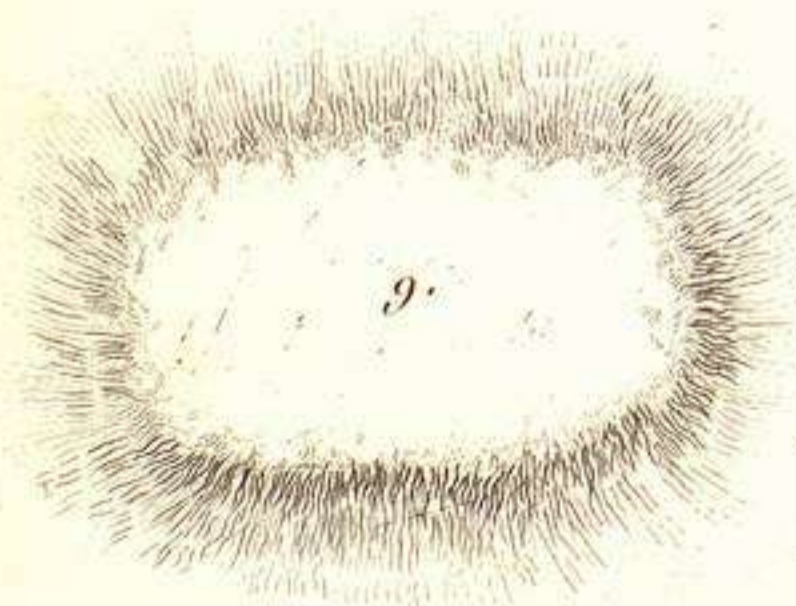
N° 1 du plan. — Une terrasse élevée de 1 à 2 mètres au-dessus du niveau de la cour, et entourant les murs auxquels elle sert en même temps de soubassement, comme on le voit plus distinctement dans la planche suivante;

N° 2 du plan. — Une niche pratiquée dans le mur, à la hauteur de 1 mètre $\frac{1}{2}$ au-dessus du niveau du *Salon à Colonnes*. Cette niche, plus large que haute, renfermait sans doute une idole. La porte principale du salon est couverte d'une pierre qui a 4^m,3 de long, 1^m,7 de large, et 0^m,8 de haut;





Echelle de 25 Vares.
1 Toise = 2,35 Vares.



Bouquet sc.

PLAN DES RUINES DE MITLA
DANS LA PROVINCE D'OAXACA

N^{os} 3 et 4 du plan. — Entrée de la cour intérieure ;

N^{os} 5 et 6 du plan. — Puits ou ouverture du tombeau. Un escalier très-large conduit à une excavation en forme de croix, soutenue par des colonnes. Les deux galeries, qui se coupent à angle droit, ont chacune 27 mètres de long sur 8 de large. Les murs sont couverts de grecques et d'arabesques ;

N^o 7 du plan. — Six colonnes destinées à soutenir des poutres de *Sabino* qui formaient le plafond. Trois de ces poutres sont encore très-bien conservées. La couverture était en dalles très-larges. Les colonnes qui annoncent l'enfance de l'art, et qui sont les seules qu'on ait trouvées jusqu'ici en Amérique, sont dépourvues de chapiteaux. Leur fût est d'une seule pièce. Quelques personnes, très-instruites en minéralogie, m'ont dit que la pierre en est d'un beau porphyre amphibolique ; d'autres m'ont assuré que c'est un granit porphyritique. La hauteur totale des colonnes est de 5^m,8 ; mais elles sont enterrées au tiers de leur hauteur. J'ai fait représenter une colonne séparément et dans des dimensions plus grandes ;

N^o 10 du plan. — La cour intérieure ;

N^{os} 11, 12 et 13 du plan. — Trois petits appartements entourant la cour et ne communiquant pas à un quatrième qui se trouve derrière la niche. Les diverses parties de cet édifice offrent des inégalités ou défauts de symétrie très-frappants. Dans l'intérieur des appartements, on remarque des peintures qui représentent des armes, des trophées et des sacrifices. Rien n'annonce qu'il y ait eu des fenêtres.

Don Luis Martin et le colonel de la Laguna ont dessiné, avec beaucoup d'exactitude, les *grecques*, les *labyrinthes* et les *méandres* qui couvrent extérieurement les murs du palais de Mitla. Ces dessins, qui

mériteraient bien d'être gravés en entier, se trouvaient, à l'époque de mon voyage, entre les mains du marquis de Branciforte, un des derniers vice-rois de la Nouvelle-Espagne. C'est M. Martin, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire plusieurs excursions géologiques dans les environs de Mexico, qui m'a communiqué la coupe qu'offre la seconde planche de ce chapitre. Elle réunit trois fragments de murs, et démontre que les ornements qui se touchent ne sont jamais semblables. Ces arabesques forment une sorte de mosaïque, composée de petites pierres carrées, qui sont placées avec beaucoup d'art les unes à côté des autres. La mosaïque est appliquée à une masse d'argile qui paraît remplir l'intérieur des murs, comme on l'observe aussi dans quelques édifices péruviens. Le développement de ces murs, sur une même ligne, n'est à Mitla qu'à peu près de 40 mètres; leur hauteur n'a vraisemblablement jamais dépassé 5 à 6 mètres. Cet édifice, quoique assez petit, pouvait cependant produire de l'effet par l'ordonnance de ses parties et la forme élégante de ses ornements. Plusieurs temples de l'Égypte, près de Syène, Philæ, Elethya et Latopolis ou Esné¹, ont des dimensions encore moins considérables.

Dans les environs de Mitla se trouvent les restes d'une grande pyramide et quelques autres constructions qui ressemblent beaucoup à celles que nous venons de décrire. Plus au sud, près de Guatimala,

1. *Description de l'Égypte, monuments anciens*, t. I, pl. xxxviii, fig. 5 et 6, pl. lxxxi, fig. 1 et 2; pl. lxxiii et pl. lxxxv.

dans un endroit appelé *El Palenque*, les ruines d'une ville entière prouvent le goût des peuples de race tolèque et aztèque pour les ornements d'architecture. Nous ignorons absolument l'ancienneté de tous ces édifices : il n'est guère probable que leur date remonte au delà du XIII^e ou XIV^e siècle de notre ère.

Les *grecques* du palais de Mitla présentent sans doute une analogie frappante avec celles des vases de la Grande-Grèce et avec d'autres ornements qu'on trouve répandus sur la surface de presque tout l'ancien continent; mais j'ai déjà fait observer, dans un autre endroit, que des analogies de ce genre prouvent très-peu pour les anciennes communications des peuples, et que, sous toutes les zones, les hommes se sont plu à une *répétition rythmique* des mêmes formes, répétition qui constitue le caractère principal de ce que nous appelons vaguement *grecques*, *méandres* et *arabesques*. Il y a plus encore : la perfection de ces ornements n'indique pas même une civilisation très-avancée chez le peuple qui les a employés. L'intéressant voyage du chevalier Krusenstern nous fait connaître des arabesques d'une élégance admirable, fixées par *talouage* sur la peau des habitants les plus féroces des îles de Washington¹.

1. Krusenstern, *Reise um die Welt*, Pétersburg, 1810, t. I, p. 168. *Atlas, Tafel*, 8, 10 et 16.

XI.

IDOLE AZTÈQUE DE PORPHYRE BASALTIQUE,
TROUVÉE SOUS LE PAVÉ DE LA GRANDE PLACE DE MEXICO.

Les restes de la sculpture et de la peinture mexicaines que nous passons en revue, prouvent tous, à l'exception du *Relief mexicain trouvé à Oaxaca*, une ignorance entière des proportions du corps humain, beaucoup de rudesse et d'incorrection dans le dessin, mais une recherche minutieuse de vérité dans le détail des accessoires. On peut être surpris de trouver les arts d'imitation dans cet état de barbarie, chez un peuple dont l'existence politique annonçait, depuis des siècles, un certain degré de civilisation, et chez lequel l'idolâtrie, les superstitions astrologiques et le désir de conserver la mémoire des événements, multipliaient le nombre des idoles, comme celui des pierres sculptées et des peintures historiques. Il ne faut pas oublier, cependant, que plusieurs nations qui ont joué un rôle sur la scène du monde, principalement les peuples de l'Asie centrale et orientale, auxquels les habitants du Mexique paraissent tenir par des liens assez étroits, offrent ce même contraste de perfectionnement social et d'enfance dans les arts. On serait

tenté d'appliquer aux habitants de la Tartarie et aux peuples montagnards du Mexique ce qu'un grand historien de l'antiquité ¹ a dit des Arcadiens : « Le climat triste et froid de l'Arcadie donne aux habitants un caractère dur et austère, parce qu'il est naturel que les hommes, par leurs mœurs, leur figure, leur couleur et leurs institutions, ressemblent au climat. » Mais, à mesure que l'on examine l'état de notre espèce dans différentes régions, et que l'on s'accoutume à comparer la physionomie des pays avec celle des peuples qui s'y sont fixés, on se méfie de cette théorie spécieuse qui rapporte au climat seul ce qui est dû au concours d'un grand nombre de circonstances morales et physiques.

Chez les Mexicains, la férocité des mœurs, sanctionnée par un culte sanguinaire, la tyrannie exercée par les princes et les prêtres, les rêves chimériques de l'astrologie et l'emploi fréquent de l'écriture symbolique, paraissent avoir singulièrement contribué à perpétuer la barbarie des arts et le goût pour des formes incorrectes et hideuses. Ces idoles, devant lesquelles ruisselait journellement le sang des victimes humaines, « ces premières divinités enfantées par la crainte, » réunissaient dans leurs attributs ce que la nature offre de plus étrange. Le caractère de la figure humaine disparaissait sous le poids des vêtements, des casques à tête d'animaux carnassiers, et des serpents qui entortillaient le corps. Un respect religieux pour les signes

1. Polyb., *Hist.*, lib. IV, § 80 (ed. Causaub., 1609, p. 290, D).

faisait que chaque idole avait son type individuel dont il n'était pas permis de s'écarter. C'est ainsi que le culte perpétuait l'incorrection des formes, et que le peuple s'accoutumait à ces réunions de parties monstrueuses, que l'on disposait cependant d'après des idées systématiques. L'astrologie et la manière compliquée de désigner graphiquement les divisions du temps, étaient la principale cause de ces écarts d'imagination. Chaque événement paraissait influencé à la fois par les hiéroglyphes qui présidaient au jour, à la demi-décade, ou à l'année. De là l'idée d'accoupler les signes, et de créer ces êtres purement fantastiques que nous trouvons répétés tant de fois dans les peintures astrologiques parvenues jusqu'à nous. Le génie des langues américaines qui, semblable à celui du sanscrit, du grec et des langues d'origine germanique, permet de rappeler un grand nombre d'idées dans un seul mot, a facilité sans doute ces créations bizarres de la mythologie et des arts imitatifs.

Les peuples, fidèles à leurs premières habitudes, quel que soit le degré de leur culture intellectuelle, poursuivent, pendant des siècles, la route qu'ils se sont tracée. Un écrivain plein de sagacité¹ a remarqué, en parlant de la simplicité imposante des hiéroglyphes égyptiens, « que ces hiéroglyphes offrent plutôt une absence qu'un vice d'imitation. » C'est au contraire ce vice d'imitation, ce goût pour les détails

1. Quatremère de Quincy, sur l'idéal dans les arts du dessin, dans les *Archives littéraires*, 1803, n° 21, p. 300 et 310.

les plus minutieux, cette répétition des formes les plus communes, qui caractérisent les peintures historiques des Mexicains. Nous avons déjà rappelé qu'il ne faut pas confondre des représentations, dans lesquelles presque tout est individualisé, avec des hiéroglyphes simples, propres à représenter des idées abstraites. Si les Grecs, dans ces derniers, ont puisé le sentiment du style idéal, les peuples mexicains ont trouvé, dans l'emploi fréquent des peintures historiques et astrologiques, et dans leur respect pour des formes le plus souvent bizarres et toujours incorrectes, des obstacles invincibles au progrès des arts imitatifs. C'est en Grèce que la religion est devenue le principal soutien de ces arts auxquels elle a donné la vie. L'imagination des Grecs a répandu de la douceur et du charme sur les objets les plus lugubres. Chez un peuple qui porte le joug d'un culte sanguinaire, la mort se présente partout sous les emblèmes les plus effrayants : elle est gravée sur chaque pierre, on la trouve inscrite sur chaque page de leurs livres; les monuments religieux n'ont d'autre but que de produire la terreur et l'épouvante.

J'ai cru devoir rappeler ces idées, avant de fixer l'attention du lecteur sur l'idole monstrueuse qui fait l'objet de ce chapitre. Cette roche, sculptée sur toutes ses faces, a plus de 3 mètres de hauteur et 2 mètres de largeur. Elle a été trouvée sous le pavé de la *Plaza Mayor* de Mexico, dans l'enceinte du grand temple, au mois d'août 1790, par conséquent peu de mois avant que l'on découvrit la pierre énorme qui représente les fastes et les hiéroglyphes des jours du calendrier aztè-

que. Les ouvriers qui faisaient des excavations pour construire un aqueduc souterrain, la rencontrèrent dans une position horizontale, 37 mètres à l'ouest du palais du vice-roi, et 5 mètres au nord de l'*Azequia de San Josef*. Comme il n'est guère probable que les soldats de Cortez, en enterrant les idoles pour les soustraire aux yeux des indigènes, aient fait transporter des masses d'un poids considérable très-loin du *sacellum* où elles étaient originellement placées, il est important de désigner avec précision les endroits dans lesquels on a trouvé chaque reste de la sculpture mexicaine. Ces notions deviendront surtout intéressantes, si un gouvernement, jaloux de répandre des lumières sur l'ancienne civilisation des Américains, fait faire des fouilles autour de la cathédrale, sur la place principale de l'ancien Ténochtitlan, et au marché de Tlatelolco¹, où, dans les derniers jours du siège, les Mexicains s'étaient retirés avec leurs dieux pénates (*Tepitotan*), avec leurs livres sacrés (*Teoamoxtli*), et avec tout ce qu'ils possédaient de plus précieux.

En jetant les yeux sur l'idole en question, on pourrait d'abord être tenté de croire que ce monument est un *teotetl*, pierre divine, une espèce de bétyle² orné de sculptures, une roche sur laquelle sont gravés des signes hiéroglyphiques. Mais, lorsqu'on examine de plus près cette masse informe, on distingue, à la partie supérieure, les têtes de deux monstres accolés; et l'on

1. Gama, *Descripcion de las Piedras, etc.*, p. 2.

2. Zoega, *de Obel.*, p. 208.

trouve, à chaque face, deux yeux et une large gueule armée de quatre dents. Ces figures monstrueuses n'indiquent peut-être que des masques : car, chez les Mexicains, on était dans l'usage de masquer les idoles à l'époque de la maladie d'un roi¹, et dans toute autre calamité publique. Les bras et les pieds sont cachés sous une draperie entourée d'énormes serpents, et que les Mexicains désignaient sous le nom de *cohuatllicuye*, *vêtement de serpent*. Tous ces accessoires, surtout les franges en forme de plumes, sont sculptés avec le plus grand soin. M. Gama, dans un mémoire particulier, a rendu très-probable que cette idole représente le dieu de la guerre, *Huitzilopochtli*, ou *Tlacahuepancuexcotzin*², et sa femme appelée *Teoyamiqui* (de *miqui*, mourir, et de *teoyao*, guerre divine), parce qu'elle conduisait les âmes des guerriers morts pour la défense des dieux, à la *maison du Soleil*, le paradis des Mexicains³, où elle les transformait en colibris. Les têtes de morts et les mains coupées, dont quatre entourent le sein de la déesse, rappellent les horribles sacrifices (*teoquauhquetzolitli*) célébrés dans la quinzième période de treize jours, après le solstice d'été, à l'honneur du dieu de la guerre et de sa compagne *Teoyamiqui*. Les mains coupées alternent avec la figure de certains vases dans lesquels on brûlait l'encens. Ces vases étaient appelés *top-xicalli*, *sacs en forme dealebasse* (de *toptli*, bourse tissée de fil de pite, et de *xicalli*,alebasse).

1. Gomara, *Conquista de Mexico*, p. 423.

2. Voir à la fin du volume la note relative à ce chapitre.

3. Torquemada, lib. XIII, ch. XLVIII (t. II, 569).

Cette idole étant sculptée sur toutes ses faces, même par dessous, où l'on voit représenté *Mictlanteuhkli*, le seigneur du lieu des morts, on ne saurait douter qu'elle était soutenue en l'air au moyen de deux colonnes. D'après cette disposition bizarre, la tête de l'idole se trouvait vraisemblablement élevée de 5 à 6 mètres au-dessus du pavé du temple, de manière que les prêtres (*Teopixqui*) traînaient les malheureuses victimes à l'autel, en les faisant passer au-dessous de la figure de *Mictlanteuhkli*.

Le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait transporter ce monument à l'édifice de l'Université de Mexico, qu'il a regardé « comme l'endroit le plus propre pour conserver un des restes les plus curieux de l'antiquité américaine¹. » Les professeurs de cette Université, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, n'ont pas voulu exposer cette idole aux yeux de la jeunesse mexicaine; ils l'ont enterrée de nouveau dans un des corridors du collège, à une profondeur d'un demi-mètre. Je n'aurais pas été assez heureux pour pouvoir l'examiner, si l'évêque de Monterey, Don Feliciano Marin, qui passa par Mexico pour se rendre dans son diocèse, n'avait pas, à ma prière, engagé le recteur de l'Université à la faire déterrer. La pierre qui a servi à ce monument, est une *wakke* basaltique gris bleuâtre, fendillée et remplie de feldspath vitreux.

Les mêmes fouilles ont fait découvrir, au mois de janvier 1791, un tombeau de 2 mètres de longueur

1. *Officio del 3 sept.* 1790.

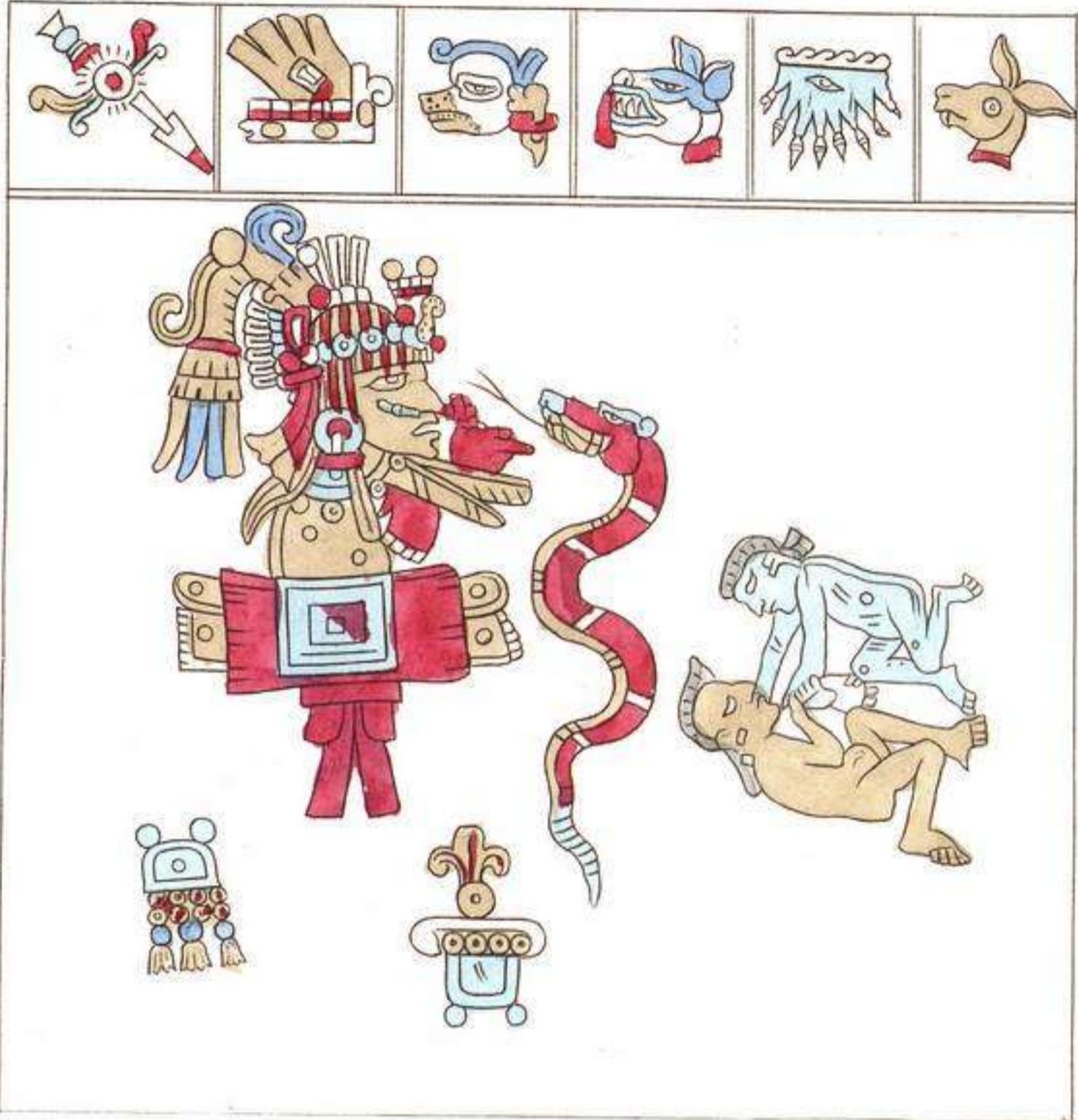
sur 1 mètre de largeur, rempli de sable très-fin, et renfermant un squelette bien conservé d'un quadrupède carnassier. Le tombeau était carré et formé de dalles d'amygdaloïde poreuse, appelée *tezontle*. L'animal paraissait un *coyote* ou loup mexicain. Des vases d'argile et des grelots de bronze très-bien fondus se trouvaient placés à côté des ossements. Ce tombeau était sans doute celui de quelque animal sacré; car les écrivains du xvi^e siècle nous apprennent que les Mexicains érigeaient de petites chapelles au loup, *chantico*; au tigre, *tlatocaocelotl*; à l'aigle, *quetzalhuexoloquauhтли*, et à la couleuvre. Le *cou*, ou *sacellum* du *chantico*, s'appelait *tetlanman*; et, qui plus est, les prêtres du loup sacré formaient une congrégation particulière, dont le couvent portait le nom de *Tetlacmancalmecac*¹.

Il est facile de concevoir comment les divisions des zodiaques, et les noms des signes qui président aux jours, aux demi-lunaisons et aux années, ont pu conduire les hommes au culte des animaux. Les peuples nomades comptent par lunaisons; ils distinguent la lune des lapins, celle des tigres, celle des chèvres, etc., selon qu'à différentes époques de l'année les animaux sauvages ou domestiques leur offrent des jouissances, ou leur inspirent des craintes. Lorsque peu à peu les mesures du temps deviennent des mesures de l'espace, et que les peuples forment la dodécatémerie du zodiaque des pleines lunes, les noms des animaux sau-

1. Nieremberg, *Hist. nat.*, lib. VIII, ch. xxii, p. 144. Torquemada, lib. II, ch. LVIII; lib. VIII, ch. xiii (t. I, p. 494, t. II, p. 29).

vages et domestiques passent aux constellations mêmes. C'est ainsi que le zodiaque tartare, qui ne renferme que de vrais ζώδια, peut être considéré comme le *zodiaque des peuples chasseurs et pasteurs*. Le tigre, inconnu à l'Afrique, lui donne un caractère exclusivement asiatique. Cet animal ne se retrouve plus dans les zodiaques chaldéen, égyptien ou grec, dans lesquels le tigre, le lièvre, le cheval et le chien, sont remplacés par le lion de l'Afrique, de la Thrace et de l'Asie occidentale, par la balance, les gémeaux, et, ce qui est très-remarquable, par les symboles de l'agriculture; le zodiaque égyptien est le *zodiaque d'un peuple agricole*. A mesure que les nations se sont civilisées, et que la masse de leurs idées s'est accrue, les dénominations des constellations zodiacales ont perdu leur uniformité primitive, et le nombre des *animaux célestes* a diminué : ce nombre cependant est resté assez considérable pour exercer une influence sensible sur les religions. Les rêveries astrologiques ont porté les hommes à attacher une haute importance aux signes qui président aux différentes divisions du temps. A Mexico, chaque signe des jours avait son autel. Dans le grand *téocalli* (θεοῦ καλιᾶ), on voyait, près de la colonne qui supportait l'image de la planète Vénus (*Ilhuicatitlan*), de petites chapelles pour les catastérismes *macuilcalli* (5 maison), *ome tochtli* (2 lapin), *chicome atl* (7 eau), et *nahui ocelotl* (4 tigre) : comme la majeure partie des hiéroglyphes des jours était composée d'animaux, le culte de ces derniers se trouvait intimement lié au système du calendrier.





PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES AZTEQUES.
CONSERVÉ À LA BIBLIOTHEQUE DU VATICAN.

Bouquet sc.

XII.

MANUSCRIT HIÉROGLYPHIQUE AZTÈQUE, CONSERVÉ

A LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.

Les peintures mexicaines, dont un très-petit nombre est parvenu jusqu'à nous, inspirent un double intérêt, et par le jour qu'elles répandent sur la mythologie et l'histoire des premiers habitants de l'Amérique, et par les rapports que l'on a cru y reconnaître avec l'écriture hiéroglyphique de quelques peuples de l'ancien continent. Pour réunir dans cet ouvrage tout ce qui peut nous instruire sur les communications qui, dans les temps les plus reculés, paraissent avoir eu lieu entre des groupes de peuples séparés par des steppes, par des montagnes ou par des mers, nous consignerons ici les résultats de nos recherches sur les peintures hiéroglyphiques des Américains.

On trouve en Éthiopie des caractères qui ont une étonnante ressemblance avec ceux de l'ancien sanscrit, surtout avec les inscriptions des caves du Canarab, dont la construction remonte au delà de toutes les périodes connues de l'histoire indienne¹. Les arts parais-

1. Notes de M. Langlès pour le *Voyage de Norden*, t. III, p. 299-349.

sent avoir fleuri à Méroé, et à Axoum, une des plus anciennes villes d'Éthiopie, avant que l'Égypte fût sortie de la barbarie. Un écrivain célèbre, profondément instruit dans l'histoire de l'Inde, Sir William Jones¹, a cru reconnaître une seule nation dans les Éthiopiens de Méroé, dans les premiers Égyptiens et dans les Hindoux. D'un autre côté, il est presque certain que les Abyssins, qu'il ne faut pas confondre avec les Éthiopiens *autochthones*, étaient une tribu arabe; et, d'après l'observation de M. Langlès, les mêmes caractères hemyarites que l'on découvre dans l'Afrique orientale ornaient encore, dans le XIV^e siècle de l'ère vulgaire, les portes de la ville de Samarkand. Voilà des rapports qui ont existé indubitablement entre le Habesch, ou l'ancienne Éthiopie, et le plateau de l'Asie centrale.

Une lutte prolongée entre deux sectes religieuses, celle des Brâhmanes et celle des Bouddhistes, a fini par l'émigration des Chamans au Tibet, dans la Mongolie, en Chine et au Japon. Si des tribus de race tartare ont passé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et de là au sud et à l'est, vers les rives de Gila et vers celles du Missouri, comme des recherches étymologiques² paraissent l'indiquer, il faut être moins surpris de trouver, parmi les peuples à demi barbares du nouveau continent, des idoles et des monuments d'architecture, une écriture hiéroglyphique, une connaissance

1. *Asiat. Researches*, vol. III, p. 5.

2. Vater, *über Amerika's Bevölkerung*, p. 455-469.

exacte de la durée de l'année, des traditions sur le premier état du monde, qui toutes rappellent les connaissances, les arts et les opinions religieuses des peuples asiatiques.

Il en est de l'étude de l'histoire du genre humain comme de l'étude de cette immensité de langues que nous trouvons répandues sur la surface du globe. Ce serait se perdre dans un dédale de conjectures, que de vouloir assigner une origine commune à tant de races et de langues diverses. Les racines du sanskrit trouvées dans la langue persane, le grand nombre de racines du persan, et même du pehlvi, que l'on découvre dans les langues d'origine germanique ¹, ne nous donnent pas le droit de regarder le sanskrit, le pehlvi, ou la langue ancienne des Mèdes, le persan et l'allemand, comme dérivant d'une seule et même source. Il serait absurde sans doute de supposer des colonies égyptiennes partout où l'on observe des monuments pyramidaux et des peintures symboliques; mais comment ne pas être frappé des traits de ressemblance qu'offre le vaste tableau des mœurs, des arts, des langues et des traditions qui se trouvent aujourd'hui chez les peuples les plus éloignés les uns des autres? Comment ne pas indiquer, partout où elles se présentent, les analogies de structure dans les langues, de style dans les monuments, de fictions dans les cosmogonies, lors même que l'on ne peut pronon-

1. Adelung's *Mithridates*, part. I, p. 277. Schlegel, *über Sprache und Weisheit der Indier*, p. 7.

cer sur les causes secrètes de ces ressemblances, et qu'aucun fait historique ne remonte à l'époque des communications qui ont existé entre les habitants des divers climats?

En fixant les yeux sur les moyens graphiques que les peuples ont employés pour exprimer leurs idées, nous trouvons de vrais hiéroglyphes, tantôt cyriologiques, tantôt tropiques, comme ceux dont l'usage paraît avoir passé de l'Éthiopie en Égypte; des chiffres symboliques, composés de plusieurs clefs, destinés à parler plutôt aux yeux qu'à l'oreille, et exprimant des mots entiers, comme les caractères chinois; des syllabaires, comme ceux des Tartares-Mantchoux, dans lesquels les voyelles font corps avec les consonnes, mais qui sont propres à être résolus en lettres simples; enfin, de vrais alphabets, qui offrent le plus haut degré de perfection dans l'analyse des sons, et dont quelques-uns, par exemple le coréen, d'après l'observation ingénieuse de M. Langlès¹, paraissent encore indiquer le passage des hiéroglyphes à l'écriture alphabétique.

Le nouveau continent, dans son immense étendue, présente des nations arrivées à un certain degré de civilisation : on y reconnaît des formes de gouvernement et des institutions qui ne pouvaient être que l'effet d'une lutte prolongée entre le prince et les peuples, entre le sacerdoce et la magistrature : on y trouve des langues, dont quelques-unes, comme le groenlandais, le cora, le tamanaque, le totonaque et le qquichua²,

1. *Voyage de Norden*, édition de Langlès, t. III, p. 296.

2. *Archiv für Ethnographie*, t. I, p. 345. Vater, p. 206.

offrent une richesse de formes grammaticales que, dans l'ancien continent, on n'observe nulle part, sinon au Congo et chez les Basques, qui sont les restes des anciens Cantabres; mais, au milieu de ces traces de culture et de ce perfectionnement des langues, il est à remarquer qu'aucun peuple indigène de l'Amérique ne s'était élevé à cette analyse des sons qui conduit à l'invention la plus admirable, on pourrait dire la plus merveilleuse de toutes, celle d'un alphabet.

Nous voyons que l'usage des peintures hiéroglyphiques était commun aux Toltèques, aux Tlascaltèques, aux Aztèques, et à plusieurs autres tribus qui, depuis le vii^e siècle de notre ère, paraissent successivement sur le plateau d'Anahuac; nulle part, nous ne trouvons des caractères alphabétiques : on pourrait croire que le perfectionnement des signes symboliques, et la facilité avec laquelle on peignait les objets, avaient empêché l'introduction des lettres. On pourrait citer, à l'appui de cette opinion, l'exemple des Chinois qui, depuis des milliers d'années, se contentent de quatre-vingt mille chiffres, composés de deux cent quatorze clefs ou hiéroglyphes radicaux : mais ne voyons-nous pas chez les Égyptiens l'usage simultané d'un alphabet et de l'écriture hiéroglyphique, comme le prouvent indubitablement les précieux rouleaux de papyrus trouvés dans les enveloppes de plusieurs momies, et représentés dans l'Atlas pittoresque¹ de M. Denon?

Kalm rapporte, dans son *Voyage en Amérique*, que

1. Kalms *Reise*, t. III, p. 416.

M. de Verandrier avait découvert, en 1746, dans les savanes du Canada, à neuf cents lieues à l'ouest de Montréal, une tablette de pierre fixée dans un pilier sculpté, et sur laquelle se trouvaient des traits que l'on prit pour une inscription tartare. Plusieurs jésuites à Québec, assurèrent au voyageur suédois avoir eu en main cette tablette que le chevalier de Beauharnais, alors gouverneur du Canada, avait fait passer à M. de Maurepas, en France¹. On ne saurait assez regretter de n'avoir eu aucune notion ultérieure sur un monument si intéressant pour l'histoire de l'homme. Mais existait-il à Québec des personnes capables de juger du caractère d'un alphabet? et si cette prétendue inscription eût été véritablement reconnue en France pour une inscription tartare, comment un ministre éclairé et ami des arts ne l'aurait-il pas fait publier?

Les antiquaires anglo-américains ont fait connaître une inscription qu'on a supposée phénicienne, et qui est gravée sur les rochers de Dighton, dans la baie de Narangaset, près des bords de la rivière de Taunton, à douze lieues au sud de Boston. Depuis la fin du xvii^e siècle jusqu'à nos jours, Danforth, Mather, Greenwood et Sewells en ont donné successivement des dessins, dans lesquels on a de la peine à reconnaître des copies du même original. Les indigènes qui habitaient ces contrées, lors des premiers établissements européens, conservaient une ancienne tradition, d'après laquelle des étrangers, naviguant dans des mai-

1. Denon, *Voyage en Égypte*, pl. 436 et 437.

sons de bois, avaient remonté la rivière de Taunton, appelée jadis Assoonet. Ces étrangers, après avoir vaincu les hommes rouges, avaient gravé des traits dans le roc, qui est aujourd'hui couvert des eaux de la rivière. Court de Gebelin n'hésite pas, avec le savant docteur Stiles, de regarder ces traits comme une inscription carthaginoise. Il dit, avec cet enthousiasme qui lui est naturel, et qui est très-nuisible dans des discussions de ce genre, « que
 « cette inscription vient d'arriver tout exprès du nou-
 « veau monde, pour confirmer ses idées sur l'origine
 « des peuples, et que l'on y voit, *d'une manière évi-*
 « *dente*, un monument phénicien, un tableau qui, sur
 « le devant, désigne une alliance entre des peuples
 « américains et la nation étrangère, arrivant, par des
 « *vents du nord*, d'un pays riche et industriel. »

J'ai examiné avec soin les quatre dessins de la fameuse pierre de Taunton River, que M. Lort¹ a publiés à Londres dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*. Loin d'y reconnaître un arrangement symétrique de lettres simples ou de caractères syllabiques, je n'y vois qu'un dessin à peine ébauché, et analogue à ceux que l'on a trouvés sur les rochers de la Norwége², et dans presque tous les pays habités par des peuples scandinaves. On distingue, à la forme des têtes, cinq figures humaines, entourant un animal qui a des cornes, et dont le devant est beaucoup plus haut que l'extrémité postérieure.

1. *Account of an ancient Inscription by Mr. Lort, Archæologia*, vol. VIII, p. 290.

2. Suhm, *Samlinger til ten Danske Historie*, t. II, p. 245.

Dans la navigation que nous avons faite, M. Bonpland et moi, pour constater la communication entre l'Orénoque et la rivière des Amazones, nous avons eu aussi connaissance d'une inscription que l'on nous assurait avoir été trouvée dans la chaîne de montagnes granitiques qui, sous les sept degrés de latitude, s'étend depuis le village indien d'Uruana ou Urbana jusqu'aux rives occidentales du Caura. Un missionnaire, Ramon Bueno, religieux franciscain, s'étant réfugié par hasard dans une caverne formée par la séparation de quelques bancs de rocher, vit au milieu de cette caverne un gros bloc de granit, sur lequel il crut reconnaître des caractères réunis en plusieurs groupes et rangés sur une même ligne. Les circonstances pénibles dans lesquelles nous nous trouvions au retour du Rio Negro à Saint-Thomas de la Guyane, ne nous ont malheureusement pas permis de vérifier nous-mêmes cette observation. Le missionnaire me communiqua la copie d'une partie de ces caractères, dans lesquels on aurait pu trouver quelque ressemblance avec l'alphabet phénicien; mais je doute fort que le bon religieux, qui paraissait mettre peu d'intérêt à cette prétendue inscription, l'ait copiée avec beaucoup de soin. Il est bon d'observer que, sur sept caractères, aucun ne s'y trouve répété plusieurs fois.

Il est d'ailleurs assez remarquable que cette même contrée sauvage et déserte, dans laquelle le père Bueno a cru voir des lettres gravées sur le granit, présente un grand nombre de rochers qui, à des hauteurs extraordinaires, sont couverts de figures d'animaux, de repré-

sentations du soleil, de la lune et des astres, et d'autres signes peut-être hiéroglyphiques. Les indigènes racontent que leurs ancêtres, du temps des grandes eaux, sont parvenus en canot jusqu'à la cime de ces montagnes, et qu'alors les pierres se trouvaient encore dans un état tellement ramolli, que les hommes ont pu y tracer des traits avec leurs doigts. Cette tradition annonce une horde dont la culture est bien différente de celle du peuple qui l'a précédée : elle décèle une ignorance absolue de l'usage du ciseau et de tout autre outil métallique.

Il résulte de l'ensemble de ces faits, qu'il n'existe aucune preuve certaine de la connaissance d'un alphabet parmi les Américains. Dans des recherches de ce genre, on ne saurait être assez sur ses gardes pour ne pas confondre ce qui est dû au hasard et aux jeux de l'oisiveté, avec des lettres ou des caractères syllabiques. M. Truter¹ rapporte qu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique, chez les Betjuanas, il a vu des enfants occupés à tracer sur le rocher, au moyen d'un instrument tranchant, des caractères qui avaient la plus parfaite ressemblance avec le P et l'M de l'alphabet romain, et cependant ces peuples grossiers sont bien éloignés de connaître l'écriture.

Ce manque de lettres observé dans le nouveau continent, lors de sa seconde découverte par Christophe Colomb, conduit à l'idée que les tribus de race tartare ou mongole, que l'on peut supposer être venues de

1. Bertuch, *Geogr. Ephem.*, t. XII, p. 67.

l'Asie orientale en Amérique, ne possédaient pas elles-mêmes l'écriture alphabétique, ou, ce qui est moins probable, qu'étant retombées dans la barbarie, sous l'influence d'un climat peu favorable au développement de l'esprit, elles avaient perdu cet art merveilleux, connu seulement d'un très-petit nombre d'individus. Nous n'agiterons point ici la question si l'alphabet dêvanâgari est d'une haute antiquité sur les bords de l'Indus et du Gange, ou si, comme le dit Strabon¹, d'après Mégasthènes, les Hindoux ignoraient l'écriture avant les conquêtes d'Alexandre. Plus à l'est et plus au nord, dans la région des langues monosyllabiques, de même que dans celle des langues tartares, samo-jèdes, ostiaques et kamtschadales, l'usage des lettres, partout où on le trouve aujourd'hui, n'a été introduit que très-tard. Il paraît même assez probable que c'est le christianisme nestorien² qui a donné l'alphabet stranghelo aux Oïghours et aux Tartares-Mantchoux; alphabet qui, dans les régions septentrionales de l'Asie, est encore plus récent que ne le sont les caractères runiques dans le nord de l'Europe. On n'a donc pas besoin de supposer que les communications entre l'Asie orientale et l'Amérique remontent à une antiquité très-reculée, pour comprendre comment cette dernière partie du monde n'a pu recevoir un art qui, pendant une longue série de siècles, n'a été connu³

1. Strabo, lib. XV, p. 4033-4044.

2. Langlès, *Dictionnaire tartare-mantchou*, p. 18. *Recherches asiatiques*, t. II, p. 62, n. d.

3. Zoega, *de Origine Obeliscorum*, p. 554.

qu'en Égypte, dans les colonies phéniciennes et grecques, et dans le petit espace de terrain contenu entre la Méditerranée, l'Oxus et le golfe Persique.

En parcourant l'histoire des peuples qui ignorent l'usage des lettres, on voit que, presque partout, dans les deux hémisphères, les hommes ont essayé de peindre les objets qui frappent leur imagination, de représenter les choses en indiquant une partie pour le tout, de composer des tableaux en réunissant des figures ou les parties qui les rappellent, et de perpétuer ainsi la mémoire de quelques faits remarquables. L'Indien Delaware, en parcourant les bois, trace des traits dans l'écorce des arbres, pour annoncer le nombre d'hommes et de femmes qu'il a tués à l'ennemi : le signe conventionnel qui indique la peau arrachée de la tête d'une femme ne diffère que par un simple trait de celui qui caractérise la chevelure de l'homme. Si l'on veut nommer hiéroglyphe toute peinture des idées par les choses, il n'y a, comme l'observe très-bien M. Zoega, pas un coin de la terre dans lequel on ne trouve l'écriture hiéroglyphique : mais ce même savant, qui a fait une étude approfondie des peintures mexicaines¹, observe aussi qu'il ne faut pas confondre l'écriture hiéroglyphique avec la représentation d'un événement, avec des tableaux dans lesquels les objets sont en rapport d'action les uns avec les autres.

Les premiers religieux qui ont visité l'Amérique,

1. Zoega, p. 525-534.

Valadès et Acosta¹, ont déjà nommé les peintures aztèques « une écriture semblable à celle des Égyptiens. » Si depuis, Kircher, Warburton et d'autres savants, ont contesté la justesse de cette expression, c'est parce qu'ils n'ont pas distingué les *peintures d'un genre mixte*, dans lesquelles de vrais hiéroglyphes, tantôt cyriologiques, tantôt tropiques, sont ajoutés à la représentation naturelle d'une action, et l'*écriture hiéroglyphique simple*, telle qu'on la trouve, non sur le *pyramidion*, mais sur les grandes faces des obélisques. La fameuse inscription de Thèbes, citée par Plutarque et par Clément d'Alexandrie², la seule dont l'explication soit parvenue jusqu'à nous, exprimait, dans les hiéroglyphes d'un enfant, d'un vieillard, d'un vautour, d'un poisson et d'un hippopotame, la sentence suivante : « Vous qui naissez et qui devez mourir, sachez que l'Éternel déteste l'impudence. » Pour exprimer la même idée, un Mexicain aurait représenté le grand esprit Teotl, châtiant un criminel : certains caractères placés au-dessus de deux têtes auraient suffi pour indiquer l'âge de l'enfant et celui du vieillard : il aurait *individualisé* l'action ; mais le style de ses peintures hiéroglyphiques ne lui aurait pas fourni de moyen pour exprimer en général le sentiment de haine et de vengeance

1. *Rhetorica Christiana*, auctore Didaco Valadès, Romæ, 1579, p. II, c. xxvii, p. 93. Acosta, lib. VI, c. vii.

2. Plut. *de Iside*, ed. Par., 1624, t. II, p. 363, F. Clem. Alex. *Stromat.*, lib. V, c. vii; ed. Potter, Oxon, 1715, t. II, p. 670. lin. 30.

D'après les idées que les anciens nous ont transmises des inscriptions hiéroglyphiques des Égyptiens, il est très-probable qu'elles pouvaient être lues comme on lit des livres chinois. Les recueils que nous appelons assez improprement des *manuscrits* mexicains, renferment un grand nombre de peintures qui peuvent être interprétées ou expliquées comme les reliefs de la colonne trajane; mais on n'y voit qu'un très-petit nombre de caractères susceptibles d'être lus. Les peuples aztèques avaient de vrais hiéroglyphes simples pour l'eau, la terre, l'air, le vent, le jour, la nuit, le milieu de la nuit, la parole, le mouvement; ils en avaient pour les nombres, pour les jours et les mois de l'année solaire : ces signes, ajoutés à la peinture d'un événement, marquaient d'une manière assez ingénieuse si l'action s'était faite le jour ou la nuit; quel était l'âge des personnes qu'on voulait désigner; si elles avaient parlé, et laquelle d'entre elles avait parlé le plus. On trouve même chez les Mexicains des vestiges de ce genre d'hiéroglyphes que l'on appelle *phonétiques*, et qui annoncent des rapports, non avec la chose, mais avec la langue parlée. Chez des peuples à demi barbares, les noms des individus, ceux des villes et des montagnes, font généralement illusion à des objets qui frappent les sens, tels que la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air ou la terre. Cette circonstance a fourni des moyens aux peuples aztèques de pouvoir *écrire* les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Axajacatl* est *visage d'eau*; celle d'*Ilhuicamina*, *flèche qui perce le ciel* : or, pour repré-

senter les rois Moteuczoma Ilhuicamina et Axajacatl, le peintre réunissait les hiéroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. Les noms des villes de Macuilxochitl, Quauhtinchan et Tehuilojoccan signifient *cinq fleurs*, *maison de l'aigle*, et *lieu des miroirs* : pour indiquer ces trois villes, on peignait une fleur placée sur cinq points, une maison de laquelle sortait la tête d'un aigle, et un miroir d'obsidienne. De cette manière, la réunion de plusieurs hiéroglyphes simples indiquait les noms composés ; elle le faisait par des signes qui parlaient à la fois aux yeux et à l'oreille : souvent aussi les caractères qui désignaient les villes et les provinces étaient tirés des productions du sol ou de l'industrie des habitants.

Il résulte de l'ensemble de ces recherches que les peintures mexicaines qui se sont conservées jusqu'à nos jours offrent une grande ressemblance, non avec l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, mais bien avec les rouleaux de papyrus trouvés dans l'enveloppe des momies, et que l'on doit aussi considérer comme *des peintures d'un genre mixte*, parce que les caractères symboliques et isolés y sont ajoutés à la représentation d'une action : on reconnaît dans ces papyrus des initiations, des sacrifices, des allusions à l'état de l'âme après la mort, des tributs payés aux vainqueurs, les effets bienfaisants de l'inondation du Nil et les travaux de l'agriculture : parmi un grand nombre de figures représentées en action, ou en rapport les unes avec les autres, on observe de vrais hiéroglyphes, de ces caractères isolés qui appartenaient à l'écriture. Mais ce n'est

pas seulement sur les papyrus et sur les enveloppes de momies, c'est sur les obélisques mêmes que l'on trouve des traces de ce genre mixte, qui réunit la peinture à l'écriture hiéroglyphique : la partie inférieure et la pointe des obélisques égyptiens présentent généralement un groupe de deux figures qui sont en rapport l'une avec l'autre, et que l'on ne doit pas confondre¹ avec les caractères isolés de l'écriture symbolique.

En comparant les peintures mexicaines avec les hiéroglyphes qui ornaient les temples, les obélisques, peut-être même les pyramides de l'Égypte; en réfléchissant sur la marche progressive que l'esprit humain paraît avoir suivie dans l'invention des moyens graphiques propres à exprimer des idées, on voit que les peuples de l'Amérique étaient bien éloignés de cette perfection qu'avaient atteinte les Égyptiens : en effet, les Aztèques ne connaissaient encore que très-peu d'hiéroglyphes simples; ils en avaient pour les éléments comme pour les rapports du temps et des lieux : or, ce n'est que par le grand nombre de ces caractères, susceptibles d'être employés *isolément*, que la *peinture* des idées devient d'un usage facile, et qu'elle se rapproche de l'*écriture*. Nous trouvons chez les Aztèques le germe des caractères phonétiques : ils savaient *écrire* des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons : cet artifice aurait pu les conduire à la belle découverte d'un syllabaire; il aurait pu les porter à *alphabétiser* leurs hiéroglyphes simples; mais que de siècles se

1. Zoega, p. 438.

seraient écoulés avant que ces peuples montagnards, qui tenaient à leurs habitudes avec cette opiniâtreté qui caractérise les Chinois, les Japonais et les Hindoux, se fussent élevés à la décomposition des mots, à l'analyse des sons, à l'invention d'un alphabet!

Malgré l'imperfection extrême de l'écriture hiéroglyphique des Mexicains, l'usage de leurs peintures remplaçait assez bien le défaut de livres, de manuscrits et de caractères alphabétiques. Du temps de Montezuma, des milliers de personnes étaient occupées à peindre, soit en composant à neuf, soit en copiant des peintures qui existaient déjà. La facilité avec laquelle on fabriquait le papier en se servant des feuilles de maguey ou pite (*agave*), contribuait sans doute beaucoup à rendre si fréquent l'emploi de la peinture. Le roseau à papier (*Cyperus papyrus*) ne vient, dans l'ancien continent, que dans des endroits humides et tempérés : la pite, au contraire, croît également dans les plaines et sur les montagnes les plus élevées; elle végète dans les régions les plus chaudes de la terre comme sur des plateaux où le thermomètre descend jusqu'au point de la congélation. Les manuscrits mexicains (*codices mexicani*) qui ont été conservés, sont peints, les uns sur des peaux de cerfs, les autres sur des toiles de coton, ou sur du papier de maguey. Il est très-probable que, parmi les Américains, comme chez les Grecs et chez d'autres peuples de l'ancien continent, l'usage des peaux tannées et préparées a précédé celui du papier : du moins les Toltèques paraissent déjà avoir employé la peinture hiéroglyphique à cette épo-

que reculée à laquelle ils habitaient des provinces septentrionales, dont le climat est contraire à la culture de l'agave.

Chez les peuples du Mexique, les figures et les caractères symboliques n'étaient pas tracés sur des feuilles séparées. Quelle que fût la matière employée pour les manuscrits, il est très-rare qu'ils fussent destinés à former des rouleaux; presque toujours on les pliait en zigzag, d'une manière particulière, à peu près comme le papier ou l'étoffe de nos éventails: deux tablettes d'un bois léger étaient collées aux extrémités, l'une par-dessus, l'autre par-dessous; de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offre la plus parfaite ressemblance avec nos livres reliés. Il résulte de cet arrangement qu'en ouvrant un manuscrit mexicain comme on ouvre nos livres, on ne parvient à voir à la fois que la moitié des caractères, ceux qui sont peints d'un même côté de la peau ou du papier de maguey: pour examiner toutes les pages (si toutefois on peut appeler pages les différents replis d'une bande qui a souvent 12 à 15 mètres de longueur), il faut étendre le manuscrit entier une fois de gauche à droite, et une autre fois de droite à gauche: sous ce rapport, les peintures mexicaines offrent la plus grande conformité avec les manuscrits siamois que l'on conserve à la bibliothèque impériale de Paris, et qui sont aussi pliés en zigzag.

Les volumes que les premiers missionnaires de la Nouvelle-Espagne appelaient assez improprement des livres mexicains, renfermaient des notions sur un grand

nombre d'objets très-différents : c'étaient des annales historiques de l'empire mexicain, des rituels indiquant le mois et le jour auxquels on doit sacrifier à telle ou telle divinité, des représentations cosmogoniques et astrologiques, des pièces de procès, des documents relatifs au cadastre ou à la division des propriétés dans une commune, des listes de tributs payables à telle ou telle époque de l'année, des tableaux généalogiques d'après lesquels on réglait les héritages ou l'ordre de succession dans les familles, des calendriers manifestant les intercalations de l'année civile ou de l'année religieuse ; enfin des peintures qui rappelaient les peines par lesquelles les juges doivent punir les délits. Mes voyages dans différentes parties de l'Amérique et de l'Europe m'ont procuré l'avantage d'examiner un plus grand nombre de manuscrits mexicains que n'ont pu le faire Zoega, Clavigero, Gama, l'abbé Hervas, l'auteur ingénieux des *Lettere americane*; le comte Rinaldo Carli, et d'autres savants, qui, après Boturini, ont écrit sur ces monuments de l'ancienne civilisation de l'Amérique. Dans la précieuse collection conservée au palais du vice-roi, à Mexico, j'ai vu des fragments de peintures relatives à chacun des objets dont nous venons de faire l'énumération.

On doit être frappé de l'extrême ressemblance que l'on observe entre les manuscrits mexicains conservés à Veletri, à Rome, à Bologne, à Vienne et au Mexique; au premier abord on les croirait copiés les uns des autres : tous offrent une extrême incorrection dans les contours, un soin minutieux dans les détails, et une

grande vivacité dans les couleurs qui sont placées de manière à produire les contrastes les plus tranchants : les figures ont généralement le corps trapu comme celles des reliefs étrusques; quant à la justesse du dessin, elles sont au-dessous de tout ce que les peintures des Hindoux, des Tibétains, des Chinois et des Japonais offrent de plus imparfait. On distingue dans les peintures mexicaines des têtes d'une grandeur énorme, un corps excessivement court, et des pieds qui, par la longueur des doigts, ressemblent à des griffes d'oiseau; les têtes sont constamment dessinées de profil, quoique l'œil soit placé comme si la figure était vue de face. Tout ceci indique l'enfance de l'art; mais il ne faut pas oublier que des peuples qui expriment leurs idées par des peintures, et qui sont forcés, par leur état social, de faire un usage fréquent de l'écriture hiéroglyphique mixte, attachent aussi peu d'importance à peindre correctement que les savants d'Europe à employer une belle écriture dans leurs manuscrits.

On ne saurait nier que les peuples montagnards du Mexique n'appartiennent à une race d'hommes qui, semblable à plusieurs hordes tartares et mongoles, se plaît à imiter la forme des objets. Partout, à la Nouvelle-Espagne, comme à Quito et au Pérou, on voit des Indiens qui savent peindre et sculpter; ils parviennent à copier servilement tout ce qui s'offre à leur vue; ils ont appris, depuis l'arrivée des Européens, à donner de la correction à leurs contours; mais rien n'annonce qu'ils soient pénétrés de ce sentiment du beau, sans lequel la peinture et la sculp-

ture ne peuvent s'élever au-dessus des arts mécaniques. Sous ce rapport, et sous bien d'autres encore, les habitants du nouveau monde ressemblent à tous les peuples de l'Asie orientale.

On conçoit d'ailleurs comment l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique mixte devait contribuer à gâter le goût d'une nation en l'accoutumant à l'aspect des figures les plus hideuses, des formes les plus éloignées de la justesse des proportions. Pour indiquer un roi qui, telle ou telle année, a vaincu une nation voisine, l'Égyptien, dans la perfection de son écriture, rangeait sur la même ligne un petit nombre d'hiéroglyphes isolés, qui exprimaient toute la série des idées qu'on voulait rappeler, et ces caractères consistaient en grande partie en figures d'objets inanimés : le Mexicain, au contraire, pour résoudre le même problème, était obligé de peindre un groupe de deux personnes, un roi armé terrassant un guerrier qui porte les armes de la ville conquise. Or, pour faciliter l'emploi de ces peintures historiques, on commença bientôt à ne peindre que ce qui était absolument indispensable pour reconnaître les objets. Pourquoi donner des bras à une figure représentée dans une attitude dans laquelle elle n'en fait aucun usage ? De plus, les formes principales, celles par lesquelles on indiquait une divinité, un temple, un sacrifice, devaient être fixées de bonne heure. L'intelligence des peintures serait devenue extrêmement difficile, si chaque artiste avait pu varier à son gré la représentation des objets que l'on était obligé de dési-

gner fréquemment. Il suit de là que la civilisation des Mexicains aurait pu augmenter beaucoup, sans qu'ils eussent été tentés d'abandonner les formes incorrectes dont on était convenu depuis des siècles. Un peuple montagnard et guerrier, robuste, mais d'une laideur extrême, d'après les principes de beauté des Européens, abruti par le despotisme, accoutumé aux cérémonies d'un culte sanguinaire, est déjà par lui-même peu disposé à s'élever à la culture des beaux-arts : l'habitude de peindre au lieu d'écrire, l'aspect journalier de tant de figures hideuses et disproportionnées, l'obligation de conserver les mêmes formes sans jamais les altérer ; toutes ces circonstances devaient contribuer à perpétuer le mauvais goût parmi les Mexicains.

C'est en vain que nous cherchons, sur le plateau de l'Asie centrale, ou plus au nord et à l'est, des peuples qui aient fait usage de cette peinture hiéroglyphique que l'on observe dans le pays d'Anahuac depuis la fin du VII^e siècle : les Kamtchadales, les Tongouses et d'autres tribus de la Sibérie, décrites par Strahlenberg, peignent des figures qui rappellent des faits historiques : sous toutes les zones, comme nous l'avons observé plus haut, l'on trouve des nations plus ou moins adonnées à ce genre de peinture ; mais il y a bien loin d'une planche chargée de quelques caractères, à ces manuscrits mexicains qui sont tous composés d'après un système uniforme, et que l'on peut considérer comme les annales de l'empire. Nous ignorons si ce système de peinture hiéroglyphique a été inventé dan

le nouveau continent, ou s'il est dû à l'émigration de quelque tribu tartare qui connaissait la durée exacte de l'année, et dont la civilisation était aussi ancienne que chez les Oïghours du plateau de Turfan. Si l'ancien continent ne nous présente aucun peuple qui ait fait de la peinture un usage aussi étendu que les Mexicains, c'est qu'en Europe et en Asie nous ne trouvons pas une civilisation également avancée sur la connaissance d'un alphabet ou de certains caractères qui le remplacent, comme les chiffres des Chinois et des Coréens.

Avant l'introduction de la peinture hiéroglyphique, les peuples d'Anahuac se servaient de ces nœuds et de ces fils à plusieurs couleurs, que les Péruviens appellent *quippus*, et que l'on retrouve ¹ non-seulement chez les Canadiens, mais très-anciennement aussi chez les Chinois. Le chevalier Boturini a été encore assez heureux pour se procurer de vrais quippus mexicains ou *nepohualtzitzin*, trouvés dans le pays des Tlascalèques. Dans les grandes migrations des peuples, ceux de l'Amérique se sont portés du nord au sud, comme les Ibériens, les Celtes et les Pélasges ont reflué de l'est à l'ouest. Peut-être que les anciens habitants du Pérou avaient jadis passé par le plateau du Mexique : en effet, Ulloa ², familiarisé avec le style de l'archi-

1. Lafitau, *Mœurs des sauvages*, t. I, p. 233, 503. *Histoire générale des Voyages*, t. I, liv. X, ch. VIII. Martini, *Histoire de la Chine*, p. 21. Boturini, *Nueva Historia de la America septentrional*, p. 85.

2. Ulloa, *Noticias americanas*, p. 43.

teature péruvienne, avait été frappé de la grande ressemblance qu'offraient, dans la distribution des portes et des niches, quelques anciens édifices de la Louisiane occidentale, avec les *tambos* construits par les Incas; et il ne paraît pas moins remarquable que, d'après les traditions recueillies à Lican, l'ancienne capitale du royaume de Quito, les quippus étaient connus aux Puruays longtemps avant que les descendants de Manco-Capac les eussent subjugués.

L'usage de l'écriture et celui des hiéroglyphes ont fait oublier au Mexique, comme à la Chine, les nœuds ou les *nepohualtzitzin*. Ce changement s'est opéré vers l'année 648 de notre ère. Un peuple septentrional, mais très-policé, les Toltèques, paraît dans les montagnes d'Anahuac, à l'est du golfe de Californie : il se dit chassé d'un pays situé au nord-ouest du Rio Gila, et appelé Huehuetlapallan; il porte avec lui des peintures qui indiquent, année par année, les événements de sa migration; il prétend avoir quitté cette patrie, dont la position nous est totalement inconnue, l'année 544, à la même époque à laquelle la ruine totale de la dynastie des Tsin avait occasionné de grands mouvements parmi les peuples de l'Asie orientale; cette circonstance est très-remarquable : de plus, les noms que les Toltèques imposaient aux villes qu'ils avaient fondées étaient ceux des villes du pays boréal qu'ils avaient été forcés d'abandonner; ainsi l'on saura l'origine ¹ des Toltèques, des Cirimèques, des Acolhues et

1. Clavigero, *Storia di Messico*, t. I, p. 426; t. IV, p. 29 et 46.

des Aztèques, de ces quatre nations qui parlaient toutes la même langue, et qui entrèrent successivement, et par le même chemin, au Mexique, si jamais on découvre dans le nord de l'Amérique ou de l'Asie un peuple qui connaisse les noms de Huehuetlapallan, d'Aztlan, de Teocolhuacan, d'Amaquemecan, de Tehuajo et de Copalla.

Jusqu'au parallèle de 53 degrés, la température de la côte nord-ouest de l'Amérique est plus douce que celle des côtes orientales; on pourrait croire que la civilisation avait fait anciennement des progrès sous ce climat, et même à des latitudes plus élevées : encore aujourd'hui on observe que, sous les 57 degrés, dans le canal de Cox et dans la baie de Norfolk, appelée par Marchand le golfe de Tchinkitané, les indigènes ont un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques sur bois. J'ai examiné ailleurs s'il est probable que ces peuples industriels et d'un caractère généralement doux et affable sont des colons mexicains réfugiés vers le nord, après l'arrivée des Espagnols, ou s'ils ne descendent pas plutôt des tribus toltèques ou aztèques, qui, lors de l'irruption des peuples d'Aztlan, sont restées dans ces régions boréales. Par la réunion heureuse de plusieurs circonstances, l'homme s'élève à une certaine culture, même dans les climats les moins favorables au développement des êtres organisés : près du cercle polaire, en Islande, nous avons vu, depuis le XII^e siècle, les peuples scandinaves cultiver les lettres et les arts avec plus de succès que les habitants du Danemark et de la Prusse.

Quelques tribus toltèques paraissent s'être mêlées aux nations qui habitaient jadis le pays contenu entre la rive orientale du Mississippi et l'océan Atlantique. Les Iroquois et les Hurons faisaient sur bois des peintures hiéroglyphiques qui offrent des rapports frappants¹ avec celles des Mexicains : ils indiquaient le nom des personnes qu'ils voulaient désigner, en employant le même artifice dont nous avons parlé plus haut dans la description d'un tableau généalogique. Les indigènes de la Virginie avaient des peintures appelées *sagkokok*, qui représentaient, par des caractères symboliques, les événements qui avaient eu lieu dans l'espace de soixante ans : c'étaient de grandes roues divisées en soixante rayons ou en autant de parties égales. Lederer² rapporte avoir vu dans le village indien de Pommacomek un de ces cycles hiéroglyphiques, dans lequel l'époque de l'arrivée des blancs sur les côtes de la Virginie était marquée par la figure d'un cygne vomissant du feu, pour indiquer à la fois la couleur des Européens, leur arrivée par eau, et le mal que leurs armes à feu avaient fait aux hommes rouges.

Au Mexique, l'usage des peintures et celui du papier de maguey s'étendaient bien au delà des limites de l'empire de Montezuma, jusqu'aux bords du lac de Nicaragua, où les Toltèques, dans leurs migrations, avaient porté leur langue et leurs arts. Dans le

1. Lafitau, t. II, p. 43, 225, 416. — La Hontan, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, t. II, p. 493.

2. *Journal des Savants*, 1684, p. 75.



royaume de Guatimala, les habitants de Teochiapan conservaient des traditions qui remontaient jusqu'à l'époque d'un grand déluge, après lequel leurs ancêtres, sous la conduite d'un chef appelé *Votan*, étaient venus d'un pays situé vers le nord. Dans le village de Teopixca, il existait encore au xvi^e siècle des descendants de la famille de Votan ou Vodan (ces deux noms sont les mêmes, les Toltèques et les Aztèques n'ayant pas dans leur langue les quatre consonnes *d*, *b*, *r* et *s*). Ceux qui ont étudié l'histoire des peuples scandinaves dans les temps héroïques doivent être frappés de trouver au Mexique un nom qui rappelle celui de *Vodan* ou *Odin*, qui régna parmi les Scythes, et dont la race, d'après l'assertion très-remarquable de Beda ¹, « a donné des rois à un grand nombre de peuples. »

S'il était vrai, comme plusieurs savants l'ont supposé, que ces mêmes Toltèques, qu'une peste, jointe à une grande sécheresse, avait chassés du plateau d'Anahuac vers le milieu du xi^e siècle de notre ère, ont reparu dans l'Amérique méridionale comme fondateurs de l'empire des Incas, comment les Péruviens n'auraient-ils pas abandonné leurs *quippus* pour adopter l'écriture hiéroglyphique des Toltèques? Presque à la même époque, au commencement du xii^e siècle, un évêque groenlandais avait porté, non sur le continent de l'Amérique, mais à la Terre-Neuve (Vinland), des livres

1. Beda, *Hist. eccles.*, lib. I, c. xv. — Francisco Nunez de la Vega, *Constitutions synodales*, p. 74.

latins, les mêmes peut-être que les frères Zeni¹ y trouvèrent en 1380.

Nous ignorons si des tribus de race toltèque ont pénétré jusque dans l'hémisphère austral, non par les Cordillères de Quito et du Pérou, mais en suivant les plaines qui se prolongent à l'est des Andes, vers les rives de Marañon : un fait extrêmement curieux, et dont j'ai eu connaissance pendant mon séjour à Lima, porterait à le supposer. Le père Narcisse Gilbar, religieux franciscain, avantageusement connu par son courage et par son esprit de recherche, trouva, parmi les Indiens indépendants Panos, sur les rives de l'Ucayale, un peu au nord de l'embouchure du Sarayacu, des cahiers de peintures qui, par leur forme extérieure, ressemblaient parfaitement à nos livres *in-quarto* : chaque feuillet avait 3 décimètres de long sur 2 de large ; la couverture de ces cahiers était formée de plusieurs feuilles de palmier collées ensemble, et d'un parenchyme très-épais : des morceaux de toile de coton, d'un tissu assez fin, représentaient autant de feuillets, qui étaient réunis par des fils de pite. Lorsque le père Gilbar arriva parmi les Panos, il trouva un vieillard assis au pied d'un palmier, et entouré de plusieurs jeunes gens auxquels il expliquait le contenu de ces livres. Les sauvages ne voulurent d'abord pas souffrir qu'un homme blanc s'approchât du vieillard : ils firent savoir au missionnaire, par l'intermède des Indiens de Manoa, les seuls qui enten-

1. *Viaggio de' fratelli Zeni* (Venezia, 1808), p. 67.

daient la langue des Panos, « que ces peintures conte-
 « naient des choses cachées qu'aucun étranger ne
 « devait apprendre. » Ce ne fut qu'avec beaucoup de
 peine que le père Gilbar parvint à se procurer un de ces
 cahiers qu'il envoya à Lima pour le faire voir au père
 Cisneros, savant rédacteur d'un journal¹ qui a été
 traduit en Europe. Plusieurs personnes de ma connais-
 sance ont eu en main ce livre de l'Ucayale, dont toutes
 les pages étaient couvertes de peintures : on y distingua
 des figures d'hommes et d'animaux, et un grand nom-
 bre de caractères isolés, que l'on crut hiéroglyphiques,
 et qui étaient rangés par lignes, avec un ordre et une
 symétrie admirables : on fut frappé surtout de la viva-
 cité des couleurs; mais comme personne à Lima n'a-
 vait eu occasion de voir un fragment de manuscrit
 aztèque, on ne put juger de l'identité du style entre
 des peintures trouvées à une distance de huit cents
 lieues les unes des autres.

Le père Cisneros voulut faire déposer ce livre au
 couvent des missions d'Ocopa; mais, soit que la per-
 sonne à laquelle il le confia le perdît au passage de la
 Cordillère, soit qu'il fût soustrait et envoyé furtivement
 en Europe, il est certain qu'il n'arriva point au lieu de
 sa première destination : toutes les recherches faites
 pour retrouver un objet aussi curieux ont été inutiles,
 et on regretta trop tard de n'avoir pas fait copier ces
 caractères. Le missionnaire Narcisse Gilbar, avec
 lequel j'ai été lié d'amitié pendant son séjour à Lima,

1. *El Mercurio peruano.*

m'a promis de tenter tous les moyens pour se procurer un autre cahier de ces peintures des Panos : il sait qu'il en existe plusieurs parmi eux, et qu'ils disent eux-mêmes que ces livres leur ont été transmis *par leurs pères*. L'explication qu'ils donnent de ces peintures paraît fondée sur une tradition antique qui se perpétue dans quelques familles. Les Indiens de Manoa que le père Gilbar chargea de faire des recherches sur le sens des caractères, crurent deviner qu'ils indiquaient des voyages et d'anciennes guerres avec des hordes voisines.

Les Panos diffèrent aujourd'hui très-peu du reste des sauvages qui habitent ces forêts humides et excessivement chaudes : nus, vivant de bananes et du produit de la pêche, ils sont bien éloignés de connaître la peinture et de sentir le besoin de se communiquer leurs idées par des signes graphiques. Comme la plupart des tribus fixées sur les rives des grands fleuves de l'Amérique méridionale, ils ne paraissent pas très-anciens dans le lieu où on les trouve maintenant : sont-ils les faibles restes de quelque peuple civilisé retombé dans l'abrutissement, ou descendent-ils des mêmes Toltèques qui ont porté l'usage des peintures hiéroglyphiques à la Nouvelle-Espagne, et que, poussés par d'autres peuples, nous voyons disparaître aux rives du lac de Nicaragua? Voilà des questions d'un grand intérêt pour l'histoire de l'homme; elles se lient à d'autres dont l'importance n'a pas été suffisamment sentie jusqu'ici.

Des rochers granitiques qui s'élèvent dans les sava-

nes de la Guyane, entre le Cassiquiare et le Conorichite, sont couverts de figures de tigres, de crocodiles, et d'autres caractères que l'on pourrait croire symboliques. Des dessins analogues se trouvent tracés cinq cents lieues au nord et à l'ouest, sur les rives de l'Orénoque, près de l'Encaramada et de Caicara; sur les bords du Rio Cauca, près de Timba, entre Cali et Jelima; enfin, sur le plateau même des Cordillères, dans le Paramo de Guanacas. Les peuples indigènes de ces régions ne connaissent pas l'usage des outils métalliques : tous conviennent que ces caractères existaient déjà lorsque leurs ancêtres arrivèrent dans ces contrées. Est-ce à une seule nation industrielle, adonnée à la sculpture, comme l'étaient les Toltèques, les Aztèques, et tout le groupe de peuples sorti d'Aztlan, que sont dues ces traces d'une ancienne civilisation? En quelle région doit-on placer le foyer de cette culture? Est-ce au nord du Rio Gila, sur le plateau du Mexique, ou bien dans l'hémisphère du sud, dans ces plaines élevées de Tiahuanacu, que les Incas mêmes trouvèrent déjà couvertes de ruines d'une grandeur imposante, et que l'on peut considérer comme le Himala et le Tibet de l'Amérique méridionale? Ces problèmes ne peuvent être résolus dans l'état actuel de nos connaissances.

Nous venons d'examiner les rapports qu'offrent les peintures mexicaines avec les hiéroglyphes de l'ancien monde; nous avons tâché de répandre quelques lumières sur l'origine et les migrations des peuples qui ont introduit à la Nouvelle-Espagne l'usage de l'écriture symbolique et la fabrication du papier : il nous reste à

indiquer les manuscrits (*Codices mexicani*) qui, depuis le xvi^e siècle, ont passé en Europe, et qui sont conservés dans les bibliothèques publiques et particulières. On sera étonné de remarquer combien sont devenus rares ces monuments précieux d'un peuple qui, dans sa marche vers la civilisation, paraît avoir lutté contre les mêmes obstacles qui s'opposent à l'avancement des arts chez toutes les nations du nord et même de l'est de l'Asie.

D'après les recherches que j'ai faites, il paraît qu'il n'existe aujourd'hui en Europe que six collections de peintures mexicaines : celles de l'Escurial, de Bologne, de Velettri, de Rome, de Vienne et de Berlin. Le savant jésuite Fabrega, qui est souvent cité dans les ouvrages de M. Zoega, et dont le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, a bien voulu me communiquer quelques manuscrits relatifs aux antiquités aztèques, suppose que les archives de Simancas en Espagne renferment aussi quelques-unes de ces peintures hiéroglyphiques que Robertson désigne si bien par le mot de *picture-writings*.

Le recueil conservé à l'*Escurial* a été examiné par M. Waddilove¹, aumônier de l'ambassade anglaise à Madrid du temps de la mission de lord Grantham : il a la forme d'un livre *in-folio*, ce qui pourrait faire soupçonner qu'il n'est qu'une copie d'un manuscrit mexicain, car les originaux que j'ai examinés ressemblent tous à des volumes *in-quarto*. Les objets repré-

1. Robertson's *History of America*, 1802, vol. III, p. 403.

sentés paraissent prouver que le recueil de l'Escorial, comme ceux de l'Italie et de Vienne, sont ou des livres astrologiques ou de vrais *rituels*, qui indiquaient les cérémonies religieuses prescrites pour tel ou tel jour du mois. Au bas de chaque page se trouve une explication en espagnol, qui a été ajoutée lors de la conquête.

Le recueil de *Bologne* est déposé à la bibliothèque de l'Institut des sciences de cette ville : on ignore son origine, mais on lit, sur la première page, que cette peinture, qui a 326 centimètres (onze *palmi romani*) de longueur, a été cédée, le 26 décembre 1665, par le comte Valerio Zani au marquis de Caspi. Les caractères, qui sont tracés sur une peau épaisse et mal préparée, paraissent en grande partie avoir rapport à la forme des constellations et à des idées astrologiques. Il existe une copie au simple trait de ce *Codex Mexicanus* de Bologne, dans le musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le recueil de *Vienne*, qui a soixante-cinq pages, est devenu célèbre, parce qu'il a fixé l'attention du docteur Robertson, qui, dans son ouvrage classique sur l'histoire du nouveau continent, en a publié quelques pages, mais sans couleurs et en simples contours. On lit, sur la première page de ce manuscrit mexicain, « qu'il a été envoyé par le roi Emmanuel de Portugal « au pape Clément VII, et que depuis il a été entre « les mains des cardinaux Hippolyte de Médicis et « Capuanus. » Lambeccius¹, qui a fait graver assez

1. Lambeccii, *Commentar. de Bibliotheca Caesar. Vindobonensi*, éd. 1776, p. 966.

incorrectement quelques figures du *Codex Vindobonensis*, observe que le roi Emmanuel étant mort deux ans avant l'élection du pape Clément VII, le don de ce manuscrit n'a pu être fait à ce dernier pontife, mais bien à Léon X, auquel le roi de Portugal envoya une ambassade en 1513 : mais je demande comment on pouvait avoir en Europe des peintures mexicaines en 1513, puisque Hernandez de Cordova ne découvrit les côtes d'Yucatan qu'en 1517, et que Cortez ne débarqua à la Vera-Cruz qu'en 1519 ? Est-il probable que les Espagnols aient trouvé des peintures mexicaines à l'île de Cuba, quand les habitants de cette île, malgré la proximité du cap Catoche au cap Saint-Antoine, ne paraissent pas avoir eu de communication avec les Mexicains ? Il est vrai que, dans la note ajoutée au recueil de Vienne, celui-ci n'est pas nommé *Codex Mexicanus*, mais *Codex Indiæ Meridionalis* : cependant l'analogie parfaite qu'offre ce manuscrit avec ceux conservés à Veletri et à Rome ne laisse aucun doute sur une origine commune. Le roi Emmanuel est mort en 1521 ; le pape Clément VII, en 1534 : il me paraît peu croyable qu'avant la première entrée des Espagnols à Ténochtitlan (le 8 novembre 1519), il puisse y avoir eu un manuscrit mexicain à Rome. Quelle que soit l'époque à laquelle il est parvenu en Italie, il est certain qu'après avoir passé de main en main, il fut offert, en 1677, à l'empereur Léopold, par le duc de Saxe-Eisenach.

On ignore absolument ce qu'est devenu le recueil de peintures mexicaines qui existait encore à la fin du

xvii^e siècle à Londres, et que Purchas a publié. Ce manuscrit avait été envoyé à l'empereur Charles-Quint, par le premier vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, marquis de Mondejar : le bâtiment qui porta cet objet précieux fut pris par un vaisseau français, et le recueil tomba entre les mains d'André Thevet, géographe du roi de France, et qui avait visité lui-même le nouveau continent. Après la mort de ce voyageur, Hakluyt, qui était aumônier de l'ambassade anglaise à Paris, acheta le manuscrit pour vingt *couronnes*, et de Paris il passa à Londres, où Sir Walter Raleigh voulut le faire publier. Les frais que devait causer la gravure des dessins retardèrent cette publication jusqu'en 1625, où Purchas, cédant aux vœux du savant antiquaire Spelman, inséra tout le *recueil de Mendoza* dans sa collection de voyages¹. Ces mêmes figures ont été copiées par Thévenot², dans sa *Relation de divers voyages*; mais cette copie, comme l'a très-bien observé l'abbé Clavigero³, fourmille de fautes : par exemple, les faits arrivés sous le règne du roi Ahuizotl, y sont indiqués sous le règne de Montezuma.

Quelques auteurs ont⁴ annoncé que l'original du fameux recueil de Mendoza était conservé à la bibliothèque impériale de Paris; mais il paraît certain que, depuis un siècle, il n'y a existé aucun manuscrit

1. Purchas, *Pilgrimes*, t. III, p. 4065.

2. Thévenot, 1696, t. II, pl. iv, p. 4-85.

3. Clavigero, t. I, p. 23.

4. Warburton, *Essais sur les hiéroglyphes*, t. I, p. 48. — Papillon, *Histoire de la gravure en bois*, t. I, p. 364.

mexicain. Comment le recueil acheté par Hakluyt, et transporté en Angleterre, serait-il revenu en France? On ne connaît aujourd'hui point d'autres peintures mexicaines à Paris que des copies contenues dans un manuscrit espagnol qui provient de la bibliothèque de Sellier, et dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Ce livre, très-intéressant d'ailleurs, est conservé dans la superbe collection des manuscrits de la bibliothèque impériale : il ressemble au *Code.x anonymus* du Vatican, n° 3738, qui est l'ouvrage du moine Pedro de los Rios. Le père Kircher a fait copier une partie des gravures de Purchas¹.

Le *recueil de Mendoza* jette du jour sur l'histoire, l'état politique et la vie privée des Mexicains. Il est divisé en trois sections, qui, comme les *Skandhas* des *Pouranas* indiens, traitent d'objets tout à fait différents : la première section présente l'histoire de la dynastie aztèque, depuis la fondation de Ténochtitlan, l'an 1325 de notre ère, jusqu'à la mort de Montezuma II, proprement appelé *Monteuczoma Xocojotzin* en 1520 ; la seconde section est une liste des tributs que chaque province et chaque bourgade payent aux souverains aztèques ; la troisième et dernière section peint la vie domestique et les mœurs des peuples aztèques. Le vice-roi Mendoza avait fait ajouter à chaque page du recueil une explication en mexicain et en espagnol, de sorte que l'ensemble forme un ouvrage très-intéressant pour l'histoire. Les figures,

1. Kircheri, *Œdipus*, t. III, p. 32.

malgré l'incorrection des contours, offrent plusieurs traits de mœurs extrêmement piquants : on y voit l'éducation des enfants depuis leur naissance jusqu'à ce qu'ils deviennent membres de la société, soit comme agriculteurs ou artisans, soit comme guerriers, soit comme prêtres. La quantité de nourriture qui convient à chaque âge, le châtement qui doit être infligé aux enfants des deux sexes ; tout chez les Mexicains était prescrit dans le détail le plus minutieux, non par la loi, mais par des usages antiques dont il n'était pas permis de s'éloigner. Enchaînée par le despotisme et la barbarie des institutions sociales, sans liberté dans les actions les plus indifférentes de la vie domestique, la nation entière était élevée dans une triste uniformité d'habitudes et de superstitions. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets dans l'ancienne Égypte, dans l'Inde, en Chine, au Mexique et au Pérou, partout où les hommes ne présentaient que des masses animées d'une même volonté, partout où les lois, la religion et les usages ont contrarié le perfectionnement et le bonheur individuel.

On reconnaît, parmi les peintures du *recueil de Mendoza*, les cérémonies qui se faisaient à la naissance d'un enfant. La sage-femme, en invoquant le dieu Ometeuctli et la déesse Omecihuatl, qui vivent dans le séjour des bienheureux, jetait de l'eau sur le front et la poitrine du nouveau-né : après avoir prononcé différentes prières ¹, dans lesquelles l'eau était considérée

1. Clavigero, t. II, p. 86.

comme le symbole de la purification de l'âme, la sage-femme faisait approcher des enfants qui avaient été invités pour donner un nom au nouveau-né. Dans quelques provinces on allumait en même temps du feu, et on faisait semblant de passer l'enfant par la flamme, comme pour le purifier à la fois par l'eau et le feu. Cette cérémonie rappelle des usages dont l'origine, en Asie, paraît se perdre dans une haute antiquité.

D'autres planches du *recueil de Mendoza* représentent les châtimens souvent barbares que les parents doivent infliger à leurs enfants, selon la gravité du délit, et selon l'âge et le sexe de celui qui l'a commis : une mère expose sa fille à la fumée du piment (*Capsicum bacatum*) : un père pique son fils de huit ans, avec des feuilles de pite qui sont terminées par de fortes épines ; la peinture indique en quels cas l'enfant ne peut être piqué qu'aux mains seules, et en quels autres cas il est permis aux parents d'étendre cette opération douloureuse sur le corps entier : un prêtre, *teopixqui*, châtie un novice, en lui jetant des tisons ardents sur la tête, parce qu'il a passé la nuit hors de l'enceinte du temple : un autre prêtre est peint assis, dans l'attitude d'observer les étoiles pour indiquer l'heure de minuit ; on distingue, dans la peinture mexicaine, l'hiéroglyphe de minuit placé au-dessus de la tête du prêtre, et une ligne ponctuée qui se dirige de l'œil de l'observateur vers une étoile¹ : on voit aussi avec intérêt les figures qui représentent des

1. Thévenot, t. II, pl. IV, fig. 49, 54, 55, 61.

femmes filant au fuseau ou tissant en haute-lice ; un orfèvre qui souffle dans le charbon à travers un chalumeau ; un vieillard de soixante-dix ans, auquel la loi permet de s'enivrer, de même qu'à une femme lorsqu'elle est grand'mère ; une entremetteuse de mariage, appelée *cihuatlanque*, qui porte la jeune vierge sur son dos à la maison du fiancé ; enfin la bénédiction nuptiale, dont la cérémonie consistait en ce que le prêtre ou teopixqui nouait ensemble le pan du manteau (*tilmatli*) du garçon, avec le pan du vêtement (*huepilli*) de la jeune fille. Le *recueil de Mendoza* offre en outre plusieurs figures de temples mexicains (*téocallis*) dans lesquelles on distingue très-bien le monument pyramidal divisé par assises, et la petite chapelle, le *veòs*, à la cime : mais la peinture la plus compliquée et la plus ingénieuse de ce *Codex Mexicanus*, est celle qui représente un *tlatoani* ou gouverneur de province, étranglé parce qu'il s'est révolté contre son souverain ; car le même tableau rappelle les délits du gouverneur, le châtement de toute sa famille, et la vengeance exercée par ses vassaux¹ contre les messagers d'état porteurs des ordres du roi de Ténochtitlan.

Malgré l'énorme quantité de peintures qui, regardées comme des monuments de l'idolâtrie mexicaine, ont été brûlées au commencement de la conquête, par ordre des évêques et des premiers missionnaires, le chevalier Boturini², dont nous avons rappelé plus haut

1. Thévenot, fig. 52, 53, 58, 62.

2. Boturini, *Tableau général*, p. 1-96.

les malheurs, réussit encore, vers le milieu du dernier siècle, à réunir près de cinq cents de ces peintures hiéroglyphiques. Cette collection, la plus belle et la plus riche de toutes, a été dispersée comme celle de Sigüenza, dont quelques faibles restes se sont conservés, jusqu'à l'expulsion des Jésuites, à la bibliothèque de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Mexico. Une partie des peintures recueillies par Boturini a été envoyée en Europe, sur un vaisseau espagnol qui fut pris par un corsaire anglais. On n'a jamais su si ces peintures sont parvenues en Angleterre, ou si on les a jetées à la mer comme des toiles d'un tissu grossier et mal peintes : un voyageur très-instruit m'a assuré, il est vrai, que l'on montre à la Bibliothèque d'Oxford un *Codex Mexicanus* qui, pour la vivacité des couleurs, ressemble à celui de Vienne ; mais le docteur Robertson, dans la dernière édition de son Histoire de l'Amérique, dit expressément qu'il n'existe en Angleterre aucun autre monument de l'industrie et de la civilisation mexicaine qu'une coupe d'or de Montezuma, appartenant à lord Archer. Comment ce recueil d'Oxford serait-il resté inconnu à l'illustre historien écossais ?

La majeure partie des manuscrits de Boturini, celle qui lui fut confisquée à la Nouvelle-Espagne, a été déchirée, pillée, dispersée par des personnes qui ignoraient l'importance de ces objets : ce qui en existe aujourd'hui, dans le palais du vice-roi, ne compose que trois liasses, chacune de sept décimètres en carré et de cinq de hauteur. Elles sont restées dans un de

ces appartements humides du rez-de-chaussée, desquels le vice-roi comte de Revillagigedo a fait sortir les archives du gouvernement, parce que le papier s'y altérait avec une rapidité effrayante. On est saisi d'un sentiment d'indignation, lorsqu'on voit l'abandon extrême dans lequel on laisse ces restes précieux d'une collection qui a coûté tant de travail et de soin, et que l'infortuné Boturini, doué de cet enthousiasme qui est propre à tous les hommes entreprenants, nomme, dans la préface de son *Essai historique*, « le seul bien qu'il possède aux Indes, et qu'il ne voudrait pas échanger contre tout l'or et l'argent du nouveau monde. » Je n'entreprendrai pas ici de décrire en détail les peintures conservées au palais de la vice-royauté ; j'observerai seulement qu'il en existe qui ont plus de six mètres de long sur deux de large, et qui représentent les migrations des Aztèques depuis le Rio Gila jusqu'à la vallée de Ténochtitlan, la fondation de plusieurs villes, et les guerres avec les nations voisines.

La bibliothèque de l'université de Mexico n'offre plus de peintures hiéroglyphiques originales : je n'y ai trouvé que quelques copies linéaires, sans couleurs, et faites avec peu de soin. La collection la plus riche et la plus belle de la capitale est aujourd'hui celle de Don Jose Antonio Pichardo, membre de la congrégation de San Felipe Neri. La maison de cet homme instruit et laborieux a été pour moi ce que la maison de Siguenza était pour le voyageur Gemelli. Le père Pichardo a sacrifié sa petite fortune à réunir des peintures aztèques, à faire copier toutes celles qu'il ne pou-

vait pas acquérir lui-même : son ami Gama, auteur de plusieurs mémoires astronomiques, lui a légué tout ce qu'il possédait de plus précieux en manuscrits hiéroglyphiques. C'est ainsi qu'au nouveau continent, comme presque partout ailleurs, de simples particuliers et les moins riches, savent réunir et conserver les objets qui devraient fixer l'attention des gouvernements.

J'ignore si, dans le royaume de Guatimala ou dans l'intérieur du Mexique, il y a des personnes animées du même zèle que l'ont été le père Alzate, Velasquez et Gama. Les peintures hiéroglyphiques sont aujourd'hui si rares à la Nouvelle-Espagne, que la plupart des personnes instruites qui y résident n'en ont jamais vu ; et, parmi les restes de la collection de Boturini, il n'y a pas un seul manuscrit qui soit aussi beau que les *Codices Mexicani* de Veletri et de Rome. Je ne doute cependant pas que beaucoup d'objets très-importants pour l'étude de l'histoire ne se trouvent encore entre les mains des Indiens qui habitent la province de Mechucan, les intendances de Mexico, de Puebla et d'Oaxaca, la péninsule d'Yucatan et le royaume de Guatimala. Ce sont là les contrées où les peuples sortis d'Aztlan étaient parvenus à une certaine civilisation ; et un voyageur qui, sachant les langues aztèque, tarasque et maya, saurait gagner la confiance des indigènes, réunirait encore aujourd'hui, trois siècles après la conquête et cent ans après le voyage du chevalier Boturini, un nombre considérable de peintures historiques mexicaines.

Le *Codex Mexicanus* du musée Borgia, à Veletri,

est le plus beau de tous les manuscrits aztèques que j'ai examinés. Nous aurons occasion d'en parler dans un autre endroit.

Le recueil conservé à la bibliothèque royale de *Berlin* renferme différentes peintures aztèques dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour à la Nouvelle-Espagne. Il contient des listes de tributs, des généalogies, l'histoire des migrations des Mexicains et un calendrier fait au commencement de la conquête, dans lequel les hiéroglyphes simples des jours se trouvent réunis à des figures de saints, peintes en style aztèque.

La bibliothèque du Vatican à *Rome* possède, dans la collection précieuse de ses manuscrits, deux *Codices Mexicani*, sous les numéros 3738 et 3776 du catalogue. Ces recueils, de même que le manuscrit de *Veletri*, sont restés inconnus au docteur Robertson, lorsqu'il a fait l'énumération des peintures mexicaines conservées dans les différentes bibliothèques de l'Europe. Mercatus¹, dans sa description des obélisques de Rome, rapporte que, vers la fin du xvi^e siècle, il existait au Vatican deux recueils de peintures originales : on peut croire qu'un de ces recueils est entièrement perdu, à moins que ce ne soit celui que l'on montre à la bibliothèque de l'institut de Bologne ; l'autre a été retrouvé en 1785 par le jésuite Fabrega, après quinze années de recherches.

Le *Codex Vaticanus* n° 3776, dont Acosta et Kir-

1. Mercatus, *degli Obelischi di Roma*, ch. II, p. 96.

cher, ont déjà fait mention¹, a 7^m,87 ou trente et un palmes et demi de long, et 0^m,49 ou 7 pouces en carré : ses quarante-huit replis forment quatre-vingt-seize pages ou autant de divisions tracées des deux côtés de plusieurs peaux de cerfs collées ensemble : chaque page est subdivisée en deux cases ; mais tout le manuscrit ne renferme que cent soixante-seize de ces cases, parce que les premières huit pages contiennent les hiéroglyphes simples des jours, rangés en séries parallèles et rapprochées les unes des autres.

Le bord de chaque repli est divisé en vingt-six petites cases, qui contiennent les hiéroglyphes simples des jours : ces hiéroglyphes sont au nombre de vingt, qui forment des séries périodiques. Comme les petits cycles sont de treize jours, il en résulte que la série des hiéroglyphes passe d'un cycle à l'autre. Tout le *Codex Vaticanus* contient cent soixante-seize de ces petits cycles, ou deux mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur ces subdivisions du temps, nous proposant de donner plus bas l'explication du calendrier mexicain, l'un des plus compliqués, mais aussi l'un des plus ingénieux que présente l'histoire de l'astronomie. Chaque page offre, dans les deux subdivisions dont nous avons déjà parlé, deux groupes de figures mythologiques. On se perdrait dans de vaines conjectures, si l'on voulait interpréter ces allégories, les manuscrits de Rome, de Velettri, de Bologne et de Vienne étant dépourvus de ces notes

1. Zoega, *de Origin. obeliscorum*, p. 531.

explicatives que le vice-roi Mendoza avait fait ajouter au manuscrit publié par Purchas. Il serait à désirer que quelque gouvernement voulût faire publier à ses frais ces restes de l'ancienne civilisation américaine : c'est par la comparaison de plusieurs monuments, qu'on parviendrait à deviner le sens de ces allégories, en partie astronomiques, en partie mystiques. Si, de toutes les antiquités grecques et romaines, il ne nous était resté que quelques pierres gravées ou des monnaies isolées, les allusions les plus simples auraient échappé à la sagacité des antiquaires. Que de jour l'étude des bas-reliefs n'a-t-elle pas répandu sur celle des monnaies !

Zoega, Fabrega, et d'autres savants qui se sont occupés en Italie des manuscrits mexicains, regardent le *Codex Vaticanus*, de même que celui de Veletri, comme des *tonalamatls* ou *almanachs rituels*, c'est-à-dire comme des livres qui indiquaient au peuple, pour un espace de plusieurs années, les divinités qui présidaient aux petits cycles de treize jours, et qui gouvernaient pendant ce temps la destinée des hommes, les cérémonies religieuses qu'on devait pratiquer, et surtout les offrandes qui devaient être portées aux idoles.

La quatre-vingt-seizième page du *Codex Vaticanus* est divisée en deux parties par des figures hiéroglyphiques; une de ces parties représente une adoration : la divinité a un casque, dont les ornements sont très-remarquables; elle est assise sur un petit banc appelé *icpalli*, devant un temple dont on ne voit que la cime ou la petite chapelle placée au haut de la pyra-

mide. L'adoration consistait, au Mexique comme en Orient, dans la cérémonie de toucher le sol de sa main droite, et de porter cette main à la bouche. Dans le dessin n° 4, l'hommage est rendu par une gèneflexion : la pose de la figure qui se prosterne devant le temple se retrouve dans plusieurs peintures des Hindoux.

L'autre partie que nous reproduisons sur la planche qui accompagne ce chapitre, représente la célèbre *femme au serpent*, *Cihuacohuatl*, appelée aussi Quilaztli ou Tonacacihua, *femme de notre chair* : elle est la compagne de Tonacateuctli. Les Mexicains la regardaient comme la mère du genre humain, et, après le Dieu du paradis céleste, Ometeuctli, elle occupait le premier rang parmi les divinités d'Anahuac : on la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le Grand-Esprit Tezcatlipoca, ou par le soleil personnifié, le dieu Tonatiuh. Ces allégories rappellent d'antiques traditions de l'Asie. On croit voir, dans la *femme au serpent* des Aztèques, l'Ève des peuples sémitiques ; dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent Kaliya ou Kalinaga, vaincu par Vichnou, lorsqu'il a pris la forme de Krischna. Le Tonatiuh des Mexicains paraît aussi être identique avec le Krischna des Hindoux, chanté dans le Bhagavata Pourâna, et avec le Mithras des Perses. Les plus anciennes traditions des peuples remontent à un état de choses où la terre, couverte de marais, était habitée par des couleuvres et d'autres animaux à taille gigan-

tesque : l'astre bienfaisant, en desséchant le sol, délivra la terre de ces monstres aquatiques.

Derrière le serpent, qui paraît parler à la déesse Cihuacohuatl, se trouvent deux figures nues ; elles sont de couleur différente, et paraissent dans l'attitude de se battre. On pourrait croire que les deux vases que l'on observe au bas de la peinture, et dont l'un est renversé, font allusion à la cause de cette rixe. La *femme au serpent* était regardée au Mexique comme mère de deux enfants jumeaux : ces figures nues sont peut-être les enfants de Cihuacohuatl ; elles rappellent le Caïn et l'Abel des traditions hébraïques. Je doute d'ailleurs que la différence de couleur que l'on remarque entre les deux figures indique une différence de race, comme dans les peintures égyptiennes trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, et dans les ornements moulés en terre et appliqués sur les caisses des momies de Sakharah¹. En étudiant avec soin les hiéroglyphes historiques des Mexicains, on croit reconnaître que les têtes et les mains des figures sont peintes comme au hasard, tantôt en jaune, tantôt en bleu, tantôt en rouge.

La cosmogonie des Mexicains, leurs traditions sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence ; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau ; l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des

1. Denon, *Voyage en Égypte*, p. 298-313.

dieux ; les cérémonies d'ablutions pratiquées à la naissance des enfants ; ces idoles faites avec la farine de maïs pétrie, et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples ; ces déclarations de péchés faites par les pénitents ; ces associations religieuses ressemblant à nos couvents d'hommes et de femmes ; cette croyance universellement répandue que des hommes blancs à longue barbe, et d'une grande sainteté de mœurs, avaient changé le système religieux et politique des peuples : toutes ces circonstances avaient fait croire aux religieux qui accompagnaient l'armée des Espagnols, lors de la conquête, qu'à une époque très-reculée le christianisme avait été prêché dans le nouveau continent. Des savants mexicains¹ crurent reconnaître l'apôtre saint Thomas dans ce personnage mystérieux, grand-prêtre de Tu'a, que les Cholulains connaissaient sous le nom de *Quetzalcoatl*. Il n'est pas douteux que le nestorianisme, mêlé aux dogmes des Bouddhistes et des Chamans², ne se soit répandu, par la Tartarie des Mantchoux, dans le nord-est de l'Asie ; on pourrait donc supposer, avec quelque apparence de raison, que des idées chrétiennes ont été communiquées, par la même voie, aux peuples mexicains, surtout aux habitants de cette région boréale de laquelle sortirent les Toltèques, et que nous devons considérer comme l'*officina virorum* du nouveau monde.

1. Siguenza, *Op. ined.* — Eguiara, *Bibl. mexicana*, p. 78.

2. Langlès, *Rituel des Tartares-Mantchoux*, p. 9 et 14. — Georgi, *Alphab. tibetanum*, p. 298.

Cette supposition serait même plus admissible que l'hypothèse d'après laquelle les traditions antiques des Hébreux et des chrétiens auraient passé en Amérique par les colonies scandinaves, formées depuis le XI^e siècle sur les côtes du Groenland, au Labrador, et peut-être même dans l'île de Terre-Neuve. Ces colons européens visitèrent sans doute une partie du continent, qu'ils appelèrent *Drogeo*; ils connurent des pays qui étaient situés au sud-ouest, et habités par des peuples antropophages réunis dans des villes populeuses; mais, sans examiner ici si ces villes étaient celles des provinces d'Ichiaca et de Confachiqui, visitées par Hernando de Soto, le conquérant de la Floride, il suffit d'observer que les cérémonies religieuses, les dogmes et les traditions qui ont frappé l'imagination des premiers missionnaires espagnols, se trouvaient indubitablement au Mexique depuis l'arrivée des Toltèques, et par conséquent, trois ou quatre siècles avant les navigations des Scandinaves aux côtes orientales du nouveau continent.

Les religieux qui, à la suite de l'armée de Cortez et de Pizarro, ont pénétré au Mexique et au Pérou, ont été naturellement enclins à exagérer les analogies qu'ils croyaient reconnaître entre la cosmogonie des Aztèques et les dogmes de la religion chrétienne. Imbus des traditions hébraïques, entendant imparfaitement les langues du pays et le sens des peintures hiéroglyphiques, ils rapportèrent tout au système qu'ils s'étaient formé, semblables aux Romains, qui ne voyaient chez les Germains et les Gaulois que leur culte et leurs divi-

nités. En employant une saine critique, on ne trouve chez les Américains rien qui rende nécessaire la supposition que les peuples asiatiques ont reflué dans ce nouveau continent après l'établissement de la religion chrétienne. Je suis bien éloigné de nier la possibilité de ces communications postérieures : je n'ignore pas que les Tchoutskis traversent annuellement le détroit de Behring pour faire la guerre aux habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique ; mais je crois pouvoir affirmer, d'après les connaissances que nous avons acquises, depuis la fin du dernier siècle, sur les livres sacrés des Hindoux, que, pour expliquer ces analogies de traditions dont parlent tous les premiers missionnaires, on n'a pas besoin de recourir à l'Asie occidentale, habitée par des peuples de race sémitique, ces mêmes traditions, d'une haute et vénérable antiquité, se retrouvant et parmi les sectateurs de Brahmâ et parmi les Chamans du plateau oriental de la Tartarie.

Nous reviendrons sur cet objet intéressant, soit en parlant des Pastoux¹, peuple américain qui ne se nourrissait que de végétaux, et qui avait en horreur ceux qui mangeaient de la viande ; soit en exposant le dogme de la métempsycose répandu parmi les Tlascalteques. Nous examinerons la tradition mexicaine des quatre soleils ou des quatre destructions du monde, ainsi que les traces du *trimurti* ou de la trinité des Hindoux, trouvées dans le culte des Péruviens. Malgré ces rapports frappants entre les peuples du nouveau

1. Garcilasso, *Comentarios reales*, t. I, p. 274.

continent et les tribus tartares qui ont adopté la religion de Bouddah, je crois reconnaître, dans la mythologie des Américains, dans le style de leurs peintures, dans leurs langues, et surtout dans leur conformation extérieure, les descendants d'une race d'hommes qui, séparée de bonne heure du reste de l'espèce humaine, a suivi, pendant une longue série de siècles, une route particulière dans le développement de ses facultés intellectuelles et dans sa tendance vers la civilisation.

XIII.

COSTUMES DESSINÉS PAR DES PEINTRES MEXICAINS
DU TEMPS DE MONTEZUMA.

Dans le *Codex anonymus* n° 3738, qui est conservé parmi les manuscrits du Vatican, et que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois, on trouve neuf figures qui sont des copies de peintures faites par des peintres mexicains lors du premier séjour de Cortez à Ténochtitlan. Le père Rios, en copiant les dessins, paraît avoir été plus attentif au détail des costumes qu'à l'imitation fidèle des contours des figures. En comparant ces peintures avec celles que renferment les manuscrits originaux qui sont parvenus jusqu'à nous, on voit que les figures copiées par le moine espagnol sont un peu trop allongées : ces altérations de forme se retrouvent partout où les artistes n'ont pas suffisamment senti combien il est important de conserver le style qui caractérise les productions de l'art chez les peuples plus ou moins éloignés de la civilisation. Quelle différence dans la justesse des contours entre les hiéroglyphes publiés par Norden et ceux qu'on trouve dans l'ouvrage de Zoega sur les obélisques, ou dans la description des monuments de l'Égypte,

dont l'institut du Caire vient d'enrichir les sciences!

Les quatre premières des figures dont il est question représentent quatre guerriers mexicains : trois portent le vêtement appelé *ichcahuepilli*, sorte de cuirasse de coton qui avait plus de 3 centimètres d'épaisseur, et qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture. Les soldats de Cortez adoptèrent cette armure, qu'ils désignèrent sous le nom d'*escaupil*, dans lequel on reconnaît à peine un mot de la langue aztèque. L'*ichcahuepilli* résistait parfaitement aux flèches : il ne faut cependant pas le confondre avec les cottes de maille d'or et de cuivre que portaient les généraux appelés *seigneurs des aigles et des tigres*, *Quauhtin* et *Oocelo*, à cause de leurs armures en forme de masques. Les boucliers (*chimalli*) des première et deuxième figures sont d'une forme très-différente de ceux figurés par Purchas et Lorenzana¹. L'écusson de la seconde figure a un appendice en toile et en plume qui servait à amortir le coup des dards : sa forme rappelle les boucliers que l'on trouve représentés sur plusieurs vases de la Grande-Grèce. La massue que porte le troisième guerrier était creuse, et contenait des pierres qui étaient lancées avec beaucoup de force, comme si elles partaient d'une fronde. La quatrième figure de guerrier représente un de ces soldats intrépides qui allaient presque nus au combat, le corps enveloppé dans un filet à grandes mailles, qu'ils jetaient sur la tête de

1. Purchas, *Pilgrimes*, t. III, p. 4080, fig. L M, p. 4099, fig. C; pl. iv, fig. F. — Lorenzana, *Historia de Nueva Espana*, p. 477, lam. 2, 8 et 9. — *Adornos militares*.

l'ennemi, comme les *retiarii* romains dans la lutte avec les gladiateurs *mirmillons*. La cinquième figure est celle d'un simple soldat qui ne porte qu'un manteau de toile et une bandelette de peau très-étroite (*maxtlatl*) autour de la ceinture.

La sixième figure représente, comme l'indique expressément le *Codex Vaticanus*, le malheureux Montezuma II, en habit de cour, tel qu'il se présentait dans l'intérieur de son palais. Sa robe (*tlachquauhjo*) est garnie de perles; il a les cheveux réunis au sommet de la tête, et liés avec un ruban rouge, distinction militaire des princes et des capitaines les plus vaillants: son cou est orné d'un collier de pierres fines (*cozcapetlatl*); mais il ne porte ni les bracelets (*matemecatl*), ni les bottines (*cozehuatl*), ni les boucles d'oreilles (*nacochtli*), ni l'anneau garni d'émeraudes, suspendu à la lèvre inférieure, qui appartenaient au grand costume de l'empereur. L'auteur du *Codex anonymus* dit que « le souverain est figuré ayant dans une main des fleurs, et dans l'autre un jonc, au bout duquel est fixé un cylindre de résine odoriférante. » Le vase que tient l'empereur dans sa main gauche a quelque ressemblance avec celui qu'on voit dans la main de l'Indien ivre figuré dans le *Recueil* de Mendoza¹. Les peintres mexicains représentaient généralement les rois et les grands seigneurs pieds nus, pour indiquer qu'ils n'étaient pas faits pour se servir de leurs jambes, et qu'ils devaient constamment être portés dans un

1. Purchas, p. 1117, fig. F.

palanquin, sur les épaules de leurs domestiques¹.

La septième figure représente un habitant de la Tzapoteca, province qui comprenait la partie sud-est de l'intendance d'Oaxaca.

Les figures huit et neuf sont celles de femmes de la Huasteca : le costume de la dernière est indubitablement indien ; mais celui de la première de ces femmes ressemble beaucoup au vêtement européen. Est-ce une femme du pays à laquelle les soldats de Cortez ont donné un fichu et un rosaire ? Je ne déciderai pas cette question ; mais j'observe que le mouchoir triangulaire se retrouve dans plusieurs peintures mexicaines faites avant l'arrivée des Espagnols, et que le prétendu rosaire, qui n'est pas terminé par une croix, pourrait bien être un de ces chapelets qui ont existé depuis la plus haute antiquité, dans toute l'Asie orientale, au Canada, au Mexique et au Pérou.

Quoique le père Rios, comme nous l'avons observé plus haut, paraisse avoir allongé un peu les figures, les extrémités, la forme des yeux et celle des lèvres, dont la supérieure dépasse constamment la lèvre inférieure, prouvent qu'il a copié fidèlement.

1. *Codex anon.*, n. 3738, fol. 60.



Epoques de la Nature.



PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES

DU MANUSCRIT AZTÈQUE DU VATICAN.

Bouquet et

XIV.

ÉPOQUES DE LA NATURE, D'APRÈS LA MYTHOLOGIE
AZTÈQUE.

De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les mouvements, dans les mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, le plus frappant est celui que présente la mythologie mexicaine dans la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations périodiques de l'univers. Cette fiction, qui lie le retour des grands cycles à l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps¹, remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés des Hindoux, surtout le *Bhâgavata Paurâna*, parlent déjà des quatre âges et des *pralayas*, ou cataclysmes qui, à diverses époques, ont fait périr l'espèce humaine². Une tradition de *cinq âges*, analogue à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Tibet³. S'il est vrai que cette fiction astrologique,

1. Hermann, *Mythologie der Griechen*, part. 44, p. 332.

2. Hamilton et Langlès, *Catal. des Manuscrits sanskrits de la Bibl. impér.*, p. 43. — *Rech. asiatiques*, t. II, p. 474. — Moor, *Hindu Pantheon*, p. 26 et 104.

3. Georgi, *Alphab. Tibetanum*, p. 220.

qui est devenue la base d'un système particulier de cosmogonie, a pris naissance dans l'Hindoustan, il est probable aussi que, de là, par l'Iran et la Chaldée, elle a passé aux peuples occidentaux. On ne saurait méconnaître une certaine ressemblance entre la tradition indienne des *yougas* et des *kalpas*, les cycles des anciens habitants de l'Étrurie, et cette série de générations détruites, caractérisées par Hésiode sous l'emblème de quatre métaux.

« Les peuples de Culhua ou du Mexique, dit Gomara¹ qui écrivait au milieu du seizième siècle, croient, d'après leurs peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant, il y en a déjà eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Ces cinq soleils sont autant d'âges dans lesquels notre espèce a été anéantie par des inondations, par des tremblements de terre, par un embrasement général et par l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, le monde a été plongé dans les ténèbres pendant l'espace de vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré. Alors les dieux, pour la cinquième fois, ont créé un homme et une femme. Le jour où parut le dernier soleil, porta le signe *tochtli* (lapin), et les Mexicains comptent huit cent cinquante ans, depuis cette époque jusqu'en 1552. Leurs annales remontent jusqu'au cinquième soleil. Ils se servaient de peintures historiques

1. Gomara, *Conquista*, fol. cxix.

(*escritura pintada*) même dans les quatre âges précédents; mais ces peintures, à ce qu'ils affirment, ont été détruites, parce qu'à chaque âge tout doit être renouvelé. » D'après Torquemada ¹, cette fable, sur la révolution des temps et la régénération de la nature, est d'origine toltèque : c'est une tradition nationale qui appartient à ce groupe de peuples que nous connaissons sous les noms de Toltèques, Cicimèques, Acolhues, Nahuatlaques, Tlascaltèques et Aztèques, et qui, parlant une même langue, ont reflué du nord au sud depuis le milieu du vi^e siècle de notre ère.

En examinant à Rome le *Cod. Vaticanus*, n. 3738, copié en 1566 par un religieux dominicain, Pedro de los Rios, j'ai trouvé le dessin mexicain que représente la planche jointe à ce chapitre. Ce monument historique est d'autant plus curieux, qu'il indique la durée de chaque âge par des signes dont nous connaissons la valeur. Dans le commentaire du père Rios, l'ordre d'après lequel les catastrophes se sont succédé, est entièrement confondu; la dernière, qui est le déluge, y est regardée comme la première. La même erreur se trouve dans les ouvrages de Gomara, de Clavigero ², et de la plupart des auteurs espagnols qui, oubliant que les Mexicains rangeaient leurs hiéroglyphes de droite à gauche, en commençant par le bas de la page, ont nécessairement interverti l'ordre des quatre destructions du monde. J'indiquerai cet ordre tel qu'il est

1. Torquemada, vol. I, p. 40; vol. II, p. 83.

2. *Storia antica di Messico*, t. II, p. 57.

représenté dans la peinture mexicaine de la bibliothèque du Vatican, et tel que le décrit une histoire très-curieuse écrite en langue aztèque, dont l'Indien Fernando de Alva Ixtlilxochitl¹ nous a conservé des fragments. Le témoignage d'un auteur indigène et la copie d'une peinture mexicaine faite sur les lieux peu de temps après la conquête, méritent sans doute plus de confiance que le récit des historiens espagnols. Ce manque d'accord, dont nous venons d'indiquer la cause, ne porte d'ailleurs que sur l'ordre des destructions ; car les circonstances dont chacune d'elles a été accompagnée, sont rapportées de la manière la plus uniforme par Gomara, Pedros de los Rios, Ixtlilxochitl, Clavigero et Gama.

Premier cycle. Sa durée est de $13 \times 400 + 6 = 5206$ années : ce nombre est indiqué par dix-neuf ronds, dont treize sont surmontés d'une *plume*. Nous avons déjà fait observer, en parlant du calendrier, que l'hiéroglyphe du carré de vingt est une plume, et que, semblables aux clous des Étrusques et des Romains², de simples ronds indiquaient, chez les Mexicains, le nombre des années. Ce premier âge, qui correspond à l'âge de la justice (*Sakia Youga*) des Hindoux, s'appela *Tlaltonatiuh*, âge de la terre ; c'est aussi celui des géants (*Qzocuillexeque* ou *Tuinametin*) ; car les traditions historiques de tous les peuples commencent par des combats de géants. Les Olmèques ou Hulmèques,

1. Gama, § 62, p. 97. — Boturini, *Cat. del Museo*, § VIII, n. 43.

2. Tit. Liv., *Hist.*, lib. VII, c. III (ed. Gesneri, 1733, t. I, p. 461).

et les Xicalanques, deux peuples qui ont précédé les Toltèques, et qui se vantaient d'une haute antiquité, prétendaient en avoir trouvé à leur arrivée dans les plaines de Tlascala¹. Selon les *Pourânas* sacrés, Bacchus, ou le jeune Rama, remporta aussi sa première victoire sur Ravana, roi des géants de l'île de Ceylan².

L'année présidée par le signe *ce acatl* fut une année de famine, et la disette fit périr la première génération des hommes. Cette catastrophe commença le jour 4 tigre (*nahui ocelotl*), et c'est probablement à cause de l'hiéroglyphe de ce jour que d'autres traditions rapportent que les géants qui ne périrent pas par la famine furent dévorés par ces mêmes tigres (*tequanes*), dont les Mexicains redoutaient l'apparition à la fin de chaque cycle. La peinture hiéroglyphique représente un génie malfaisant qui descend sur la terre pour arracher l'herbe et les fleurs. Trois figures humaines, parmi lesquelles on reconnaît une femme à sa coiffure formée de deux petites tresses qui ressemblent à des cornes, ont dans la main droite un instrument tranchant, et, dans la main gauche, des fruits ou des épis coupés. Le génie qui annonce la famine, porte un de ces chapelets qui, de temps immémorial, sont en usage au Thibet, en Chine, au Canada et au Mexique, et qui de l'Orient ont passé aux chrétiens de l'Occident. Quoique, chez tous les peuples de la terre, la fiction des géants, des Titans

1. Torquemada, vol. I, p. 37.

2. Paol. de Sanct. Barthol., *Syst. Brahman*, p. 24 et 143.

et des Cyclopes paraisse indiquer le conflit des éléments, ou l'état du globe au sortir du chaos, on ne saurait douter que, dans les deux Amériques, les énormes squelettes d'animaux fossiles répandus sur la surface de la terre n'aient eu une grande influence sur l'histoire mythologique. A la pointe Sainte-Hélène, au nord de Guayaquil, se trouvent d'énormes dépouilles de cétacés inconnus : aussi, des traditions péruviennes portent-elles qu'une colonie de géants, qui se sont détruits mutuellement, a débarqué sur ce même point. Des ossements de mastodontes et d'éléphants fossiles, appartenant à des espèces qui ont disparu de la surface du globe, abondent dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, et sur le dos des Cordillères mexicaines¹ ; aussi la plaine qui, à deux mille sept cents mètres de hauteur, s'étend de Suacha vers Santa-Fe de Bogota, porte-t-elle le nom de *Champ des Géants*. Il est probable que les Hulmèques se vantaient que leurs ancêtres avaient combattu les géants sur le plateau fertile de Tlascalla, parce qu'on y trouve des dents molaires de mastodontes et d'éléphants, que dans tout le pays le peuple prend pour des dents d'hommes d'une stature colossale.

Second cycle. Sa durée est de $12 \times 400 + 4 = 4,804$ ans : c'est l'âge du feu, *Tletonatiuh*, ou l'âge rouge, *Tzonchichiltèque*. Le dieu du feu, Xiuhteuctli, descend sur la terre l'année présidée par le signe ce

1. Cuvier, *Mém. de l'Institut, classe des Sciences phys. et mathém.*, an VII, p. 44.

tecpatl, le jour *nahui quiahuitl*. Comme les oiseaux seuls pouvaient échapper à l'embrasement général, la tradition porte que tous les hommes furent convertis en oiseaux, excepté un homme et une femme qui se sauvèrent dans l'intérieur d'une caverne.

Troisième cycle, l'âge du vent ou de l'air, *Ehecatonatiuh*. Sa durée est de $10 \times 400 + 10 = 4010$ ans. La catastrophe eut lieu le jour *4 vent* (*nahui ehecatl*) de l'année *ce tepatl*. Le dessin représente quatre fois l'hiéroglyphe de l'air ou du vent, *ehecatl*. Les hommes périrent par l'effet des ouragans, quelques-uns furent convertis en singes : ces animaux ne parurent au Mexique que dans ce troisième âge. J'ignore quelle est la divinité qui descend sur la terre armée d'une faucille : serait-ce Quetzalcohuatl, le dieu de l'air, et la faucille signifierait-elle que l'ouragan déracine les arbres comme si on les avait coupés? Je doute d'ailleurs que les stries jaunes indiquent, comme le prétend un commentateur espagnol, la forme des nuages chassés par la tempête. Les singes sont en général moins fréquents dans la partie chaude du Mexique que dans l'Amérique méridionale. Ces animaux entreprennent des migrations lointaines, lorsque, chassés par la faim ou par l'intempérie du climat, ils se voient forcés d'abandonner leur séjour primitif. Je connais des contrées dans la partie montagneuse du Pérou, dont les habitants se rappellent l'époque à laquelle de nouvelles colonies de singes se sont fixées dans telle ou telle vallée. La tradition des cinq âges renfermerait-elle un trait de l'histoire des animaux? désignerait-elle une année où des

ouragans et des bouleversements causés par les volcans ont engagé les singes à faire des incursions dans les montagnes d'Anahuac? Dans ce *cycle des tempêtes*, deux hommes seuls survécurent à la catastrophe, en se réfugiant dans une caverne, comme à la fin de l'âge précédent.

Quatrième cycle, l'âge de l'eau, *Atonatiuh*, dont la durée est de $10 \times 400 + 8 = 4008$ ans. Une grande inondation, qui commença l'année *ce calli*, le jour *4 eau* (*nahui atl*), fit périr l'espèce humaine : c'est la dernière des grandes révolutions que le monde a éprouvées. Les hommes furent convertis en poissons, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans le tronc d'un *ahahuète*, ou cyprès chauve. Le dessin représente la déesse de l'eau, appelée *Matlalcueje* ou *Chalchiuhcueje*, et regardée comme la compagne de Tlaloc, s'élançant vers la terre. Coxcox, le Noé des Mexicains, et sa femme *Xochiquetzal* sont assis dans un tronc d'arbre couvert de feuilles et flottant au milieu des eaux.

Ces quatre âges, que l'on désigne aussi sous le nom de *soleils*, renferment ensemble dix-huit mille vingt-huit ans, c'est-à-dire six mille ans de plus que les quatre âges persans décrits dans le *Zend-Avesta*¹. Je ne vois nulle part indiqué combien d'années s'étaient écoulées depuis le déluge de Coxcox jusqu'au sacrifice de Tlalixco, ou jusqu'à la réforme du calendrier aztèque; mais, quelque rapprochées que l'on suppose

1. Anquetil, *Zend-Avesta*, t. II, p. 352.

ces deux époques, on trouve toujours que les Mexicains attribuaient au monde une durée de plus de vingt mille ans. Cette durée contraste sans doute avec la grande période des Hindoux, qui a quatre millions trois cent vingt mille ans, et surtout avec la fiction cosmogonique des Tibétains, d'après laquelle l'espèce humaine compte déjà dix-huit révolutions, dont chacune a plusieurs *padu* exprimés par des nombres de soixante-deux chiffres¹; il est cependant bien remarquable qu'on trouve un peuple américain qui, d'après le même système de calendrier dont il se servait lors de l'arrivée de Cortez, indique les jours et les années où le monde a éprouvé de grandes catastrophes, il y a plus de vingt siècles.

Le Gentil, Bailly et Dupuis² ont donné des explications ingénieuses de la durée des grands cycles de l'Asie. Je n'ai pu découvrir aucune propriété particulière au nombre 48028 ans; il n'est pas multiple de 43, 19, 52, 60, 72, 360 ou de 4440, qui sont les nombres que l'on retrouve dans les cycles des peuples asiatiques. Si la durée des *quatre soleils* mexicains était plus longue de trois ans, et si, aux nombres 5206, 4804, 4040 et 4008 ans, on substituait les nombres 5206, 4807, 4009 et 4009, on pourrait croire que ces cycles étaient dus à la connaissance de la période lunaire de dix-neuf ans. Quelle que soit leur

1. *Alphab. Tibet.*, p. 472.

2. Le Gentil, *Voyage dans les Indes*, vol. I, p. 235. — Bailly, *Astron. indienne*, p. 98 et 242. — Bailly, *Hist. de l'Astron. ancienne*, p. 76. — Dupuis, *Origine des cultes*, vol. III, p. 464.

véritable origine, il n'en paraît pas moins certain qu'ils sont des fictions de la mythologie astronomique, modifiées ou par une réminiscence obscure de quelque grande révolution qu'a éprouvée notre planète, ou d'après les hypothèses de physique et de géologie que l'aspect des pétrifications marines et celui des ossements fossiles font naître, même chez les peuples les plus éloignés de la civilisation.

En examinant les peintures qui nous occupent, on retrouve, dans les quatre destructions, l'emblème de quatre éléments : la *terre*, le *feu*, l'*air* et l'*eau*. Ces mêmes éléments étaient aussi indiqués par les quatre hiéroglyphes des années *lapin*, *maison*, *silex* et *canne*. *Calli* ou *maison*, regardé comme symbole du feu, rappelle les mœurs d'un peuple septentrional que l'intempérie du climat force à chauffer ses cabanes, et l'idée de Vesta (Ἑστία), qui, dans le plus ancien système de la mythologie grecque, représente à la fois la *maison*, le *foyer* et le *feu* domestique. Le signe *tecpatl*, *silex*, était dédié au dieu de l'air, *Quetzalcohuatl*, personnage mystérieux qui appartient aux temps héroïques de l'histoire mexicaine et dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage. Selon le calendrier mexicain, *tecpatl* est le *signe de nuit* qui, au commencement du cycle, accompagne l'hiéroglyphe du jour appelé *ehecatl* ou *vent*. Peut-être l'histoire d'un aérolithe qui était tombé du ciel sur le sommet de la pyramide de Cholula, dédiée à Quetzalcohuatl, a-t-elle engagé les Mexicains à établir ce rapport bizarre entre un silex pyromaque (*tecpactl*) et le dieu des vents.

Nous avons vu que les astrologues mexicains ont donné à la tradition des destructions et des régénérations du monde un caractère historique, en désignant les jours et les années des grandes catastrophes, d'après le calendrier dont ils se servaient au seizième siècle. Un calcul très-simple pouvait leur faire trouver l'hiéroglyphe de l'année qui précédait de 5206 ou de 4804 ans une époque donnée. C'est ainsi que les astrologues chaldéens et égyptiens indiquaient, selon Macrope et Nonnus, jusqu'à la position des planètes à l'époque de la création du monde et à celle de l'inondation générale. En recalculant, d'après le système des séries périodiques, les signes qui présidaient aux années, plusieurs siècles avant le sacrifice de Tlalixco (l'an *ome acatl* ou 2 cannes, correspondant à l'an 1091 de l'ère chrétienne), j'ai trouvé que les dates et les signes ne correspondent pas tout à fait à la durée de chaque âge mexicain. Aussi ne sont-elles pas marquées dans les peintures du Vatican; je les ai tirées d'un fragment d'histoire mexicaine conservé par Alva Ixtlilxochitl, qui fixe la durée des quatre âges, non à 48,028, mais seulement à 4,417 ans. Cette différence ne doit pas nous surprendre dans des calculs astrologiques, car le premier nombre renferme presque autant d'indictions que le dernier compte d'années. De même, dans la chronologie mystique des Hindoux, la substitution des jours aux *années divines* réduit les quatre âges de 4,320,000 ans à 42,000.

<p style="text-align: center;">SYSTÈME DU CODEX VATICANUS (n° 3738).</p>	<p style="text-align: center;">SYSTÈME DE LA TRADITION CONSERVÉE PAR IXTLILXOCHITL.</p>
<p>Durée du <i>premier</i> âge $100 \times 52 + 6 = 5,206$ ans.</p>	<p>. $13 \times 52 = 676$ ans.</p>
<p>Époque de la première destruction</p>	<p>. 1 <i>Acall.</i></p>
<p>Durée de la catastrophe</p>	<p>. 13 ans.</p>
<p>Durée du <i>deuxième</i> âge $92 \times 52 + 20 = 4,804$ ans.</p>	<p>. $7 \times 52 = 364$ ans.</p>
<p>Époque de la deuxième destruction</p>	<p>. 1 <i>Tecpall.</i></p>
<p>Durée du <i>troisième</i> âge $77 \times 52 + 6 = 4,010$ ans.</p>	<p>. $6 \times 52 = 312$ ans.</p>
<p>Époque de la troisième destruction</p>	<p>. 1 <i>Tecpall.</i></p>
<p>Durée du <i>quatrième</i> âge $76 \times 52 + 4 = 4,008$ ans.</p>	<p>. $1 \times 52 = 52$ ans.</p>
<p>Époque de la quatrième destruction</p>	<p>. 1 <i>Calli.</i></p>
<p>346 cycles de 52 ans + 36 = 18,028 ans.</p>	<p>109 ind. de 13 ans, ou 1417 ans.</p>

En examinant, d'après le système du calendrier mexicain, les nombres qui sont renfermés dans ce tableau, on voit que deux âges séparés par un intervalle d'années dont le nombre est un multiple de 52 ne peuvent pas avoir des signes différents. Il est impossible que la quatrième destruction ait eu lieu l'année *calli*, si la troisième est arrivée l'année *tecpatl*. Je ne saurais deviner ce qui a causé cette erreur : il se pourrait cependant qu'elle ne fût qu'apparente, et que, dans les monuments historiques qui nous ont été transmis, il n'eût pas été fait mention du petit nombre d'années que la nature employait pour chaque régénération. Les Hindoux distinguent l'intervalle entre deux cataclysmes et le temps que chacun d'eux a duré : de même, dans le fragment d'Alva Ixtlilxochitl, nous lisons que la première catastrophe est éloignée de la seconde de sept cent soixante-seize ans, mais que la famine qui tua les géants dura treize ans ou le quart d'un cycle. Dans les deux systèmes chronologiques que nous venons de rapporter, l'époque de la création du monde, ou plutôt le point de départ des grandes périodes, est l'année présidée par *tochtli*; ce signe était pour les Mexicains ce que le catastérisme d'*aries* était pour les Perses. Chez tous les peuples, l'astrologie indique la position du soleil au moment où les astres commencent leur cours; et, en parlant précédemment des rapports qu'on observe entre la fiction des âges et la signification de l'hiéroglyphe *ollin*, nous avons rendu probable que *tochtli* correspond à l'un des points solsticiaux.

D'après le système des Mexicains, les quatre grandes révolutions de la nature sont causées par les quatre éléments; la première catastrophe est l'anéantissement de la force productrice de la terre; les trois autres sont dues à l'action du feu, de l'air et de l'eau. Après chaque destruction, l'espèce humaine est régénérée, et tout ce qui n'a pas péri de la race ancienne est transformée en oiseaux, en singes ou en poissons. Ces transformations rappellent encore les traditions de l'Orient. Dans le système des Hindoux, les âges ou *yugas* se terminaient de différentes manières; la première génération avait été détruite par les eaux, la seconde par l'effet des ouragans, la troisième par un engloutissement dans la terre, la quatrième par le feu¹. Cette doctrine, à l'ordre des destructions près, offre une analogie frappante avec la tradition mexicaine. Dans le système des Égyptiens, les cataclysmes alternent avec des conflagrations, et les hommes se sauvent tantôt sur les montagnes, tantôt dans les vallées. Ce serait nous écarter de notre sujet que d'exposer ici les petites révolutions locales arrivées à plusieurs reprises dans la partie montueuse de la Grèce², et de discuter le fameux passage du second livre d'Hérodote, qui a tant exercé la sagacité des commentateurs. Il paraît assez certain que, dans ce passage, il n'est pas question d'*apocatastases*, mais de quatre changements (ap-

1. Friedrich Maier, *Mythologisches Turchenberg*, t. II, p. 299, et *Allgemeines Myth. Lexicon*, t. II, p. 471.

2. Arist., *Meteor.*, lib. I, c. XIV (*Op. omn.*, ed. Duval, 1639, p. 770).

parents) arrivés dans les lieux du coucher et du lever du soleil¹ et causés par la précession des équinoxes².

Comme on pourrait être surpris de trouver cinq âges ou *soleils* chez les peuples du Mexique, tandis que les Hindoux et les Grecs n'en admettent que quatre, il est utile de faire remarquer ici que la cosmogonie des Mexicains s'accorde avec celle des Tibétains qui regarde aussi l'âge présent comme le cinquième. En examinant avec attention le beau morceau d'Hésiode³, dans lequel il expose le système oriental du renouvellement de la nature, on voit que ce poète compte effectivement cinq générations en quatre âges. Il divise le siècle de bronze en deux parties qui embrassent la troisième et la quatrième génération⁴, et l'on peut être surpris qu'un passage si clair ait quelquefois été mal interprété⁵. Nous ignorons quel était le nombre des âges rapportés dans les livres de la Sybille⁶; mais nous pensons que les analogies que nous venons d'indiquer ne sont pas accidentelles, et qu'il n'est pas sans intérêt pour l'histoire philosophique de l'homme de voir les mêmes fictions répandues depuis l'Étrurie et le Latium jusqu'au Tibet, et de là jusque sur le dos des Cordillères du Mexique.

1. Herod., lib. II, c. 142 (Larcher, 1802, t. II, p. 482).

2. Dupuis, *Mémoire explicatif du zodiaque*, p. 37 et 59.

3. Hesiodi *Opera et dies*, v. 174. (*Op. omn.*, ed. Cleric., 1701, p. 224.)

4. Hesiod., v. 143 et 155.

5. Fabricii *Bibl. græca*, Hamb., 1790, vol. I, p. 246.

6. Virg. *Bucol.*, IV, v, 4 (ed. Heyne, Lond., 1793, vol. I, p. 74 et 81).

Outre la tradition des quatre soleils, le *Codex Vaticanus anon.*, n. 3738, contient encore plusieurs figures curieuses, parmi lesquelles nous citerons : *fol. 4*, le *chichiuhalquehuittl*, arbre de lait ou arbre céleste, qui distille du lait de l'extrémité de ses branches, et autour duquel sont assis les enfants morts peu de jours après leur naissance ; *fol. 5*, une dent molaire, peut-être de mastodonte, du poids de trois livres, donnée, en 1564, par le P. Rios, au vice-roi Don Luis de Velasco ; *fol. 8*, le volcan *Cotcitechpetl*, montagne qui parle, fameux par les exercices de pénitence de Quetzalcohuatl, et désigné par une bouche et une langue qui sont les hiéroglyphes de la parole ; *fol. 40*, la pyramide de Cholula ; et *fol. 67*, les sept chefs des sept tribus mexicaines, vêtus de peaux de lapin et sortant des sept cavernes de Chicomoztoc. De la feuille 68 à la feuille 93, ce manuscrit renferme des copies de peintures hiéroglyphiques composées après la conquête : on y voit des indigènes pendus à des arbres, tenant des croix en main ; des soldats de Cortez à cheval mettant le feu à un village ; des moines qui baptisent de malheureux Indiens au moment où on les jette dans l'eau pour les faire périr. A ces traits on reconnaît l'arrivée des Européens dans le nouveau monde.

XV.

HIÉROGLYPHES AZTÈQUES DU CODIX BORGIANUS

DE VELETRI.

De tous les manuscrits mexicains conservés en Italie, le *Codex Borgianus* de Veletri est le plus grand et le plus remarquable à cause de l'éclat et de l'extrême variété des couleurs : il a quarante-quatre à quarante-cinq *palmi* (près de onze mètres) de long, et trente-huit replis ou soixante-seize pages. C'est un almanach rituel et astrologique, qui, par la distribution des hiéroglyphes simples des jours, et par celle des groupes de figures mythologiques, ressemble entièrement au *Codex Vaticanus*.

Le manuscrit de Veletri paraît avoir appartenu à la famille Giustiniani : on ignore par quel malheureux hasard il était tombé entre les mains des domestiques de cette maison, qui, ignorant le prix que pouvait avoir un recueil de figures monstrueuses, l'abandonnèrent à leurs enfants. C'est à ces derniers que l'arracha un amateur éclairé des antiquités, le cardinal Borgia, lorsqu'on avait déjà tenté de brûler quelques pages ou replis de la peau de cerf sur laquelle les peintures sont tracées. Rien n'indique l'antiquité de ce

manuscrit, qui peut-être n'est qu'une copie aztèque d'un livre plus ancien : la grande fraîcheur des couleurs pourrait faire soupçonner que le *Codex Borgia*, de même que celui du Vatican, ne remonte pas au delà du XIV^e ou du XV^e siècle.

On ne peut fixer les yeux sur ces peintures sans qu'il se présente à l'esprit une foule de questions intéressantes. Existait-il à Mexico, du vivant de Cortez, des peintures hiéroglyphiques faites du temps de la dynastie toltèque, et par conséquent au VII^e siècle de notre ère? N'avait-on plus à cette époque que des copies du fameux *livre divin*, appelé *teoamoxtli*, rédigé à Tula, l'an 660, par l'astrologue *Huematzin*; et dans lequel on trouvait l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations; la division du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale? Ce *Pourâna* mexicain, le *teoamoxtli*, dont le souvenir s'est conservé, à travers tant de siècles, dans les traditions aztèques, fut-il un de ceux que le fanatisme des moines fit brûler dans l'Yucatan, et dont le père Acosta, plus instruit et plus éclairé que ses contemporains, déplora la perte? Est-il certain que les Toltèques, ce peuple laborieux et entreprenant qui offre plusieurs traits de ressemblance avec les Tchouds¹ ou anciens habitants de la Sibérie, ont les premiers introduit la peinture? ou bien les Cuitlaltèques et les Olmèques, qui habitaient le plateau d'Anahuac avant l'irruption des peuples d'Aztlan, et auxquels le savant

1. *Voyages de Pallas* (traduction de Paris), t. IV, p. 282.

Siguenza attribue la construction des pyramides de Téotihuacan, auraient-ils consigné leurs annales et leur mythologie dans des recueils de peintures hiéroglyphiques? Nous n'avons pas assez de données pour répondre à ces questions importantes : car les ténèbres qui enveloppent l'origine des peuples mongols et tartares paraissent s'étendre sur toute l'histoire du nouveau continent.

Le *Codex Borgianus* a été commenté par le jésuite Fabrega, originaire du Mexique. Pendant mon séjour en Italie, en 1805, le chevalier Borgia, neveu du cardinal de ce nom, eut la bonté de faire venir le manuscrit mexicain avec son commentaire, de Velettri à Rome. Je les ai examinés soigneusement : les explications du père Fabrega m'ont paru souvent arbitraires et très-hasardées. Je ne donne que la description de celles de ces figures qui ont le plus fixé mon attention.

1° Un animal inconnu est orné d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percé de dards : Fabrega le nomme *lapin couronné*, *lapin sacré*. On trouve cette figure dans plusieurs rituels des anciens Mexicains. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante : sous ce rapport, cette représentation allégorique rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer la colère de la divinité. Les dents incisives, la forme de la tête et de la queue, paraissent indiquer que le peintre a voulu représenter un animal de la famille des rongeurs :

quoique les pieds à deux sabots, munis d'un ergot qui ne touche pas la terre, le rapprochent des ruminants, je doute que ce soit un *cavia* ou lièvre mexicain : serait-ce quelque mammifère inconnu qui habite au nord du Rio-Gila, dans l'intérieur des terres, vers la partie nord-ouest de l'Amérique ?

2° Ce même animal, mais avec une queue beaucoup plus longue, me paraît figurer une seconde fois dans le *Codex Borgianus*, à la cinquante-troisième feuille. M. Fabrega prend cette figure, qui est chargée des vingt hiéroglyphes des jours, pour un cerf (*mazatl*) ; le père Rios affirme que c'est un jeu astrologique des médecins, une peinture qui enseigne que celui qui est né tel ou tel jour aura mal aux yeux, à l'estomac ou aux oreilles : on voit en effet que les vingt hiéroglyphes simples des jours sont distribués aux différentes parties du corps.

Le signe du jour qui commençait la petite période de treize jours, ou la demi-lunaison, était regardé comme dominant pour toute cette époque ; de sorte qu'un homme né le jour dont l'hiéroglyphe était un aigle, avait tout à craindre ou tout à espérer chaque fois que l'aigle présidait la semaine de treize jours. M. Zoega¹ paraît adopter l'explication de Rios ; il trouve un rapport frappant entre cette fiction et les idées *iatromathématiques* des Égyptiens. En jetant les yeux sur nos almanachs, on voit que ces idées absurdes se sont conservées jusqu'à nos jours, parce qu'il est

1. Zoega, p. 523 et 531.

souvent moins profitable d'instruire le peuple que d'abuser de sa crédulité. J'ai trouvé cette même figure allégorique, qui appartient à la médecine astrologique, dans le *Codex Borgianus*, fol. 47 (Mss. n. 66), et dans le *Codex anonymus* du Vatican, fol. 54.

3° Un enfant nouveau-né est représenté quatre fois : les cheveux qui s'élèvent comme deux cornes, au sommet de la tête, indiquent que c'est une fille. L'enfant est allaité; on lui coupe le cordon ombilical; on le présente à la divinité; on lui touche les yeux comme signe de bénédiction. Fabrega prétend que les deux figures assises qui sont sur l'original représentent deux prêtres; il croit reconnaître au casque de l'une de ces figures le grand prêtre du dieu Tona-teuctli.

4° Le même document hiéroglyphique donne la représentation d'un sacrifice humain : un prêtre, dont la figure est presque méconnaissable sous un travestissement monstrueux, arrache le cœur à la victime; sa main est armée d'une massue; le corps nu de la victime est peint; on y remarque des taches, par lesquelles on a voulu imiter celles de la robe du jaguar ou du tigre américain : à gauche se trouve un autre prêtre (*topiltzin*), qui verse, sur l'image du soleil placée dans la niche d'un temple, le sang du cœur arraché. Le travestissement du sacrificateur présente avec le Ganesa des Hindoux certains rapports remarquables et qui ne paraissent point accidentels. Les Mexicains se servaient de casques qui imitaient la forme de la tête d'un serpent, d'un crocodile ou d'un

jaguar. On croit reconnaître, dans le masque du sacrificeur, la trompe d'un éléphant ou de quelque pachyderme qui s'en rapproche par la configuration de la tête, mais dont la mâchoire supérieure est garnie de dents incisives. Le groin du tapir se prolonge sans doute un peu plus que le museau de nos cochons ; mais il y a bien loin de ce groin du tapir à la trompe figurée dans le *Codex Borgianus*. Les peuples d'Aztlan, originaires d'Asie, avaient-ils conservé quelques notions vagues sur les éléphants, ou, ce qui me paraît bien moins probable, leurs traditions remontaient-elles jusqu'à l'époque où l'Amérique était encore peuplée de ces animaux gigantesques, dont les squelettes pétrifiés se trouvaient enfouis dans des terrains marneux, sur le dos même des Cordillères mexicaines? Peut-être aussi existe-t-il dans la partie nord-ouest du nouveau continent, dans des contrées qui n'ont été visitées, ni par Hearne, ni par Mackensie, ni par Lewis, un pachyderme inconnu, qui, par la configuration de sa trompe, tient le milieu entre l'éléphant et le tapir.

Les hiéroglyphes des jours, qui entourent le groupe figuré sur la 749^e page du *Recueil* de Veletri, indiquent clairement que ce sacrifice se faisait à la fin de l'année après les *nemontemi* ou jours complémentaires. Le temple du soleil rappelle le culte d'un peuple doux et humain, celui des Péruviens. Ce culte, dans lequel on ne porte d'autres offrandes à la divinité que des fleurs, de l'encens et les prémices des moissons, a existé indubitablement au Mexique jusqu'au commencement du

quatorzième siècle. Un savant¹, qui a fait des rapprochements heureux entre les idées mythologiques des différents peuples, a hasardé l'hypothèse que les deux sectes de l'Inde, les adorateurs de Vichnou et ceux de Sîva, se sont répandues en Amérique et que le culte péruvien est celui de Vichnou, lorsqu'il paraît sous la figure de Krichna ou du soleil, tandis que le culte sanguinaire des Mexicains est analogue à celui de Sîva, lorsqu'il prend le caractère de Jupiter Stygien. L'épouse de Sîva, la noire déesse Câli ou Bhavâni², symbole de la mort et de la destruction, porte, dans les statues et les peintures indiennes, un collier de crânes d'hommes : les Vedas ordonnent qu'on lui fasse des sacrifices humains. L'ancien culte de Câli, dont l'horrible cruauté a été mitigée par la réforme de Bouddha, offre sans doute de grandes ressemblances avec le culte de Mictlancihuatl, la déesse de l'enfer, et avec celui de plusieurs autres divinités mexicaines; mais, en étudiant l'histoire des peuples d'Anahuac, on est tenté de regarder ces ressemblances comme purement accidentelles. On n'est pas en droit de supposer des communications partout où l'on trouve, chez des peuples à demi barbares, le culte du soleil, ou l'usage de sacrifier des victimes humaines; et cet usage, loin d'avoir été apporté de l'Asie orientale, pourrait bien avoir pris naissance dans la vallée même du Mexique. L'histoire nous apprend en effet que, lorsque les Espagnols arri-

1. Frédéric-Léopold comte de Stolberg, *Geschichte der Religion Jesu Christi*, t. I, p. 426.

2. *Recherches asiatiques*, t. I, p. 203 et 293.

vèrent à Ténochtitlan, ce culte sanguinaire, qui rappelle ceux de Câli, de Moloch et de l'Esus des Gaulois, n'existait que depuis deux cents ans.

Les nations qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle, ont inondé successivement le Mexique (les Toltèques, les Chichimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues, les Tlascaltèques et les Aztèques), formaient un seul groupe, uni par l'analogie des langues et des mœurs, à peu près comme les Allemands, les Norwégiens, les Goths et les Danois, qui se confondent tous dans une seule race, celle des peuples germaniques. Il est probable, comme nous l'avons indiqué plus haut, que d'autres nations, les Otomites, les Olmèques, les Cuitlatèques, les Zacatèques et les Tarasques, ont paru avant les Toltèques dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne. Partout où les peuples se sont avancés dans une même direction, la position du site dans lequel on les trouve désigne en quelque sorte l'ordre chronologique de leurs migrations. Peut-on douter qu'en Europe les peuples les plus occidentaux, les Ibériens et les Cantabres, ne fussent arrivés avant les nations les plus rapprochées de l'Asie, avant les Thraces, les Illyriens et Pelasges?

Or, quelle que soit l'ancienneté relative des différentes races d'hommes fixés dans les montagnes du Mexique, qui sont le Caucase américain, il paraît certain qu'aucun de ces peuples, depuis les Olmèques jusqu'aux Aztèques, ne connaissait depuis longtemps l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines. La divinité principale des Toltèques s'appelait *Tlaloc-teuc-*

tli : c'était à la fois le dieu de l'eau, des montagnes et des orages. Aux yeux de ce peuple montagnard, c'est sur les hautes cimes, toujours enveloppées de nuages, que se prépare mystérieusement le tonnerre : c'est là qu'il place le séjour du Grand-Esprit Téotl, de cet être invisible appelé *Ipalnemoani* et *Tloque-Nahuaque*, parce qu'il n'existe que par lui-même, et parce qu'il renferme tout en lui ; c'est de cette région presque inaccessible que vient la tempête qui détruit les cabanes, et la pluie bienfaisante qui vivifie les champs. Les Tolèques avaient érigé, sur la cime d'une haute montagne, l'image de Tlalocuectli ; cette image, grossièrement sculptée, était faite avec une pierre blanche, regardée comme *pierre divine* (teotetl) ; car ce peuple, semblable aux Orientaux¹, attachait des idées superstitieuses à la couleur de certaines pierres. Tlalocuectli était représenté la foudre en main, assis sur une pierre en forme de cube, ayant devant lui un vase dans lequel on lui offrait du caoutchouc et des semailles. Les Aztèques suivirent ce même culte jusqu'à l'année 1317, où la guerre avec les habitants de la ville Xochimilco leur fournit la première idée d'un sacrifice humain. Les historiens mexicains qui, immédiatement après la prise de Ténochtitlan, ont écrit dans leur propre langue, mais en se servant de l'alphabet espagnol, nous ont transmis les détails de cet événement affreux.

Depuis le commencement du quatorzième siècle, les

1. Millii, *Dissertationes selectæ*, p. 309.

Aztèques vivaient sous la domination du roi de Colhuacan ; c'étaient eux qui avaient contribué le plus à la victoire que ce roi avait remportée sur les Xochimilques. La guerre finie, ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu principal, Huitzilopochtli ou Mexitli, dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux appelée siège de Dieu, *Teoicpalli*, et portée sur les épaules de quatre prêtres, les avait précédés dans leur migration. Ils demandèrent à leur maître, le roi de Colhuacan, de leur donner quelques objets de prix pour rendre ce sacrifice plus solennel ; le roi, si l'on ose nommer ainsi le chef d'une horde peu nombreuse, leur envoya un oiseau mort, enveloppé dans une toile d'un tissu grossier ; pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur proposa d'assister lui-même à la fête ; les Aztèques feignirent d'être contents de cette offre ; mais ils résolurent en même temps de faire un sacrifice qui inspirât de la terreur à leurs maîtres. Après une longue danse autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques, qu'ils avaient tenus cachés depuis longtemps ; ces malheureux furent immolés, avec les cérémonies observées encore lors de la conquête des Espagnols, sur la plate-forme de la grande pyramide de Ténochtitlan, qui était dédiée à ce même dieu de la guerre, Huitzilopochtli. Les Colhues marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice humain, le premier qui eût été fait dans leur pays ; craignant la férocité de leurs esclaves, les voyant enorgueillis du succès obtenu dans la guerre contre les Xochimilques, ils rendirent la liberté aux Aztèques, en

leur enjoignant de quitter le territoire de Colhuacan.

Le premier sacrifice avait eu des suites heureuses pour le peuple opprimé ; bientôt la vengeance donna lieu au second. Après la fondation de Ténochtitlan, un Aztèque parcourt le rivage du lac, pour tuer quelque animal qu'il puisse offrir au dieu Mexitli ; il rencontre un habitant de Colhuacan, appelé Xomimitl. Irrité contre ses anciens maîtres, l'Aztèque attaque le Colhue corps à corps : Xomimitl, vaincu, est conduit à la nouvelle ville ; il expire sur la pierre fatale placée au pied de l'idole.

Les circonstances du troisième sacrifice sont plus tragiques encore. La paix s'est rétablie en apparence entre les Aztèques et les habitants de Colhuacan ; cependant les prêtres de Mexitli ne peuvent contenir leur haine contre un peuple voisin, qui les a fait gémir dans l'esclavage : ils méditent une vengeance atroce ; ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans le temple de Mexitli, et pour y être, après sa mort, adorée comme la mère de ce dieu protecteur des Aztèques ; ils ajoutent que c'est l'idole même qui déclare sa volonté par leur bouche. Le roi crédule accompagne sa fille ; il l'introduit dans l'enceinte ténébreuse du temple : là, les prêtres séparent la fille et le père ; un tumulte se fait entendre dans le sanctuaire ; le malheureux roi ne distingue pas les gémissements de sa fille expirante : on met un encensoir dans sa main ; et, quelques moments après, on lui ordonne d'allumer le copal. A la pâle lueur de la flamme qui s'élève, il reconnaît son enfant attaché à

un poteau, la poitrine ensanglantée, sans mouvement et sans vie : le désespoir le prive de l'usage de ses sens pour le reste de ses jours ; il ne peut se venger, et les Colhues n'osent pas se mesurer avec un peuple qui se fait craindre par de tels excès de barbarie. La fille immolée est placée parmi les divinités aztèques, sous le nom de Teteionan¹, *mère des dieux*, ou Tocit-zin, *notre grand'mère*, déesse qu'il ne faut pas confondre avec Ève, ou la *femme au serpent*, appelée Tonantzin.

Dans l'ancien continent, partout où nous trouvons les traces de sacrifices humains, leur origine se perd dans la nuit des temps. L'histoire des Mexicains, au contraire, nous a conservé le récit des événements qui ont donné un caractère féroce et sanguinaire au culte d'un peuple chez lequel on n'offrait primitivement à la divinité que des animaux ou les prémices des fruits. J'ai cru devoir rapporter ces traditions, qui ont sans doute un fond de vérité historique : liées intimement à l'étude des mœurs et du développement moral de notre espèce, elles me paraissent plus intéressantes que les contes puérils des Hindoux sur les nombreuses *incarnations* de leurs divinités. Je ne déciderai cependant pas la question de savoir si le sacrifice des quatre Xochimilques a été effectivement le premier qu'on ait offert au dieu Mexitli, ou si les Aztèques n'avaient pas conservé quelque ancienne tradition, d'après laquelle ils imaginaient que le dieu de la guerre se plaisait au

1. Clavigero, t. I, p. 466, 468, 472 ; t. II, p. 22.

sang des victimes humaines. Mexitli était venu au monde un dard dans la main droite, un bouclier dans la main gauche, et la tête couverte d'un casque orné de plumes vertes : en naissant, sa première action avait été de tuer ses sœurs et ses frères. Peut-être sous d'autres climats avait-on déjà rendu un culte sanguinaire à ce dieu terrible, appelé aussi Tetzahuitl, ou *l'épouvante*; peut-être ce culte n'avait-il été interrompu que parce que l'on manquait de prisonniers, et par conséquent de victimes, pendant que la nation, marchant sous les auspices de Mexitli, avançait paisiblement des montagnes de la Tarahumara au plateau central du Mexique.

Les guerres continuelles des Aztèques, depuis qu'ils s'étaient fixés sur les îlots du lac salé de Tezcucó, leur fournissaient un si grand nombre de victimes, que des sacrifices humains furent offerts sans exception à toutes leurs divinités, même à Quetzalcoatl¹, qui, comme le Bouddha des Hindoux, avait prêché contre cette exécrationnable coutume, et à la déesse des moissons, la Cérès mexicaine, appelée Centeotl ou Tonacajohua, celle qui *nourrit les hommes*. Les Totonèques, qui avaient adopté toute la mythologie toltèque et aztèque, distinguaient, comme de race différente, les divinités qui exigent un culte sanguinaire, et la déesse des champs, qui ne demande que des offrandes de fleurs et de fruits, des gerbes de maïs ou des oiseaux qui se nourrissent des

1. Gomara, *Chronica general de las Indias* (édition de 1553), t. II, fol. 434.

grains de cette plante utile aux hommes. Une prophétie ancienne faisait espérer à ce peuple une réforme bien-faisante dans les cérémonies religieuses : cette prophétie portait que Centeotl, qui est identique avec la belle Chri ou Lakchmi des Hindoux, et que les Aztèques, de même que les Arcadiens, désignaient sous le nom de *la Grande Déesse*, ou *Déesse primitive* (*Tzintteotl*), triompherait à la fin de la férocité des autres dieux, et que les sacrifices humains feraient place aux offrandes innocentes des prémices des moissons. On croit reconnaître, dans cette tradition des Totonagues, une lutte entre deux religions, un conflit entre l'ancienne divinité toltèque, douce et humaine comme le peuple qui en avait introduit le culte, et les dieux féroces de cette horde guerrière, les Aztèques, qui ensanglantèrent les champs, les temples et les autels.

En lisant les lettres de Cortez à l'empereur Charles-Quint, les mémoires de Bernal Diaz, de Motolinia et d'autres auteurs espagnols qui ont observé les Mexicains avant les changements qu'ils ont éprouvés par leurs communications avec l'Europe, on est étonné qu'une férocité extrême dans les cérémonies religieuses puisse se trouver chez un peuple dont l'état social et politique rappelle, sous d'autres rapports, la civilisation des Chinois et des Japonais. Les Aztèques ne se contentaient pas de teindre de sang leurs idoles, comme font encore les Chamans tartares, qui cependant ne sacrifient aux *Nogats* que des bœufs et des moutons ; ils dévoraient même une partie du cadavre que les

prêtres jetaient au bas de l'escalier du téocalli après en avoir arraché le cœur. On ne peut s'occuper de ces objets sans se demander si ces coutumes barbares, que l'on retrouve aussi dans les îles de la mer du Sud, chez des peuples dont la douceur des mœurs nous a été trop vantée, auraient cessé d'elles-mêmes, si les Mexicains¹, sans avoir aucune communication avec les Espagnols, avaient continué à faire des progrès vers la civilisation. Il est probable que cette réforme bienfaisante dans leur culte, ce triomphe de la déesse des moissons sur les dieux du carnage, n'aurait eu lieu que très-tard.

Dans l'Amérique méridionale, le peuple le plus puissant, les Péruviens, suivait le culte du soleil. Les guerres les plus cruelles furent entreprises par les Incas pour introduire une religion douce et paisible; les sacrifices humains cessèrent partout où les descendants de Manco-Capac apportèrent leurs lois, leurs divisions en castes, leurs langues et leur despotisme monastique. Dans le pays d'Anahuac, le culte sanguinaire d'Huitzilopochtli devint dominant à mesure que l'empire mexicain engloutissait tous les États voisins. La grandeur de cet empire était fondée sur une coalition intime de la classe des prêtres avec la noblesse destinée au métier des armes. Le grand-prêtre Teoteuctli (*Seigneur divin*) était généralement un prince du sang royal; aucune guerre ne pouvait être entreprise sans son aveu. Les prêtres mêmes allaient au

1. Langlès, *Rituel des Tatars-Mantchoux*, p. 48.

combat¹, et étaient élevés aux premières dignités dans l'armée : leur influence devint par là aussi puissante que celle des patriciens romains, qui avaient le droit exclusif des augures, et dans lesquels un auteur célèbre² a cru reconnaître les traces d'une institution politique des Hindoux.

Au Mexique, où le nombre et le pouvoir des prêtres (*teopixquis*) et des moines (*tlamacazques*) était presque aussi grand qu'il l'est aujourd'hui au Tibet et au Japon, tout ce qui était l'effet du fanatisme religieux ne pouvait éprouver que des changements infiniment lents. L'histoire nous prouve que l'usage barbare des sacrifices humains s'est même conservé longtemps parmi les peuples les plus avancés en civilisation. Les peintures trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, ne laissent aucun doute que ces sacrifices ne fussent en usage parmi les Égyptiens³. Nous avons déjà observé plus haut, qu'anciennement dans l'Inde, la déesse Câlî demandait des victimes humaines, comme Saturne en exigeait à Carthage. A Rome, après la bataille de Cannes, un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivants, et l'empereur Claude se vit obligé de défendre, par une loi expresse, de sacrifier des hommes dans l'empire romain⁴. Mais il y a plus encore : ne

1. *Peintures hiéroglyphiques du recueil de Mendoza*. Thévenot, t. IV, fol. 57.

2. Schlegel, *Weisheit der Indier*, p. 490.

3. *Voyage de Denon*, p. 298, pl. cxxiv, n° 2. *Décade Égyptienne*, t. III, p. 440.

4. Sueton, c. xxv (ed. Wolf., vol. I, p. 48). Plin. *Hist. Nat.*, lib. XXXI, c. 1; lib. VIII, c. xxii. Tertullian. *Apologet. adver-*

voyons-nous pas, dans les temps moins reculés, les effets barbares de l'intolérance religieuse, au milieu d'une grande civilisation de l'espèce humaine, à l'époque d'un adoucissement général de caractère et de mœurs? Quelle que soit la différence que présentent les peuples dans les progrès de leur culture, le fanatisme et l'intérêt conservent leur pouvoir funeste. La postérité aura de la peine à concevoir que, dans l'Europe policée, sous l'influence d'une religion qui, par la nature de ses principes, favorise la liberté et proclame les droits sacrés de l'humanité, il existe des lois qui sanctionnent l'esclavage des noirs, qui permettent au colon d'arracher l'enfant des bras de sa mère pour le vendre dans une terre lointaine. Ces considérations nous prouvent, et ce résultat n'est pas consolant, que des nations entières peuvent avancer rapidement vers la civilisation sans que les institutions politiques et les formes de leur culte perdent entièrement leur ancienne barbarie.

5° Une des figures hiéroglyphiques qui nous occupent indique la cérémonie d'allumer le nouveau feu, lors de la procession qui se faisait tous les cinquante-deux ans au sommet d'une montagne, près Iztapalapan.

C'est à la fin de chaque cycle que se faisait l'intercalation, tantôt de douze, tantôt de treize jours. Le peuple s'attendant en même temps à la quatrième destruction du soleil et de la terre, éteignait tous les feux,

sus gentes, c. ix (ed. Palmer, 1684, p. 41). Lactant. *Div. Instit.*, lib. I, c. XXI.

jusqu'à ce qu'au commencement du nouveau cycle, les prêtres en allumassent de nouveaux. La peinture indique une victime étendue sur la pierre de sacrifice, ayant un disque de bois sur la poitrine, que le teopixqui enflamme par frottement. L'hiéroglyphe du ciel étoilé, que l'on distingue sur la page précédente du recueil borgien, paraît faire allusion à la culmination des pléiades. Nous reviendrons plus bas sur le rapport que l'on assure avoir existé entre cette culmination et le commencement du cycle.

L'art de faire du feu, en frottant deux espèces de bois d'une dureté différente, est d'une haute antiquité. On le trouve chez les peuples des deux continents : dans les temps homériques, selon M. Visconti, on en attribua l'invention à Mercure¹. Le disque qui repose sur le corps de la victime, et dans lequel le prêtre tourne le bois cylindrique, est le *σορεύς* des Grecs². Pline affirme que, de toutes les substances ligneuses, le lierre est celle qui s'enflamme le mieux lorsqu'on la frotte avec le bois de laurier³. Nous avons trouvé ces *ωυρεια* chez les Indiens de l'Orénoque. Il faut une grande rapidité de mouvement pour élever la température jusqu'au degré de l'incandescence.

6° On voit aussi la figure d'un roi mort, entouré de quatre drapeaux, l'œil fermé, pas de mains, les pieds enveloppés. La chaise est le siège royal, appelé

1. Homer, *Hymn. in Mercur.*, v. 440.

2. Apollon, Rhod. *Argonaut.*, lib. I, v. 4484, et *Schol ad eum.*

3. Pline, *Hist. natur.*, xvi, 77. Senega Nat., *Quest.* II, 23. Theophr., v. 40.

tlatocaiçpalli, sur lequel on représente, dans le *Codex Borgianus* (fol. 9), Adam ou Tonacateuctli, le *Seigneur de notre chair*, et Ève ou Tonacacihua. Ce caractère hiéroglyphique se trouve figuré dans l'almanach rituel, à la page qui indique le cycle de treize jours, pendant lequel le soleil passe au zénith de Mexico.

7° Une allégorie du même Recueil rappelle les purifications de l'Inde. Une divinité, dont l'énorme nez est orné de la figure de la couleuvre à deux têtes ou de l'amphisbène mystérieux, porte en sa main un xiquipilli ou une bourse d'encens; on voit sur son dos un vase cassé, d'où sort un serpent: un autre serpent, saignant et mis en pièces, se trouve devant lui; un troisième serpent, également coupé en morceaux, est renfermé dans une caisse remplie d'eau, de laquelle s'élève une plante. On découvre, à droite, un homme placé dans un pot; à gauche, une femme ornée de fleurs, vraisemblablement la voluptueuse Tlamezquimilli, que l'on représente aussi les yeux bandés. Sur la même page on trouve des agaves qui rendent du sang lorsqu'on les coupe. Cette allégorie fait-elle allusion au serpent qui empoisonne l'eau, la source de toute vie organique¹, à la victoire de Krichna sur le dragon Kaliya, à la séduction et à la purification par le feu? Il est évident que la figure du serpent, dans les peintures mexicaines, indique deux idées très-différentes. Dans les reliefs qui indiquent la division de l'année et des cycles, cette figure n'exprime que le temps, *ævum*.

1. Paullinus de S. Bartholomæo, *Codices Avenses*, p. 235.

Le serpent, représenté en rapport avec la *mère des hommes* (Cihuacohuatl), ou terrassé par le Grand-Esprit Teotl, lorsqu'il prend la forme d'une des divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable κακοδαίμων. Chez les Égyptiens, ce n'était pas l'hiéroglyphe du serpent¹, mais celui de l'hippopotame qui exprimait cette dernière idée.

Les figures sans vêtements, comme celle de l'allégorie en question, et la déesse de la volupté, appelée *Ixcuina* ou *Tlazolteucihua*², sont extrêmement rares dans les peintures mexicaines. En général, les peuples barbares donnent des vêtements à leurs statues : c'est un raffinement de l'art, de présenter le corps nu dans la beauté naturelle de ses formes. Il est très-remarquable aussi que, parmi les hiéroglyphes mexicains, on ne découvre absolument rien qui annonce le symbole de la force génératrice, ou le culte du *lingam*, qui est répandu dans l'Inde et parmi toutes les nations qui ont eu des rapports avec les Hindoux. M. Zoega a observé que l'emblème du phallus ne se trouve pas non plus dans les ouvrages égyptiens d'une haute antiquité ; il a cru pouvoir en conclure que ce culte est moins ancien qu'on ne le suppose. Cette assertion est cependant contraire aux notions que Hamilton, Sir William Jones, et M. Schlegel, ont puisées dans le *Sîva Pourâna*³, dans le *Kâsi Khanda*, et dans plusieurs au-

1. Zoega, p. 445, n. 35.

2. *Codex Borg.*, Mss. fol. 73.

3. *Catalogue des manuscrits sanskrits de la Bibliothèque impériale*, p. 36 et 50.

tres ouvrages écrits en langue sanskrite. On ne saurait douter que l'adoration des douze lingams, venus du sommet de l'Imaüs (Himâvata), ne remonte jusqu'à l'époque des premières traditions des Hindoux. Au milieu de tant d'autres rapports qui annoncent d'anciennes communications entre l'Asie orientale et le nouveau continent, on doit être surpris de ne pas trouver dans ce dernier quelques traces du culte du phallus. M. Langlès¹ observe expressément que, dans l'Inde, les *Vaichnava*, ou sectateurs de Vichnou, ont horreur de cet emblème de la force productrice, que l'on adore dans les temples de Sîva et de son épouse, la déesse de l'abondance, Bhavânî. Ne pourrait-on pas supposer qu'il existe également parmi les Bouddhistes exilés dans le nord-est de l'Asie une secte qui rejette le culte du *lingam*, et que c'est de ce Bouddhisme épuré qu'on retrouve quelques faibles traces parmi les peuples américains?

1. *Recherches asiatiques*, t. I, p. 215.

XVI.

PEINTURE HIÉROGLYPHIQUE

TIRÉE DU MANUSCRIT BORGIEN DE VELETRI
ET SIGNES DES JOURS DE L'ALMANACH MEXICAIN.

Les vingt signes des jours ont été choisis dans les premières pages du manuscrit de Veletri, qui offrent chacune cinq rangées de treize hiéroglyphes et en tout $5 \times 13 \times 4 = 260$ jours, ou une année de vingt *demi-lunaisons* de l'almanach rituel. Ces deux cent soixante signes sont disposés de manière que quatre doubles pages servent à la réduction des périodes de treize jours en demi-décades de l'almanach civil, dont cinquante-deux forment une année rituelle. Il est digne de remarque aussi que, pour faciliter la lecture de ces tableaux, l'auteur a répété, au commencement de chaque rangée, le dernier signe de la rangée précédente. M. Zoega a observé cette même particularité dans la disposition des hiéroglyphes égyptiens, et c'est d'après des observations de ce genre qu'il a jugé si les hiéroglyphes étaient lus de droite à gauche ou de gauche à droite. On trouve dans le *Codex Borgianus* le signe du mouvement, l'empreinte d'un pied, ajouté quelquefois au signe d'un jour : j'ignore quelle peut être la cause de cette réunion bizarre.



Parmi les rangées des hiéroglyphes du jour, la première qui, d'après le système de l'écriture mexicaine, est la série inférieure, présente, de droite à gauche, *cipactli*, *ehecatli*, *calli*, *cuetzpalin* et *cohuatl*; la seconde, *miquiztli*, *mazatl*, *tochtli*, *atl* et *itzcuintli*; la troisième, *ozomatli*, *malinalli*, *acatl*, *ocelotl*, *quauh-tli* et *cozcaquauhtli*; la quatrième ou la série supérieure, *ollin*, *tecpatl*, *quiahuittl* et *xochitl*. Nous avons donné précédemment la signification de ces hiéroglyphes. En comparant les figures dont il est question avec celles publiées par Valadès, Gemelli, Clavigero et le cardinal Lorenzana, on voit combien sont inexactes les notions données jusqu'ici sur les signes du calendrier mexicain.

Une peinture représentant une figure que l'on pourrait croire avoir quatre mains et qui n'est pas reproduite dans cette édition, est tirée du *Codex Borgianus*, fol. 58. J'ai fait copier pour mon édition in-folio une page entière du curieux manuscrit afin de donner une idée plus claire de l'économie de celui-ci. De même que, parmi les hiéroglyphes mexicains, on ne trouve rien qui annonce le culte du *lingam* (φάλλος), on n'y observe pas non plus ces figures à plusieurs têtes et à plusieurs mains, qui caractérisent pour ainsi dire les peintures mystiques des Hindoux. Un prêtre se montre vêtu de la peau d'une victime humaine récemment immolée. Le peintre a marqué les gouttes de sang qui couvrent cette peau. Comme la peau des mains pend au bras du sacrificateur, ce dernier paraît avoir quatre mains. Ce costume et les cérémonies horribles

et dégoûtantes qu'il rappelle sont décrits par Torquemada¹. Une chapelle, connue sous le nom de *yopico*, était construite au-dessus de la caverne qui renfermait les peaux humaines. Nous avons vu plus haut que le quatrième mois mexicain, *tlacaxipehualiztli*, qui correspond à notre mois de mars, avait reçu sa dénomination de ces fêtes sanguinaires. Dans le *Codex Borgia*, qui est un calendrier rituel, on trouve effectivement la figure d'un prêtre enveloppé dans une peau d'homme, sous le signe du jour qui indique l'équinoxe du printemps². La tête du sacrificateur est couverte d'un de ces bonnets pointus dont on se sert en Chine et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique. En face de cette figure est assis le dieu du feu, Xiuhteuctli Tletl; aux pieds de ce dernier se trouve un vase sacré. Dans la première année du cycle mexicain, Tletl est le *signe de nuit* du jour sur lequel tombe l'équinoxe du printemps.

Un autre sujet représente le dieu *Tonacateuctli* tenant dans la main droite un couteau, des feuilles d'agave et un sac d'encens. Nous ignorons absolument ce que signifient deux enfants qui se tiennent par la main et dont un commentateur a dit « qu'ils semblent parler la même langue. » Un serpent placé au-dessous d'un temple pourrait faire soupçonner que ce sont les enfants jumeaux de *Cihuacohuatl*, la fameuse *femme au serpent*, l'Ève des Aztèques. Mais

1. *Mon. ind.*, lib. X, cap. XII (vol II, p. 274).

2. *Cod. Borg.*, fol. 25 (*Fabr. Mss.*, n. 405, 275 et 299).

les petites figures du *Codex Borgianus*, fol. 61, sont femelles, comme l'indique évidemment la disposition de leurs cheveux, tandis que celles représentées dans le manuscrit du Vatican sont mâles.

XVII.

PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES DU MUSÉE BORGIA,
A VELETRI.

Nous avons fait connaître précédemment l'économie du *Codex Mexicanus* conservé au musée Borgia. Comme on ne pouvait espérer de voir paraître de sitôt ce *rituel* mexicain en entier, je lui avais emprunté et j'avais réuni sur une même planche un grand nombre de figures remarquables par leurs formes et leurs rapports avec les mœurs d'un peuple à la fois féroce et superstitieux. Je les ai données dans l'Atlas qui accompagne mon édition in-folio.

Le n° 1 de mes figures (*Cod. Borg.*, fol. 11, Mss. Fabreg., n° 18) représente la mère du genre humain, la *femme au serpent*, *Cihuacohuatl*, que les premiers missionnaires désignent par le nom de *Señora de nuestra carne*, ou *Tonacacihua* (de *tonacayo*, notre chair, et *cihua*, femme.)

Le n° 2 représente la même femme au serpent, l'Ève des Mexicains. Le lapin, *tochtli*, placé à droite, indique la première année du monde, chaque cycle commençant par le signe du *lapin*. Le père Fabrega prétend, dans son commentaire, que la mère du genre

humain est figurée dans un état d'humiliation, mangeant du *cuitlatl* (κόπρος).

Le n° 3 (*Cod. Borg.*, fol. 58, Mss. n° 275) représente le seigneur du lieu des morts, *Mictlanteuhtli*, dévorant un enfant.

Le n° 4 (*Cod. Borg.*, fol. 24, Mss. n° 298) représente Noé déjà vieux, le menton garni d'une longue barbe, *Huehue-tonacateocipactli* (de *huehue* vieux, *tonacayo* notre chair, *teotl* dieu, et *cipactli*). Cette même figure se trouve répétée dans le *Cod. Borg.*, fol. 60.

Le n° 5 (*Cod. Borg.*, fol. 56, Mss. n° 265) représente le dieu de la guerre, *Huitzilopochtli*, une massue en main, et la déesse *Teoyamiqui*. Ils sont représentés assis sur un crâne humain. La déesse seule tient dans sa main gauche une espèce de sceptre qui est terminé par une main. Ce sceptre s'appelait *Maquahuitl* (de *maitl* main, et *quahuitl*, bois). Il est sans doute bien remarquable qu'on trouve, dans des peintures aztèques, une main de justice semblable à celle qui est figurée sur le sceau de Hugues Capet¹, et qui rappelle la *manus erecta* des cohortes romaines².

Le n° 6 représente encore *Teocipactli* comme le quatrième. Cette figure est intéressante par la conformation extraordinaire du front. Les indigènes du

1. Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, t. I, p. 36. Menestrier, *Nouvelle Méthode raisonnée du Blason* (Lyon, 1750), p. 52. *Dictionnaire de Trévoux*, t. III, p. 127. Gilbert Devarenes (*Paris*, 1635), p. 184.

2. Augustini, *Antiquitat. Romanor. Hispaniarumque in nummis veterum Dialogi* (Antverp., 1654), p. 18. Lipsius, *de Militia romana*, p. 41.

Mexique et du Pérou ont en général le front singulièrement déprimé, et les peintres s'efforcent d'exagérer ce caractère en représentant des personnages héroïques.

Le n° 7 représente (*Cod. Borg.*, fol. 33, Mss. n° 450) cinq diabolotins, qui rappellent le fameux tableau de la tentation de saint Antoine. Sur la même page du *Codex Borgia* est représenté un temple de Quetzalcohuatl, dont le toit triangulaire est entouré d'un serpent. L'idole, placée dans une niche, reçoit l'offrande d'un cœur humain. A côté du temple, on voit la déesse de l'enfer, *Mictlanteuhcihua*, étendant les bras vers le corps de la victime.

Le n° 8 (*Cod. Borg.*, fol. 47, Mss. n° 210) donne le signe astrologique *nahui Ollin tonatiuh*, le *Soleil en ses quatre mouvements*, qui, par des empreintes de pieds, ou *xocpalli*, semble rappeler les positions du soleil au zénith, dans l'équateur et aux solstices. A côté on trouve indiquée sur le manuscrit la date des jours qui sont présidés par les catastérismes *ozomatli*, singe; *calli*, maison, et *quiahuitl*, pluie. Si ces dates étaient 8 pluie, 5 maison et 3 singe, elles répondraient, d'après l'artifice des séries périodiques, aux jours où le soleil se trouve dans un des tropiques, dans l'équateur et au zénith de la ville de Mexico; mais les chiffres ajoutés aux hiéroglyphes diffèrent de plusieurs unités de ceux que nous venons d'indiquer. Le signe *ollin* est placé à l'extrémité d'un insecte cylindrique qui paraît être un *mille-pieds* ou une scolopendre. J'ignore la signification de ce symbole astrologique qui ressemble à une croix.

Le n° 9 (*Cod. Borg.*, fol. 59) représente un homme et une femme serrant des enfants dans leurs bras et élevant une main vers le ciel.

Enfin le n° 10 (*Cod. Borg.*, fol. 23, *Mss.* n° 94) est la figure du Diable buveur, *Tlacatecolutl mottlatlaperiani*, tenant un cœur dans une main et buvant le sang d'un autre cœur; un troisième est suspendu à son cou. Cette figure hideuse confirme ce que nous avons plusieurs fois avancé sur la férocité du peuple mexicain¹.

1. Voir les notes relatives à ce chapitre à la fin du volume.

XVIII.

PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES

TIRÉES DU MANUSCRIT MEXICAIN CONSERVÉ

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE VIENNE, N^{OS} 1, 2 ET 3.

De tous les manuscrits mexicains qui existent dans les différentes bibliothèques de l'Europe, celui de Vienne est le plus anciennement connu. C'est celui dont Lambecius et Nessel¹ ont parlé dans leurs catalogues, et dont Robertson a fait graver un fragment au simple trait. J'ai eu occasion de l'examiner pendant mon dernier séjour à Vienne, en 1811, et j'en ai dû la copie partielle et coloriée à l'obligeance du savant M. de Hammer.

Le *Codex mexicanus* de la bibliothèque impériale de Vienne est très-remarquable à cause de sa belle conservation et de la grande vivacité des couleurs qui distinguent les figures allégoriques. Il ressemble, par sa forme extérieure, aux manuscrits du Vatican et de Veletri, qui sont pliés de la même manière. Il a cinquante-deux pages, et chaque page a 0^m,272 de long et 0^m,220 de large. La peau que couvrent ces pein-

1. Nessel, *Catal. Biblioth. Cesareæ*, t. VI, p. 163.

tures hiéroglyphiques n'est certainement pas une peau d'homme, comme on l'a avancé faussement : il est probable que c'est une peau du Mazatl que les naturalistes appellent Cerf de la Louisiane, et qui est commun dans le nord du Mexique. Les pages sont luisantes comme si elles étaient vernies : c'est l'effet d'un enduit blanc et terreux qui est fixé sur la peau. Un enduit pareil se trouve sur le manuscrit de Dresde, quoique ce dernier ne soit pas de parchemin, mais de papier de *mell*. Le *Codex mex.* de Vienne renferme plus de mille figures humaines disposées de la manière la plus variée ; on n'y observe aucunement cet arrangement uniforme que l'on trouve dans les *Rituels* de Velettri et du Vatican. Quelquefois deux figures sont représentées en action l'une avec l'autre, mais le plus souvent chaque figure est isolée, et paraît montrer quelque chose du doigt. La treizième page est très-remarquable : divisée par trois lignes horizontales, elle indique évidemment que les Mexicains lisaient de droite à gauche et de bas en haut, βουστροφηδόν. Quoique le nombre des pages soit égal au nombre d'années contenues dans un cycle mexicain, je n'ai pu rien découvrir qui ait rapport au retour des quatre hiéroglyphes qui distinguent les années. Presque sur chaque feuillet on voit représentés, outre les signes solsticiaux et équinoxiaux, *lapin*, *canne*, *silex* et *maison*, les catastérismes du jaguar, *Ocelotl*; du singe, *Ozomatli*, et de l'aigle à riches plumes, *Cozcaquauhltli*; ces signes président aux jours et non à l'année. En examinant la suite des pages de treize en treize, on n'y voit rien de périodique; et, ce qui est

surtout très-frappant, les dates, dont j'ai compté 373 sur les premières vingt-deux pages de manuscrit, sont rangées d'une manière qui n'a aucun rapport à l'ordre dans lequel elles se suivent dans le calendrier mexicain. On trouve *ome ehecatl* (1 vent) immédiatement avant *matlactli calli* (10 maisons), et *ce miquiztli* (1 tête de mort) accolé à *chicome miquiztli* (7 têtes de mort), quoique les jours présidés par ces signes soient très-éloignés les uns des autres. Si ce manuscrit traite de matières astrologiques, comme il est très-probable, on a lieu de s'étonner que des pages entières, par exemple la première et la vingt-deuxième, n'offrent aucune indication de dates; s'il y en avait, on les reconnaîtrait facilement par les ronds qui expriment les différents termes de la série périodique de treize chiffres.

On trouve sur le manuscrit de Vienne plusieurs figures symboliques très-bizarres représentant : un homme qui a le pied pris dans la fente d'un tronc d'arbre, ou d'un rocher; une femme qui file du coton; une tête isolée et barbue; des coquilles; un grand oiseau, peut-être un *alcatras*, qui boit de l'eau; un prêtre qui allume le feu sacré par frottement; un homme à barbe touffue, portant en main une espèce de *vexillum*, etc.

En jetant les yeux sur cette écriture informe des Mexicains, l'observation se présente d'elle-même, que les sciences gagneront probablement bien peu à ce que l'on parvienne à déchiffrer ce qu'un peuple peu avancé dans la civilisation consigna dans ses livres. Malgré le respect que nous devons aux Égyptiens qui ont influé

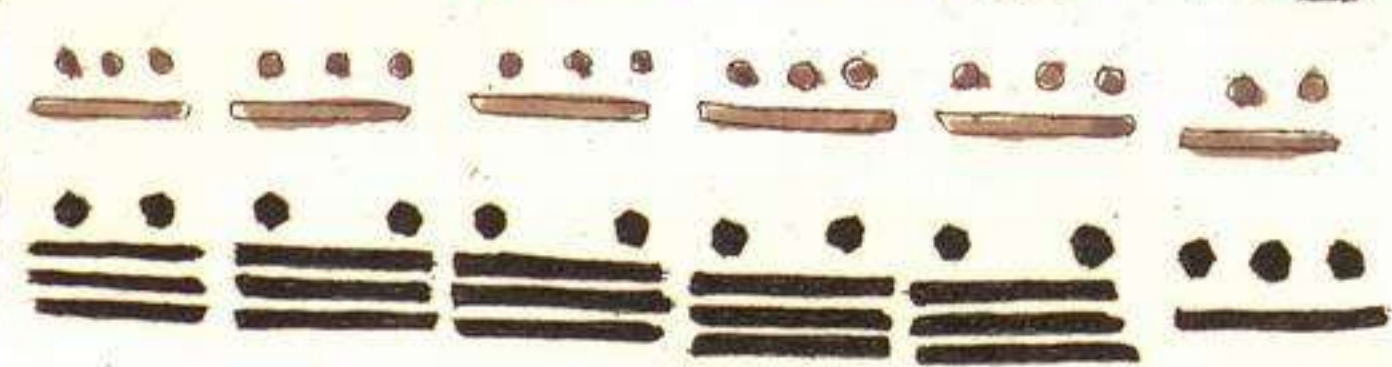
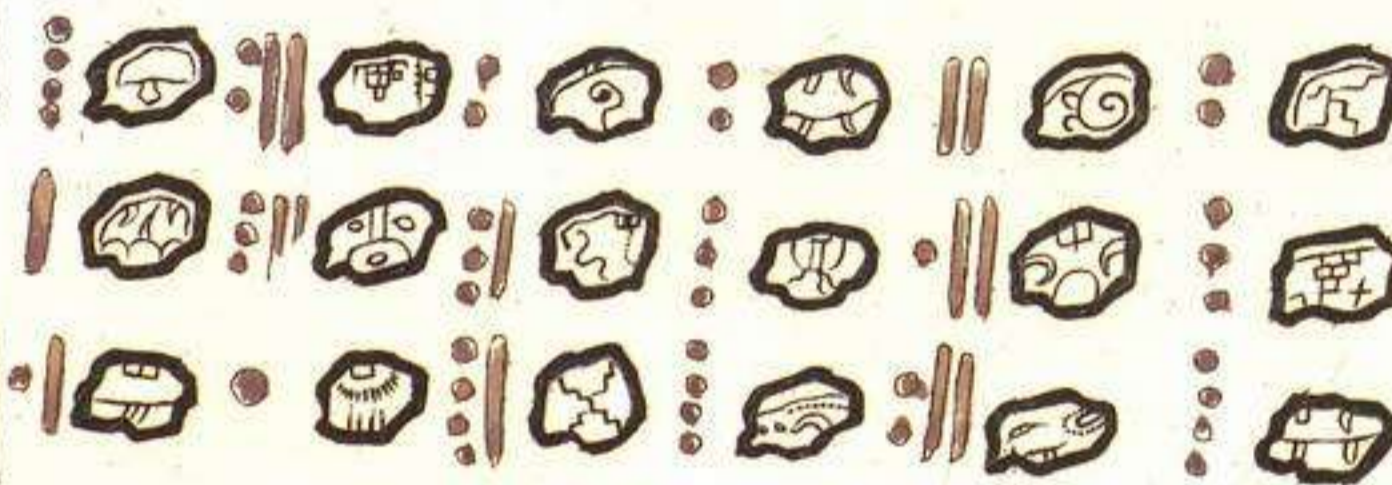
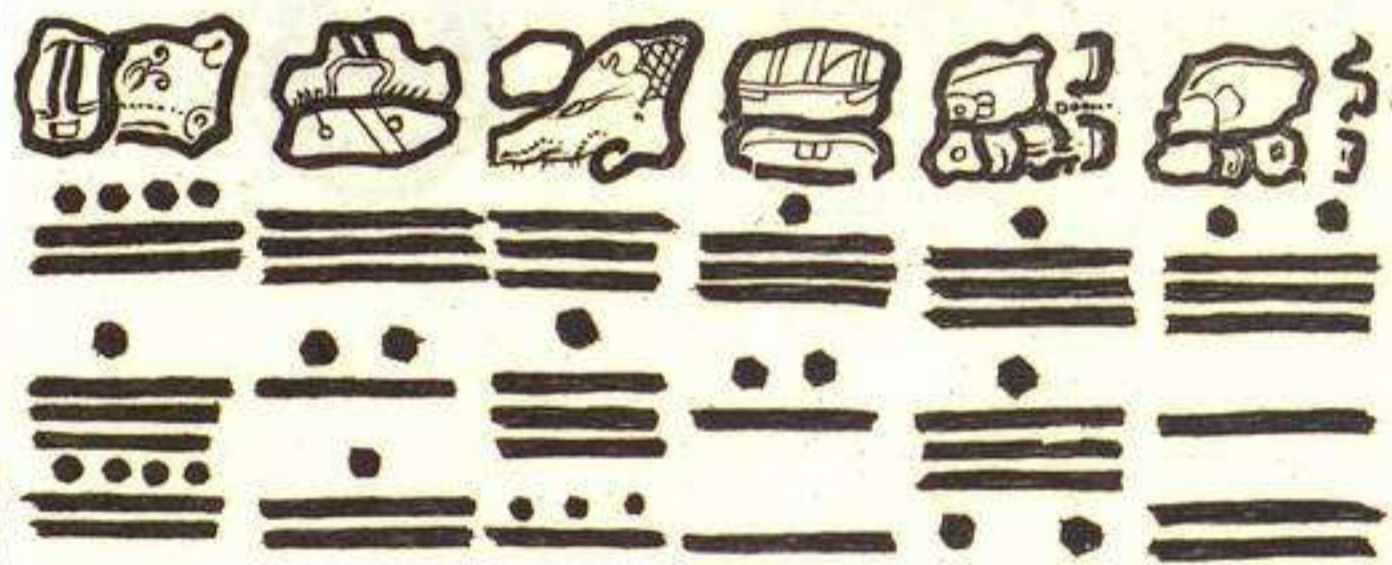
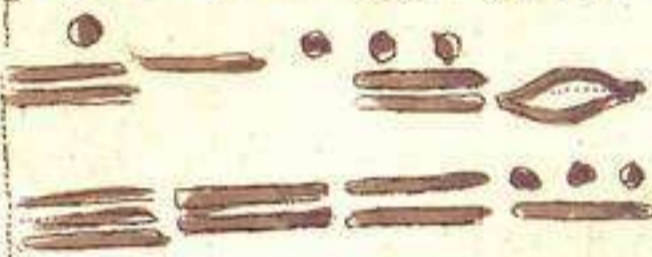
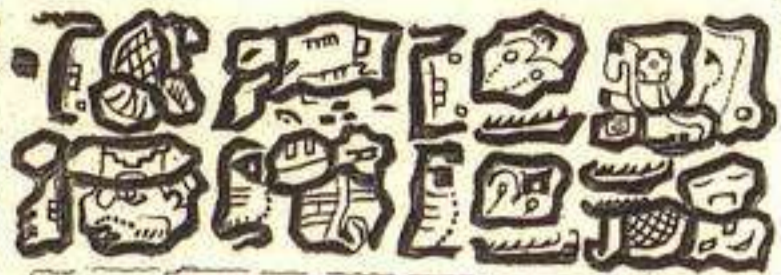
si puissamment sur le progrès des lumières, on doit craindre aussi que les inscriptions nombreuses, tracées sur leurs obélisques et sur les frises de leurs temples, ne renferment pas des vérités très-importantes. Ces considérations, quelque justes qu'elles puissent être, ne doivent pas, néanmoins, faire négliger l'étude des caractères symboliques et sacrés. La connaissance de ces caractères est intimement liée à la mythologie, aux mœurs et au génie individuel des peuples : elle répand du jour sur l'histoire des anciennes migrations de notre espèce, et elle intéresse vivement le philosophe en lui présentant, sur les points les plus éloignés de la terre, dans la marche uniforme du langage des signes, une image du premier développement des facultés de l'homme.

XIX.

FRAGMENT D'UN MANUSCRIT HIÉROGLYPHIQUE
CONSERVÉ A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE DRESDE.

D'après ce principe, que les monuments d'un peuple s'expliquent les uns par les autres, et que, pour bien approfondir l'histoire de ce peuple, il faut avoir sous les yeux l'ensemble des ouvrages auxquels il a imprimé son caractère, je me suis déterminé à faire graver et à décrire des fragments tirés des manuscrits mexicains de Dresde et de Vienne. Le premier de ces manuscrits m'était entièrement inconnu lorsque j'entrepris cet ouvrage. Il n'est pas facile de donner une notice complète des peintures hiéroglyphiques échappées à la destruction dont les menaçaient, lors de la découverte de l'Amérique, le fanatisme monacal et l'insouciance des premiers conquérants. Un antiquaire, qui a fait de savantes recherches sur les arts, la mythologie et la vie privée des Grecs et des Romains, M. Böttiger, m'a fait connaître le *Codex mexicanus* de la bibliothèque royale de Dresde; il en a parlé depuis dans un ouvrage qui offre les notions les plus étendues tant sur la peinture des peuples barbares que sur celle des Hindoux, des Perses, des Chinois, des Égyptiens et





Bouquet sc.

PEINTURES HIEROGLYPHIQUES AZTEQUES
DU MANUSCRIT DE DRESDE.

des Grecs¹. C'est à l'amitié de ce savant et à la bienveillance particulière de M. le comte de Marcolini, que je dois d'avoir eu une copie du fragment qui fait l'objet de ce chapitre.

Selon les renseignements que M. Böttiger a eu la bonté de me communiquer, ce manuscrit aztèque paraît avoir été acheté à Vienne par le bibliothécaire Götz², dans le voyage littéraire qu'il fit en Italie en 1739. Il est de papier ou carton de *metl* (*Agava mexicana*), comme ceux que j'ai rapportés de la Nouvelle-Espagne : il forme une *tabella plicatilis* de près de 6 mètres de long, renfermant quarante feuillets qui sont couverts de peintures des deux côtés. Chaque page a 0^m,295 de long, sur 0^m,085 de large. Ce format, analogue à celui des anciens *Diptyques*, distingue le manuscrit de Dresde de ceux de Vienne, de Veletri et du Vatican ; mais ce qui le rend surtout très-remarquable, c'est la disposition des hiéroglyphes simples, dont plusieurs sont rangés par lignes comme dans une véritable écriture symbolique. Le *Codex mexicanus* de Dresde ne ressemble à aucun de ces *rituels* dans lesquels l'image du signe astrologique, qui préside à la *demi-lunaison* ou petite période de treize jours, est environnée des catastérismes des jours lunaires. Ici un grand nombre d'hiéroglyphes simples se suivent sans liaison, comme dans les hiéroglyphes égyptiens et dans les clefs des Chinois.

1. Böttiger, *Ideen zur Archäologie der Malerei*, t. I, p. 17-21.

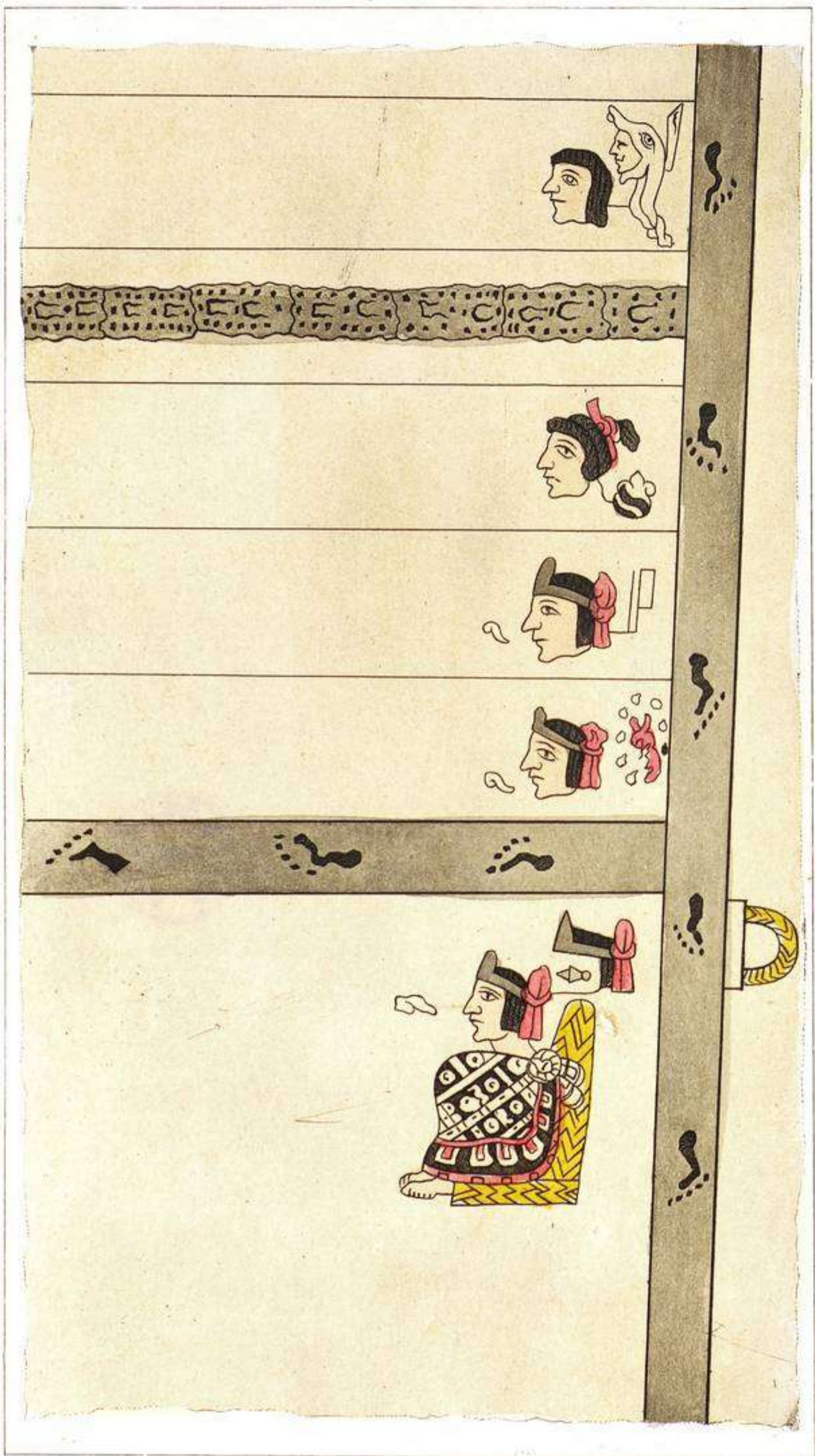
2. Götz, *Denkwürdigkeiten der Dresdner Bibliothek, erste Sammlung*, 1744, p. 4.

En général, rien ne me paraît porter à un plus haut degré le caractère des ouvrages de ce dernier peuple, que les peintures informes d'animaux sacrés couchés et percés de flèches, que l'on voit au bas des trois premières pages du manuscrit mexicain de Dresde. Cette analogie s'étend jusque sur les *signes linéaires* : ces signes rappellent les *kouas* que, 2,944 ans avant notre ère¹, l'empereur Tai-hao-fo-hi substitua aux cordelettes ou *quippus* que nous retrouvons sur l'inscription de Rosette, dans l'intérieur de l'Afrique, en Tartarie, au Canada, au Mexique et au Pérou. Les *kouas*, et surtout les *Ho-tous*, ne sont peut-être qu'une imitation linéaire² des Cordelettes : car le premier des huit trigrammes renferme aussi des lignes non brisées, comme les hiéroglyphiques du manuscrit de Dresde. Nous ne déciderons pas si ceux-ci, dans lesquels des points se trouvent entremêlés à des lignes parallèles entre elles, expriment des quantités numériques, par exemple une liste de tributs, ou si ce sont de vrais caractères cursifs.

1. Julius Klaproth, *Asiatisches Magazin*, 1802, t. I, p. 94, 524 et 545.

2. Palin, *de l'Étude des hiéroglyphes*, 1812, t. I, p. 38, 407, 414, 420 ; t. V, p. 49, 31 et 412. Souciet et Gaubil, *Observations astron.*, t. II, p. 88 et 487 ; t. III, p. 4, fig. 7.





Bouquet cc.

GENEALOGIE DES PRINCES D'AZCAPOZALCO.

XX.

GÉNÉALOGIE DES PRINCES D'ACZCAPOZALCO.

Ce chapitre, comme le suivant, a trait à la représentation d'un fragment de tableau hiéroglyphique postérieur à l'arrivée des Espagnols sur les côtes d'Anahuac. Les originaux appartiennent aux manuscrits aztèques que j'ai rapportés d'Amérique, et qui ont été déposés à la bibliothèque royale de Berlin.

Le papier qui a servi aux peintures hiéroglyphiques des peuples aztèques a beaucoup d'analogie avec l'ancien papier égyptien fait avec les fibres du roseau (*Cyperus papyrus*). La plante qui fut employée au Mexique à la fabrication du papier est celle que, dans nos jardins, on désigne communément sous le nom d'aloès. C'est la pite (*Agava americana*), appelée *metl* ou *maguey* par les peuples de la race aztèque. Les procédés employés pour la fabrication de ce papier étaient à peu près semblables à ceux qu'on emploie dans les îles de la mer du Sud, pour en faire avec l'écorce du mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*). J'en ai vu des morceaux de 3 mètres de long sur 2 de large. Aujourd'hui on cultive l'agave, non pour en faire du papier, mais pour préparer avec son suc, au moment du dévelop-

pement de la hampe et des fleurs, la boisson enivrante connue sous le nom d'*octli* ou de *pulque*; car la pite ou le *metl* peut remplacer à la fois le chanvre de l'Asie, le roseau à papier de l'Égypte et la vigne de l'Europe.

Le tableau dont je m'occupe ici a 5 décimètres de long sur 3 décimètres de large. Il paraît que ce fragment de l'écriture hiéroglyphique, acheté par moi à Mexico, dans la vente des collections de M. Gama, faisait jadis partie du musée du chevalier Boturini Benaducci. Ce voyageur milanais avait traversé les mers sans autre but que celui d'étudier sur les lieux l'histoire des peuples indigènes de l'Amérique. En parcourant le pays pour examiner des monuments, et pour faire des recherches sur les antiquités du pays, il eut le malheur d'exciter la méfiance du gouvernement espagnol. Après l'avoir dépouillé de tous les fruits de ses travaux, on l'envoya, en 1736, comme prisonnier d'État, à Madrid. Le roi d'Espagne le déclara innocent, mais cette déclaration ne le fit pas rentrer dans sa propriété. Ces collections, dont Boturini a publié le catalogue à la suite de son *Essai sur l'Histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne*, imprimé à Madrid, restèrent ensevelies dans les archives de la vice-royauté de Mexico. On a conservé avec si peu de soin ces restes précieux de la culture des Aztèques, qu'il existe aujourd'hui à peine la huitième partie des manuscrits hiéroglyphiques enlevés au voyageur italien.

Ceux qui, avant Boturini, ont possédé le tableau généalogique dont il est ici question, y ont ajouté, tantôt en mexicain, tantôt en espagnol, des notes expli-

catives. On voit, par ces notes, que la famille dont le dessin représente la généalogie est celle des seigneurs (*tlatoanis*) d'Azcapozalco. Le petit territoire de ces princes, auxquels les Tepanèques donnaient le nom pompeux de royaume, était situé dans la vallée de Mexico, près de la rive occidentale du lac de Tezcucó, au nord de la rivière d'Escapuzalco. Torquemada dit que ces princes, jaloux de l'antiquité de leur noblesse, faisaient remonter leur origine jusqu'au 1^{er} siècle de notre ère. Ils n'étaient pas de race mexicaine ou aztèque ; ils se considéraient comme descendants des rois Acolhues, qui avaient gouverné le pays d'Anahuac avant l'arrivée des Aztèques. Ces derniers rendirent tributaires les princes d'Azcapozalco, le onzième calli de l'ère mexcaine, qui correspond à l'année 1425 de l'ère chrétienne.

Le tableau généalogique paraît renfermer vingt-quatre générations indiquées par autant de têtes placées les unes au-dessous des autres. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'on n'y voit jamais qu'un seul fils ; car, parmi les Indiens les plus pauvres et qui sont tributaires, tout héritage se fait par majorat¹. La généalogie commence par un prince nommé Tixlpitzin, que l'on ne doit pas confondre avec Tecpaltzin, le chef des Aztèques lors de leur première émigration d'Aztlán, ni avec Topiltzin, le dernier roi des Toltèques ; mais on sera peut-être surpris de ne pas trouver, au lieu du nom de Tixlpitzin, celui d'Acolhuatzin, premier roi

1. Gomara, *Hist. de la Conquista de Mexico* ; 1553, fol. cxxi.

d'Azcapozalco, issu de la famille des *Citin*, qui, d'après la tradition des naturels, régnaient dans un pays très-éloigné, situé au nord du Mexique. Près de la quatorzième tête, on voit écrit le nom de Vitznahuatl. Si ce prince était identique avec un roi de Huexotla, que les historiens mexicains nomment aussi Vitznahuatl, et qui vécut vers l'année 1430, la généalogie de la famille d'Azcapozalco remonterait jusqu'à l'année 1010 de notre ère, en ne comptant que trente ans par génération. Mais comment expliquer, en ce cas, les dix générations suivantes, le dessin paraissant avoir été fait vers la fin du xvi^e siècle ? Je ne déciderai pas non plus pourquoi on trouve indiquée l'année 1565 entre les noms des deux princes Anahuacatzin et Quauhtemotzin. On sait que le dernier de ces noms est celui du malheureux roi aztèque que Gomara nomme fausement Quahutimoc, et qui, d'après les ordres de Cortez, fut pendu par les pieds, en 1521, comme cela est prouvé par une histoire hiéroglyphique très-précieuse, conservée au couvent de San Felipe Neri à Mexico. Mais comment ce roi, neveu de Montezuma, figurerait-il dans la famille des seigneurs ou *tlatoanis* d'Azcapozalco ?

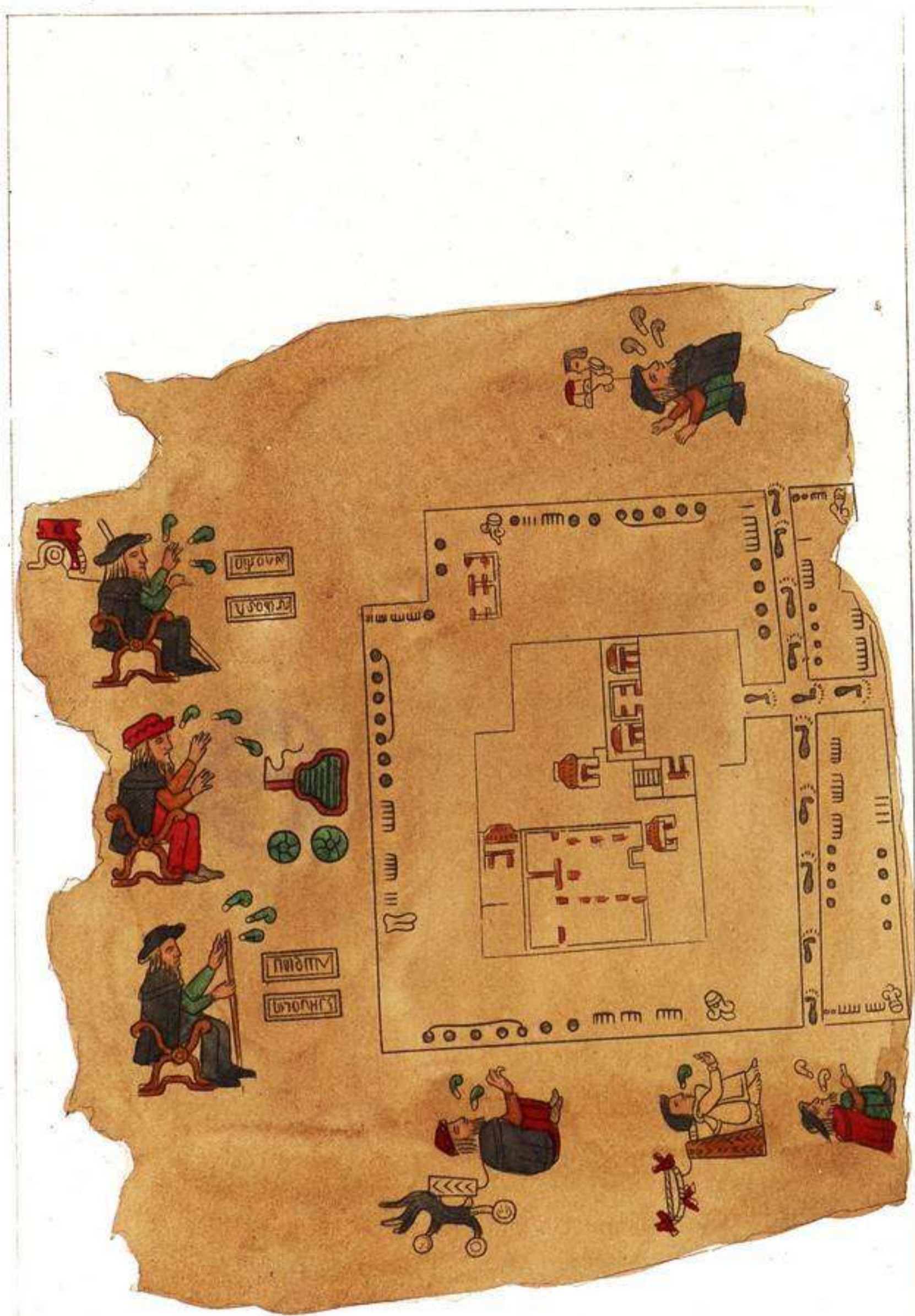
Ce qui est certain, c'est que, lorsque le dernier de ces princes fit composer le tableau généalogique de ses ancêtres, son père et son grand-père vivaient encore. Cette circonstance est clairement indiquée par les petites *langués* placées à quelque distance de la bouche. Un homme mort, disent les naturels, est réduit au silence éternel ; d'après eux, vivre c'est parler ; et, comme

nous le verrons bientôt, parler beaucoup est une marque de pouvoir et de noblesse. Ces figures de langues se retrouvent aussi dans le tableau mexicain du déluge que Gemelli a publié d'après le manuscrit de Siguenza. On y voit les hommes, nés muets, qui se dispersent pour repeupler la terre, et un oiseau qui leur distribue trente-trois langues différentes. De même un volcan, à cause du bruit souterrain que l'on entend quelquefois dans son voisinage, est figuré, par les Mexicains, comme un cône au-dessus duquel flottent plusieurs langues : un volcan est appelé *la montagne qui parle*.

Il est assez remarquable que le peintre mexicain n'a donné qu'aux trois personnes qui étaient vivantes de son temps le diadème (*copilli*), qui est un signe de souveraineté. On retrouve cette même coiffe, mais dépourvue du nœud qui se prolonge vers le dos, dans les figures des rois de la dynastie aztèque publiées par l'abbé Clavigero. Le dernier rejeton des seigneurs d'Azcapozalco est représenté assis sur une chaise indienne et ayant les pieds libres : des rois morts, au contraire, sont figurés non-seulement sans langue, mais aussi les pieds enveloppés dans le manteau royal (*xiuhhtlimatli*), ce qui donne à ces images une grande ressemblance avec les momies égyptiennes. Il est presque superflu de rappeler ici l'observation générale que, dans toutes les peintures mexicaines, les objets réunis à une tête, au moyen d'un fil, indiquent à ceux qui savent la langue des naturels les noms des personnes que l'artiste a voulu désigner. Les naturels

prononcent ces noms dès qu'ils voient l'hiéroglyphe. Chimalpopoca signifie un bouclier qui fume; Acamapitzin, une main qui tient des roseaux : aussi, pour indiquer les noms de ces deux rois, prédécesseurs de Montezuma, les Mexicains peignaient-ils un bouclier et une main fermée, liés par un fil à deux têtes ornées du bandeau royal. J'ai vu que, dans des tableaux faits après la conquête, le valeureux Pedro Alvarado était figuré avec deux clefs placées derrière la nuque, sans doute pour faire allusion aux clefs de saint Pierre, dont le peuple voyait partout les images dans les églises des chrétiens. J'ignore ce que signifient les traces de pieds que l'on remarque dans le tableau généalogique, derrière les têtes. Dans d'autres peintures aztèques, cet hiéroglyphe indique des chemins, des migrations, et quelquefois la direction d'un mouvement.





PIÈCE DE PROCÈS EN ÉCRITURE HIEROGLYPHIQUE.

Bouquet sc.

XXI.

PIÈCES DE PROCÈS EN ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE.

Dans la grande quantité de peintures trouvées par les premiers conquérants, chez les peuples mexicains, un nombre considérable était destiné à servir de pièces justificatives dans des causes litigieuses. Le fragment qui est joint à ce chapitre offre un exemple de ce genre. C'est une pièce d'un procès intenté sur la possession d'une métairie indienne.

Sous la dynastie des rois aztèques, la profession d'avocat était inconnue au Mexique. Les parties adverses se présentaient en personne pour plaider leur cause, soit devant le juge du lieu, appelé *Teuctli*, soit devant les hautes cours de justice, désignées par les noms de *Tlacatecatl*, ou *Cihuacohuatl*. Comme la sentence n'était pas prononcée immédiatement après qu'on avait entendu les parties, celles-ci avaient intérêt à laisser entre les mains des juges une peinture hiéroglyphique qui leur rappelât l'objet principal de la contestation. Lorsque le roi présidait l'assemblée des juges, ce qui avait lieu tous les vingt, et, dans certains cas, tous les quatre-vingts jours, ces pièces de procès étaient mises sous les yeux du monarque. Dans les

affaires criminelles, le tableau représentait l'accusé, non-seulement au moment où le crime avait été commis, mais aussi dans les différentes circonstances de sa vie qui avaient précédé cette action. Le roi, en prononçant l'arrêt de mort, faisait, avec la pointe d'un dard, une raie qui passait par la tête de l'accusé figuré dans le tableau.

L'usage de ces peintures, servant de pièces de procès, s'est conservé dans les tribunaux espagnols longtemps après la conquête. Les naturels ne pouvant parler aux juges que par l'organe d'un interprète, regardaient l'emploi des hiéroglyphes comme doublement nécessaire. On en présentait aux différentes cours de justice résidant dans la Nouvelle-Espagne (à la *Real Audiencia*, à la *Sala del Crimen* et au *Juzgado de Indios*), jusqu'au commencement du xvii^e siècle. Lorsque l'empereur Charles-Quint, ayant conçu le projet de faire fleurir les sciences et les arts dans ces régions lointaines, fonda, en 1553, l'université de Mexico, trois chaires furent établies pour l'enseignement de la langue aztèque, pour celui de la langue otomie et pour l'explication des peintures hiéroglyphiques. On regarda pendant longtemps comme indispensable qu'il y eût des avocats, des procureurs et des juges qui fussent en état de lire les pièces de procès, les peintures généalogiques, l'ancien code des lois et la liste des impôts (*tributos*) que chaque fief devait payer à son suzerain. Il y avait encore à Mexico, lors de mon voyage, deux professeurs de langues indiennes; mais la chaire destinée à l'étude des antiquités aztèques avait été supprimée. L'usage des

peintures s'est perdu entièrement, non parce que la langue espagnole a fait des progrès parmi les indigènes, mais parce que ces derniers savent combien, d'après l'organisation actuelle des tribunaux, il leur est plus utile de s'adresser aux avocats pour défendre leurs causes devant les juges.

Le tableau qui nous occupe paraît indiquer un procès entre des naturels et des Espagnols. L'objet en litige est une métairie, dont on voit le dessin en projection orthographique. On y reconnaît le grand chemin marqué par les traces des pieds; des maisons dessinées en profil; un Indien dont le nom indique un arc, et des juges espagnols assis sur des chaises et ayant les lois devant leurs yeux. L'Espagnol, placé immédiatement au-dessus de l'Indien, s'appelle probablement *Aquaverde*, car l'hiéroglyphe de l'eau, peint en vert, se trouve figuré derrière sa tête. Les *langués* sont très-inégalement réparties dans ce tableau. Tout y annonce l'état d'un pays conquis; l'indigène ose à peine défendre sa cause, tandis que les étrangers à longues barbes y parlent beaucoup et à haute voix, comme descendant d'un peuple conquérant.

XXII.

FRAGMENTS DE PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES AZTÈQUES,
DÉPOSÉS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BERLIN.

Ces fragments appartiennent à des manuscrits anciens dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour à Mexico. On ne peut révoquer en doute que ce ne soient des rôles dressés par les collecteurs de tributs (*tlacalaquiltecani*); mais il n'est pas facile d'indiquer les objets qui y sont désignés.

L'un de ces rôles fait partie d'un *Codex mexicanus*, en papier d'*agave*, qui a 3 à 4 mètres de long. On croit y reconnaître du maïs, de l'or en barres, et d'autres productions qui composaient le tribut (*tequiltl*). J'ignore absolument ce que le peintre a voulu indiquer par un grand nombre de petits carrés disposés symétriquement. Sur ce même rôle, on trouve quatre hiéroglyphes qui se suivent en séries périodiques. Les jours marqués çà et là désignent l'époque à laquelle le tribut doit être payé.

Sur deux autres rôles se trouvent plusieurs têtes de femmes placées près du signe vingt, ce qu'il est difficile d'expliquer. Un quatrième rôle porte trois figures de coqs et six de dindons, qui pourraient faire croire que

ces deux oiseaux étaient également connus des Mexicains avant la conquête, s'il était suffisamment prouvé que les peintures dont ces figures sont tirées remontent au delà du xv^e siècle. J'ai fait remarquer ailleurs que le coq de l'Inde, répandu dans les îles de la mer du Sud, a été importé en Amérique par les Européens.

Un cinquième rôle représente des *tlamama*, ou porte-faix, qui paraissent tenir en main des tiges de maïs ou de canne à sucre.

Je n'entreprendrai pas de déterminer l'espèce d'animaux figurés dans un sixième rôle; ils ressemblent un peu au *tochtli* ou lapin mexicain.

Un septième rôle indique le genre de punition qui était infligé aux malheureux indigènes lorsqu'ils ne payaient pas le tribut aux époques prescrites. Trois Indiens, dont les mains sont liées derrière le dos, paraissent condamnés à l'estrapade. Les rôles de tributs étaient exposés, dans chaque commune, aux yeux des *tequitqui* ou tributaires, et les collecteurs avaient coutume d'ajouter au bas du rôle le genre de punition destiné à ceux qui n'obéissaient pas à la loi⁴.

4. Les fragments hiéroglyphiques dont il est question dans ce chapitre sont figurés dans l'édition in-folio de cet ouvrage dont ils forment la planche 36.

XXIII.

MIGRATION DES PEUPLES AZTÈQUES,

PEINTURE HIÉROGLYPHIQUE

DÉPOSÉE A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BERLIN.

Ce fragment, mal conservé, qui appartient à la bibliothèque de Berlin, paraît avoir fait partie d'un grand tableau qui appartenait jadis à la collection du chevalier Boturini. Les figures sont très-grossièrement peintes sur de l'*amatl*, ou papier de *maguey* (*Agava americana*). On y voit, à gauche, un pays marécageux indiqué par l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*; des traces de pieds (*xocpal-machiotl*), représentant les migrations d'un peuple guerrier; des flèches tirées d'une rive vers l'autre; des combats entre deux nations, dont l'une est armée de boucliers, et l'autre nue et sans moyens de défense. Il est probable que ces combats sont du nombre de ceux qui ont eu lieu au vi^e siècle de notre ère, dans les guerres des Aztèques contre les Otomites et d'autres peuples chasseurs qui habitaient vers le nord et vers l'ouest de la vallée de Mexico. Les figures placées près de l'hiéroglyphe *calli* (maison) indiquent peut-être la fondation de quelques villes. Les boucliers des Aztèques sont ornés d'armoiries propres à chaque tribu :

ils ont de ces appendices en cuir et en toile de coton, destinés à amortir le coup des dards, et que l'on retrouve sur quelques vases étrusques. Les figures sont disposées dans un ordre symétrique : on pourrait être étonné de les voir agir de la main gauche plutôt que de la droite; mais nous avons eu occasion de remarquer précédemment que souvent les deux mains se trouvent confondues dans les peintures mexicaines comme dans quelques bas-reliefs égyptiens¹.

1. Le fragment décrit dans ce chapitre est représenté dans la planche 38 de l'édition in-folio.

XXIV.

FRAGMENT D'UN CALENDRIER CHRÉTIEN
TIRÉ DES MANUSCRITS AZTÈQUES CONSERVÉS
A LA BIBLIOTHÈQUE DE BERLIN.

J'ai déjà parlé de ce calendrier hiéroglyphique. Le papier sur lequel il se trouve est de *melt*; les figures sont au simple trait et dépourvues de couleurs, comme dans quelques bandelettes de momies égyptiennes; c'est de l'écriture plutôt que de la peinture. Les jours de fêtes sont indiqués par des ronds qui désignent les unités. Le Saint-Esprit est représenté sous la forme de l'aigle mexicain (*cozcaquauhtli*).

A l'époque où ce calendrier a été composé, le christianisme se confondait avec la mythologie mexicaine; les missionnaires ne toléraient pas seulement, ils favorisaient même, jusqu'à un certain point, ce mélange d'idées, de symboles et de cultes. Ils persuadèrent aux indigènes que l'Évangile, dans des temps très-reculés, avait déjà été prêché en Amérique; ils en cherchèrent les traces dans le rite aztèque avec la même ardeur que, de nos jours, les savants qui s'adonnent à l'étude du sanscrit, mettent à discuter l'analogie de la mythologie grecque avec celle des bords du Gange et du Bourampouter.

XXV.

FRAGMENTS DE PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES
TIRÉS DU CODEX TELLERIANO - REMENSIS.

La bibliothèque de Paris ne possédait pas, à l'époque où ce livre fut écrit, de manuscrit mexicain original, mais on y conservait un volume très-précieux¹ dans lequel un Espagnol, habitant de la Nouvelle-Espagne, avait copié, soit vers la fin du xvi^e siècle, soit au commencement du xvii^e, un grand nombre de peintures hiéroglyphiques. Ces copies sont généralement faites avec soin; elles portent le caractère des dessins originaux, comme on peut en juger par les figures symboliques répétées dans les manuscrits de Vienne, de Veletri et de Rome. Le volume alors très-peu connu auquel appartiennent ces fragments, a jadis appartenu à l'archevêque de Reims, Le Tellier: on ignore par quelle voie il est tombé entre ses mains. Il ressemble, quant à l'extérieur, au manuscrit conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le n^o 3738. Chaque figure hiéroglyphique est accompagnée de plusieurs explications écrites, à ce qui paraît, à des

1. Manuscrit de 96 pages in-fol., sous le titre de *Geroglyficos de que usavan los Mexicanos*. (Cod. Teller Remens. 14. Reg. 1616).

époques différentes, tant en mexicain qu'en espagnol. Il est probable que ces notes, qui répandent du jour sur l'histoire, la chronologie et le culte des Aztèques, ont été composées par quelque religieux espagnol, au Mexique même, et sous la dictée des indigènes. Elles sont plus instructives que celles que l'on trouve dans le *Raccolta di Mendoza*, et les noms mexicains y sont beaucoup plus correctement écrits.

Le *Codex Mexicanus Tellerianus* renferme la copie de trois ouvrages différents dont le premier est un almanach rituel, le second un livre d'astrologie et le troisième une histoire mexicaine depuis l'année 5 *tochtli*, ou 1197, jusqu'à l'année 4 *calli*, ou 1561. Nous donnerons une idée succincte de ces trois manuscrits.

1° *Rituel*. On y trouve les images de douze divinités toltèques et aztèques, les fêtes principales qui ont donné leur nom aux dix-huit mois de l'année; par exemple, les fêtes de Tecuilhuitontl, ou de *tous les seigneurs*; de Micaylhuitl, ou de *tous les morts*; de Quecholi, etc. L'hiéroglyphe des cinq jours complémentaires termine la série des fêtes. Le propriétaire du manuscrit a suivi dans ses notes le système erroné d'après lequel on admet que l'année mexicaine commençait dix-huit jours avant l'équinoxe du printemps.

2° *Partie astrologique*. On y voit l'indication des jours qui doivent être considérés comme indifférents, heureux ou malheureux. Parmi ces derniers jours il y en a onze que les Mexicains croyaient très-dangereux pour la tranquillité domestique. Les maris devaient craindre les femmes nées à cette époque, et

l'on peut supposer que celles-ci avaient grand soin de cacher ou l'almanach astrologique ou le jour de leur naissance. L'infidélité, regardée comme l'effet d'une aveugle destinée, n'en était pas moins sévèrement punie par la loi. On mettait une corde au cou de la femme adultère, et on la traînait dans une place publique, où elle était lapidée en présence du mari. Cette punition est représentée sur la neuvième feuille du manuscrit.

3° *Annales de l'Empire mexicain*. Elles renferment trois cent soixante-quatre années. Cette partie de l'ouvrage, dont Boturini, Clavigero et Gama n'ont pas eu connaissance, et qui semble de la plus grande authenticité, mérite d'être consultée par ceux qui voudront entreprendre une histoire classique des peuples mexicains. Depuis l'année 1197 jusqu'au milieu du xv^e siècle, ces annales ne rapportent qu'un très-petit nombre de faits, souvent à peine un ou deux dans un intervalle de treize ans; depuis 1454, la narration devient plus circonstanciée; et depuis 1472 jusqu'en 1549, on y trouve en détail, et presque année par année, ce que l'état physique et politique du pays a présenté de remarquable. Il manque les pages renfermant les périodes de 1274 à 1385, de 1496 à 1502 et de 1518 à 1529. C'est dans ce dernier intervalle que tombe l'entrée des Espagnols à Mexico. Les peintures sont informes, mais souvent d'une grande naïveté. Nous citerons parmi les objets dignes d'attention, l'image du roi Huitzilihuitl, qui, n'ayant pas eu d'enfants légitimes de son épouse, prit pour maîtresse une

femme peintre, et qui mourut l'année 13 *tochtli*, ou 1414; les chutes de neige qui eurent lieu en 1447 et 1503, et qui causèrent une grande mortalité parmi les indigènes, en détruisant les semences; les tremblements de terre de 1460, 1462, 1468, 1480, 1495, 1507, 1533 et 1542; les éclipses de soleil de 1476, 1496, 1507, 1510, 1531; le premier sacrifice humain; l'apparition de deux comètes en 1490 et en 1529; l'arrivée et la mort du premier évêque de Mexico, Fray Juan Zumaraga, en 1532 et 1549; le départ de Nuñez de Gusman pour la conquête de Xalisco; la mort du fameux Pedro Alvarado, appelé par les indigènes Tonatiuh, le *soleil*, à cause de ses cheveux blonds; le baptême d'un indien par un moine; une épidémie qui dépeupla le Mexique, sous le vice-roi Mendoza, en 1544 et 1545; l'émeute et la punition des nègres de Mexico en 1537; une tempête qui dévasta les forêts; les ravages que la petite vérole fit parmi les Indiens, en 1538, etc.

Si les Annales du manuscrit Le Tellier sont d'accord avec la chronologie adoptée par l'abbé Clavigero dans une dissertation que renferme le quatrième volume de l'ancienne histoire du Mexique, la correspondance des années aztèques et chrétiennes diffère d'autant plus de celle suivie par Boturini et Acosta. Les annales commencent à l'année 5 *tochtli*, ou 1497, à l'époque de l'arrivée des Mexicains à Tula, qui est la limite septentrionale de la vallée de Ténochtitlan. La grande comète dont l'apparition est indiquée près de l'hiéroglyphe de l'année 11 *tochtli*, ou 1490, est celle

qui fut regardée comme un présage de l'arrivée des Espagnols en Amérique. Montezuma, mécontent de l'astrologue de la cour, le fit périr à cette occasion¹. Les présages sinistres continuèrent jusqu'en 1509, où l'on vit, selon le manuscrit Le Tellier, pendant quarante nuits, une vive lumière vers l'est. Cette lumière, qui paraissait s'élever de la terre même, était peut-être la lumière zodiacale, dont la vivacité est très-grande et très-inégale sous les tropiques. Le peuple regarde comme nouveaux les phénomènes les plus communs, dès que la superstition se plaît à y attacher un sens mystérieux.

Les comètes de 1490 et 1529 sont, ou des comètes qui ont paru près du pôle austral, ou celles que le Père Pingré² indique comme ayant été également vues en Europe et en Chine. Il est remarquable que l'hiéroglyphe qui désigne une éclipse de soleil est composé des disques de la lune et du soleil, dont l'un se projette sur l'autre. Ce symbole prouve des notions exactes sur la cause des éclipses; il rappelle la danse allégorique des prêtres mexicains, qui représentait la lune dévorant le soleil. Les éclipses de ce dernier astre, qui correspondent aux années *matlactli tecpatl*, *nahui tecpatl* et *ome acatl*, sont celles du 25 février 1476, du 8 août 1496, du 13 janvier 1507 et du 8 mai 1510 : ce sont autant de points fixes pour la chronologie mexicaine. *L'Art de vérifier les dates* ne fait mention d'aucune

1. Clavigero, t. I, p. 288.

2. *Cométographie*, t. I, p. 478 et 486.



éclipse de soleil dans le cours de 1531 ; tandis que nos annales en indiquent pour *matlactli ome acatl*, qui correspond à cette année de notre ère. L'éclipse de 1476 a servi aux historiens mexicains à fixer l'époque de la victoire que le roi Axajacatl remporta sur les Matlatziques ; c'est celle sur laquelle M. Gama a fait un si grand nombre de calculs¹.

J'ignore quel est le phénomène qui, dans le commentaire, se trouve souvent désigné par les mots : « Cette année, l'étoile répandait de la fumée. » Le volcan d'Orizaba portait le nom de *Citlaltepeltl* (*montagne de l'Étoile*) et l'on pourrait croire que les annales de l'empire renfermaient les diverses époques de l'éruption de ce volcan. Cependant, à la page 86 du manuscrit Le Tellier, il est dit expressément « que l'étoile qui fumait (*la estrella que humeava*) était *Sitlal choloha* que les Espagnols appellent Vénus, et qui était l'objet de mille contes fabuleux. » Or, je demande quelle illusion d'optique peut donner à Vénus l'apparence d'une étoile qui répand de la fumée ? Serait-il question d'une espèce de halo formé autour de la planète ? Comme le volcan d'Orizaba est placé à l'est de la ville de Cholula, et que son cratère enflammé ressemble de nuit à une étoile qui se lève, on a confondu peut-être, dans un langage symbolique, le volcan et l'étoile du matin. Le nom que Vénus porte encore parmi les indigènes de race aztèque est celui de *Tlazolteotl*.

1. Gama, *Descripcion de dos Piedras*, p. 85-89. Torquemada, t. I, lib. II, c. LIX. Boturini, § 8, n. 13.

XXVI.

PEINTURES HIÉROGLYPHIQUES DE LA RACCOLTA
DI MENDOZA.

Ces peintures servent à jeter quelque jour sur ce que nous avons dit précédemment du rite et des mœurs des anciens Mexicains. Nous ne saurions mieux faire connaître le manuscrit intéressant connu sous le nom de *Raccolta di Mendoza*, qu'en rapportant ici l'explication que M. de Palin en a donnée dans son ouvrage sur *l'étude des hiéroglyphes*. Nous sommes loin de souscrire sans exception aux rapprochements faits par cet auteur ingénieux ; mais nous pensons que c'est une idée belle et féconde que de considérer tous les peuples de la terre comme appartenant à une même famille, et de reconnaître dans les symboles chinois, égyptiens, persans et américains, le type d'un langage de signes qui est commun, pour ainsi dire, à l'espèce entière, et qui est le produit naturel des facultés intellectuelles de l'homme.

« Le recueil, conservé par Purchas et Thévenot, présente, en trois parties, la fondation de la cité et son accroissement par les conquêtes de ses princes ; son entretien par les tributs que payent les villes conquises ; ses institutions, et le détail de la vie des citoyens. Tout

cela s'aperçoit au premier coup d'œil : on distingue d'abord les dix chefs de la colonie fondatrice de l'empire, ayant les symboles de leur nom marqués sur leur tête. Ils arrivent auprès des objets qui forment les armoiries de la ville de Mexico ; cette pierre, surmontée d'un figuier des Indes sur lequel est un aigle, rappelle l'aigle perché sur un arbre, et la coupe que le dieu Astrochiton donna pour signes de reconnaissance du lieu où Tyr¹ devait être bâtie. Une maison, une habitation, désigne la ville nouvelle² ; un bouclier avec des flèches, l'occupation à main armée³. Les symboles auprès de deux autres maisons entourées de combattants, nous apprennent les noms des deux premières villes conquises. Le reste de l'histoire est composé dans le même esprit et de parties semblables : partout on voit des armes, l'instrument de la conquête, entre les figures du prince conquérant et des villes conquises, avec les symboles de leurs noms et des années. Ces dernières sont rangées auprès de la représentation de chaque événement, dans une sorte de cadre qui entoure les tableaux, et qui contient les hiéroglyphes d'un cycle chronologique de cinquante-deux ans.

« Les notes des contributions forment la seconde partie du *Recueil de Mendoza*, composé des noms des villes contribuables, et des objets que chacune d'elles était tenue de délivrer en nature au trésor et aux temples désignés à la tête de cette liste par le symbole de

1. Nonnus, XL, v. 4773.

2. *Monum. de Rosette*, et Denon, pl. CXXXIII.

3. Horapoll. II, 5, 42.

calli. Ces objets consistent dans toutes les productions utiles de la nature et de l'art; or, argent et pierres précieuses; armes, nattes, manteaux et couvertures; animaux et oiseaux, plumes; cacao, maïs et légumes; papier de couleur, borax, sel, etc. Ils étaient représentés, soit en figurant le contenant pour le contenu par des vases, corbeilles, charges, sacs, caisses et ballots de formes déterminées, soit par des indications de leurs propres formes. La quantité est exprimée au moyen de signes de nombre qui désignent les unités par des points et des boules; les vingtaines par un caractère qu'on retrouve parmi les hiéroglyphes; quatre cents, ou vingt fois vingt, par un épi, un ananas ou une plume, dans laquelle on renfermait le sable d'or; vingt fois quatre cents ou huit mille, par une bourse, valeur déterminée, à ce qu'il paraît, par l'usage de renfermer tant de milliers de noix de cacao dans un sac. C'est de la même manière qu'une somme d'argent était désignée dans le Bas-Empire, et qu'elle l'est encore dans les États ottomans.

« Cette méthode et ces dénominations indiquent l'origine des symboles des nombres dans le livre mexicain. On voit combien ce tableau, qui représente un état de société primitive, offre d'analogie avec les inscriptions historiques dans les ruines de Thèbes, dont parle Tacite, et dans lesquelles une longue liste de conquêtes était suivie de même de celle des tributs payés en nature par les peuples soumis¹. Les lois,

¹. *Legebantur et indicta gentibus tributa, pondus argenti*

comme les préceptes religieux des mystères, étaient exposées dans l'intérieur des temples et sur des caisses de momies; comme ces tableaux des mystères d'Éleusis, copiés de ceux d'Égypte, qui retraçaient la vie depuis le berceau jusqu'aux portes de la mort.¹

« Des lois mexicaines forment la troisième partie du manuscrit que nous examinons, et qui embrasse la vie entière des citoyens en mettant sous leurs yeux le tableau de toutes les actions que la loi prescrit, et dont elle montre d'avance le modèle. De même que les hiéroglyphes d'amulettes supposent l'optatif, on n'a qu'à lire tout ce morceau à l'impératif : que la mère instruisse l'enfant au berceau en lui adressant la parole figurée par une langue ; que l'enfant soit mis au berceau dès le premier jour de sa naissance, marquée par une première fleur qui tient au berceau, et qui est suivie de trois autres ; qu'après l'avoir voué aux dieux (avec cinq prières aux dieux maîtres du ciel et de l'eau, à tous les dieux, à la lune et au soleil), la sage-femme le lave le cinquième jour, dans la cour, au milieu des armes et des instruments nécessaires aux travaux de son sexe. Cette cérémonie se fait devant trois enfants (lesquels désignent des enfants en général) ; ils nomment le nouveau-né et célèbrent sa naissance en mangeant du maïs. Dans l'inscription de Rosette, un décret ordonne la même chose, et par une pareille

et auri, numerus armorum equorumque, et dona templis, ebur atque odores, quasque copias frumenti et omnium utensilium quæque natio pendeat.

1. Themistius, dans *Stobée* ; *Serm.* 119. p. 104.

représentation ; les trois célébrants y étant réunis aux trois fleurs pour former le caractère de la célébration du jour de naissance, que l'on représente aussi par le lever du soleil¹. Tous les détails de ce tableau ou de cette table de la loi mexicaine rappellent le baptême des prosélytes du judaïsme, en présence de trois témoins et les *ἀμφιδρόμια* des Grecs, où l'enfant, le cinquième jour de sa naissance, était voué aux dieux et obtenait un nom, après des cérémonies expiatoires. La loi ordonne encore dans cette première division que les parents présentent l'enfant au berceau devant le grand-prêtre et le maître d'armes, et qu'ils songent à sa destination future. Son éducation est prescrite par la peinture des tables suivantes, qui exposent l'instruction verbale et qui indiquent la ration de la demi-galette, et de la galette entière à la marque hermétique de sept que les parents ont à donner aux enfants de trois et quatre ans. Les nombres d'années sont marqués par des cercles, comme dans les hiéroglyphes et la langue des Romains. A cinq ans, le garçon porte des fardeaux, et la fille regarde filer sa mère ; à six, elle file elle-même, et obtient, comme le garçon, une galette et demie par repas. A huit ans, les instruments de punition sont montrés aux enfants désobéissants et paresseux ; on les menace, mais ce n'est qu'à dix ans qu'ils sont punis. A treize et quatorze ans, les enfants des deux sexes partagent le travail des parents ; ils rament, ils pêchent ou ils font la cuisine et travaillent des

1. *Analyse de l'Inscr. de Rosette*, p. 445.

étoffes. A quinze ans, le père présente deux fils à deux différents maîtres du temple et du collège militaire. C'est l'âge de choisir un état. La fille l'obtient en se mariant. Dès lors, les années ne sont plus comptées : on voit le jeune homme suivre et servir les prêtres et les guerriers, en recevant des instructions et des châtiments dans cette double carrière. Il parvient aux honneurs des emplois, aux boucliers blasonnés qui sont les marques des belles actions, au ruban rouge dont est ceinte la tête du chevalier initié ; aux autres distinctions que le souverain accorde à la valeur, selon le nombre des prisonniers qui ont été faits : ces différents grades sont désignés depuis le simple soldat jusqu'aux premiers chefs et aux généraux d'armée, même jusqu'au cacique rebelle et puni. L'histoire de ce cacique amène sur la scène des messagers d'État en fonction, des espions, des sergents, des juges, les grands tribunaux de l'empire, et enfin le souverain lui-même, assis sur son trône.

« Ces tableaux sont suivis de représentations de plusieurs métiers qui obtiennent des réglemens, et de plusieurs délits avec leur punition. Le tout est terminé par l'homme et la femme à l'âge de soixante-dix ans, jouissant, sur le bord du tombeau, au milieu de leur postérité, du privilège royal persan de s'enivrer ou de se soustraire à la loi pour oublier leurs peines. Le cercle qui désigne l'année est répété dans cet endroit ; mais il est divisé par une double croix grecque, et surmonté de la note numéraire de vingt, pour marquer chaque vingtaine. Parmi d'autres caractères dans cette partie de l'ouvrage, on doit citer celui du ciel nocturne,

qu'observe un prêtre astronome. Cette section du cercle, cet arc couvert de petits ronds avec des yeux, rappellent l'hiéroglyphe égyptien du ciel et ses images couvertes d'yeux¹. »

Nous consignons ici les notes qui, d'après le texte mexicain, se trouvent ajoutées au *Recueil de Mendoza* dans les deux éditions de Purchas² et de Thévenot³. On peut voir les figures dans l'édition in-folio de cet ouvrage avec les indications par numéro et par ordre alphabétique ci-après, en se reportant aux planches 58 et 59 de l'atlas.

Planche 58 de l'éd. in-fol. — 1° Les deux fondateurs de Ténochtitlan : *a*, Acacitli ; *b*, Quapan ; *c*, Ocelopan ; *d*, Aguexotl ; *e*, Tecineuh ; *f*, Tenuch ; *g*, Xominitl ; *h*, Xocoyol ; *i*, Xiuhcaqui ; *k*, Acotl. La ville de Ténochtitlan ou Mexico est indiquée par les armes qui ont servi à conquérir le terrain où elle a été construite : on voit au-dessus de ces armes le tuna ou figuier d'Inde, *m*, fixé sur un rocher ; et l'aigle, *n*, perché sur le figuier. (Une ancienne prophétie portait que les migrations des Aztèques ne trouveraient leur terme que lorsque les chefs du peuple rencontreraient un aigle placé sur un cactus. L'endroit où ce prodige aurait lieu, devait être l'emplacement de la nouvelle ville.) Les lignes *t*, qui forment une croix, indiquent

1. Palin, *de l'Étude des Hiéroglyphes*, t. I, page 88-97. (Le texte de l'original étant défiguré par des erreurs typographiques, on a fait de légers changements, sans lesquels plusieurs phrases auraient été inintelligibles).

2. *Pilgrim., in five books*, t. III, p. 4068, 4071, 4085, 4087, 4089, 4094 et 4097.

3. Thévenot, *Relation de divers voyages curieux*, t. II, p. 47.

- ou des digues ou les canaux qui traversaient le pays marécageux habité par les fondateurs de Ténochtitlan.
- 2° *a*, dix années du règne de Chimalpupuca *b* ; un bouclier *c*, et des dards pour désigner la conquête de Tequixquiac *d* et de Chalco *e*. Mort de Chimalpupuca *f*. Insurrection des habitants de Chalco *g*. Ils brisent quatre bateaux ennemis *h*, et tuent cinq Mexicains *i*. (On doit être étonné que la mémoire d'un si petit événement se soit conservée à travers des siècles.)
- 3° Tribut de huit cents peaux de tigres.
- 4° Tribut de vingt peaux de tigres.
- 5° Tribut d'or en barre et en poudre.
- 6° Tribut de quatre cents pots de miel tiré du Maguey, *Agave americana*.
- 7° Militaires de l'ordre des prêtres.
- 8° « Un des principaux prêtres, *a*, va la nuit, *d*, à la montagne pour y faire pénitence ; il porte du feu et une bourse remplie de parfum de copal ; il est suivi d'un novice, *b*. Un autre prêtre, *c*, joue la nuit d'un instrument de musique nommé *téponatzli*. Un troisième prêtre, *f*, connaît l'heure qu'il est, en observant les étoiles, *e*. »
- 9° Tribut d'étoffes servant de vêtement. Chaque ballot (*a*, *b*, *c*, *d* et *e*) renferme quatre cents pièces, comme l'indique le chiffre inscrit.
- 10° et 11°. *Idem*.
- 12° Une mère, *n*, instruit sa fille, *o*, à tisser, *q*.
- 13° Un orfèvre instruisant son fils.
- 14° Tribut : dix fois quatre cents ou quatre mille nattes et autant de sièges de joncs.
- 15° Tribut : quatre cents coquilles marines des côtes de Colima.
- 16° Tribut : huit mille ballots de Copal.
- Planche 59 de l'édit. in-fol. — 1° La figure, *a*, est une femme qui vient d'accoucher. Son enfant était placé dans le berceau, *c* ; et, quatre jours après, marqués par les quatre

ronds, *b*, la sage-femme, *d*, portait l'enfant tout nu dans la cour de la maison de l'accouchée et le mettait sur des joncs appelés *Tule*, *i*, étendus par terre : trois jeunes garçons, *f*, *g*, *h*, assis proche de ces joncs mangeaient de l'*ixicue* ou maïs rôti mêlé de fèves cuites, que la figure représente devant eux dans un vase. La sage-femme ayant lavé l'enfant, disait à ces garçons qu'ils le nommassent à haute voix du nom qui lui serait donné. Lorsqu'on portait l'enfant, si c'était un garçon on lui mettait à la main les outils, *e*, dont son père se servait dans le métier qu'il exerçait : une targe et des dards, par exemple, lorsque le père suivait la profession des armes ; et si c'était une fille, une quenouille et un fuseau, *l*, un panier, *m*, un balai, *k*. Après que cette cérémonie (de l'ablution et du baptême) était achevée, la sage-femme reportait l'enfant à la mère. Si le garçon était fils d'un homme de guerre, on enterrait la targe et le dard, proche du lieu, où vraisemblablement il devait se battre un jour contre les ennemis : quant aux outils dont se servaient les filles, on les enterrait sous un *metate* ou pierre, sur laquelle on pétrit les galettes de maïs. Lorsque le père, *q*, et la mère, *r*, de l'enfant, *o*, voulaient qu'il se consacrat à l'état ecclésiastique, ils le portaient au temple le vingtième jour après l'ablution. En le présentant à l'autel, ils ajoutaient des offrandes de riches étoffes et de comestibles. Quand l'enfant était en âge, on le mettait entre les mains du grand-prêtre, *n*, pour l'instruire sur l'ordre des sacrifices. Si les parents voulaient que l'enfant portât des armes, on l'offrait au Téachauch, *p*, dont la fonction était d'enseigner aux jeunes gens l'art de la guerre.

2^o « Ration ou nourriture accordée aux enfants à chaque repas : le père, *a*, donne des préceptes à son fils, *c*, âgé de trois ans marqués par les trois ronds, *b*. Le garçon de cet âge avait à chaque repas la moitié d'une galette de maïs, *d*. La mère, *e*, donne des préceptes à la fille âgée de trois

- ans, *g*; la fille avait aussi la ration d'une demi-galette, *f*.»
- 3° et 4° Punitons des enfants : on les pique avec des feuilles de maguey ; on les expose à la fumée du piment.
- 5° La femme adultère et son amant, liés ensemble pour être lapidés. Voyez le Manuscrit Le Tellier de la Bibliothèque de Paris, pl. iv, fig. 2.
- 6° « Le père, *a*, met un des fils, *b*, âgé de quinze ans, entre les mains du *Tlamacazqui*, *c*, ou grand-prêtre du temple Calmacac, *d*, pour l'instruire et en faire un prêtre. Un autre fils, *e*, du même âge, *h*, est envoyé par son père à l'école, *g*, pour y être instruit par le maître qui est préposé aux enfants. »
- « Lorsqu'une fille se mariait, l'*Amanteza*, *i*, ou entremetteur du mariage, la portait, vers le soir, sur son dos, *w*, chez le garçon qui la devait épouser : il était éclairé par quatre femmes, *x*, *z*, ayant chacune à la main une espèce de torche faite de bois de pin, marquée par les chiffres 1, 2, 3 et 4. Les parents du garçon viennent recevoir la fille à l'entrée de la cour de la maison, et l'introduisent dans une salle où le garçon l'attend : ils s'y asseyent sur des sièges rangés sur une natte, *o*, et toute la cérémonie du mariage consiste à nouer un coin du bas de l'habit du garçon, *l*, avec un coin de celui de la fille, *m*. Ils offrent à leurs dieux, par forme de sacrifice, du parfum de copal, *q*, qu'ils brûlent sur un vaisseau où il y a du feu. Deux vieillards, *i*, *r*, et deux vieilles femmes, *n*, *v*, servent de témoins. Les nouveaux mariés mangent, après, des viandes que l'on a servies, et boivent dans des tasses, *t*, du pulque représenté par le pot, *s*. Les vieillards et les vieilles femmes mangent aussi, et, après le repas, chacun exhorte en particulier les nouveaux mariés à bien vivre dans leur ménage.
- 7° « La loi permet à un vieillard de soixante-dix ans, *f*, de s'enivrer en public et en particulier. Sa femme, *g*, a le même privilège si elle est grand'mère. »

XXVII.

HISTOIRE HIÉROGLYPHIQUE DES AZTÈQUES
DEPUIS LE DÉLUGE JUSQU'A LA FONDATION DE LA VILLE
DE MEXICO.

Cette peinture historique a été publiée pour la première fois à la fin du xvii^e siècle ¹, dans la relation du voyage de Gemelli Carreri. Quoique le *Giro del Mondo*, de cet auteur, soit un ouvrage assez répandu, nous avons cru devoir nous occuper de cette pièce sur l'authenticité de laquelle on a élevé des doutes peu fondés, et qui méritent d'être examinés avec la plus scrupuleuse attention. Ce n'est qu'en réunissant un grand nombre de monuments qu'on peut espérer de répandre quelque jour sur l'histoire, les mœurs et la civilisation de ces peuples de l'Amérique qui ignoraient l'art admirable de décomposer les sons et de les peindre par des caractères isolés ou groupés. La comparaison des monuments entre eux ne facilite pas seulement leur explication; elle offre aussi des données certaines sur la confiance que méritent les traditions aztèques consi-

1. On la trouve dans l'édition in-folio de cet ouvrage où elle forme la planche 32.

gnées dans les écrits des premiers missionnaires espagnols. Je pense que des motifs si puissants nous justifieront assez d'avoir fait choix de quelques monuments épars dans des ouvrages imprimés, pour les ajouter à tant de monuments *inédits*, décrits dans ce recueil.

Le dessin hiéroglyphique qui nous occupe a été d'autant plus négligé jusqu'ici qu'il se trouve dans un livre qui, par l'effet du scepticisme le plus extraordinaire, a été considéré comme un amas d'impostures et de mensonges. « Je n'ai pas osé parler de Gemelli Carreri, dit l'illustre auteur de *l'Histoire de l'Amérique*, parce qu'il paraît que c'est maintenant une opinion reçue que ce voyageur n'a jamais quitté l'Italie, et que son *Tour du monde* est la relation d'un voyage fictif. » Il est vrai que, tout en énonçant cette opinion, Robertson ne paraît pas la partager : car il ajoute judicieusement que les motifs de cette imputation de fraude ne lui paraissent pas très-évidents¹. Je ne déciderai pas la question de savoir si Gemelli a été en Chine ou en Perse ; mais ayant fait dans l'intérieur du Mexique une grande partie du chemin que le voyageur italien décrit si minutieusement, je puis affirmer qu'il est aussi indubitable que Gemelli a été à Mexico, à Acapulco, et dans les petits villages de Mazatlan et de San Augustin de Las Cuevas, qu'il est certain que Pallas a été en Crimée et M. Salt en Abyssinie. Les descriptions de Gemelli ont cette teinte locale qui fait le charme principal des relations de voyages écrites par les hommes

1. Robertson's *History of America*, 1803, vol. III, p. 401.

les moins éclairés, et que ne peuvent donner que ceux qui ont eu l'avantage de voir de leurs propres yeux. Un ecclésiastique respectable, l'abbé Clavigero¹, qui a parcouru le Mexique presque un demi-siècle avant moi, a déjà élevé la voix pour la défense de l'auteur du *Giro del Mondo* : il a très-justement observé que, s'il n'avait pas quitté l'Italie, Gemelli n'aurait pu parler avec cette grande exactitude des personnes qui vivaient de son temps, des couvents de la ville de Mexico, et des églises de plusieurs villages dont le nom était inconnu en Europe. La même véridicité, et nous devons insister sur ce point, ne se manifeste pas dans les notions que l'auteur prétend avoir puisées dans les récits de ses amis. L'ouvrage de Gemelli Carreri, comme celui d'un voyageur célèbre qui de nos jours a été traité avec une si grande sévérité, semble offrir un mélange inextricable d'erreurs et de faits exactement observés.

Le dessin de la migration des Aztèques a fait jadis partie de la fameuse collection du docteur Siguenza, qui avait eu en héritage les peintures hiéroglyphiques d'un noble Indien, Juan de Alba Ixtlilxochitl. Cette collection, comme l'affirme l'abbé Clavigero, a été conservée jusqu'en 1759 au collège des jésuites à Mexico. On ignore ce qu'elle est devenue après la destruction de l'ordre ; j'ai vainement feuilleté les peintures aztèques conservées à la bibliothèque de l'université ; je n'ai pas pu trouver l'original du dessin qui est l'objet

1. *Storia antica di Messico*, vol. I, p. 24.

de ce chapitre ; mais il en existe à Mexico plusieurs anciennes copies qui certainement n'ont pas été faites sur la gravure de Gemelli Carreri. Si l'on compare aux hiéroglyphes contenus dans les manuscrits de Rome et de Veletri, et dans les recueils de Mendoza et de Gama, tout ce que la peinture des migrations offre de symbolique et de chronologique, on ne voudra certainement pas ajouter foi à l'hypothèse d'après laquelle le dessin de Gemelli est une invention de quelque moine espagnol qui a tenté de prouver, par des monuments apocryphes, que les traditions des Hébreux se retrouvent chez les peuples indigènes de l'Amérique. Tout ce que nous savons sur l'histoire, le culte, l'astrologie et les fables cosmogoniques des Mexicains, forme un système dont les parties sont étroitement liées entre elles. Les peintures, les bas-reliefs, les ornements des idoles et des *pierres divines* (*teotetl* chez les Aztèques θεοῦ πέτρα chez les Grecs), tout porte le même caractère, la même physionomie. Le cataclysme par lequel commence l'histoire des Aztèques, et duquel Coxcox se sauve dans une barque, est indiqué avec les mêmes circonstances dans le dessin qui représente les destructions et les générations du monde. Les quatre indications (*tlalpilli*) qui ont rapport à ces catastrophes ou aux subdivisions de la *grande année*, se trouvent sculptées sur une pierre découverte, en 1790, dans les fondations du téocalli de Mexico.

Robertson, qui emploie partout la critique la plus sévère dans la recherche des faits, a reconnu aussi, dans la dernière édition de son ouvrage, l'authenticité

des peintures du musée de Siguenza. On ne saurait douter, dit ce grand historien, que ces peintures ne soient dues aux indigènes du Mexique, et la correction du dessin semble prouver seulement que la copie a été faite ou retouchée par un artiste européen. Cette dernière observation ne paraît pas entièrement confirmée par le grand nombre de peintures hiéroglyphiques conservées dans les archives de Mexico. On y reconnaît, depuis la conquête, surtout depuis l'année 1540, un perfectionnement sensible dans l'art du dessin. J'ai vu, dans la collection de Boturini, des toiles de coton ou des rouleaux de papier d'agave, sur lesquels étaient représentés, par des contours assez corrects, des évêques montés sur des mules, des lanciers espagnols à cheval, des bœufs conduisant une charrue, des vaisseaux arrivant à la Vera-Cruz, et nombre d'autres objets inconnus aux Mexicains avant l'arrivée de Cortez. Ces peintures sont faites, non par des Européens, mais par des Indiens et des métis. En parcourant les manuscrits hiéroglyphiques de différentes époques, on suit avec intérêt la marche progressive des arts vers la perfection. Les figures, de trapues qu'elles étaient, deviennent plus sveltes ; les membres se séparent du tronc ; l'œil ne se présente plus de face dans les têtes vues de profil ; les chevaux qui, dans les peintures aztèques, ressemblaient aux cerfs mexicains, prennent peu à peu leur véritable forme. Les figures ne sont plus groupées en *style de procession* ; leurs rapports se multiplient : on les voit en action ; et la peinture symbolique, qui

désigne ou rappelle les événements plutôt qu'elle ne les exprime, se transforme insensiblement en une peinture animée qui n'emploie que quelques hiéroglyphes phonétiques propres à indiquer les noms des personnes et des sites. J'incline à croire que le tableau que Siguenza a communiqué à Gemelli est une copie faite après la conquête, soit par un indigène, soit par un métis mexicain. Le peintre n'a sans doute pas voulu suivre les formes incorrectes de l'original : il a imité avec une scrupuleuse exactitude les hiéroglyphes des noms et des cycles ; mais il a changé les proportions des figures humaines, qu'il a drapées d'une manière analogue à celle que nous avons reconnue dans d'autres peintures mexicaines.

Voici les événements principaux qu'indique la peinture hiéroglyphique en question, d'après l'explication de Siguenza, à laquelle nous ajouterons quelques notions tirées des annales historiques des Mexicains.

L'histoire commence par le déluge de Coxcox, ou par la quatrième destruction du monde qui, selon la cosmogonie aztèque, termine le quatrième des grands cycles, *atonatiuh*, l'âge de l'eau. Ce cataclysme arriva, selon les deux systèmes chronologiques reçus, ou mille quatre cent dix-sept ou dix-huit mille vingt-huit ans après le commencement de l'âge de la terre (*tlaltonatiuh*). L'énorme différence de ces nombres doit moins nous étonner quand nous nous rappelons les hypothèses que Bailly, William Jones et Bentley¹ ont mises

1. *Asiat. Researches*, vol. VIII, p. 195.

en avant sur la durée des quatre *yougas* des Hindous. Parmi les différents peuples qui habitent le Mexique, des peintures qui représentaient le déluge de Coxcox se sont trouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques et les Méchoacanèses. Le Noé, Xisutrus ou Menou de ces peuples, s'appelle Coxcox, Teo-Cipactli ou Tezpi. Il se sauva, conjointement avec sa femme Xochiquetzal, dans une barque, ou, selon d'autres traditions, dans un radeau d'Ahuahuete (*Cupressus Distichia*). La peinture représente Coxcox au milieu de l'eau, étendu dans une barque.

La montagne dont le sommet couronné d'un arbre s'élève au-dessus des eaux, est l'Ararat des Mexicains, le pic de Colhuacan. La corne qui est représentée à gauche, est l'hiéroglyphe phonétique de Colhuacan. Au pied de la montagne paraissent les têtes de Coxcox et de sa femme : on reconnaît cette dernière par les deux tresses en forme de cornes, qui, comme nous l'avons observé plusieurs fois, désignent le sexe féminin. Les hommes nés après le déluge étaient muets ; une colombe, du haut d'un arbre, leur distribue des langues représentées sous la forme de petites virgules. Il ne faut pas confondre cette colombe avec l'oiseau qui rapporte à Coxcox la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Mechoacan conservaient une tradition d'après laquelle Coxcox, qu'ils appellent Tezpi, s'embarqua dans un *acalli* spacieux, avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le

grand esprit Tezcatlipoca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de sa barque un vautour, le zopilote (*Vultur aura*). L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles; alors Tezpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan.

Ces traditions, nous le répétons ici, en rappellent d'autres d'une haute et vénérable antiquité. L'aspect des corps marins, trouvés jusque sur les sommets les plus élevés, pourrait faire naître, à des hommes qui n'ont eu aucune communication, l'idée de grandes inondations qui ont éteint, pour quelque temps, la vie organique sur la terre; mais ne doit-on pas reconnaître les traces d'une origine commune partout où les idées cosmogoniques et les premières traditions des peuples offrent des analogies frappantes jusque dans les moindres circonstances? Le colibri de Tezpi ne rappelle-t-il pas la colombe de Noé, celle de Deucalion, et les oiseaux que, d'après Bérosee, Xisutrus fit sortir de son arche, pour reconnaître si les eaux étaient écoulées, et si déjà il pouvait ériger des autels aux dieux protecteurs de la Chaldée?

Les langues que la colombe avait distribuées aux peuples de l'Amérique étant infiniment variées, ces peuples se dispersent, et seulement quinze chefs de

famille, qui parlaient une même langue, et desquels descendent les Toltèques, les Aztèques et les Acolhues, se réunissent et arrivent à Aztlan (*pays des Garces ou Flamingos*). L'oiseau placé sur l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, désigne Aztlan. Le monument pyramidal à gradins est un *téocalli*. Je suis surpris de trouver un palmier près de ce téocalli; ce végétal n'indique certainement pas une région septentrionale, et cependant il est presque certain qu'il faut chercher la première patrie des peuples mexicains, *Aztlan*, *Huehuetlapallan* et *Amaquemecan*, au moins au nord du 42^e degré de latitude. Peut-être le peintre mexicain, habitant de la zone torride, n'a-t-il placé un palmier auprès du temple d'Aztlan¹, que parce qu'il ignorait que cet arbre est étranger aux pays du Nord. Les quinze chefs ont au-dessus de leurs têtes les hiéroglyphes simples de leurs noms.

Depuis le téocalli érigé en Aztlan jusqu'à Chapultepec, les figures placées le long de la route indiquent les lieux où les Aztèques ont fait quelque séjour, et les villes qu'ils ont construites : *Tocolco* et *Oztotlan*, *humiliation* et *lieu des grottes*; *Mizquiahuala*, désigné par un mimosa en fruit placé près d'un téocalli; *Teotzapotlan*, *lieu des fruits divins*; *Ilhuicatepec*; *Papantla*, *herbe à larges feuilles*; *Tzompango*, *lieu des ossements humains*; *Apazco*, *pot d'argile*; *Atlicalaguan* (un peu au-dessus de l'hiéroglyphe précédent), *crevasse dans laquelle se perd un ruisseau*; *Quauhtitlan*, *bosquet*

1. Voir les notes relatives à ce chapitre à la fin du volume.

qu'habite l'aigle; *Atzacozalco*, fourmilière; *Chalco*, lieu de pierres précieuses; *Pantitlan*, lieu de filatures; *Tolpetlac*, nattes de jonc. *Quauhtepec*, montagne de l'aigle, de *quauhtli*, aigle, et *tepec* (en turc, *tepe*) montagne; *Tetepanco*, mur composé de beaucoup de petites pierres; *Chicomoztoc*, les sept grottes; *Huitzquilocan*, lieu de chardons; *Xaltepozauhcan*, lieu d'où sort le sable; *Cozcaquauhco*, nom d'un vautour; *Techcatitlan*, lieu des miroirs d'obsidienne; *Azcaxochitl*, fleur de fourmi; *Tepetlapan*, endroit où l'on trouve le *tepetate*, ou une brèche argileuse qui renferme de l'amphibole, du feldspath vitreux et de la pierre ponce; *Apan*, lieu d'eau; *Teozomaco*, lieu du singe divin; *Chapoltepec*, montagne des sauterelles, site ombragé par d'antiques cyprès et célèbre par la vue magnifique dont on jouit du haut de la colline; *Coxcox*, roi de Culhuacan, désigné par les mêmes hiéroglyphes phonétiques que l'on trouve dans le carré qui représente le déluge de Coxcox, et la montagne de Culhuacan; *Mixiuhcan*, lieu d'accouchement; la ville de *Temazcatitlan*; la ville de *Ténochtitlan*, désignée par les digues qui traversent un terrain marécageux, et par le figuier d'Inde (*cactus*), sur lequel se reposa l'aigle qui avait été désigné par l'oracle pour marquer l'endroit où les Aztèques devaient construire la ville et finir leurs migrations; les fondateurs de *Ténochtitlan*; ceux de *Tlatelulco*; la ville de *Tlatelulco*, qui n'est aujourd'hui qu'un faubourg de Mexico.

Nous n'entrerons point dans le détail historique des événements auxquels se rapportent les hiéroglyphes

simples et composés de la peinture de Siguenza. Ces événements sont rapportés dans Torquemada et dans l'histoire ancienne du Mexique, publiée par l'abbé Clavigero. Aussi ce tableau est-il moins curieux comme monument d'histoire qu'intéressant par la méthode que l'artiste a suivie pour enchaîner les faits. Nous nous contenterons d'indiquer ici que les gerbes de joncs, liées par des rubans, représentent, non des périodes de cent quatre ans ou Huehuetiliztli, comme Gemelli l'a prétendu, mais des cycles ou ligatures, Xiuhmolpilli, de cinquante-deux ans. Le tableau entier n'offre que huit de ces ligatures ou quatre cent seize ans. En se rappelant que la ville de Ténochtitlan a été fondée dans la vingt-septième année d'un Xiuhmolpilli, on trouve que la sortie des peuples mexicains d'Aztlan a eu lieu cinq cycles avant l'année 1298, ou l'an 1038 de l'ère chrétienne¹. Gama place cette sortie, d'après d'autres renseignements, en 1064. Les ronds qui accompagnent l'hiéroglyphe d'une ligature, désignent le nombre de fois que les années ont été liées depuis le fameux sacrifice de Tlalixco. Or, dans la peinture que nous examinons, on trouve l'hiéroglyphe du cycle suivi de quatre clous ou unités, près de l'hiéroglyphe de la ville de Culhuacan. Ce fut donc dans l'an 208 de leur ère que les Aztèques sortirent de l'esclavage des rois de Culhuacan, et cette époque est conforme aux annales de Chimalpain. Les ronds placés à côté des hiéroglyphes

1. Voir, à la fin du volume, les notes relatives à la sortie des peuples mexicains d'Aztlan.

des villes marquent le nombre des années pendant lesquelles le peuple aztèque est resté dans chaque lieu, avant de continuer ses migrations. Une des ligatures indique le cycle terminé à Tlalixco; d'après Chimalpain, la fête du second cycle fut célébrée à Cohuatepetl, et celle du troisième cycle, à Apuzco, tandis que les fêtes du quatrième et du cinquième cycles eurent lieu à Culhuacan et à Ténochtitlan.

L'idée bizarre de consigner, sur une feuille de peu d'étendue, ce qui, dans d'autres peintures mexicaines, remplit souvent des toiles ou des peaux de 40 à 12 mètres de longueur, a rendu cet abrégé d'histoire très-incomplet. Il n'y est question que de la migration des Aztèques, et non de celles des Toltèques, qui ont précédé les Aztèques de plus de cinq siècles dans le pays d'Anahuac, et qui différaient d'eux par cet amour pour les arts et par ce caractère religieux et pacifique, qui distinguaient les Étrusques des premiers habitants de Rome. Les temps héroïques de l'histoire aztèque s'étendent jusqu'au XI^e siècle de l'ère chrétienne. Jusque-là, les divinités se mêlent des actions des hommes; c'est à cette époque que paraît, sur les côtes de Panuco, Quetzalcohuatl, le Bouddha des Mexicains, homme blanc et barbu, prêtre et législateur, voué à des pénitences rigoureuses, fondateur de monastères et de congrégations semblables à celles du Thibet et de l'Asie occidentale. Tout ce qui est antérieur à la sortie d'Aztlan est mêlé de fables puériles. Chez les nations barbares, qui sont dépourvues de moyens propres à conserver la mémoire des faits, la conscience d'elles-

mêmes ne date pas de très-loin : il y a un point de leur existence au delà duquel elles ne mesurent plus l'intervalle des événements. Dans le temps, comme dans l'espace, les objets éloignés se rapprochent et se confondent; et ce même cataclysme que les Hindous, les Chinois et tous les peuples de race sémitique placent des milliers d'années avant le perfectionnement de leur état social, les Américains, peuple non moins ancien peut-être, mais dont le réveil a été plus tardif, le croient antérieur de deux cycles à leur sortie d'Aztlan¹.

1. Voir à la fin du volume les notes relatives à ce chapitre.

LES ÉTUDES LINGUISTIQUES DU MEXIQUE

un point de vue... il y a un point de vue...
certaines études... elles ne manquent pas...
elle... dans... temps...
apparaissent... les...
nombre... les...
Chaque... les...
des... le...
est... les...
particulier... le...
apparaissent... les...

TROISIÈME PARTIE

MONUMENTS

DES PEUPLES INDIGÈNES DU PÉROU.

TRIOISIME PARTIE

MOUHEMETS

THE GREAT GARDEN OF THE

MONUMENTS

DES PEUPLES INDIGÈNES DU PÉROU.

I.

MONUMENT PÉRUVIEN DU CAÑAR.

Les hautes plaines qui se prolongent sur le dos des Cordillères, depuis l'équateur jusque vers le 3° de latitude australe, aboutissent à une masse de montagnes élevées de 4,500 à 4,800 mètres, et qui, comme une digue énorme, réunissent la crête orientale à la crête occidentale des Andes de Quito. Ce groupe de montagnes, dans lequel le porphyre couvre le schiste micacé et d'autres roches de formation primitive, est connu sous le nom du *Paramo del Assuay*. Nous avons été forcés de le traverser pour parvenir de Riobamba à Cuença, et à ces belles forêts de Loxa, qui sont si célèbres par leur abondance en *quinquina*. Le passage de l'Assuay est redoutable, surtout dans les mois de juin, de juillet et d'août, où tombe une immense quantité de neige, et où soufflent, dans ces contrées,

les vents glacés du sud. Comme la grande route, d'après les mesures que j'ai prises en 1802, passe presque à la hauteur du Mont-Blanc, les voyageurs y sont exposés à un froid excessif, et il n'y a pas d'année qu'il n'en périsse quelques-uns par l'effet de la tourmente. C'est au milieu de ce passage, à la hauteur absolue de 4,000 mètres, qu'on traverse une plaine dont l'étendue est de plus de six lieues carrées. Cette plaine (et ce fait remarquable jette quelque jour sur la formation des plateaux élevés) se trouve presque au niveau des savanes dont est entourée la partie du volcan d'Antisana, qui est couverte de neiges éternelles. Les plateaux de l'Assuay et de l'Antisana, dont la constitution géologique offre des rapports si frappants, sont cependant éloignés de plus de cinquante lieues les uns des autres; ils renferment des lacs d'eau douce d'une grande profondeur et bordés d'un gazon touffu de Graminées alpines, mais dont aucun poisson et presque aucun insecte aquatique n'animent la solitude.

Le *Llano del Pullal* (c'est le nom que l'on donne aux hautes plaines de l'Assuay) a un sol excessivement marécageux. Nous avons été surpris d'y trouver, et à des hauteurs qui surpassent de beaucoup celle de la cime du pic de Ténériffe, les restes magnifiques d'un chemin construit par les Incas du Pérou. Cette chaussée, bordée de grandes pierres de taille, peut être comparée aux plus belles routes des Romains que j'aie vues en Italie, en France et en Espagne : elle est parfaitement alignée, et conserve la même direction à 6,000 ou 8,000 mètres de longueur. Nous en avons

observé la continuation près de Caxamarca, à cent vingt lieues au sud de l'Assuay, et l'on croit, dans le pays, qu'elle conduisait jusqu'à la ville de Cuzco. Près de ce chemin de l'Assuay, à la hauteur absolue de 4,042 mètres, se trouvent les ruines du palais de l'Inca Tupaynpangi, dont les mesures, appelées vulgairement *los paredones*, n'ont que peu d'élévation.

En descendant du Paramo de l'Assuay vers le sud, on découvre, entre les fermes de Turche et de Burgay, un autre monument de l'ancienne architecture péruvienne, connu sous le nom d'*Ingapilca*, ou de la forteresse du Cañar. Cette forteresse, si l'on peut nommer ainsi une colline terminée par une plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur que par sa parfaite conservation. Un mur construit de grosses pierres de taille s'élève à la hauteur de 5 à 6 mètres ; il forme un ovale très-régulier, dont le grand axe a près de 38 mètres de longueur : l'intérieur de cet ovale est un terre-plein couvert d'une belle végétation, qui augmente l'effet pittoresque du paysage. Au centre de l'enceinte s'élève une maison qui ne renferme que deux appartements, et qui a près de 7 mètres de hauteur : cette maison et son enceinte appartiennent à un système de murs et de fortifications dont nous parlerons plus loin, et qui ont plus de 250 mètres de long. La coupure des pierres, la disposition des portes et des niches, l'analogie parfaite qui règne entre cet édifice et ceux du Cuzco, ne laissent aucun doute sur l'origine de ce *monument militaire*, qui servait au logement des Incas lorsque ces princes passaient, de

temps en temps, du Pérou dans le royaume de Quito. Les fondations d'un grand nombre d'édifices que l'on trouve autour de l'enceinte annoncent qu'il y avait jadis au Cañar assez de place pour loger le petit corps d'armée dont les Incas étaient généralement suivis dans leurs voyages. Dans ces fondations j'ai trouvé une pierre taillée avec beaucoup d'art : je n'ai pu deviner l'usage de sa coupe particulière.

Ce qui frappe le plus dans ce petit monument, entouré de quelques troncs de *schinus molle*, c'est la forme de son toit, qui lui donne une ressemblance parfaite avec les maisons européennes. Un des premiers historiens de l'Amérique, Pedro de Cieça de Leon, qui commença à écrire ses voyages en 1541, parle en détail de plusieurs maisons de l'Inca, dans la province de *los Cañares*. Il dit expressément¹ « que les édifices de Thomebamba ont une couverture de joncs si bien faite, que si le feu ne la consume pas, elle peut se conserver, sans altération, pendant des siècles. » D'après cette observation, on doit être porté à croire que le pignon de la maison de Cañar a été ajouté après la conquête : ce qui semble surtout favoriser cette hypothèse, c'est l'existence des fenêtres ouvertes pratiquées dans cette partie du bâtiment ; car il est certain que, dans les édifices d'ancienne fabrique péruvienne, on ne trouve jamais de fenêtres, non plus que dans les restes des maisons de Pompéïa et d'Herculanum.

1. Pedro de Cieça de Leon, *Chronica del Peru* (Anvers, 1554), t. I, ch. XLIV, p. 420.

La Condamine, dans un mémoire très-intéressant sur quelques anciens monuments du Pérou¹, incline aussi à croire que le pignon qu'on observe sur le petit monument du Cañar, n'est pas du temps des Incas. Il dit « qu'il est peut-être de fabrique moderne, et qu'il n'est pas de pierre de taille comme le reste des murs, mais d'une espèce de briques séchées à l'air et pétries de paille. » Le même savant ajoute, dans un autre endroit, que l'usage de ces briques, auxquelles les Indiens donnent le nom de *tica*, était connu des Péruviens longtemps avant l'arrivée des Espagnols, et que, par cette raison, le haut du pignon pourrait être de construction ancienne, quoique formé de briques.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas connu le mémoire de La Condamine avant mon voyage en Amérique : je suis bien éloigné de jeter des doutes sur les observations de ce voyageur célèbre, qui a été forcé par ses travaux de séjourner longtemps dans les environs du Cañar, et qui a eu bien plus de loisir que moi pour examiner ce monument. Je suis surpris cependant qu'en agitant sur les lieux mêmes la question de savoir si le toit de cet édifice a été ajouté du temps des Espagnols, ni M. Bonpland ni moi nous n'ayons été frappés de la différence de construction que l'on prétend exister entre le mur et le haut du pignon. Je n'y ai pas reconnu de briques (*ticas* ou *adobes*) ; j'ai cru simplement y reconnaître des pierres de taille enduites d'une espèce de stuc jaunâtre, facile à détacher, et enchâssant

1. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1746, p. 444.

de l'*ichu* ou de la paille coupée. Le maître d'une ferme voisine, dont nous fûmes accompagnés dans notre excursion aux ruines du Cañar, se vanta que ses ancêtres avaient beaucoup contribué à la destruction de ces édifices : il nous raconta que le toit incliné avait été couvert non à l'européenne, c'est-à-dire de tuiles, mais de dalles de pierre très-minces et très-bien polies. C'est cette circonstance surtout qui me fit pencher alors pour l'opinion, probablement erronée, qu'à l'exception des quatre fenêtres, le reste de l'édifice était tel qu'il avait été construit du temps des Incas. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que l'usage des toits à angles aigus aurait été bien utile sur un pays de montagnes où les pluies sont très-abondantes. Ces toits inclinés sont connus aux indigènes de la côte nord-ouest de l'Amérique; ils l'étaient même dans l'Europe australe, dans les temps les plus reculés, comme l'indiquent plusieurs monuments grecs et romains, surtout les reliefs de la colonne trajane, ainsi que les peintures de paysages trouvées à Pompeia, et conservées jadis dans la superbe collection de Portici. L'angle au faite du toit est obtus chez les Grecs; il devient droit chez les Romains, qui vivaient sous un ciel moins beau que celui de la Grèce; plus on avance vers le nord, et plus les toits sont inclinés.

Passons maintenant à l'intérieur du monument.

Les restes de l'architecture péruvienne, épars sur le dos de la Cordillère, depuis le Cuzco jusqu'à Cayambe, ou depuis les 13° de latitude australe jusqu'à l'équateur, portent tous le même caractère dans la coupe des

pierres, la forme des portes, la distribution symétrique des niches, et l'absence totale des ornements extérieurs. Cette uniformité de construction est si grande, que toutes les hôtelleries (*tambos*) placées le long des grandes routes, et appelées dans le pays des maisons ou palais de l'Inca, paraissent avoir été copiées les unes des autres. L'architecture péruvienne ne s'élevait pas au delà des besoins d'un peuple montagnard ; elle ne connaissait ni pilastres, ni colonnes, ni arcs en plein cintre : née dans un pays hérissé de rochers, sur des plateaux presque dénués d'arbres, elle n'imitait pas, comme l'architecture des Grecs et des Romains, l'assemblage d'une charpente en bois : simplicité, symétrie, solidité, voilà les trois caractères par lesquels se distinguent avantageusement tous les édifices péruviens.

La citadelle du Cañar et les bâtiments carrés qui l'entourent, ne sont pas construits de ce même grès quartzeux qui recouvre le schiste argileux et les porphyres de l'Assuay, et qui paraît au jour dans le jardin de l'Inca, en descendant vers la vallée de Gulan. Les pierres qui ont servi aux édifices du Cañar ne sont pas non plus du granit, comme La Condamine l'a cru ; c'est un porphyre trappéen d'une grande dureté, enchâssant du feldspath vitreux et de l'amphibole. Peut-être ce porphyre a-t-il été arraché des grandes carrières que l'on trouve à 4,000 mètres de hauteur, près du lac de la Culebrilla, à une distance de plus de trois lieues du Cañar : il est certain du moins que ces carrières ont fourni la belle pierre employée dans la maison de l'Inca, située dans la plaine de Pullal, à une éléva-

tion qui égale presque celle qu'aurait le Puy-de-Dôme placé sur le sommet du Canigou.

On ne trouve point dans les ruines du Cañar de ces pierres d'une énorme grandeur qu'offrent les édifices péruviens du Cuzco et des pays voisins. Acosta en a mesuré à Traquanaco qui avaient 12 mètres de long sur 5^m,8 de large et 1^m,9 d'épaisseur. Pedro Cieça de Leon en vit de mêmes dimensions dans les ruines de Tiahuanaco¹. Dans la citadelle du Cañar, je n'ai pas observé de pierres qui eussent au delà de 26 décimètres de longueur. Elles sont en général bien moins remarquables par leur masse que par l'extrême beauté de leur coupe : la plupart sont jointes sans aucune apparence de ciment; cependant on reconnaît ce dernier dans quelques-uns des bâtiments qui entourent la citadelle, et dans les trois maisons de l'Inca, au Pullal, dont chacune a plus de 58 mètres de long : il est formé d'un mélange de petites pierres et de marne argileuse, qui fait effervescence avec les acides; c'est un vrai mortier, dont j'ai retiré, au moyen d'un couteau, des portions considérables, en creusant dans les interstices que laissent les assises parallèles des pierres. Ce fait mérite quelque attention, parce que les voyageurs qui m'ont précédé ont tous assuré que les Péruviens ne connaissaient point l'usage du ciment; mais on a eu tort de supposer cette ignorance chez eux, de même que chez les anciens habitants de l'Égypte : les Péruviens n'employaient pas seulement un mortier mar-

1. Cieça, *Chronica del Peru* (Anvers, 1554), p. 254.

neux ; dans les grands édifices de Pacaritambo¹, ils ont fait usage d'un ciment d'asphalte (*betun*), mode de construction qui, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, remonte à la plus haute antiquité.

Le porphyre qui a servi aux édifices du Cañar est taillé en parallépipèdes, avec une telle perfection que les joints des pierres seraient imperceptibles, comme le remarque très-bien La Condamine², si leur surface extérieure était plane : mais la face extérieure de chaque pierre est légèrement convexe et coupée en biseau vers les bords ; en sorte que les joints forment de petites cannelures qui servent d'ornements, comme les séparations des pierres dans les ouvrages rustiques. Cette coupe de pierres, que les architectes italiens appellent *bugnato*, se retrouve dans les ruines du Callo, près de Mulalo : elle donne aux murs des édifices péruviens une grande ressemblance avec de certaines constructions romaines, par exemple avec le *muro di Nerva*, à Rome.

Ce qui caractérise surtout les monuments de l'architecture péruvienne, c'est la forme des portes ; elles avaient généralement 19 à 20 décimètres d'élévation, afin que l'Inca ou d'autres grands seigneurs pussent y passer, quoique portés dans un brancard sur les épaules de leurs vassaux. Les jambages de ces portes n'étaient pas parallèles, mais inclinés sans doute pour que l'on pût employer des linteaux de pierre d'une moindre

1. Cieça, *Chronica del Peru* (Anvers, 1554), p. 234.

2. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1746, p. 443.

largeur. Les niches (*hoco*) pratiquées dans les murs, et servant d'armoires imitent la forme de ces *porte rastremate*; c'est l'inclinaison de leurs jambages qui donne aux édifices péruviens une certaine ressemblance avec ceux de l'Égypte, dans lesquels les linteaux sont constamment plus courts que l'ouverture inférieure des portes. Entre les *hocos* se trouvent des pierres cylindriques, à surface polie, qui font saillie hors du mur, à 5 décimètres de longueur; les indigènes nous ont assuré qu'elles servaient à suspendre des armes ou des vêtements. On observe, en outre, dans les encoignures des murs, des traverses de porphyre d'une forme bizarre. La Condamine croit qu'elles étaient destinées à lier les deux murs. J'incline plutôt à croire que les cordages des *hamacs* étaient attachés autour de ces traverses; du moins les trouve-t-on en bois, et servant au même usage, dans toutes les cabanes des Indiens de l'Orénoque.

Les Péruviens ont montré une habileté étonnante à tailler les pierres les plus dures. Au Cañar, on trouve des canaux courbes creusés dans le porphyre pour suppléer aux gonds des portes. La Condamine et Bouguer ont vu, dans d'anciens édifices construits du temps des Incas, des ornements de porphyre représentant des mufles d'animaux, dont les narines percées portaient des anneaux mobiles de la même pierre¹. Lorsque je traversai la Cordillère par le Paramo de

1. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1746, p. 452, tab. 7, f. 4.

l'Assuay, et que je vis ces énormes masses de pierres de taille tirées des carrières de porphyre du Pullal, et employées à construire les grandes routes de l'Inca, je commençai déjà à douter que les Péruviens n'eussent connu d'autres outils que des haches de caillou ; je soupçonnai que le frottement n'était pas le seul moyen qu'ils avaient employé pour aplanir les pierres ou pour leur donner une convexité régulière et uniforme ; j'embrassai dès lors une opinion contraire aux idées généralement reçues : je supposai que les Péruviens avaient eu des outils de cuivre qui, mêlé dans une certaine proportion à l'étain, acquiert une grande dureté. Cette supposition s'est trouvée justifiée par la découverte d'un ancien ciseau péruvien trouvé à Vilcabamba, près du Cuzco, dans une mine d'argent travaillée du temps des Incas. Cet instrument précieux, que je dois à l'amitié du Père Narcisse Gilbar et que j'ai eu le bonheur de rapporter en Europe, a douze centimètres de long et deux de large ; la matière dont il est composé a été analysée par M. Vauquelin, qui y a trouvé 0,94 de cuivre et 0,06 d'étain. Ce *cuivre tranchant* des Péruviens est presque semblable à celui des haches gauloises qui coupent le bois comme le ferait de l'acier. Partout dans l'ancien continent, au commencement de la civilisation des peuples, l'usage du cuivre mêlé d'étain (*æs*, *χάλκος*) a prévalu sur celui du fer, même là où ce dernier était connu depuis longtemps¹.

1. Le plan de la maison fortifiée du Cañar a été relevé par La Condamine en 1739. Je l'ai vu dans les archives du Bureau des longitudes, à Paris, et je l'ai reproduit dans mon Atlas in-folio.

II.

RUINES DE L'ANCIENNE VILLE DE CHULUCANAS.

Les ruines de l'ancienne ville de Chulucanas sont très-remarquables à cause de l'extrême régularité des rues et de l'alignement des édifices. On les trouve sur le dos des Cordillères, à 2730 mètres environ (1,400 toises) de hauteur dans le Paramo de Chulucanas, entre les villages indiens d'Ayavaca et de Guancabamba. Le grand chemin de l'Inca, un des ouvrages les plus utiles et en même temps des plus gigantesques que les hommes aient exécuté, est encore assez bien conservé entre Chulucanas, Guamani et Sagique. Sur la crête des Andes, dans des lieux excessivement froids et qui ne pouvaient avoir de l'attrait que pour les habitants du Couzco, on voit partout les restes de grands édifices : j'en ai compté neuf entre le Paramo de Chulucanas et le village de Guancabamba ; on les désigne, dans le pays, sous le nom pompeux de maison ou de palais de l'Inca, mais il est probable que la plupart étaient des caravansérails construits pour faciliter les communications militaires entre le Pérou et le royaume de Quito.

La ville de Chulucanas paraît avoir été placée sur la pente d'une colline, au bord d'une petite

rivière, dont elle était séparée par une muraille. Deux ouvertures pratiquées dans cette muraille correspondaient aux deux rues principales. Les maisons, construites en porphyre, sont distribuées en huit quartiers formés par des rues qui se coupent en angle droit. Chaque quartier renferme douze petites habitations, de sorte qu'il y en a quatre-vingt-seize dans la partie de la ville dont nous offrons le plan sur la soixante-deuxième planche. Je préfère le mot d'habitation à celui de maison, parce que cette dernière désignation fait naître l'idée de plusieurs appartements communiquant entre eux et se trouvant dans une même enceinte, tandis que les habitations de Chulucanas, comme celles d'Herculanum, ne présentent qu'une seule pièce dont la porte donnait probablement sur une cour intérieure. Au centre des huit quartiers que nous venons de désigner, se trouvent les restes de quatre grands édifices de forme oblongue et qui sont séparés par quatre petites fabriques carrées, occupant les quatre coins. A droite de la rivière qui borde la ville, on découvre des constructions très-bizarres qui s'élèvent en amphithéâtre : la colline est divisée en six terrasses, dont chaque assise est revêtue en pierre de taille. Plus loin se trouvent les *bains de l'Inca*, dont j'ai donné une description plus détaillée dans la *Relation historique de mon voyage*. On est surpris de rencontrer des bains sur un plateau dont les sources naturelles ont à peine une température de 10 à 12 degrés du thermomètre centigrade, et où l'air se refroidit jusqu'à 6 ou 8 degrés.

III.

YNGA-CHUNGANA, PRÈS DU CAÑAR.

Au nord des ruines du Cañar s'élève un coteau dont la pente est très-douce vers la maison de l'Inca, tandis qu'il est presque taillé à pic du côté de la vallée de Gulan. D'après des traditions conservées parmi les indigènes, cette colline faisait partie des jardins qui entouraient l'ancienne forteresse péruvienne. Nous reconnûmes ici, comme près du *ravin du soleil*, un grand nombre de petits sentiers creusés par la main de l'homme sur la pente d'un rocher qui est à peine couvert de terre végétale.

Près de Mexico, dans les jardins de Chapoltepec, le voyageur européen contemple avec intérêt des cyprès (*Cupressus disticha*), dont les troncs ont plus de 16 mètres de circonférence, et que l'on croit, avec quelque probabilité, avoir été plantés par les rois de la dynastie aztèque. Dans les jardins de l'Inca, près du Cañar, nous avons cherché vainement quelque arbre dont l'âge parût remonter à un demi-siècle; rien n'annonce le séjour des Incas dans ces contrées, sinon un petit monument de pierre placé au bord d'un précipice, et sur la destination duquel les habitants du pays ne sont pas d'accord.

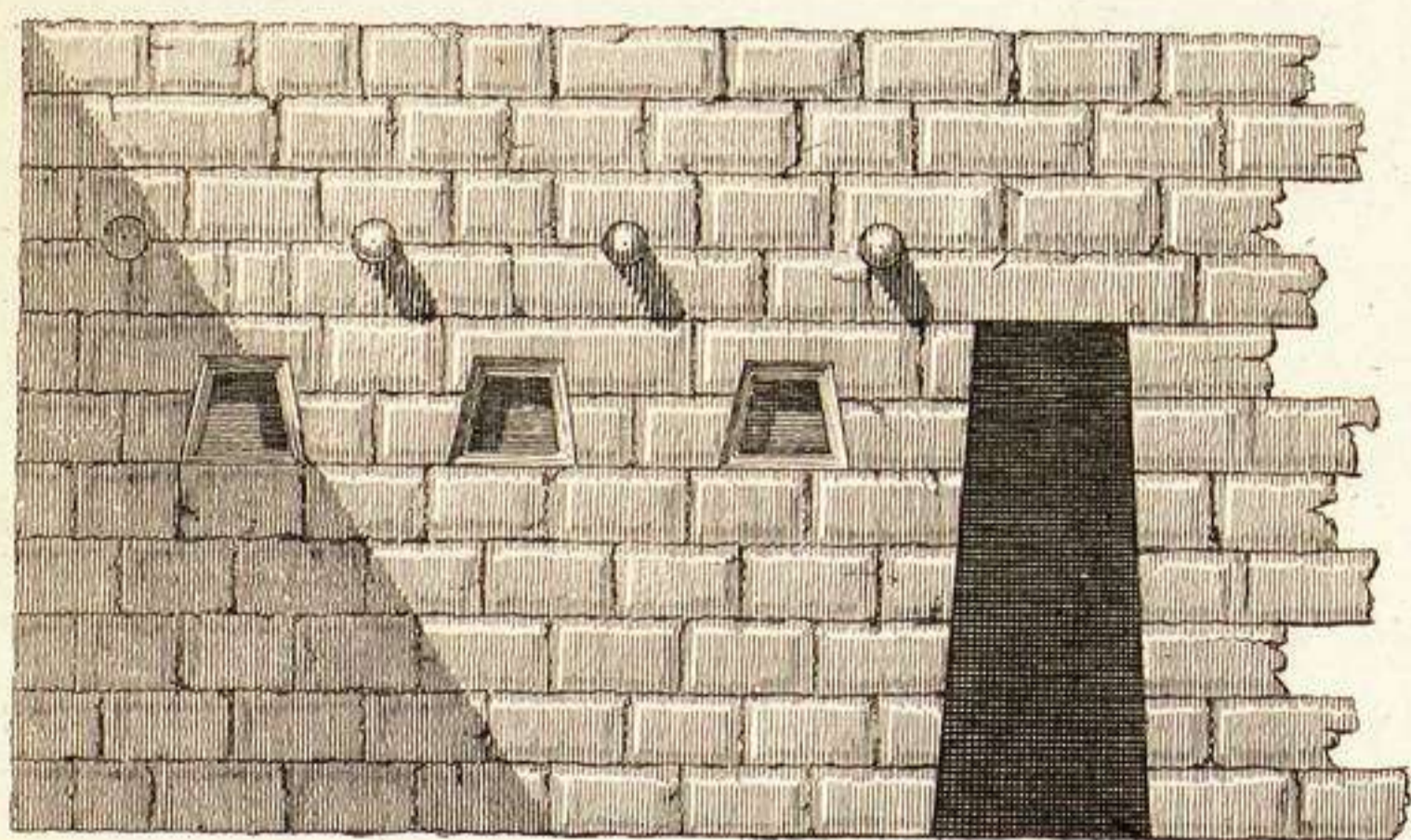
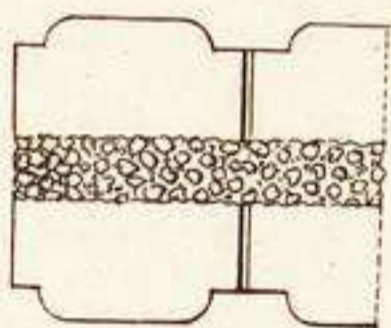
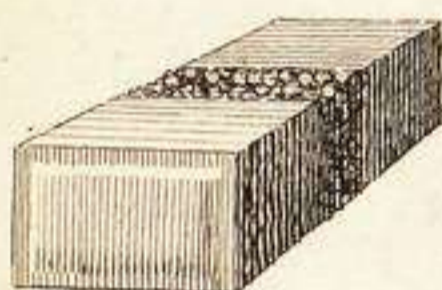
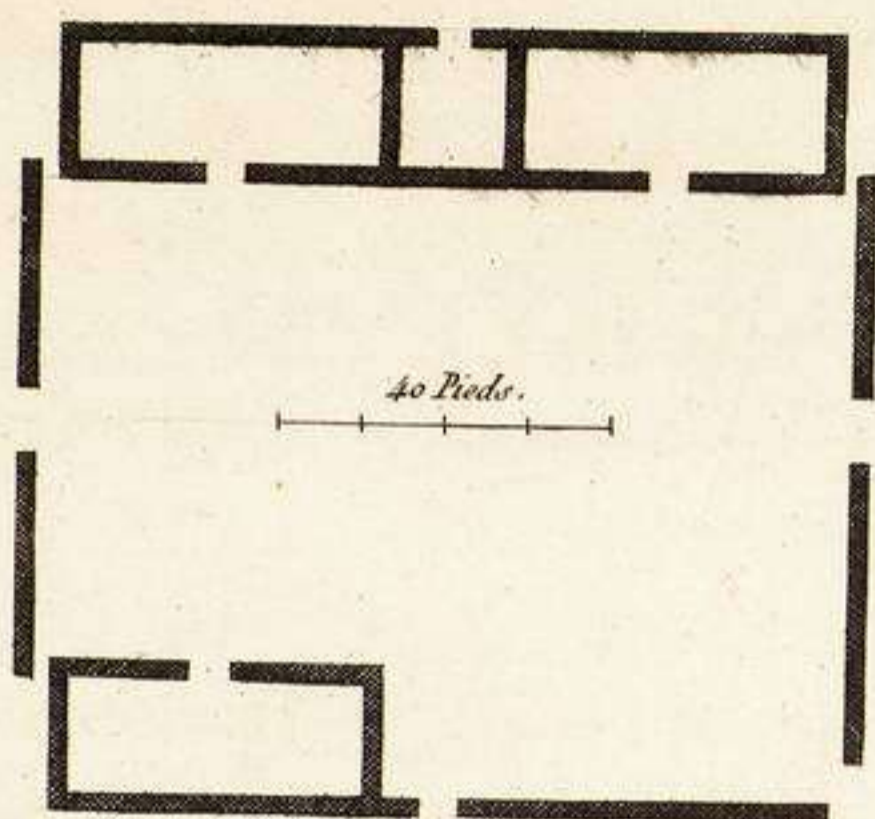
Ce petit monument, que l'on appelle le *jeu de l'Inca*, consiste en une seule masse de pierres. Les Péruviens ont employé, pour le construire, le même artifice que les Égyptiens pour sculpter le Sphinx de Djyzeh, dont Pline dit expressément : « *e saxo naturali elaborata.* » Le rocher de grès quartzeux qui lui sert de base a été diminué, de manière qu'après avoir enlevé les couches qui en formaient le sommet, il n'en est resté qu'un siège entouré d'une enceinte, que l'on trouve représenté sur cette planche. On doit être surpris qu'un peuple qui entassait un nombre prodigieux de pierres taillées dans la belle chaussée de l'Assuay, ait eu recours à un moyen aussi bizarre pour élever un mur d'un mètre de hauteur. Tous les ouvrages péruviens portent le caractère d'un peuple laborieux qui aime à creuser le roc, qui cherche les difficultés pour montrer son adresse à les vaincre, et qui imprime aux édifices les plus chétifs un caractère de solidité d'après lequel on pourrait croire qu'à une autre époque il eût élevé des monuments plus considérables.

L'*Inga-Chungana*, vu de loin, ressemble à un canapé dont le dos est orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En entrant dans l'enceinte ovale, on voit qu'il n'y a de siège que pour une seule personne, mais que cette personne est placée d'une manière très-commode et qu'elle jouit de la vue la plus délicieuse sur le fond de la vallée de Gulan. Une petite rivière serpente dans cette vallée et forme plusieurs cascades dont on aperçoit l'écume à travers des touffes de gunnera et de melastomes. Ce siège rustique servirait

d'ornement aux plus beaux jardins d'Europe ; certes le prince qui avait choisi ce site n'était pas insensible aux beautés de la nature ; il appartenait à un peuple que nous n'avons pas le droit d'appeler barbare.

Je n'ai vu dans cette construction qu'un siège à dossier placé dans un lieu charmant, au bord d'un précipice, sur la pente rapide d'un coteau qui domine une vallée ; mais de vieux Indiens, qui étaient les antiquaires du pays, trouvaient cette explication trop simple : ils assuraient que la chaîne sculptée en creux sur le bord de l'enceinte servait à recevoir de petites boules qu'on y faisait courir pour amuser le prince. On ne peut nier que le bord sur lequel se trouve l'arabesque a une certaine pente, et que la boule, là où le mur est sensiblement plus bas, aurait pu remonter autant qu'elle était descendue, si on l'avait lancée avec force ; mais au cas où cette hypothèse serait juste, ne trouverait-on pas au bout de la chaîne quelque trou dans lequel les boules auraient été reçues à la fin de leur course ? L'endroit où le mur de l'enceinte est le plus bas, le point opposé au siège, correspond à une ouverture que l'on voit dans le rocher au bord du précipice. Un sentier étroit, taillé dans le grès, conduit à cette grotte, dans laquelle, d'après la tradition des indigènes, il y a des trésors cachés par Atahualpa ; on assure qu'un filet d'eau coulait jadis sur ce sentier. Est-ce là qu'il faut chercher le *jeu de l'Inca*, et l'enceinte était-elle placée de manière que le prince pût voir commodément ce qui se passait sur la pente rapide du rocher ?





Bouquet sc.

MAISON DE L'INCA À CALLO
DANS LE ROYAUME DE QUITO.

IV.

MAISON DE L'INCA, A CALLO, DANS LE ROYAUME DE QUITO.

Après que Tupac-Yupanqui et Huayna-Capac, père de l'infortuné Atahualpa, eurent achevé la conquête du royaume de Quito, ils firent non-seulement tracer de superbes routes sur le dos des Cordillères, mais ils ordonnèrent aussi, pour faciliter les communications entre la capitale et les provinces les plus septentrionales de leur empire, que, sur le chemin de Couzco à Quito, on construisît, de distance en distance, des hôtelleries (*tambos*), des magasins et des maisons propres à servir d'habitation pour le prince et pour sa suite. Ces *tambos* et ces maisons de l'Inca, que d'autres voyageurs qualifient de palais, existaient depuis des siècles dans cette portion de la grande route qui conduit de Couzco à Caxamarca; on ne doit aux derniers conquérants de la race de Manco-Capac que la construction des édifices dont nous trouvons aujourd'hui les ruines depuis la province de Caxamarca, limite méridionale de l'ancien royaume de Quito, jusqu'aux montagnes de *los Pastos*. Parmi ces édifices, un des plus célèbres et des mieux conservés est celui du *Callo* ou *Caïo*, décrit par La Condamine, don Jorge Juan et

Ulloa, dans leurs voyages au Pérou. Les descriptions de ces voyageurs sont très-imparfaites; et le dessin qu'Ulloa a donné de la maison de l'Inca indique si peu le plan d'après lequel elle a été construite, qu'on serait presque tenté de croire qu'il est purement imaginaire.

Lorsqu'au mois d'avril de l'année 1802, dans une excursion au volcan de Cotopaxi, nous visitâmes, M. Bonpland et moi, ces faibles restes de l'architecture péruvienne, j'en dressai moi-même les coupes. De retour à Quito, je montrai mes dessins et la planche que renferme le voyage d'Ulloa à des religieux très-âgés de l'ordre de Saint-Augustin. Personne ne connaissait mieux qu'eux les ruines du Callo, qui se trouvent sur un terrain appartenant à leur couvent; ils avaient habité jadis une maison de campagne voisine, et ils m'ont assuré que, depuis 1750, et même avant cette époque, la maison de l'Inca a toujours été dans le même état qu'aujourd'hui. Il est probable qu'Ulloa a voulu représenter un monument *restauré*, et qu'il a supposé l'existence de murs intérieurs¹ partout où il a vu des amas de décombres ou des élévations accidentelles du terrain. Son plan n'indique ni la véritable forme des appartements, ni les quatre grandes portes extérieures, qui nécessairement ont dû exister depuis la construction de l'édifice.

Nous avons déjà fait observer que le plateau de Quito se prolonge entre une double crête de la Cor-

1. *Voyage historique dans l'Amérique méridionale*, t. I, p. 387, pl. 48.

dillère des Andes : il est séparé du plateau de Llactacunga et d'Hambato par les hauteurs de Chisinche et de Tiopullo, qui, semblables à une digue, s'étendent transversalement de la crête orientale vers la crête occidentale, ou des rochers basaltiques de Ruminahui vers les pyramides élancées de l'ancien volcan d'Ilinissa. Du haut de cette digue qui partage les eaux entre la mer du sud et l'océan Atlantique, on découvre, dans une immense plaine couverte de pierre ponce, le *Panecillo* du Callo et les ruines de la maison de l'Inca Huyana-Capac. Le *Panecillo*, ou *pain de sucre*, est une butte conique d'environ 80 mètres d'élévation, couverte de petites broussailles de *Molina*, de *Spermacoce* et de *Cactus*. Les indigènes sont persuadés que cette butte, qui ressemble à une cloche et dont la forme est d'une régularité surprenante, est un *tumulus*, une de ces anciennes collines que les anciens habitants de ce pays ont élevées pour servir de sépulture au prince ou à quelque autre personnage distingué. On allègue, en faveur de cette opinion, que le *Panecillo* est entièrement composé de débris volcaniques, et que les mêmes pierres ponces qui entourent sa base, se rencontrent à son sommet.

Cette raison pourrait paraître peu convaincante aux yeux d'un géologue ; car le dos de la montagne voisine de Tiopullo, montagne beaucoup plus élevée que le *Panecillo*, présente aussi de grands amas de pierres ponces, dus vraisemblablement à d'anciennes éruptions du Cotopaxi et de l'Ilinissa. On ne saurait révoquer en doute que dans les deux Amériques, de même que

dans le nord de l'Asie et sur les bords du Borysthène, il ne se trouve des tertres élevés de main d'homme, de véritables *tumulus* d'une hauteur extraordinaire. Ceux que nous avons trouvés dans les ruines de l'ancienne ville de Mansiche, au Pérou, ne le cèdent pas beaucoup en élévation au *pain de sucre* du Callo. Il se pourrait cependant, et cette opinion me paraît la plus probable, que ce dernier fût une butte volcanique, isolée dans la vaste plaine de Llactacunga, et à laquelle les natifs ont donné une forme plus régulière. Ulloa, dont l'autorité est d'un grand poids, paraît adopter l'opinion des indigènes : il croit même que le *Panecillo* est un *monument militaire*, et qu'il servait de beffroi pour découvrir ce qui se passait dans la campagne, et pour mettre le prince en sûreté à la première alarme d'une attaque imprévue. Dans l'État de Kentucky, on observe aussi, près d'anciennes fortifications de forme ovale, des *tumulus* très-élevés renfermant des ossements humains, et couverts d'arbres que M. Cutter suppose avoir près de mille ans¹.

La *maison de l'Inca* se trouve située un peu au sud-ouest du *Panecillo*, à trois lieues de distance du cratère du Cotopaxi, environ dix lieues au sud de la ville de Quito. Cet édifice forme un carré dont chaque côté a 30 mètres de longueur. On distingue encore quatre grandes portes extérieures, et huit appartements dont trois se sont conservés. Les murs ont à peu près 5 mètres de hauteur sur 1 mètre d'épaisseur. Les

1. Carey's, *Pocket Atlas of the United States*, 1796, p. 101.

portes semblables à celles des temples égyptiens ; les niches, au nombre de dix-huit dans chaque appartement, distribuées avec la plus grande symétrie ; les cylindres servant à suspendre les armes ; la coupe des pierres, dont la face extérieure est convexe et coupée en biseau, tout rappelle l'édifice du Cañar, dont il a été question dans un précédent chapitre. Je n'ai rien vu au Callo qui annonçât ce qu'Ulloa appelle de la somptuosité, de la grandeur et de la majesté : mais ce qui me paraît digne du plus grand intérêt, c'est l'uniformité de construction que l'on remarque dans tous les monuments péruviens. Il est impossible d'examiner attentivement un seul édifice du temps des Incas, sans reconnaître le même type dans tous les autres qui couvrent le dos des Andes, sur une longueur de plus de quatre cent cinquante lieues, depuis 4,000 jusqu'à 4,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. On dirait qu'un seul architecte a construit ce grand nombre de monuments, tant ce peuple montagnard tenait à ses habitudes domestiques, à ses institutions civiles et religieuses, à la forme et à la distribution de ses édifices. Il sera facile de vérifier un jour, d'après les dessins que j'ai donnés, si, dans le haut Canada, comme le prétend le savant auteur des *Noticias americanas*, il existe des édifices qui, dans la coupe des pierres, dans la forme des portes et des petites niches, et dans la distribution des appartements, offrent des traces du *style péruvien* : cette vérification intéresse d'autant plus ceux qui se livrent à des recherches historiques, que nous savons, par des

témoignages certains, que les Incas construisirent la forteresse du Couzco d'après le modèle des édifices plus anciens de Tiahuanaco, situés sous les 17° 12' de latitude australe.

La pierre qui a servi à la maison de Huayna-Capac, désignée par Cieça¹ sous le nom des *Aposentos de Mulahalo*, est une roche d'origine volcanique, un porphyre à base basaltique brûlé et spongieux. Elle a été vraisemblablement lancée par la bouche du volcan de Cotopaxi; car elle est semblable aux blocs énormes que j'ai trouvés en grand nombre dans les plaines de Callo et de Mulalo. Comme ce monument paraît avoir été construit dans les premières années du xvi^e siècle, les matériaux qui y ont été employés prouvent que c'est à tort qu'on a regardé comme la première éruption du Cotopaxi, celle qui a eu lieu en 1533, lorsque Sébastien de Belalcazar fit la conquête du royaume de Quito. Les pierres du Callo sont taillées en parallélépipèdes; elles ne sont pas toutes de la même grandeur, mais elles forment des assises aussi régulières que celles de fabrique romaine. Si Robertson² avait pu voir un seul édifice péruvien, il n'aurait pas dit sans doute « que les indigènes prenaient les pierres telles qu'ils les avaient tirées des carrières; que les unes étaient triangulaires, les autres carrées; les unes convexes, les autres concaves; et que l'art trop vanté de ce peuple ne consistait que dans l'arrangement de ces matériaux informes². »

1. *Chronica del Peru*, cap. xli (éd. de 1554, p. 408).

2. Robertson, *Hist. of America*, vol. III, p. 414.

Pendant notre long séjour dans la Cordillère des Andes, nous n'avons jamais trouvé aucune construction qui ressemblât à celle que l'on appelle cyclopéenne : dans tous les édifices qui datent du temps des Incas, les pierres sont taillées avec un soin admirable sur la face extérieure, tandis que la face postérieure est inégale et souvent anguleuse. Un excellent observateur, Don Juan Larea, a remarqué que, dans les murs du Callo, l'interstice entre les pierres extérieures et intérieures est rempli de petits cailloux cimentés par de l'argile. On ne voit aucun vestige de plancher ou de toit; on peut supposer que ce toit était en bois. Nous ignorons également si l'édifice n'était primitivement que d'un seul étage; il a été dégradé, tant par l'avidité des fermiers voisins qui en ont arraché des pierres pour les employer ailleurs, que par les tremblements de terre auxquels ce malheureux pays est sans cesse exposé.

Il est probable que les constructions que j'ai entendu désigner au Pérou, à Quito et jusque vers les bords de la rivière des Amazones, par le nom d'*Inga-Pilca*, ou *Édifices de l'Inca*, ne remontent pas au delà du XIII^e siècle de notre ère. Des constructions plus anciennes sont celles de Vinaque et de Tiahuanaco, de même que les murs de briques non cuites, qui doivent leur origine aux anciens habitants de Quito, les *Puruays*, gouvernés par le *Conchocando*, ou roi de Lican, et par des *Guastays*, ou princes tributaires. Il serait à désirer qu'un voyageur instruit pût visiter les bords du lac de Titicaca, la province du Collao, et surtout le plateau de Tiahuanaco, qui est le centre d'une ancienne

civilisation dans l'Amérique méridionale. Il y existe encore quelques restes de ces édifices, que Pedro de Cieça¹ a décrits avec une admirable simplicité : ils paraissent n'avoir jamais été achevés, et, à l'arrivée des Espagnols, les indigènes en attribuaient la construction à une race d'hommes blancs et barbus qui avaient habité le dos des Cordillères longtemps avant la fondation de l'empire des Incas. L'architecture américaine, nous ne saurions assez le répéter, ne peut surprendre ni par la grandeur des masses, ni par l'élégance des formes ; mais on la considère avec d'autant plus d'intérêt qu'elle répand du jour sur l'histoire de la première culture intellectuelle des peuples montagnards du nouveau continent.

J'ai dessiné : 1° le plan de la maison de l'Inca Huayna-Capac ; 2° une portion du mur intérieur de l'appartement le plus septentrional, vu de dedans ; 3° la même partie vue de dehors, mais cependant de l'intérieur de la cour. Dans les murs extérieurs opposés aux portes des appartements, on trouve, au lieu de niches, des ouvertures donnant sur la campagne environnante. Je ne déciderai pas si ces fenêtres sont des niches (*hocos*), qu'on a percées dans des temps postérieurs à la conquête, lorsque cet édifice a servi de demeure à quelques familles espagnoles. Les indigènes croient, au contraire, qu'elles avaient été faites pour observer si quelque ennemi voulait tenter une attaque contre la troupe de l'Inca.

1. Cieça, cap. cv, p. 255.

V.

ROCHER D'INTI-GUAIGU.

En descendant de la colline dont le sommet est couronné par la forteresse du Cañar, dans une vallée creusée par la rivière de Gulan, on trouve de petits sentiers taillés dans le roc : ces sentiers conduisent à une crevasse qui, dans la langue qquichua, est appelée *Inti-Guaicu* ou le *ravin du soleil*. Dans ce lieu solitaire, ombragé par une belle et vigoureuse végétation, s'élève une masse isolée de grès, qui n'a que 4 à 5 mètres de hauteur. Une des faces de ce petit rocher est remarquable par sa blancheur : elle est taillée à pic comme si elle eût été travaillée par la main de l'homme. C'est sur ce fond uni et blanc que l'on distingue des cercles concentriques qui représentent l'image du soleil, telle qu'au commencement de la civilisation on la voit figurée chez tous les peuples de la terre ; les cercles sont d'un brun noirâtre : dans l'espace qu'ils renferment, on reconnaît des traits à demi effacés qui indiquent deux yeux et une bouche. Le pied du rocher est taillé en gradins qui conduisent à un siège pratiqué dans la même pierre, et placé de sorte que, du fond d'un creux, on peut contempler l'image du soleil.

Les indigènes racontent que, lorsque l'Inca Tupayupangi s'avança avec son armée pour faire la conquête du royaume de Quito, gouverné alors par le Conchocando de Lican, les prêtres découvrirent sur la pierre l'image de la divinité dont le culte devait être introduit chez les peuples conquis. Les habitants de Cuzco crurent voir partout la figure du soleil, comme les chrétiens, sous toutes les zones, ont vu peintes, sur des rochers, soit des croix, soit la trace du pied de l'apôtre saint Thomas. Le prince et les soldats péruviens regardèrent la découverte de la pierre d'Inti-Guaicu comme un très-heureux présage. Elle a contribué sans doute à engager les Incas à se faire construire une habitation au Cañar; car il est connu que les descendants de Manco-Capac se regardaient eux-mêmes comme les enfants de l'astre du jour, opinion qui offre un rapprochement remarquable entre le premier législateur du Pérou et celui de l'Inde, Menou II ou Sayvatra, qui se nommait aussi *Vaivasaouta*¹, ou fils du soleil.

En examinant de près le rocher d'Inti-Guaicu, on découvre que les cercles concentriques sont de petits filons de mine de fer brune, très-communs dans toutes les formations de grès. Les traits qui indiquent les yeux et la bouche sont évidemment tracés au moyen d'un outil métallique : on doit supposer qu'ils ont été ajoutés par les prêtres péruviens pour en imposer plus facilement au peuple. A l'arrivée des Espagnols, les

1. *Recherches asiatiques*, t. I, p. 170; t. II, p. 172. Paolin, *Systema Barchman*, p. 441.

missionnaires ont eu un grand intérêt à soustraire aux yeux des indigènes tout ce qui était l'objet d'une antique vénération : aussi reconnaît-on encore les traces du ciseau employé pour effacer l'image du soleil.

D'après les recherches intéressantes de M. Vater, le mot *inti*, soleil, n'offre de l'analogie avec aucun idiome connu de l'ancien continent. En général, sur quatre-vingt-trois langues américaines examinées par ce savant estimable et par M. Barton, de Philadelphie, on n'a reconnu jusqu'à ce jour que cent trente-sept racines qui se trouvent dans les langues de l'Asie et de l'Europe, savoir, dans celles des Tartares-Mantchoux, des Mongols, des Celtes, des Basques et des Esthoniens. Ce résultat curieux paraît prouver ce que nous avons avancé précédemment en parlant de la mythologie des Mexicains : on ne saurait douter que la majeure partie des indigènes de l'Amérique n'appartienne à une race d'hommes qui, dès le berceau du monde, séparée du reste de l'espèce humaine, offre, dans la nature et la diversité de ses langues, comme dans ses traits et dans la conformation de son crâne, des preuves incontestables d'un long et parfait isolement.

...

QUATRIÈME PARTIE

MONUMENTS

DES INDIENS MUYSCAS

ANCIENS HABITANTS DU PLATEAU DE BOGOTA.

QUATRIÈME PARTIE

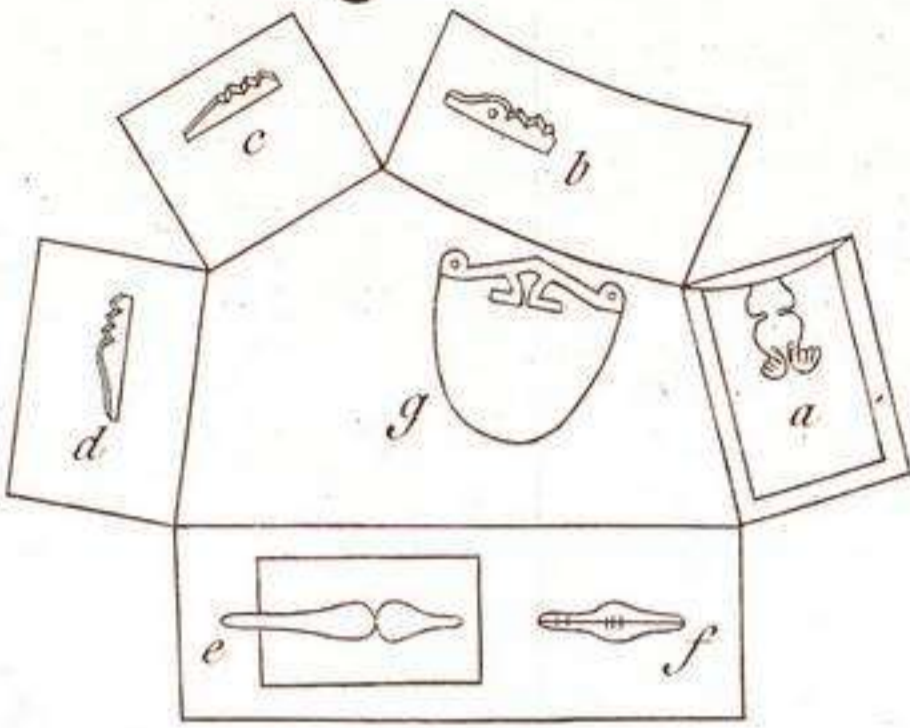
MOYENNES

ANNÉE 1900

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES



Fig. 1.



⌘	1.	<i>Ata.</i>
⌘	2.	<i>Bosa.</i>
⌘	3.	<i>Mica.</i>
⌘	4.	<i>Muhica.</i>
⌘	5.	<i>Hisca.</i>
⌘	6.	<i>Ta.</i>
⌘	7.	<i>Cuhupqua.</i>
⌘	8.	<i>Suhuxa.</i>
⌘	9.	<i>Aca.</i>
⌘	10.	<i>Uchihica.</i>
⌘	20.	<i>Gueta.</i>

Fig. 4.

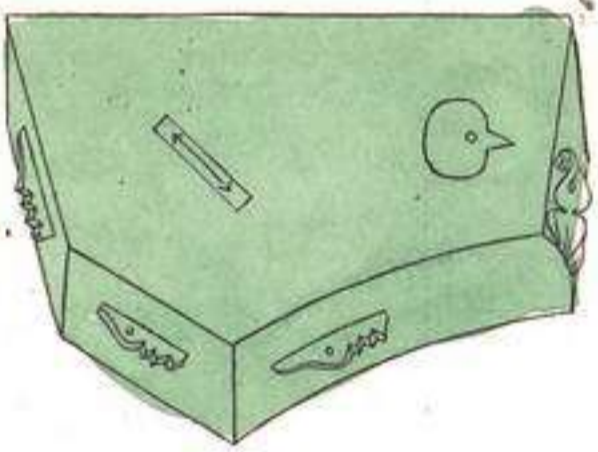
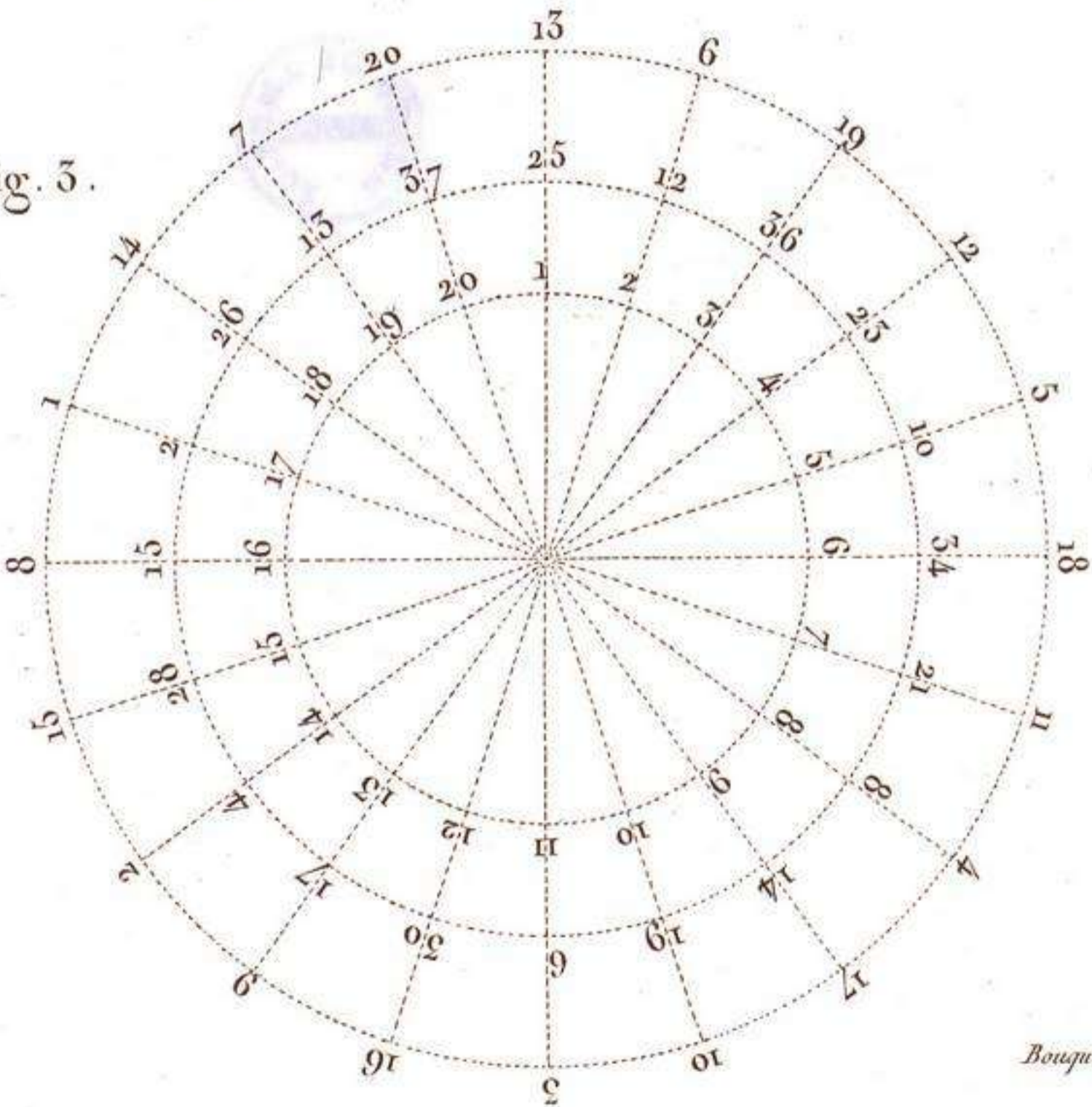


Fig. 2.

Fig. 3.



Bouquet sc.

CALENDRIER LUNAIRE DES MUYSCAS.

MONUMENTS

DES INDIENS MUYSCAS.

I.

CALENDRIER DES INDIENS MUYSCAS.

Une pierre chargée de signes hiéroglyphiques du calendrier lunaire, et représentant l'ordre dans lequel se fait l'intercalation qui ramène l'origine de l'année à la même saison, est un monument d'autant plus remarquable, qu'il est l'ouvrage d'un peuple dont le nom est presque entièrement inconnu en Europe, et que l'on a confondu jusqu'ici avec les hordes errantes des sauvages de l'Amérique méridionale. La découverte de ce monument est due à M. Don Jose Domingo Duquesne de la Madrid, chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fé de Bogota. Cet ecclésiastique, natif du royaume de la Nouvelle-Grenade, et appartenant à une famille française établie en Espagne, avait été longtemps curé d'un village indien situé sur le plateau de l'ancienne Cundinamarca. Sa

position le mettant à même de se concilier la confiance des natifs, descendants des Indiens Muyscas, il tâcha de réunir tout ce que les traditions avaient conservé, depuis trois siècles, sur l'état de ces régions avant l'arrivée des Espagnols dans le nouveau continent. Il réussit ainsi à se procurer une de ces pierres sculptées, d'après lesquelles les prêtres muyscas réglaient la division des temps : il apprit à connaître les hiéroglyphes simples qui désignaient à la fois les nombres et les jours lunaires, et il exposa l'ensemble de ses connaissances, fruit de recherches longues et pénibles, dans un mémoire qui porte le titre de *Disertacion sobre el kalendario de los Muyscas, Indios naturales del Nuevo Reyno de Granada*. Ce mémoire, manuscrit, me fut communiqué à Santa-Fé, en 1801, par le célèbre botaniste Don Jose Celestino Mutis. J'obtins de M. Duquesne la permission de faire dessiner la pierre pentagone dont il avait essayé de donner l'explication, et c'est ce dessin que je fis graver.

En offrant ici des notions éparses sur le calendrier des Indiens Muyscas, je me servirai des matériaux que renferme le mémoire espagnol que je viens de citer ; j'y ai ajouté quelques considérations relatives à l'analogie que l'on observe entre ce calendrier et les cycles des peuples asiatiques.

Lorsque l'*Adalantado* Gonçalo Ximenez de Quezada, surnommé le Conquérant, parvint, en 1537, des rives de la Magdalena aux savanes élevées de Bogota, il fut frappé du contraste qu'il observa entre la civilisation des peuples montagnards et l'état sauvage des

hordes éparses qui habitaient les régions chaudes de Tolù, de Mahatès et de Sainte-Marthe. Sur le plateau où, par les 4 ou 5 degrés de latitude, le thermomètre centigrade se soutient presque constamment, le jour, entre 17 et 20 degrés, et, la nuit, entre 8 et 10 degrés, Quesada trouva les Indiens Muyscas, les Guanés, les Muzos et les Colimas, distribués par communes, adonnés à l'agriculture, vêtus en toile de coton; tandis que les tribus qui erraient dans les plaines voisines, peu élevées au-dessus de la surface de l'Océan, paraissaient abruties, dépourvues de vêtements, sans industrie et sans arts¹. Les Espagnols étaient surpris de se voir transportés dans un pays où, sur un sol peu fertile, les champs offraient partout de riches moissons de maïs, de *Chenopodium quinoa* et de *turmas* ou pommes de terre. Je n'examinerai pas si, malgré l'introduction des céréales et des bêtes à cornes, le plateau de Bogota est moins peuplé de nos jours qu'il ne l'était avant la conquête. Je ferai seulement observer que, lorsque je visitai les mines de sel gemme de Zipaquira, on me fit voir, au nord du village indien de Suba, les indices certains d'une ancienne culture dans des terrains qui ne sont pas défrichés aujourd'hui.

Parmi les différentes nations de Cundinamarca, celle que les Espagnols désignaient sous la dénomination

1. *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada*, por el Doctor D. Lucas Fernandez Piedrahita, p. 15. (L'auteur, qui mourut évêque de Panama, avait rédigé cette histoire sur les manuscrits de Quesada le Conquérant, de Juan de Castellanos, curé de Tunja, et des moines franciscains Fray Antonio Medrano et Fr. Pedro Aguada.)

de Muysca ou Mozca, paraît avoir été la plus nombreuse. Les traditions fabuleuses de ce peuple remontent jusqu'à l'époque reculée où la lune n'accompagnait point encore la terre et où, par les inondations de la rivière de Funhzé, le plateau de Bogota formait un lac d'une étendue considérable. En donnant, dans la première partie de cet ouvrage, la description de la cascade de Tequendama, nous avons parlé de cet homme merveilleux connu dans la mythologie américaine sous les noms de Bochica ou d'Idacanzas, qui ouvrit un passage aux eaux du lac de Funzhé, réunit en société les hommes épars, introduisit le culte du soleil, et, semblable au Péruvien Manco Capac et au Mexicain Quetzalcoatl, devint le législateur des Muyscas. Ces mêmes traditions portent que Bochica, fils et symbole du soleil, grand prêtre de Sogamozo ou d'Iraca, voyant les chefs des différentes tribus indiennes se disputer l'autorité suprême, leur conseilla de choisir, pour *zaque* ou souverain, un d'entre eux appelé Huncahua, et révééré à cause de sa justice et de sa haute sagesse. Le conseil du grand prêtre fut universellement adopté, et Huncahua, qui régna pendant deux cent cinquante ans, parvint à soumettre tout le pays qui s'étend depuis les savanes de San Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon. Bochica, livré à des pénitences austères, vécut cent cycles muyscas, ou deux mille ans. Il disparut mystérieusement à Iraca, à l'est de Tunja. Cette dernière ville, qui était alors la plus populeuse de toutes, fut fondée par Huncahua, le premier de la dynastie des zaques de Cundinamarca.

C'est du nom de son fondateur qu'elle prit celui de Hunca, que les Espagnols changèrent en Tunca ou Tunja.

La forme de gouvernement que Bochica donna aux habitants de Bogota est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les gouvernements du Japon et du Tibet. Au Pérou, les Incas réunissaient dans leurs personnes les deux pouvoirs séculiers et ecclésiastiques. Les fils du soleil étaient pour ainsi dire souverains et prêtres à la fois. A Cundinamarca, dans un temps probablement antérieur à Manco Capac, Bochica avait constitué électeurs les quatre chefs des tribus, Gameza, Busbanca, Pesca et Toca. Il avait ordonné qu'après sa mort, ces électeurs et leurs descendants eussent le droit de choisir le grand prêtre d'Iraca. Les pontifes ou lamas, successeurs de Bochica, étaient censés hériter de ses vertus et de sa sainteté. Ce que, du temps de Montezuma, Cholula était pour les Aztèques, Iraca le devint pour les Muyscas. Le peuple s'y portait en foule pour offrir les présents au grand prêtre. On visitait les lieux devenus célèbres par les miracles de Bochica, et, au milieu des guerres les plus sanglantes, les pèlerins jouissaient de la protection des princes par le territoire desquels ils devaient passer pour se rendre au sanctuaire (*chunsua*), et aux pieds du lama qui y résidait. Le chef séculier, appelé *zaque* de Tunja, auquel les *zippa* ou princes de Bogota payaient un tribut annuel, et les pontifes d'Iraca étaient par conséquent deux puissances distinctes, comme le sont au Japon le daïri et l'empereur séculier.

Il m'a paru important de consigner ici ces notions historiques très-peu connues en Europe, pour répandre quelque intérêt sur un peuple dont nous allons faire connaître le calendrier.

Bochica n'était pas seulement regardé comme le fondateur d'un nouveau culte et comme le législateur des Muyscas; symbole du soleil, il réglait aussi le temps, et on lui attribuait l'invention du calendrier. Il avait prescrit de même l'ordre des sacrifices qui devaient être célébrés à la fin des petits cycles, à l'occasion de la cinquième intercalation lunaire. Dans l'empire du zaque, le jour (*sua*) et la nuit (*za*) étaient divisés en quatre parties, savoir : *sua-mena*, depuis le lever du soleil jusqu'à midi; *sua-meca*, de midi au coucher du soleil; *zasca*, du coucher du soleil à minuit; et *cagui*, de minuit au lever du soleil. Le mot *sua* ou *zuhè* désigne à la fois, dans la langue muysca, le jour et le soleil. De *sua*, qui est un des surnoms de Bochica, dérive *sue*, *Européen* ou *homme blanc*¹; dénomination bizarre qui tire son origine de la circonstance que le peuple, lors de l'arrivée de Quesada, regardait les Espagnols comme fils du soleil, *sua*.

La plus petite division du temps chez les Muyscas était une période de trois jours. La semaine de sept jours était inconnue en Amérique, comme dans une partie de l'Asie orientale. Le premier jour de la petite période était destiné à un grand marché tenu à Turmequè.

1. *Gramatica de la lengua general del Nuevo Reyno llamada Mosca, por el Padre Fray Bernardo de Lugo*. Madrid, 1619, p. 7.

L'année (*zocam*) était divisée par lunes; vingt lunes composaient l'année civile, celle dont on se servait dans la vie commune. L'année des prêtres renfermait trente-sept lunes, et vingt de ces grandes années formaient un *cycle muysca*. Pour distinguer les jours lunaires, les lunes et les années, on se servait de séries périodiques dont les dix termes étaient des nombres. Comme les mots qui désignent ces termes offrent plusieurs particularités très-remarquables, nous devons entrer ici dans quelques détails sur la langue de Bogota.

Cette langue, dont l'usage s'est presque entièrement perdu depuis la fin du dernier siècle, était devenue dominante par les victoires du zaque Huncahua, par celles des Zippas, et par l'influence du grand lama d'Iraca, sur une vaste étendue de pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Rio Meta jusqu'au nord de Sogamozo. De même que la langue de l'Inca est appelée au Pérou *qquichua*, celle des Moscas ou Muyscas est connue dans le pays sous la dénomination de *chibcha*. Le mot *muysca*, dont *mosca* paraît être une corruption, signifie *homme* ou *personne*; mais les naturels ne l'appliquent généralement qu'à eux-mêmes. Il en est de cette expression comme du mot *qquicha runa* qui désigne un Indien de la race cuivrée, et non un blanc ou descendant de colons européens. La langue *chibcha* ou *muysca* qui, du temps de la découverte du nouveau continent, était, avec celles de l'Inca et la langue caribe, un des idiomes les plus répandus de l'Amérique méridionale, contraste singulièrement avec la langue

aztèque, si remarquable par la réduplication des syllables *tetl*, *tli* et *itl*. Les Indiens de Bogota ou *Bacata* (*extrémité des champs* ou *du terrain labouré*) ne connaissent ni l'*l* ni le *d*. Leur langue est caractérisée par la répétition fréquente des syllabes *cha*, *che*, *chu*, comme par exemple dans *chu*, *chi*, nous; *hycha chamique*, moi-même; *chigua chiquitynynga*, nous devons battre; *muysca cha chro guy*, un homme estimable; la particule *cha*, ajoutée à *muysca*, désignant le sexe masculin.

Les nombres, dont les dix premiers ont été choisis comme termes des séries périodiques propres à désigner les grandes et les petites divisions du temps, sont en langue chibcha : un, *ata*; deux, *bozha* ou *bosa*; trois, *mica*; quatre, *mhuyca* ou *muyhica*; cinq, *hiesca* ou *hisca*; six, *ta*; sept, *qhupqa* ou *cuhupqua*; huit, *shuzha* ou *suhuza*; neuf, *aca*; dix, *hubchibica* ou *ubchihica*. Au delà de dix, les Indiens Muyscas ajoutent le mot *quihicha* ou *qhicha*, qui signifie *pied*. Pour désigner onze, douze et treize, ils disent *pied un*, *pied deux*, *pied trois*, *quihicha ata*, *quihicha bosa*, *quihicha mica*, etc. Ces expressions naïves annoncent qu'après avoir compté par les doigts des deux mains, on continue par les doigts des pieds. Nous avons vu précédemment, en parlant du calendrier des peuples de race mexicaine, que le nombre vingt, qui correspond à celui des doigts des pieds et des mains, joue un grand rôle dans la numération américaine. En langue chibcha, vingt est désigné ou par *pied dix*, *quihicha ubchihica*, ou par le mot *gueta* qui dérive de *gue*, *maison*. On

compte ensuite vingt et un, *guetas asaqui ala*; vingt-deux, *guetas asaqui bosa*; vingt-trois, *guetas asaqui mica*, etc., jusqu'à trente ou *vingt plus (asaqui) dix*, *guetas asaqui ubchihica*; quarante ou deux-vingts, *gue-bosa*; soixante ou trois-vingts, *gue-mica*; quatre-vingts, *gue-muyhica*; cent ou cinq-vingts, *gue-hisca*. Nous rappellerons ici que les Aztèques, après les unités qui ressemblaient aux clous des Étrusques, n'avaient de chiffre ou hiéroglyphe simple que pour vingt, pour le carré de vingt ou quatre cents, et pour le cube de vingt ou huit mille. J'aime à insister sur cette uniformité que présentent les nations des deux Amériques, dans le premier développement de leurs idées les plus simples, et dans les méthodes propres à exprimer graphiquement des quantités numériques au delà de dix. Cette uniformité est d'autant plus digne d'attention qu'elle annonce un système de numération très-différent de celui que nous trouvons dans l'ancien continent, depuis les Grecs, dont la notation était déjà moins imparfaite que celle des Romains, jusqu'aux Tibétains, aux Hindoux et aux Chinois, qui se disputent l'honneur de cette admirable invention de chiffres dont la valeur change avec la position.

Parmi le grand nombre d'idées erronées qui se sont répandues sur les langues des peuples peu avancés dans la civilisation, il n'en est pas de plus extravagante que l'assertion de Pauw et de quelques autres écrivains également systématiques, d'après laquelle aucun peuple indigène du nouveau continent ne sait compter dans

son idiome au delà de trois¹. Nous connaissons aujourd'hui les systèmes numériques de quarante langues américaines, et l'ouvrage seul de l'abbé Hervas, *l'Arithmétique de toutes les nations*, en présente près de trente. En étudiant ces diverses langues, on observe que, dès que les peuples sont sortis de leur premier état d'abrutissement, leurs progrès ultérieurs n'établissent presque aucune différence sensible dans leur manière d'exprimer les quantités. Les Péruviens étaient au moins aussi habiles que les Grecs et les Romains pour désigner, dans leur langue, des nombres de plusieurs millions; ils avaient même, pour exprimer un million, un mot non composé (*hunu*), dont les idiomes de l'ancien monde n'offrent pas l'analogue. *Huc*, un; *iscay*, deux; *qimça*, trois..... *chunca*, dix; *chuc huniyoc*, onze; *chunca iscayniyoc*, douze... *iscaychunca*, vingt; *qimça chunca*, trente; *tahuachunca*, quarante.... *pachac*, cent; *iscaypachac*, deux cents..... *huaranca*, mille; *iscayhuaranca*, deux mille..... *chuncahuaranca*, dix mille, *iscaychunca-huaranca*, vingt mille; *pachachuaranca*, cent mille; *hunu*, un million; *iscay-hunu*, deux millions; *qimça-hunu*, trois millions..... Cette même marche, simple et régulière, se manifeste dans plusieurs autres langues américaines dans lesquelles les expressions numériques n'ont d'autre défaut que d'être extrêmement longues et très-difficiles à prononcer pour les organes des Européens. Le besoin de compter se fait sentir dans

¹. *Recherches philosophiques sur les Américains*, part. V, sect. I, t. II, p. 462 (éd. de 1769).

un état de la société qui précède de beaucoup celui que nous nommons si vaguement l'état de civilisation.

Parmi cette multitude de peuples du nouveau continent, dont nous possédons la numération, il y en a quelques-uns qui, selon les missionnaires, ne savent pas compter au delà de vingt ou de trente, et qui nomment *beaucoup* tout ce qui excède ces nombres. Mais on nous assure en même temps que, pour désigner cent, ces nations font de petites piles de maïs¹ de vingt grains chacune; ce qui prouve évidemment que les Jaruros de l'Orénoque et les Guaranis du Paraguay comptent par *vingtaines*, comme les Mexicains et les Muyscas, et que, par suite de l'extrême paresse d'esprit propre aux sauvages les plus intelligents, ils se facilitent la numération de *trois-vingts* ou de *quatre-vingts*, en comptant à la manière des enfants, soit par les doigts des pieds et des mains, soit en amoncelant des grains de maïs. Lorsque les voyageurs rapportent que des nations entières en Amérique ne comptent pas au delà de cinq, on ne doit pas prêter plus de foi à cette assertion qu'on n'en prêterait à celle d'un Chinois qui prétendrait orgueilleusement que les Européens ne comptent pas au delà de dix, parce que dix-sept et dix-huit sont des composés de dix et des premières unités. Il ne faut pas confondre la prétendue impossibilité d'exprimer de grandes quantités, avec les limites que le génie des différentes langues prescrit au nombre des signes numériques

1. Hervas, *Idea del Universo : Aritmetica di tutte le nazioni conosciute*, t. XIX, p. 96, 97 et 406.

non composés. Ces limites se trouvent atteintes, tantôt à cinq, tantôt à dix, tantôt à vingt, selon que les peuples se plaisent à s'arrêter, en comptant les unités, aux doigts d'une main, à ceux des deux mains, ou à ceux des mains et des pieds ensemble.

Dans les idiomes des peuples américains, qui sont les plus éloignés du développement de leurs facultés, six s'exprime par *quatre avec deux*, sept par *quatre avec trois*, huit par *cinq avec trois*. Telles sont les langues des Guaranies et des Lulos. D'autres tribus, déjà un peu plus avancées, par exemple les Omaguas, et en Afrique les Yolofs et les Foulahs, se servent de mots qui signifient à la fois *main* et *cinq*, comme nous nous servons du mot dix : chez eux sept est exprimé par *main et deux*, et quinze par *trois mains*. En persan, *péndj* désigne cinq, et *péntcha* la main. Dans les chiffres romains on observe quelques traces d'un système de numération quinaire : les unités se multiplient jusqu'à ce que l'on arrive à cinq qui a un signe particulier, de même que cinquante et cinq cents¹. Chez les Zamucas comme chez les Muyscas, *onze* s'appelle *pied un*, douze, *pied deux*; mais le reste de la numération de ces peuples est d'une longueur fatigante, parce qu'au lieu de mots simples ils se servent de circonlocutions puériles; ils disent par exemple, *la main finie* pour cinq, *un de l'autre (main)* pour six, *les deux mains finies* pour dix, et *les pieds finis* pour vingt. Quelque-

1. Hervas, p. 28, 96, 102, 103, 112, 116 et 127. *Voyage de Mungo-Parck*, t. I, p. 25 et 95.

fois ce dernier nombre est identique avec le mot *homme* ou *personne*, pour indiquer que les deux mains et les deux pieds constituent la personne entière. C'est ainsi que, chez les Jaruros, *noenipume* signifie *deux hommes* ou *quarante*, dérivant de *noeni*, deux, et *canipume*, homme. Les Sapiboconos n'ont pas d'expression simple pour cent et pour mille : ils disent pour dix, *tunca*; pour cent, *tunca-tunca*; et pour mille, *tunca-tunca-tunca*. Ils forment les carrés et les cubes par reduplication, comme les Chinois forment quelquefois leur pluriel et les Basques leur superlatif. Enfin, les groupes de vingt unités ou les *vingtaines* des Muyscas, des Mexicains et de tant d'autres nations de l'Amérique, se retrouvent dans l'ancien monde chez les Basques et chez les habitants de l'Armorique. Les premiers comptent : un, *bat* ou *unan*; deux, *bi* ou *daou*; trois, *iru* ou *tri*; vingt, *oguei* ou *hugent*; quarante, *berroquei* ou *daouhgent*; soixante, *iruroquei* ou *trihugent*. Il est intéressant de suivre dans la formation des petits groupes de cinq, de dix ou de vingt, ces systèmes de numération si diversement nuancés et qui présentent cependant cette même uniformité de traits par laquelle sont caractérisées toutes les inventions du genre humain au premier âge de son existence sociale.

M. Duquesne a fait beaucoup de recherches étymologiques sur les mots qui désignent les nombres dans la langue chibcha. Il assure que « tous ces mots sont significatifs, que tous tiennent à des racines qui ont rapport, soit aux phases de la lune croissante ou décroissante, soit à des objets de l'agriculture et du culte. »

Comme il n'existe aucun dictionnaire de la langue chibcha, nous ne pouvons vérifier la justesse de cette assertion. On ne saurait être assez défiant lorsqu'il s'agit de recherches étymologiques, et nous nous contenterons de présenter ici les significations des nombres de un à vingt, telles que les renferme le manuscrit que j'ai rapporté de Santa-Fé. Nous ajouterons seulement que le père Lugo, sans se livrer à d'autres discussions sur les nombres, rapporte, dans sa *grammaire de la langue chibcha*, que le mot *gue* désigne une maison, et qu'il se trouve en entier dans *gue-ata* (par élision *gueta*), vingt, une maison; dans *gue-bosa*, deux-vingts, quarante, ou deux maisons; dans *gue-hisca*, cinq-vingts, cent, ou cinq maisons.

1. *Ata*, étymologie douteuse : peut-être ce mot dérive-t-il d'une ancienne racine qui signifiait eau, comme l'*atl* des Mexicains. Hiéroglyphe : une grenouille. Le cri de ces animaux, très-fréquents sur le plateau de Bogota, annonce que le temps approche où l'on doit semer le maïs et le quinoa. Les Chinois désignent le premier *tsé*, eau, non par une grenouille, mais par un rat d'eau.
2. *Bosa*, à l'entour. Le même mot signifie une sorte d'enclos pour défendre les champs des animaux malfaisants. Hiéroglyphe : un nez avec des narines ouvertes, partie du disque lunaire figuré comme un visage.
3. *Mica*, variable; d'après une autre étymologie, ce qui est choisi. Hiéroglyphe : deux yeux ouverts, encore partie du disque lunaire.
4. *Muyhica*, tout ce qui est noir, nuage menaçant de la tempête. Hiéroglyphe : deux yeux fermés.

5. *Hisca*, se reposer. Hiéroglyphe : deux figures unies, les noces du soleil et de la lune. Conjonction.
6. *Ta*, récolte. Hiéroglyphe : un pieu avec une corde faisant allusion au sacrifice du *Guesa* attaché à une colonne qui servait peut-être de gnomon.
7. *Cuhupqua*, sourd. Hiéroglyphe : deux oreilles.
8. *Suhusa*, queue. M. Duquesne ignore la signification de ce chiffre, de même que celle du mot suivant.
9. *Aca*. Hiéroglyphe : Deux grenouilles accouplées.
10. *Ubchihica*, lune brillante. Hiéroglyphe : une oreille.
20. *Gueta*, maison. Hiéroglyphe : une grenouille étendue.

Les hiéroglyphes numériques se trouvent gravés sur notre planche, fig. 4 ; et les explications que nous venons d'en donner sont celles que la tradition a conservées parmi un petit nombre d'Indiens que M. Duquesne a trouvés instruits dans le calendrier de leurs ancêtres. Les personnes qui ont étudié les clefs chinoises et le peu que l'on sait de leur origine, ne regarderont pas comme entièrement chimériques les explications des chiffres américains. Les traits caractéristiques s'effacent peu à peu par un long usage des signes. Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans la forme des lettres hébraïques et samaritaines celle des hiéroglyphes simples d'animaux, de maisons et d'armes qui paraissent leur avoir donné naissance ? Nos chiffres tibétains ou Hindoux, appelés faussement arabes, recèlent sans doute aussi un sens mystérieux. Chez les Indiens de Bogota, quelques traits d'une image se sont indubitablement conservés dans *bosa*, *mica*, *hisca*, *ubchihica* et *gueta*.

Le dernier hiéroglyphe est presque identique au signe indien qui exprime quatre¹.

Il est intéressant de trouver des chiffres chez un peuple à demi barbare, qui ne connaissait ni l'art de préparer le papier, ni l'écriture. Le maguey (*Agava americana*) est indigène des deux Amériques, et cependant c'est seulement chez les peuples de race tolèque et aztèque que l'usage du papier a été connu depuis les temps les plus reculés, comme en Chine et au Japon. Quand on se rappelle combien les Grecs et les Romains éprouvaient de difficultés pour se procurer du papyrus, même à une époque où leur littérature brillait déjà de l'éclat le plus vif, on regrette presque de voir le papier si commun chez des nations américaines, qui ignoraient l'écriture syllabique, et qui n'avaient à transmettre à la postérité, dans des peintures informes, que des rêveries astrologiques et les souvenirs d'un culte inhumain.

S'il était vrai, comme le prétend M. Duquesne, que, dans l'idiome chibcha, les mots qui désignent les nombres ont des racines communes avec d'autres mots qui indiquent les phases de la lune ou des objets relatifs à la vie champêtre, ce fait serait un des plus remarquables que présente l'histoire philosophique des langues. On peut concevoir qu'une ressemblance accidentelle de sons se manifeste quelquefois entre des mots numériques et des choses qui n'ont aucun rapport aux

1. Hager, *Memoria sulle cifre de la Cina*. (*Mines de l'Orient*, t. II, p. 73.)

nombres comme dans neuf (*novem*, en sanskrit *nava*) et neuf (*novus*, en sanskrit *nava*) ; *acht* en allemand huit, et *achtung*, estime ; *êž*, six, et *êž*, préposition *de* ; *bosa*, en chibcha deux , et *bosa*, préposition *pour* ; on conçoit de même comment, dans des langues riches en expressions figurées, les mots *deux*, *trois* et *sept* peuvent être appliqués aux idées de couple (*jugum*) ; de toute-puissance (*trimurti* des Hindoux), d'enchantement et de malheur : mais est-il possible d'admettre que, lorsque l'homme inculte sent le premier besoin de compter, il nomme quatre, une *chose noire* (*muyhica*) ; six, *récolte* (*ta*), et vingt, *maison* (*gue* ou *gueta*), parce que, dans l'arrangement d'un almanach lunaire, par le retour des dix termes d'une série périodique, le terme *quatre* précède d'un jour la conjonction de la lune, ou parce que la récolte se fait *six* mois après le solstice d'hiver ? Dans toutes les langues, on observe une certaine indépendance entre les racines qui désignent les nombres et celles qui expriment d'autres objets du monde physique ; et nous devons supposer que, partout où cette indépendance disparaît, il existe deux systèmes de numération dont l'un est postérieur à l'autre, ou bien que les affinités étymologiques que l'on a cru découvrir ne sont qu'apparentes, parce qu'elles reposent sur des significations figurées ? Le père Lugo, qui écrivit en 1618, nous apprend en effet que les Muyscas avaient deux manières de désigner le nombre vingt, et qu'ils disaient, ou *gueta*, *maison*, ou *quihicha-ubchihica*, *piéd dix* ; mais nous n'entrerons pas ici dans des discussions étran-

gères au but de cet ouvrage. Ce que nous savons de positif sur le calendrier lunaire des Muyscas, et sur l'origine de leurs hiéroglyphes numériques n'a pas besoin d'être appuyé par des arguments tirés de la grammaire d'une langue que l'on peut presque regarder comme une langue morte.

Nous avons vu plus haut que les Muyscas n'avaient ni les *décades* des Chinois et des Grecs, ni les demi-décades des Mexicains et des peuples de Benin¹, ni les petites périodes de neuf jours des Péruviens, ni les *ogdoades* des Romains, ni les semaines de sept jours (*schebwas*) des Hébreux, que nous retrouvons en Égypte et dans l'Inde, mais qui n'étaient connues ni chez les habitants du Latium et de l'Étrurie, ni chez les Persans et les Japonais. La semaine muysca se distinguait de toutes celles que présente l'histoire de la chronologie : elle n'était que de trois jours. Dix de ces groupes formaient une lunaison appelée *suna*, *grand chemin*, *chemin pavé*, *digue*, à cause du sacrifice que l'on célébrait tous les mois, à l'époque de la pleine lune, sur une place publique à laquelle conduisait, dans chaque village, un grand chemin (*sina*) qui partait de la maison (*tithua*) du chef de la tribu.

Le *suna* ne commençait pas à la nouvelle lune, comme chez la plupart des peuples de l'ancien monde, mais bien le premier jour qui suit la pleine lune, et dont l'hiéroglyphe était une grenouille représentée sur la *Pierre intercalaire* (de notre planche, fig. 4 a). Les mots

1. Palin, *de l'Étude des hiéroglyphes*, t. I, p. 52.

ata, *bosa*, *mica*, et leurs signes graphiques rangés en trois séries périodiques, servaient à désigner les trente jours d'une lunaison ; de sorte que *mica* était, comme le *quartidi* du calendrier républicain français, à la fois le quatrième, le quatorzième ou le vingt-quatrième du mois. Le même usage se trouvait chez les Grecs qui ajoutaient cependant quelques mots pour rappeler que le nombre appartient, ou au *mois commençant*, μηνὸς ἀρχομένου, ou au *milieu du mois*, μηνὸς μεσοῦντος, ou au *mois expirant*, μηνὸς φθίνοντος. Comme les petites fêtes (*feriæ*), ou les jours de marché, revenaient tous les trois jours, chacune d'elles, pendant le cours d'un mois muysca, était présidée par un signe différent ; car les deux séries périodiques de trois et de dix termes, celles des semaines et du *suna*, n'ont pas de diviseur commun, et ne peuvent coïncider qu'après trois fois dix jours. Selon le tableau suivant, dans lequel les petites fêtes sont marquées en caractère italique, *cuhupqua* (deux oreilles) tombe sur le dernier quartier ; *muyhica* (deux yeux fermés) et *hisca* (jonction de deux figures, noces de la lune, *chia*, et du soleil, *sua*), correspondent à l'époque de la conjonction ; *mica* (deux yeux ouverts) désigne le premier quartier, et *ubchihica* (une oreille) la pleine lune. Le rapport que nous trouvons ici entre la chose et l'hiéroglyphe, entre les phases de la lune et les signes des jours lunaires, prouve évidemment que ces signes, qui servaient en même temps de vrais chiffres, ont été inventés dans un temps où l'artifice des séries périodiques était déjà appliqué au calendrier.

JOURS LUNAIRES DU SUNA DES INDIENS MUYSCAS, DIVISÉS
EN DIX PETITES PÉRIODES DE TROIS JOURS.

PREMIÈRE SÉRIE.	Ata.
	Bosa.
	<i>Mica.</i>
	Muyhica.
	Hisca.
	<i>Ta.</i>
	Cuhupqua *. Dernier quartier.
	Suhuza.
	<i>Aca.</i>
	Ubchihica.
DEUXIÈME SÉRIE.	Ata.
	Bosa.
	Mica.
	Muyhica.
	<i>Hisca</i> *. Conjonction.
	<i>Ta.</i>
	Cuhupqua.
	<i>Suhuza.</i>
	<i>Aca.</i>
	Ubchihica.
TROISIÈME SÉRIE.	<i>Ata.</i>
	Bosa.
	Mica *. Premier quartier.
	<i>Muyhica.</i>
	Hisca.
	<i>Ta.</i>
	<i>Cuhupqua.</i>
	Suhuza.
	<i>Aca.</i>
	<i>Ubchihica</i> *. Pleine lune.

Vingt lunes ou *sunas* formant l'année vulgaire des Muyscas, appelée *zocam*, on conçoit que le *zocam* n'était qu'un petit cycle lunaire, et non une année dans le vrai sens des mots *annus*, *annulus*, ἐνιαυτός, qui supposent le retour d'un astre au point duquel il est parti. Le *zocam* et le grand cycle de vingt années intercalaires ne doivent probablement leur origine qu'à la préférence donnée au nombre vingt, *gueta*. Outre le *zocam*, les Muyscas avaient un cycle astronomique, *une année des prêtres*, usitée dans les fêtes religieuses, et renfermant trente-sept lunes, de même qu'une *année rurale*, qui était comptée d'une saison de pluie à une autre.

Les *sunas* n'avaient pas de dénomination particulière, comme nous en trouvons chez les Égyptiens, les Perses, les Hindoux et les Mexicains : on ne les distinguait que par leur nombre. Cet usage me paraît le plus ancien dans l'Asie orientale ; il s'est conservé jusqu'à nos jours chez les Chinois, et les Juifs le suivirent jusqu'à l'époque de la domination des Babylo-niens. Mais les habitants de Cundinamarca ne comp-taient pas dans leurs trois calendriers, rural, civil et religieux, jusqu'à douze, vingt ou trente-sept : ils n'employaient pour les *sunas*, comme pour les jours d'une même lune, que les dix premiers nombres et leurs hiéroglyphes. Le premier mois de la seconde année agricole était présidé par le signe *mica*, trois ; le troisième mois de la troisième année, par le signe *cuhupqua*, sept, et ainsi de suite. Cette prédilection pour les séries périodiques et l'existence d'un cycle de soixante ans, qui est égal aux sept cent quarante *sunas*

renfermés dans le cycle de vingt *années des prêtres*, paraissent déceler l'origine tartare des peuples du nouveau continent.

Comme l'année rurale était censée composée de douze *sunas*, les *xeques* ajoutaient, à l'insu du peuple, à la fin de la troisième année, un treizième mois, analogue au *jun* des Chinois¹. La table que nous allons donner des lunes muyscas prouve que, par l'emploi des séries périodiques, ce *sunas* intercalaire était présidé, dans la première indiction, par *cuhupqua*. C'est ce signe que l'on appelait la lune *sourde*, parce qu'il ne comptait pas dans la quatrième série qui, sans l'emploi d'un *terme complémentaire*, aurait dû commencer, non par *suhuza*, mais par *cuhupqua*. Ce mode d'intercalation, qui se retrouve dans le nord de l'Inde, et d'après lequel, à deux années lunaires communes de trois cent cinquante-quatre jours huit heures, succède une année lunaire embolismique de trois cent quatre-vingt-trois jours vingt et une heures, est celui que les Athéniens suivaient avant Méton : c'est la diétéride dans laquelle on intercalait, après le mois Posideon, un Ποσειδεὸν δεύτερος. Hérodote², en faisant l'éloge du calendrier solaire des Égyptiens, s'explique très-clairement sur ce procédé simple, mais assez imparfait : ὅσῳ Ἕλληνας μὲν διὰ τρίτου ἔτεος ἐμβύλιμον ἰπερβάλλουσι, τῶν ὠρέων εἵνεκεν.

1. Souciet et Gaubil, *Observ. mathém.*, t. I, p. 483.

2. Hérod., lib. II, cap. IV, ed. Wesseling, 1763, p. 405. Censorin, *de Die natali*, c. XVIII. Ideler, *Histor. Untersuchungen*, p. 176.

TROIS FORMES DE ZOCAMS DU CALENDRIER DES MUYSCAS.

ANNÉES RURALES DE 12 ET 13 LUNES.		ANNÉES DES PRÊTRES DE 37 LUNES.		ANNÉES VULGAIRES DE 20 LUNES.	
I. <i>Ata</i>	1	I. <i>Ata</i>	1	I. <i>Ata</i>	1
	2	Bosa	2		2
	3	Mica	3		3
	4	Muyhica	4		4
	5	Hisca	5		5
	6	Ta	6	Récolte	6
ANNÉE COMMUNE . . .	7	Cuhupqua	7		7
	8	Suhuza	8		8
	9	Aca	9		9
	10	Ubchihica	10		10
	11	<i>Ata</i>	11		11
	12	Bosa	12		12
II. <i>Mica</i>	1	Mica	13		13
	2	Muyhica	14		14
	3	Hisca	15		15
	4	Ta	16		16
	5	Cuhupqua	17		17
	6	Suhuza	18	Récolte	18
ANNÉE COMMUNE . . .	7	Aca	19		19
	8	Ubchihica	20		20
	9	<i>Ata</i>	21	II. <i>Ata</i>	1
	10	Bosa	22		2
	11	Mica	23		3
	12	Muyhica	24		4
III. <i>Hisca</i>	1	Hisca	25		5
	2	Ta	26		6
	3	Cuhupqua	27		7
	4	Suhuza	28		8
	5	Aca	29		9
	6	Ubchihica	30	Récolte	10
ANNÉE EMBOLISMIQUE .	7	<i>Ata</i>	31		11
	8	Bosa	32		12
	9	Mica	33		13
	10	Muyhica	34		14
	11	Hisca	35		15
	12	Ta	36	Mois embolismi-	16
Mois sourd	13	Cuhupqua	37	que	17
IV. <i>Suhuza</i>	1	II. <i>Suhuza</i>	1		18
	2	Aca	2		19
	3	Ubchihica	3		20
	4	<i>Ata</i>	4	III. <i>Ata</i>	1

Nous avons vu plus haut que les Mexicains intercalaient d'une manière beaucoup plus exacte et très-régulière ; tandis que les Péruviens rectifiaient de temps en temps leur année lunaire par l'observation des solstices et des équinoxes, faite au moyen de tours cylindriques qu'on avait érigées sur la montagne de Carmenga près du Cuzco¹ et qui servaient à prendre des azimuts.

Chez les Muyscas, c'est à l'emploi bizarre de nombres, dont la série a deux termes de moins que l'année rurale ne renferme de lunes, qu'il faut attribuer l'imperfection d'un calendrier dans lequel, malgré l'intercalation du trente-septième mois, *cuhupqua*, la récolte, pendant six ans, tombait chaque année dans un mois d'une dénomination différente. Aussi les *xeques* annonçaient-ils tous les ans par quel signe serait présidé le *mois des épis de maïs*, qui correspond à l'*Abib* ou *Nisan* du calendrier des Hébreux. Comme le pouvoir d'une classe de la société est souvent fondé sur l'ignorance des autres classes, les lamas d'Iraca préféraient un calendrier bizarre dans lequel le huitième mois (octobre) s'appelait tantôt le troisième, tantôt le cinquième, et dans lequel les différences de saison qui, malgré la proximité de l'équateur, sont encore assez sensibles sur le plateau de Bogota, ne coïncidaient pas avec les *sunas* du même nom. Les prêtres du Tibet et de l'Hindoustan savent profiter de même de cette multiplicité de catas-térismes qui président aux années, aux mois, aux jours

1. Nieremberg, p. 139. Cieça, p. 230.

lunaires et aux heures; ils les annoncent au peuple pour lever un impôt sur sa crédulité¹.

L'intercalation des Muyscas avait pour but de ramener à la même saison le commencement de l'année rurale et les fêtes que l'on célébrait dans le sixième mois, dont le nom était consécutivement *suna ta*, *suna suhuza*, *suna ubchihica*. M. Duquesne pense que le commencement du *zocam* était, comme chez les Mexicains, les Péruviens, les Hindoux et les Chinois, la pleine lune qui suit le solstice d'hiver, mais cette tradition est incertaine. Le premier chiffre, *ata*, représente l'eau symbolisée par une grenouille. Chez les Chinois, le premier catastérisme, dans le cycle des *tse*, est aussi celui de l'eau, et il correspond à notre signe du verseau.

De même que chez les peuples de race tartare², le cycle de soixante ans, présidé par douze animaux, était divisé en cinq parties, le cycle des Muyscas, de vingt années de trente-sept *sunas*, était divisé en quatre petits cycles dont le premier se fermait en *hisca*, le second en *ubchihica*, le troisième en *quihicha hisca*, et le quatrième en *queta*. Ces petits cycles représentaient les quatre saisons de la grande année. Chacune d'elles renfermait cent quatre-vingt-cinq lunes qui correspondaient à quinze années chinoises et tibétaines, et par conséquent aux véritables *indictions* usitées du temps

1. Le Gentil, *Voyage dans l'Inde*, t. I, p. 207.

2. Dupuis, *Orig. des cultes*, t. III, pl. I, p. 44. Bailly, *Astronomie indienne et orientale*, 1787, p. 29.

de Constantin. Dans cette division, par soixante et par quinze, le calendrier des Muyscas se rapproche bien plus de celui des peuples de l'Asie orientale que ne le fait le calendrier des Mexicains qui avaient des cycles de quatre fois treize ou de cinquante-deux ans. Comme chaque année rurale, de douze et de treize *sunas*, était désignée par un de ces dix hiéroglyphes qu'offre la 4^e figure, et que les séries de dix et de quinze termes ont un diviseur commun, les indictions se terminaient constamment par les deux signes de la *conjonction* et de l'*opposition*. Nous ne nous arrêterons pas ici à démontrer comment l'hiéroglyphe de l'année et l'indication du cycle de soixante ans, auquel appartient cette année, pouvaient servir à régler la chronologie : nous avons exposé ces moyens en faisant connaître les rapports des calendriers mexicain, tibétain et japonais.

Le commencement de chaque *indiction* était marqué par un sacrifice dont les cérémonies barbares, d'après le peu que nous en savons, paraissent toutes avoir eu rapport à des idées astrologiques. La victime humaine était appelée *guesa*, *errant*, *sans maison*, et *quihica*, *porte*, parce que sa mort annonçait pour ainsi dire l'ouverture d'un nouveau cycle de cent quatre-vingt-cinq lunes. Cette dénomination rappelle le *Janus* des Romains placé aux *portes* du ciel, et auquel Numa dédia le premier mois de l'année, *tanquam bicipitis dei mensem*¹. Le *guesa* était un enfant que l'on arrachait

1. Macrobius, lib. I, c. XIII.

à la maison paternelle. Il devait nécessairement être tiré d'un certain village situé dans les plaines que nous appelons aujourd'hui les *Llanos de San Juan*, et qui s'étendent depuis la pente orientale de la Cordillère jusque vers les rives du Guaviare. C'est de cette même contrée de l'*Orient* qu'était venu *Bochica*, symbole du soleil, lors de sa première apparition parmi les Muyscas. Le *guesa* était élevé avec beaucoup de soin dans le temple du soleil à Sogamozo, jusqu'à l'âge de dix ans : alors on le faisait sortir pour le promener par les chemins que Bochica avait suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avait rendus célèbres par ses miracles. A l'âge de quinze ans, lorsque la victime avait atteint un nombre de *sunas* égal à celui que renferme l'*indiction* du cycle muysca, elle était immolée dans une de ces places circulaires dont le centre était occupé par une colonne élevée. Les Péruviens connaissaient les observations gnomoniques. Ils avaient surtout de la vénération pour les colonnes érigées dans la ville de Quito, parce que le soleil, à ce qu'ils disaient « se plaçait immédiatement sur leur sommet, et que les ombres du gnomon y étaient plus courtes que dans le reste de l'empire de l'Inca. » Les pieux et les colonnes des Muyscas, représentés dans plusieurs de leurs sculptures, ne servaient-ils pas de même pour observer la longueur des ombres équinoxiales ou solsticiales ? Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que, parmi les dix *signes des mois*, nous trouvons deux fois, dans les chiffres *a* et *suhuza*, une corde ajoutée à un pieu, et que les

Mexicains connaissaient l'usage du *gnomon filaire*¹.

Lors de la célébration du sacrifice qui marquait l'*ouverture* d'une nouvelle indiction ou d'un cycle de quinze années, la victime, *guesa*, était menée en procession par le *suná*, qui donnait son nom au mois lunaire. On la conduisait vers la colonne qui paraît avoir servi pour mesurer les ombres solsticiales ou équinoxiales, et les passages du soleil par le zénith. Les prêtres, *xeques*, suivaient la victime : ils étaient masqués comme les prêtres égyptiens. Les uns représentaient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithras de Bogota, et auquel on attribuait trois têtes, parce que, semblable au *Trimurti* des Hindoux, il renfermait trois personnes qui ne formaient qu'une seule divinité : d'autres portaient les emblèmes de *Chia*, la femme de Bochica, Isis, ou la lune ; d'autres étaient couverts de masques semblables à des grenouilles, pour faire allusion au premier signe de l'année, *ata* ; d'autres enfin représentaient le monstre *Fomagata*, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue. Ce Fomagata, dont le nom, en langue *chibcha*, signifie *feu* ou *masse fondue qui bouillonne*, était regardé comme un mauvais esprit. Il voyageait par l'air, entre Tunja et Sogamozo, et transformait les hommes en serpents, en lézards et en tigres. Selon d'autres traditions, Fomagata était originairement un prince cruel. Pour assurer la succession à son frère, *Tusatua*, Bochica l'avait

1. Sur une pierre sculptée trouvée à Chapultepec. Voyez Gama, *Descripcion cron. de dos piedras*, p. 400.

fait traiter, la nuit de ses noces, comme Uranus l'avait été par Saturne. Nous ignorons quelle constellation portait le nom de ce fantôme; mais M. Duquesne croit que les Indiens y attachaient le souvenir confus de l'apparition d'une comète. Lorsque la procession, qui rappelle les *processions astrologiques*¹ des Chinois et celle de la fête d'Isis, était arrivée à l'extrémité du *suná*, on liait la victime à la colonne dont nous avons fait mention plus haut : une nuée de flèches la couvrait, et on lui arrachait le cœur pour en faire offrande au *Roi Soleil*, à Bochica. Le sang du *guesa* était recueilli dans des vases sacrés. Cette cérémonie barbare présente des rapports frappants avec celle que les Mexicains célébraient à la fin de leur grand cycle de cinquante-deux ans.

Les Indiens Muyscas gravaient sur des pierres les signes qui présidaient aux années, aux lunes et aux jours lunaires. Ces pierres, comme nous l'avons dit précédemment, rappelaient aux prêtres, *xeques*, dans lequel *zocam* ou année muysca telle ou telle lune devient intercalaire. La pierre de pétrosilex, représentée en projection orthographique, figure 1, en perspective et dans ses vraies dimensions, figure 2, paraît indiquer les mois embolismiques de la première *indiction* du cycle. Elle est pentagone, parce que cette indiction renferme *cinq années* ecclésiastiques de trente-sept lunes chacune : elle offre *neuf* signes, parce que cinq fois trente-sept lunes sont contenues en *neuf* années muyscas.

1. Souciet, t. III, p. 33.

Pour bien saisir l'explication que M. Duquesne donne de ces signes, il faut se rappeler d'abord que, par l'emploi des séries périodiques, dans une indiction de neuf années et cinq mois muyscas, les mois intercalés tombent successivement sur *cuhupqua*, *muyhica*, *ata*, *suhuza* et *hisca*, et qu'aucune intercalation ne peut avoir lieu dans la première, la troisième, la septième et la neuvième année. Ces coïncidences sont rendues sensibles par les trois cercles concentriques qu'offre la troisième figure. Le premier cercle, qui est l'intérieur, indique les signes des lunes ou *sunas*; le second cercle, celui du milieu, rappelle en quelle année muysca, de vingt *sunas*, un des signes contenus dans la série de dix termes, devient intercalaire; enfin le cercle extérieur détermine le nombre des intercalations qui ont lieu en trente-sept ans. Par exemple, si l'on demande dans quel *zocam* est intercalé le signe *bosa*, on trouve que cette intercalation est la sixième, et qu'elle se fait dans la douzième année du cycle.

M. Duquesne, guidé par des Indiens qui ont conservé une connaissance des signes du calendrier muysca, crut reconnaître sur trois faces de la pierre, les intercalations d'*ata*, de *suhuza* et de *hisca*, c'est-à-dire celles qui ont lieu dans neuf années de douze et treize *sunas* qui correspondent à la sixième, à la huitième et à la dixième année muysca, de vingt *sunas*. J'ignore pourquoi les deux premières intercalations, celles de *cuhupqua* et *muyhica*, n'y sont pas marquées. Voici l'interprétation, souvent un peu arbitraire, des fig. 1 et 2.

La grenouille sans tête, *a*, rappelle que l'indiction

commence par le signe *ata*, emblème de l'eau. En *b*, *c* et *d*, sont sculptées trois petites pièces de bois, dont chacune est marquée de trois lignes transversales. Celle du milieu ne se trouve pas sur la même rangée avec les autres, pour indiquer qu'il ne s'agit que de six années muyscas, après lesquelles l'intercalation tombe sur *quihichata*, *e*, têtard de grenouille, muni d'une longue queue et dépourvu de pattes, *grenouille en repos*. Cet emblème annonce que le mois auquel l'animal préside est *inutile*, et ne compte pas dans les douze *sunas* qui s'écoulent d'une récolte à une autre. Les deux figures de la grenouille, *a* et *e*, sont placées sur une sorte de plateau quadrangulaire. On pourrait douter de l'interprétation de l'hiéroglyphe *e*, mais M. Duquesne affirme avoir observé dans plusieurs idoles de jade le même symbole astrologique d'une lune intercalaire. Dans ces idoles, l'animal sans pattes était couvert de la tunique indienne (*capisayo*) qui est encore usitée parmi le bas peuple. On se rappelle que, chez les Aztèques, les *signes des jours* avaient même leurs autels. Les figures *f* et *h* indiquent, par huit lignes transversales disposées par cinq et par trois, qu'à la huitième année muysca on intercale la lune présidée par *suhuza*. C'est ce signe qui est représenté en *i* par un cercle tracé, au moyen d'une corde, autour d'une colonne. Les Indiens assurent que *f* et *h* représentent des serpents qui, chez tous les peuples, sont les emblèmes du temps. Le dessous de la pierre offre en *g* le signe *hisca*, qui fait allusion aux noces de Bochica et de Chia, signe de la conjonction lunaire, figuré sous

la forme d'un *temple fermé*. C'est la fin de la première révolution du cycle. Le sacrifice du *guesa* va rouvrir le temple et commencer la seconde indiction. L'intercalation de *hisca* se fait après neuf années muyscas, ce qui est désigné par neuf traits en *b*, *c* et *d*. La serrure qui ferme le temple est d'ailleurs la même que celle dont les indigènes se servent encore aujourd'hui. Elle est percée des deux côtés pour recevoir deux morceaux de bois cylindriques. En comparant cette serrure à celle des Égyptiens, sculptée sur les murs de Karnak, et usitée depuis des milliers d'années sur les bords du Nil¹, on observe la même différence qui existe entre les ouvrages d'un peuple grossier et ceux d'une nation ingénieuse et avancée dans les arts.

Quatre de ces pierres pentagones enseignaient, à ce qu'assurent les Indiens, les vingt intercalations de la *lune sourde* qui, d'après le calendrier imparfait des Muyscas, avaient lieu dans un cycle de sept cent quarante *sunas*. Ce cycle renfermait vingt *années des prêtres* de trente-sept lunes chacune, ou soixante années rurales : il est connu de tous les peuples qui vivent à l'est de l'Indus, et il paraît lié au mouvement apparent de Jupiter dans l'écliptique. Nous avons démontré plus haut que, chez les Hindoux, la dodécatomie du zodiaque solaire a tiré son origine des *nakchatras* ou du zodiaque lunaire, chaque mois prenant le nom de l'hôtellerie lunaire dans laquelle la pleine lune a lieu : nous avons de même fait obser-

1. Denon, *Voyage en Égypte*, pl. CXXXIX, fig. 14.

ver que les indictions de douze années, et les noms des nakchatras donnés à ces années, ont rapport au lever héliaque de Jupiter. On peut croire qu'à cette époque reculée, où se développaient les premières idées astronomiques, les hommes étaient frappés de voir une planète parcourir les vingt-huit hôtelleries lunaires, à peu près dans autant d'années qu'ils observaient de révolutions lunaires d'un solstice d'hiver à un autre. Pour réunir en groupe ces *grandes années* de douze années lunaires, on devait nécessairement employer un des nombres qui, chez tous les peuples, servent de point de repos dans la numération ; savoir : 5, 10 ou 20. Peut-être donnait-on la préférence au plus petit de ces nombres, parce que 5×12 ou 60 est renfermé six fois dans le nombre de 360 qui servait pour la division du cercle, à cause des trois cent soixante jours que les plus anciens peuples de l'Orient attribuaient à l'année représentée sous l'emblème d'un anneau. Chez les nations américaines, par exemple chez les Mexicains et les Muyscas, nous trouvons quatre indictions au lieu de cinq ; et cette préférence singulière pour le nombre quatre est due à l'intérêt attaché aux points solsticiaux et équinoxiaux qui désignent les quatre saisons ou *grandes semaines* de la *grande année*. D'ailleurs le nombre de cinq intercalations conduisit les Muyscas à des groupes de quinze années rurales, dont quatre forment le cycle asiatique de soixante ans.

D'après les notions vagues qui nous sont parvenues sur les *signes lunaires* portés dans la procession du *guesa*, et sur le rapport qui existe entre la constel-

lation de la grenouille, *ata*, et le signe de l'eau ou du rat d'eau, qui, chez les Chinois et les peuples de race tartare, ouvre la marche des catastérismes, on peut conjecturer que les dix hiéroglyphes d'*ata*, de *bosa*, de *mica*, etc., marquaient originairement, comme les signes des jours mexicains, les divisions d'un zodiaque en dix parties. Nous retrouvons chez les Chinois, et ce fait est très-important, un cycle de dix *cans*, auxquels les Mantchoux donnent les noms de dix couleurs¹. Il est probable qu'anciennement les cans des Muyscas avaient aussi des noms particuliers, et l'on peut soupçonner que les chiffres que M. Duquesne nous a transmis faisaient allusion à ces mêmes noms. Tout cela me fait présumer que les mots numériques *ata*, *bosa*, *mica*, etc., n'ont été substitués aux noms des signes que pour indiquer le *premier signe* du zodiaque, le *second signe*, le *troisième signe*, etc., et que cette substitution a fait naître insensiblement l'idée bizarre que les nombres mêmes étaient significatifs. Cette matière, qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire des migrations des peuples, ne pourra être éclaircie que lorsqu'on aura comparé un plus grand nombre de monuments américains.

1. Souciet et Gaubil, t. II, p. 435.

II.

TÊTE GRAVÉE EN PIERRE DURE PAR LES INDIENS MUYSCAS.
BRACELET D'OBSIDIENNE.

La tête sculptée est l'ouvrage des anciens habitants du royaume de la Nouvelle-Grenade. La pierre regardée par quelques minéralogistes comme une smaragde, n'est indubitablement qu'un quartz vert qui fait passage au hornstein. Peut-être ce quartz, d'une dureté extrême, est-il teint, comme la chrysoprase, par l'oxyde de nickel ; il est perforé de manière que les ouvertures du trou cylindrique sont situées dans des plans qui se coupent à angle droit. On peut supposer que cette perforation a été faite au moyen d'outils de cuivre mêlé d'étain, car le fer n'était pas employé par les Muyscas et les Péruviens. Le bracelet d'obsidienne a été trouvé dans un tombeau indien, dans la province de Mechoacan au Mexique. Il est extrêmement difficile de se former une idée de la manière avec laquelle on est parvenu à travailler une substance aussi fragile. Le verre volcanique, parfaitement transparent, est réduit à une lame dont la courbure est cylindrique, et qui a moins d'un millimètre d'épaisseur.

ERRATA.

Page 18, ligne 1^{re} : *des deux peuples montagnards*, lisez : *de deux peuples montagnards*.

Page 113, lignes 23 et 24 : *appelé aussi Tlalchihualtepec (la montagne de briques non cuites)* ; supprimez *Tlalchihualtepec* et la parenthèse, et lisez : *appelé aussi la montagne de briques non cuites*, etc.

Page 223, lignes 1 et 2 : *en quatorze cent soixante ans* ; lisez : *quinze cent huit ans*.

Page 240, ligne 1^{re} ; *année de 365 j,250* : lisez : *année de 365 j,25*.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PRIMA

El presente es un libro de notas de la
reunión de los señores

NOTES

BY COLLEGE & RESEARCH

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II.

SUR LA PYRAMIDE DE CHOLULA.

(Page 104.)

La pyramide de Cholula portait aussi les noms de *Toltecall*, *Ecatipac* et *Tlachihuatepetl*. Je suppose que cette dernière dénomination dérive du verbe mexicain *tlachiani*, voir autour de soi, et de *tepetl*, montagne, parce que le Téocalli servait de vigie pour reconnaître l'approche de l'ennemi dans les guerres qui avaient fréquemment lieu entre les Cholulains et les habitants de Tlascala. Sur la question importante, si le temple, ou plutôt la pyramide à gradins dédiée à Jupiter Belus, a servi de prototype aux pyramides de Sakhara et à celles de l'Inde et de la Chine, voyez *Jules de Klaproth, Magasin asiatique*, t. I, p. 486 (en allemand).

CHAPITRE VI.

SUR LE MOT ATL OU ATEL, FRÉQUEMMENT RAPPELÉ
DANS CE CHAPITRE.

(Pages 141 à 251.)

Le mot *atl* ou *atel* se retrouve dans l'est de l'Europe. D'après l'observation de M. Frédéric Schlegel, le pays habité par les Madjares, avant la conquête de la Hongrie, portait le nom d'*Atelkusu*. Cette dénomination désignait la Moldavie, la Bessarabie et la Walachie, trois provinces limitrophes de l'embouchure du Danube qui portait, de même que le Wolga, le nom de la *grande eau*, *atel*. L'hiéroglyphe mexicain de l'eau, *atl*, indique, par les ondulations de plusieurs lignes parallèles, le mouvement des vagues, et rappelle le caractère phénicien de l'eau, *mem*, qui a passé dans l'alphabet grec et peu à peu dans celui de tous les peuples occidentaux. Voyez l'ouvrage ingénieux de M. Hug, *Sur l'invention des lettres*, 1801, p. 30.

Le chevalier Boturini nous a transmis les noms des vingt jours d'un mois toltèque, d'après le calendrier des habitants de Chiapa et de Soconusco. Voici ces signes avec ceux qui leur correspondent selon le calendrier aztèque :

Mox.	Cipactli.
Igh.	Ehecatl.
Votan.	Calli.
Ghanan.	Cuetzpalin.
Abagh.	Cohuatl.
Tox.	Miquiztli.
Moxic.	Mazatl.
Lambat.	Tochtli.
Mula.	Atl.
Elab.	Itzcuintli.

Baz.	Ozomatli.
Enob.	Malinalli.
Been.	Acatl.
Hix.	Ocelotl.
Tziquin.	Quauhtli.
Chahin.	Cozcaquauhtli.
Chic.	Ollin.
Chinax.	Tecpatl.
Cahogh.	Quiahuitl.
Aghual.	Xochitl.

On est surpris de trouver, parmi des peuples de même race, des noms d'un caractère si différent. Les dénominations de Mox, Igh, Tox, Baz, Hix et Chic, ne paraissent pas appartenir à l'Amérique, mais à cette partie de l'Asie orientale qui est habitée par des peuples dont les langues sont monosyllabiques. (Boturini, *Idea de una historia general de Nueva España*, p. 118.) Nous observerons, à cette occasion, que la terminaison chinoise en *tsin* se retrouve dans un grand nombre de noms propres mexicains, par exemple dans *Tonantsin*, *Acamapitsin*, *Coanacotsin*, *Cuitlahuatsin* et *Tzila-catsin*.

Selon les recherches savantes de Klaproth, les Ouigours ou Uighurs n'ont jamais habité les bords du Selinga, comme l'admet M. Langlès, mais les montagnes Ulugh-tagh, les rives du Ssir, qui est l'Iaxartès des anciens et la steppe de Karakun, à l'est du lac Aral.

OBSERVATIONS DE M. JOMARD SUR LES RAPPORTS ENTRE
LE CALENDRIER TOLTÈQUE ET LES INSTITUTIONS DE
L'ANCIENNE ÉGYPTÉ.

(Pages 141 à 251.)

Pour jeter plus de jour sur les recherches qui font l'objet de mon mémoire sur le calendrier mexicain, je rapporterai

ici des observations très-judicieuses qui m'ont été communiquées par M. Jomard. Le nom de ce savant est connu de ceux qui s'occupent des antiquités de l'Égypte, et je m'empresse de donner ici l'extrait d'une lettre qu'il a bien voulu m'adresser :

« J'ai reconnu dans votre mémoire sur la division du temps des peuples mexicains, comparée à celle des peuples asiatiques, des rapports très-frappants entre le calendrier toltèque et des institutions observées sur les bords du Nil. Parmi ces rapports il y en a un qui n'est pas le moins digne d'attention. C'est l'usage d'une année vague de 365 jours, composée de mois égaux et de 5 jours épagomènes, également employée à Thèbes et à Mexico, à plus de trois mille lieues d'intervalle. Il est vrai que les Égyptiens n'avaient pas d'intercalation, tandis que les Mexicains intercalaient 13 jours tous les 52 ans. Il y a plus ; l'intercalation était proscrite en Égypte à tel point que les rois juraient, en recevant la couronne, de ne jamais souffrir qu'on la mit en pratique pendant le cours de leur règne. Malgré cette dissemblance, on voit un point essentiel d'analogie dans la longueur de la durée de l'année solaire. En effet, l'intercalation des Mexicains étant de 13 jours à chaque cycle de 52 ans, revient à celle du calendrier Julien, c'est-à-dire d'un jour en quatre ans, et suppose par conséquent la durée de l'année de 365 jours 6 heures. Or telle était aussi la longueur de l'année chez les Égyptiens, puisque la période sothique était à la fois de 1460 années solaires et de 1461 années vagues : c'était en quelque sorte intercaler une année entière de 365 jours tous les 1460 ans. La propriété de la période sothique de ramener les saisons et les fêtes au même point de l'année, après les avoir fait passer par tous les points successivement, est sans doute une des causes qui faisaient proscrire l'intercalation, non moins que la répugnance des Égyptiens pour les institutions étrangères. Or, il est remarquable que cette même année solaire de 365 jours

6 heures adoptée par des peuples aussi différents, et plus éloignés peut-être encore par leur état de civilisation que par la distance terrestre, se rapporte à une époque astronomique très-réelle et appartient en propre aux Égyptiens. C'est un point que M. Fourier mettra hors de doute dans ses belles recherches sur le zodiaque d'Égypte. Personne n'est aussi bien que lui en état de traiter cette question sous le rapport astronomique, et lui seul peut mettre dans tout son jour les découvertes heureuses qu'il a faites. J'ajouterai ici que les Perses qui intercalaient 30 jours tous les 120 ans, les Chaldéens qui usaient de l'ère de Nabonassar, les Romains qui ajoutèrent 1 jour tous les 4 ans, enfin les Syriens et presque tous les peuples qui ont réglé leur calendrier sur le cours du soleil, me paraissent avoir également puisé en Égypte la notion d'une année solaire de 365 jours $\frac{1}{4}$ juste, l'usage de mois égaux et celui des cinq épagomènes. Quant aux Mexicains, il serait superflu de rechercher comment cette connaissance leur est venue; un pareil problème ne sera pas résolu de sitôt, mais le fait de l'intercalation de 13 jours par cycle, c'est-à-dire l'usage d'une année de 365 jours $\frac{1}{4}$ dépose nécessairement ou d'un emprunt fait à l'Égypte ou d'une communauté d'origine. Ajoutons que l'année des Péruviens n'est point solaire, mais réglée sur le cours de la lune, comme chez les Juifs, les Grecs, les Macédoniens et les Turcs. Au reste, la circonstance de 18 mois de 20 jours, au lieu de 12 mois de 30 jours, fait une différence très-grande. Les Mexicains sont le seul peuple qui ait divisé l'année de cette manière.

« Un second rapport que je remarque entre le Mexique et l'Égypte, c'est que le nombre de semaines ou demi-lunaisons de 13 jours comprises dans un cycle mexicain est le même que celui des années de la période sothique; ce nombre est 1461. Vous regardez un tel rapport comme accidentel et fortuit; peut-être a-t-il la même origine que la notion de la longueur de l'année. Si en effet l'année n'était pas de 365



jours 6 heures, c'est-à-dire de $\frac{1461}{4}$ jours, le cycle de 52 ans ne renfermerait pas $\frac{52 \cdot 1461}{4}$ ou 13 fois 1461 jours ; ce qui fait 1461 périodes de 13 jours. Il faut convenir toutefois que ces semaines de 13 jours, ces tlalpilli de 13 ans, cette intercalation de 13 jours au bout du cycle, enfin ces cycles de quatre fois 13 ans reposent sur un nombre premier qui est absolument étranger au système égyptien.

« Vous avez fait remarquer un fait plus important en ce qu'il tient aux mœurs des peuples, c'est la fête du solstice d'hiver, également célébrée par les Égyptiens et par les Aztèques. Les premiers, s'il faut en croire Achilles Tattius, se livraient au deuil en voyant le soleil descendre vers le Capricorne et les jours décroître ; mais quand le soleil s'élevait de nouveau vers le Cancer, ils s'habillaient de blanc et portaient des couronnes. L'usage des Mexicains que vous avez décrit, est sans contredit analogue à la fête égyptienne ; on ne pourrait contester ce rapport qu'en plaçant à une autre époque le commencement de l'année mexicaine, ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs. Mais vous avez mis hors de doute qu'au renouvellement du cycle, ce commencement tombait au 9 janvier : par conséquent, en tenant compte des 13 jours intercalaires et des épagomènes avec lesquels commençait la fête, le feu nouveau s'allumait au solstice d'hiver. Il reste à expliquer pourquoi le phénomène de la diminution des jours n'effrayait les Mexicains qu'une fois tous les 52 ans ¹, comme si, au bout d'un cycle, le soleil descendait plus bas qu'à l'ordinaire ! Est-ce que, faute d'une solennité, ils ne s'apercevaient pas de la plus courte apparition du soleil et qu'ils attendaient un signal pour s'abandonner au deuil et à la terreur ? Je conçois que si la fête avait eu lieu chaque année au même jour, ils se seraient plaints de la retraite du soleil, au moment où il remontait déjà visiblement ; mais

1. Geminus prétend, contre l'opinion des Grecs, que la fête n'avait pas lieu le jour du solstice. et qu'elle parcourait tous les jours de l'année successivement pendant une période sothique. (*Uranolog.*, p. 34.)

pour ne pas les faire gémir à contre-temps, il était facile d'avancer la fête tous les quatre ans d'un jour, de manière qu'en 52 années elle aurait occupé 13 jours différents. Une pareille difficulté m'arrête pour l'usage attribué aux Égyptiens. Achilles Tatiüs ne désigne point l'époque à laquelle il se pratiquait : il se sert seulement de l'expression vague *un jour*, *πότε* (*Uranol.*, p. 146), et ajoute que c'était le temps des fêtes isiaques, sans dire si cette pratique avait lieu tous les ans. S'il en eût été ainsi, on aurait vu, dans le cours d'une période sothique, les Égyptiens, dans la crainte d'être abandonnés par le soleil, se livrer à la douleur, arracher leurs cheveux et déchirer leurs habits, au moment même où cet astre occupait le zénith et dardait ses plus grands feux. Avouez, monsieur, que cela n'est guère probable. Achilles Tatiüs nous en a dit trop peu pour que nous puissions comprendre cette prétendue coutume des Égyptiens. Si la fête arrivait tous les ans au même jour, elle était absurde pendant quatorze siècles et demi d'une période sothique ; si elle n'avait lieu que l'année du renouvellement de la période, pourquoi cette année-là préférablement ? et enfin, si l'on avançait la fête tous les quatre ans d'un jour, il faut convenir que les Égyptiens se désolaient bien à tort de la prochaine disparition du soleil, puisqu'à Thèbes il s'élevait au solstice d'hiver d'environ quarante degrés.

« Vous avez comparé les noms des années et des jours mexicains avec les noms des signes du zodiaque tartare et des différents zodiaques de l'ancien continent. Vous avez démontré qu'on disait au Mexique le *jour lapin*, *tigre* ou *singe*, etc., comme on disait en Asie le *mois lièvre*, le *mois tigre*, le *mois singe*, etc. ; vous avez fait voir aussi que plusieurs de ces animaux sont également étrangers à la Tartarie et au Mexique, et cette dernière remarque donne à penser que l'usage des séries périodiques pour le calcul du temps, commun aux Mexicains et aux Asiatiques, aussi bien que ces dénominations, pourrait venir d'un pays bien différent et bien

éloigné. Ces questions sont du plus haut intérêt ; mais je ne m'attacherai ici qu'à la ressemblance de l'un des signes des Aztèques , le signe Cipactli , avec le Capricorne du zodiaque grec ou plutôt égyptien : c'est le seul des vingt noms de jours mexicains qui présente cette analogie. N'est-il pas remarquable que Cipactli est le premier signe des jours, comme le Capricorne est à la tête des catastérismes ? Quelque divergence qu'il y ait dans l'ordre des signes des différents zodiaques, cette analogie de position pour le premier de tous paraît constatée, et il me semble y voir une confirmation de l'origine du zodiaque égyptien. Qu'on ait observé ou non le colure du solstice d'été au premier degré du Capricorne, il est certain aujourd'hui que le zodiaque dont nous faisons usage d'après les Romains et les Grecs, et que ceux-ci ont copié en Égypte, appartient essentiellement à ce dernier pays et à lui seul, et qu'il n'a d'explication possible qu'en faisant remonter jusqu'au Capricorne le solstice d'été. Or, l'année rurale égyptienne commençait au solstice d'été. Il ne faut donc pas s'étonner que le Capricorne ait occupé autrefois la première place parmi les dodécatémoies. Si l'on savait à quelle époque commençait jadis l'année en Tartarie, au Tibet ou au Japon, on pourrait déduire quelque chose d'analogue de la position du Verseau à la tête du zodiaque chez ces divers peuples. En effet, le premier signe est le *rat*, qui correspond au Verseau. *Mahara*, le monstre marin du zodiaque des Hindous, correspond au Capricorne, y occupe le second rang, ce qui suppose encore le Verseau au premier. Ainsi les positions successives du colure solsticial dans le Verseau, dans le Capricorne, et plus tard dans la Vierge, le Lion et le Cancer seraient indiquées par les monuments les plus anciens et les plus authentiques, savoir les zodiaques des peuples. Mais je n'insiste pas sur cette idée qu'il ne m'est pas encore permis d'appuyer de ses preuves. Bornons-nous à remarquer que le Capricorne placé à la tête des signes en Égypte et au Mexique, est un rapport de plus entre les deux pays.

« Vous avez encore observé que les Poissons du zodiaque égyptien sont accompagnés d'un porc, animal qui, dans le zodiaque du Tibet, remplace le catastérisme des Poissons, et que la Balance répond au dragon du zodiaque tartare, dont le nom a son équivalent dans le mot de *cohuatl* ou couleuvre; nom de l'un des jours mexicains. Ce signe de la Balance, dont on a si mal à propos révoqué en doute l'ancienneté, se trouve dans les dodécatémories des Indiens et dans leurs maisons lunaires, aussi bien que dans le zodiaque égyptien. Ceux qui objectent que ce n'est point un ζῳδιον ignorent apparemment que la Balance est toujours portée par une figure humaine, comme l'épi par la Vierge, et le vase par le Verseau. Si la Balance est un signe ajouté par les Romains, qui peut l'avoir sculpté à Éléphanta? Il est vrai qu'avant Auguste, le Scorpion remplissait deux signes par son étendue dans le zodiaque des Grecs et des Romains. Vitruve est le premier écrivain où on trouve le mot *libra*. Aratus, Eudoxe, Hipparque, pour désigner le signe de la Balance, s'étaient servis du nom de χηλαι, qui signifie *serres* de scorpion. Mais, depuis la conquête de Jules César, les Romains visitèrent beaucoup l'Égypte: ils aperçurent sans doute la Balance sur les monuments, et ils en adoptèrent l'usage. Germanicus, qui, selon Tacite, examina les antiquités d'Égypte, traduisit le poëme d'Aratus, comme avait fait Cicéron, mais il ne rendit pas comme lui le mot χηλαι par *chelæ*. Il se servit du mot *libra*, et l'on voit que Virgile, Manilius, Vitruve, Hygin, Macrobe, Festus-Avienus, etc., tous postérieurs à la conquête d'Égypte, parlent tous aussi de la Balance. On peut en dire autant de Ptolémée et d'Achilles Tattius. Ce sont les Chaldéens plutôt que les Égyptiens, qu'on pourrait soupçonner de n'avoir pas connu la Balance, puisque Servius, en commentant ces vers si connus: *Anne novum sidus tardis te mensibus addas*, etc., observe que les Chaldéens divisent le zodiaque en onze constellations, et les Égyptiens en douze. Le commentaire de Germanicus met la question dans le plus grand jour, en montrant que la Balance

des Égyptiens était ce que les Grecs nommaient *chelæ*, et je trouve qu'Ératosthènes fournit la même remarque : *χηλαί δ' ἐστὶ ζυγός*. Où aurait-on pris ce rapprochement si la Balance n'existait pas de son temps? Eudoxe était Grec : en parlant aux Grecs, il devait employer le nom de *chelæ* qui leur était connu ; mais Ératosthènes écrivant en Égypte, expliquant la sphère grecque, était à portée de dire à quel signe égyptien ce nom répondait. Nous savons encore, par le Zend Avesta, que les anciens Perses connaissaient la Balance astronomique, et saint Épiphane en dit autant des Pharisiens. Enfin, qu'y a-t-il de plus fort que ce passage d'Achilles Tattius : *Les chelæ, que les Égyptiens appellent Balance (Uranol. p. 168)*. Je ne finirais pas si je citais tous les auteurs. Quant aux monuments, on en connaît si peu, et ils sont si récents, à l'exception de ceux de l'Égypte et de l'Inde, qu'ils n'apprennent rien sur l'antiquité de cet astérisme. Mais tout prouve cette antiquité. A Rome même, avant que la Balance fût placée dans le ciel, son nom était connu. Cicéron emploie le nom de *jugum*, il en est de même de Varron ; Géminus se sert du mot *ζυγός*. L'école d'Alexandrie n'ignorait pas l'existence de ce signe ; mais il fallait que la ruine de l'Égypte fût consommée pour mettre en quelque sorte les temples à découvert, procurer la connaissance du planisphère égyptien, et fournir l'image de la Balance que les Romains ont empruntée et transmise.

« Si je me suis arrêté sur l'ancienneté du signe de la Balance, déjà démontrée par d'autres, c'est que ce point est lié intimement avec le système du zodiaque égyptien ; ce qui paraît, Monsieur, n'être pas votre sentiment, puisque vous admettez plutôt l'antiquité de cet astérisme en Égypte que la notion du mouvement des fixes. Ce qu'il peut y avoir de hasardé dans l'époque attribuée aux monuments de la Thébaidé, c'est la détermination d'une année précise, et non pas une approximation de date, ayant une certaine latitude. Il ne faut pas de grandes lumières en astronomie pour recon-

naître le point du ciel ou la constellation qu'occupe le soleil au moment de son apogée ; or, puisque ce point change perpétuellement, il est bien impossible qu'on le peigne à la même place pendant vingt et quarante siècles de suite. Qu'y a-t-il d'étonnant que le peuple pour qui ce point faisait le commencement de l'année, l'ait désigné successivement par la Vierge, le Lion et le Cancer, et antérieurement sans doute par d'autres signes ? Je ne veux pas ôter pour cela aux Égyptiens le mérite de cette découverte et de toutes les autres que nous ont transmises les Grecs, si habiles à les dépouiller ; mais seulement je veux dire que ce fut pour eux une chose fort naturelle et toute simple que de marquer l'ouverture de leur année là où ils la voyaient commencer.

« Vous avez rappelé l'attention des savants sur le monument de Bianchini. Ce planisphère me fait souvenir que nous avons vu à Panopolis un zodiaque analogue, composé de cercles concentriques divisés en douze cases ; Pococke l'avait aperçu en passant. Le temps n'a pas permis de faire les fouilles nécessaires pour en prendre la copie. J'y ai vu une figure d'oiseau comme celle que vous remarquez dans le planisphère de Bianchini, où elle correspond au Bélier ; tandis que, dans le zodiaque tartare et japonais, l'oiseau répond au Taureau. Il est possible que ce marbre, ainsi que la table isiaque, ait été sculpté en Égypte ou d'après un ouvrage égyptien, mais il l'a été certainement par une main étrangère et peu fidèle. »

Ces observations qu'offre la lettre de M. Jomard touchent plusieurs points très-importants de l'astronomie ancienne, l'usage d'une année vague de 365 jours 6 heures, les fêtes qui se trouvent liées à des phénomènes physiques, et les catastérismes du zodiaque solaire. Il existe, sans doute, une espèce d'astronomie élémentaire, qu'on pourrait appeler naturelle, et qui, au même âge de la civilisation, a dû se présenter à des peuples entre lesquels il n'a existé aucune communication directe. C'est à cette science qu'appartiennent

les premières notions sur le nombre des pleines lunes qui correspondent à une révolution solaire, sur le temps duquel cette révolution excède 365 jours, sur les 27 à 28 parties égales du ciel que parcourt la lune pendant l'intervalle d'une lunaison, sur les étoiles qui disparaissent dans les premiers rayons du soleil, sur la longueur des ombres d'un gnomon, et sur la manière de tracer une méridienne par le moyen de hauteurs correspondantes ou d'ombres d'égale longueur. Une marque choisie à l'horizon, un arbre ou la cime d'un rocher, auxquels on compare le soleil levant ou couchant, une attention un peu suivie à des phénomènes qui se répètent à des intervalles de temps peu considérables, suffisent pour jeter les bases de cette astronomie naturelle. (Fréret, *Œuvres complètes*, t. XII, p. 78). La dodécatémerie de l'écliptique, les maisons lunaires, des intercalations d'un jour en quatre ans ou du multiple de ces nombres, des moyens tentés pour concilier l'almanach lunaire avec l'almanach solaire, et pour faire coïncider avec les mêmes saisons les mêmes termes des séries périodiques, l'usage des gnomons, l'importance donnée aux époques où les ombres sont les plus longues ou les plus courtes, les craintes marquées à la fin d'une grande année, l'idée d'une régénération au commencement d'un cycle, tout cela trouve sa source dans l'observation des phénomènes les plus simples et dans la nature individuelle de l'homme.

Nous croyons devoir le répéter ici, il est extrêmement difficile de distinguer ce que les peuples ont puisé pour ainsi dire en eux-mêmes et dans les objets qui les entourent, de ce qui leur a été transmis par d'autres peuples plus avancés dans les arts. Les hiéroglyphes et l'écriture symbolique naissent du besoin que l'on sent d'exprimer ses idées par des figures. Un *tumulus* ou des pyramides s'élèvent en accumulant de la terre et des pierres pour désigner un lieu de sépulture. Les méandres, les labyrinthes, les grecques se rencontrent partout, soit parce que les hommes se plaisent en général à une répétition rythmique des mêmes formes,

soit parce qu'ils ont pris pour modèle les figures régulières tracées sur la peau des grands serpents aquatiques et sur la carapace des tortues. Un peuple à demi-sauvage, les Araucains du Chili, a une année (*sipantu*) qui offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. 360 jours sont répartis en 12 mois (*ayen*) d'égale durée, auxquels on ajoute à la fin de l'année, au solstice d'hiver (*huamathipantu*), 5 jours épagomènes. Les nycthemères, comme ceux des Japonais, sont divisés en douze heures (*llagantu*). Il se pourrait que les Araucains eussent reçu cette division du temps de l'Asie orientale, en la puisant à la même source de laquelle est venu aux Muyscas de Cundinamarca le cycle asiatique de 20 fois 37 *sunas* ou de 60 ans : mais rien ne s'oppose à admettre que le calendrier des Araucains ait pris naissance dans le nouveau continent. Beaucoup de peuples n'ont d'abord eu que des années de 360 jours, non parce que les révolutions solaires avaient jadis une plus courte durée, comme l'assure gravement un auteur d'ailleurs très-estimable, le comte Carli, mais parce que l'on s'était arrêté à un nombre rond, résultat d'un premier aperçu de la longueur de l'année. 12 pleines lunes observées pendant l'intervalle d'environ 360 jours, conduisaient à des mois de 30 jours, et les jours complémentaires furent ajoutés lorsqu'on s'aperçut de la confusion qui naissait de l'emploi d'années trop courtes. Il en est des mœurs et des usages des peuples comme de l'analogie qu'offrent leurs langues entre elles; il est de certaines marques auxquelles on reconnaît directement l'identité d'origine ou les communications qui ont existé de nation à nation. On conçoit par exemple que les signes de notre zodiaque solaire ont pu prendre leurs dénominations en Égypte, ou dans l'Inde, ou dans d'autres régions arrosées par de grands fleuves et placées sous le même parallèle; mais, ces dénominations une fois fixées, il n'est plus permis de révoquer en doute que les peuples qui emploient les mêmes catastérismes

les ont reçus les uns des autres. C'est ainsi qu'on distingue dans les langues cette communauté de racines qui sont pour ainsi dire les signes arbitraires des choses, ou ces formes grammaticales qui paraissent fondées sur un simple caprice, de tout ce qui tient à l'harmonie imitative, à la structure de nos organes, et à la nature de notre intelligence.

Les prêtres d'Héliopolis, consultés par Hérodote, se vantaient que, les premiers de tous les hommes, les Égyptiens avaient inventé la division de l'année en douze parties, Ἐλεγον ὁμολογέοντές σφισι, πρώτους Αἰγυπτίους ἀνθρώπων ἀπάντων ἐξευρέειν τὸν ἐνιαυτὸν, δωδέκα μέρεα δασαμένους τῶν ὥρέων ἐς αὐτόν. (Hérod. ; l. II, ed. Wessel, p. 104.) Nous pensons que cette invention n'appartient pas plus aux Égyptiens que les modes de numération par groupes de cinq, de dix ou de vingt n'appartiennent à un seul peuple qui les aurait transmis à d'autres peuples dans des contrées très-éloignées.

Le calendrier des Égyptiens, après avoir été l'objet des savantes recherches de Fréret, de la Nauze et de Bainbridge, a reçu de nouveaux éclaircissements de nos jours par les travaux de M. Ideler, qui réunit à une connaissance profonde des langues anciennes celle des calculs astronomiques. Nous ne discuterons point si, sur les bords du Nil, différents calendriers et différents modes d'intercalations ont été en usage à la fois, comme plusieurs savants distingués l'ont avancé en se fondant sur des passages de Théon, de Strabon, de Vettius Valens et d'Horapollon. (De la Nauze, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XIV, p. 351 ; Fréret, *Oeuvres*, t. X, p. 86, t. XI, p. 278 ; Bainbridge, *Canicularia*, p. 26 ; Scaliger, *de Emendat. tempor.*, lib. III, p. 195 ; Gatterer, *Abriss der Chronologie*, p. 233 ; id., *Weltgeschichte bis Cyrus*, p. 211, 507 et 567 ; Ideler, *Histor. Untersuchungen*, p. 100 ; Rod, *über Dendera*, p. 43.) Nous nous bornerons ici à quelques observations sur la mobilité des fêtes.

En Égypte et en Perse où régnait l'année vague, en Grèce et en Italie où des intercalations imparfaites dérangent

souvent le calendrier, les fêtes qui avaient rapport à des phénomènes physiques devaient perdre tout intérêt pour le peuple, si on les célébrait tantôt dans une saison, tantôt dans une autre. Sur les bords du Nil, comme sur ceux du Tibre, on distinguait sans doute les fêtes attachées à la date d'un mois (*feriæ stativæ*) de celles que les prêtres annonçaient aux époques désignées par les motifs de leur institution. Ces dernières fêtes s'appelaient chez les Romains *feriæ conceptivæ*, et l'on distinguait les *sementivæ*, les *paganalia* et les *compitalia* (Marini, *Atti de' Fratelli Arvali*, t. I, p. 126). En Égypte, la fête de Thoth, qui parcourait avec le mois de ce nom toutes les saisons pendant la période sothique, ne coïncidait vraisemblablement pas avec une fête célébrée en l'honneur du lever héliaque de Sirius. Est-il probable que des processions, dans lesquelles on portait des emblèmes de l'eau, eussent lieu dans les temps des plus grandes sécheresses? Le passage de Gémînus, il est vrai, est très-positif : Βούλονίαι ἀρλ (οἱ Ἀιρύπτιαι) τὰς θυσίας τοῖς θεοῖς μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν τοῦ ἐνιαυτοῦ γίνεσθαι, ἀλλὰ διὰ πασῶν τῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ ὥρων διελθεῖν, καὶ γίνεσθαι τὴν θερινὴν ἑορτὴν καὶ χειμερινὴν, καὶ φθινοπωρινὴν, καὶ ἑαρινὴν (*Element. Astronom.*, cap. vi). Gémînus de Rhodes, qui vivait du temps de Sylla et de Cicéron, blâme Eudoxe et les Grecs en général d'avoir supposé que la fête d'Isis correspondait constamment au solstice d'hiver, tandis qu'elle devait, selon l'année vague, parcourir trente jours dans l'espace de cent vingt ans. Mais si l'on admet que toutes les fêtes qui avaient rapport aux saisons et aux phénomènes astronomiques restaient liées aux dates des mois de Phamenoth, de Pachon ou de Mechir, que deviennent les explications ingénieuses données par Plutarque dans son *Traité de Iside et Oriside*, des motifs pour lesquels les Égyptiens célébraient telle fête au printemps, telle autre au solstice d'été (Plut., *Opera omnia*, ed. Reiske, t. VII, p. 446, 452 et 484)? Ces rapports entre les cérémonies pratiquées et les phénomènes physiques, cette liaison intime entre le symbole et l'objet, n'auraient donc eu lieu que dans la première année

de chaque cycle sothique? L'observation très-juste que M. Jomard fait sur le passage d'Achilles Tattius s'applique à toutes les fêtes *statives*. Celle d'Isis, citée par Géminus et par Plutarque, était une fête lugubre; et, si elle n'était point *conceptive*, elle tombait quelquefois à des époques où les jours augmentaient depuis longtemps (*Uranol.*, p. 19, *nota* 35). Le serment que les prêtres d'Égypte faisaient prêter au roi de conserver l'année vague (*Comment. in German. interpret. Arati: sign. Capricorni*; Hygin., ed. Basil., 1535, p. 174), ne décèle-t-il pas la ruse d'une caste privilégiée qui, pour se rendre nécessaire au peuple et pour conserver son autorité, se ménage le droit d'annoncer les fêtes liées à des phénomènes astronomiques?

Plutarque, vivant sous le règne de Trajan, se sert déjà de l'année fixe des Alexandrins, selon laquelle le 1^{er} Thoth correspond au 29 août du calendrier Julien (*Ideler, Hist. Unt.* p. 127); et il rapporte les noms des mois et des fêtes aux époques immuables des solstices et des équinoxes. Achilles Tattius, chrétien, et peut-être même évêque, vivait plusieurs siècles après Plutarque: on n'a donc pas besoin d'admettre avec de la Nauze l'existence d'une année fixe sous les Ptolémées, pour expliquer pourquoi Achilles Tattius parle des gémissements des Égyptiens, à la fête d'Isis, comme d'un usage immuablement lié à l'époque du solstice d'hiver. Si d'ailleurs, chez les Mexicains, nous ne voyons renaître cette crainte de la disparition prochaine du soleil qu'après 52 années vagues, on doit, sans doute, en attribuer la cause à l'importance que tous les peuples attachent à la fin d'un grand cycle. Nous observons aujourd'hui même que le dernier jour de l'an a quelque chose de solennel chez des nations fort éloignées des idées superstitieuses. (*Œuvres de Boulanger*, 1794, t. II, p. 61.)

A Mexico, comme à Thèbes, le soleil est encore considérablement élevé à l'époque où sa déclinaison australe commence à diminuer, et l'on dirait que la crainte de la disparition

totale de cet astre aurait dû naître plutôt dans ces régions de l'Asie, où M. Bailly place l'origine de l'astronomie, que chez les peuples voisins du tropique. Cependant, on conçoit comment, dans un culte dont les symboles ont rapport à l'état du ciel, les idées d'un abaissement progressif du soleil et de la diminution de la durée des jours, quelque peu sensibles que soient ces phénomènes, conduisent à des cérémonies lugubres, à l'expression de la douleur et de la crainte.

Quant au catastérisme auquel différents peuples ont assigné, à différentes époques, la première place dans le zodiaque, c'est un objet de recherche des plus intéressants pour l'histoire de l'astronomie. Comme les années commencent ou par les solstices ou par les équinoxes, l'ordre des signes, ou plutôt la préférence donnée à l'un d'eux qui ouvre la marche des catastérismes, fixe le temps auquel remonte l'origine d'un zodiaque. Sous ce rapport, par l'effet de la précession des équinoxes, la simple série des signes devient un monument historique non équivoque, si l'on suppose toutefois : 1° que le peuple chez lequel on trouve ce monument ne se soit pas servi de l'année vague, ou 2° qu'il n'ait pas voulu tracer, d'après des idées systématiques, l'ancien état des choses, le point de départ, le commencement d'un cycle. Les peuples de l'Asie orientale ont calculé, par des tables peu exactes, les positions des planètes pour des époques très-reculées : leurs livres parlent d'une conjonction de toutes les planètes, qui semble plutôt le fruit de leurs calculs que de l'observation. Ne serait-il pas possible que l'on découvrit un jour dans l'Inde un monument sur lequel cette conjonction fût tracée, sans qu'on pût pour cela attribuer à ce monument une haute antiquité ?

Aucun passage des anciens ne prouve directement que les Égyptiens aient eu connaissance de la précession des équinoxes. Hipparque fit cette découverte en comparant ses observations avec celles de Timocharis; il est presque certain, comme M. Delambre l'a prouvé récemment, qu'il n'observa

jamais ou qu'il n'observa que très-peu à Alexandrie. Quoique Hipparque ne dût rien aux prêtres de l'Égypte, il est cependant très-probable que ceux-ci auront fixé leur attention sur le rapport qui existe entre le lever héliaque de Sirius et le jour du solstice d'été. Cette différence¹, dans un intervalle de 1400 ans, variait de 12 à 13 jours. Nous savons trop peu de l'astronomie des Égyptiens pour en juger défavorablement par le silence des Grecs et celui de Manethon, aussi peu instruit dans les sciences exactes que dans les règles de la versification. Cette matière importante pour l'histoire des progrès de l'esprit humain sera bientôt discutée de nouveau par M. Fourier, dont les savantes recherches, attendues avec impatience, seront publiées dans la *Description des monuments anciens de l'Égypte*.

La haute antiquité de la Balance, avancée par l'abbé Pluche au milieu du dernier siècle, mais contestée récemment par deux antiquaires distingués, MM. Testa et Hager, a été démontrée par les travaux de MM. Ideler et Buttmann². Je pense qu'il sera agréable aux savants qui s'occupent de l'astronomie ancienne, de trouver réunis ici tous les passages qui ont rapport à la constellation de la Balance, et que j'ai vérifiés avec un soin extrême : *Hipparchi Comm. in Arat.*,

1. Le lever héliaque de Sirius était éloigné du solstice, 2782 années avant notre ère, de 2 jours, et, 1322 années avant notre ère, de 13 jours. 139 ans après notre ère, la différence s'élevait déjà à 26 jours; mais, par des compensations heureuses, malgré la précession des équinoxes, le lever de Sirius restait pendant 3000 ans lié au même jour du calendrier Julien. (Ideler, p. 88 et 90.)

2. Ideler, *Hist. Untersuch.*, 1806, p. 371. Sternnamen, p. 175. Pluche, *Hist. du ciel*. éd. de 1740, t. I, p. 21. Montucla, *Hist. des mathém.*, p. I, lib. II, § 7, p. 79. Bailly, *Hist. de l'Astr.*, vol. I, p. 499 et 501. Schmidt, *de Zod. origine*, p. 54. *Asiat. Researches*, t. II, p. 302, et t. IX, p. 347. Dupuis, dans la *Revue philos.*, 1806, mai, p. 311. Swartz, *Rech. sur l'origine de la sphère*, p. 99. Schaubach, *Gesch. der Griech. Astron.*, p. 242, 296 et 370. Hager, *Illustraz. d'uno Zodiaco*, p. 25-35. Anquetil, *Zend-Avesta*, t. II, p. 549. Testa, *Dissertaz. sopra due Zodiaci dell'Egitto*, 1802, p. 20, 39 et 42. Delambre, *Astronomie*, t. I, p. 478.

lib. III, c. II (*Petavii Uranolog.*, ed. 1703, pag. 134); Geminus, *Elem. Astron.*, c. I et XVI (*Uranol.*, p. 139); Varro, *de Lingua latina*, lib. VI, c. II (*Auctores lat. linguæ*, ed. Gothofred, 1585, pag. 48); Cicero, *de Divin.*, lib. II, c. XLVI (ed. Jos. Olivetus, 1740, t. III, p. 81 et 478); *German. Cæsar in Arati Phæn.*, v. 89 (Hygin., *Opera*, Bas., 1535, p. 164 et 187); Vitruv., *de Architect.*, lib. IX, c. IV (ed. Joannes de Læt. Amst., 1649, p. 190); Manil., *Astron.*, lib. I, v. 609, et lib. IV, v. 203 (ed. Mich. Fayus, t. I, p. 77 et 313); Virgil., *Georg.*, lib. I, v. 34; Servius, *Comment. in Virg.*, lib. V, p. 208 (ed. Pancrat. Mascivius, t. I, p. 131); Plin., *Hist. nat.*, lib. XVIII, c. XXV, sect. LIX (ed. Harduin., 1723, t. II, p. 130); Ptolem., lib. IX, c. VII; Plut., *de Plac. phil.*, lib. I, c. VI (ed. Reiske, vol. IX, p. 486); *Manethonis Apotelesm.*, lib. II, v. 137 (ed. Gronov., 1698, pag. 23); Macrobi., *Comment. in Somnum Scip.*, lib. I, c. XIX, et *Saturn.*, lib. I, c. XII et XXII (*Opera omnia*, ed. Gronov., 1670, v. 90, 244 et 306); Achilles Tatius, *Isagoge* c. XXIII et frag. (*Uranol.*, p. 85 et 96); Theon., *Comment. in Ptol.* (ed. Bas. 1538, pag. 386); Martianus Capella, *de Nupt. Philologiæ et Mercurii*, lib. VIII (ed. princeps, 1498, fol. R. III); Luc. Ampelius, *Liber mem.*, c. II (ed. Bipontina ad calcem Flori, p. 158); Kircher, *Œdip. Ægypt.*, 1653, t. II, p. 206.

Parmi les auteurs anciens qui font mention du signe de la Balance (ζυγός, τὰ ζυγὰ, λίτραι, *iugum, libra*), le seul qui soit antérieur à la réforme du calendrier par Jules César, est Hipparque. Le passage du commentaire d'Hipparque sur Aratus a échappé aux savantes recherches de l'abbé Testa, qui assure qu'avant Geminus, le mot ζυγός était inconnu aux astronomes grecs; il ajoute: « Ne' tre libri del commentario d'Ipparco sopra Arato, la libra non comparisce e non si nomina mai, come ognuno può assicurarsene da per se (Testa, *del Zodiaco*, p. 21 et 46). Je dois faire observer ici que le passage d'Hipparque que j'ai cité se trouve dans le commentaire divisé en trois livres, et non dans le fragment qui paraît apo-

crypthe, et qui est attribué tantôt à Hipparque, tantôt à Ératosthènes. Les mots ζυγός et *iugum* pourraient sans doute désigner un couple, tout ce qui est double ou pair; mais les prosaïstes emploient dans ce sens plutôt ζευγος que ζυγός, et Ptolémée met τὰ ζυγά en opposition avec χηλαί; ce qu'il ne ferait pas si ζυγός et ζυγά étaient l'explication de χηλαί. « L'étoile, dit-il, qui, d'après eux (les Chaldéens), se trouve dans le bassin de la Balance, et, d'après nos principes (d'après notre manière de diviser le zodiaque), dans les serres du Scorpion¹. »

CHAPITRE XI.

DE LA LONGUEUR DES MOTS DANS LA LANGUE AZTÈQUE,
A PROPOS DE TLACAHUEPANCUEXCOTZIN.

(Page 273.)

Tlacahuepancuetzotzin. Rien ne frappe plus les Européens dans la langue aztèque, nahuatl ou mexicaine, que l'excessive longueur des mots. Cette longueur ne tient pas toujours, comme quelques savants l'ont prétendu, à la circonstance que les mots sont composés, comme en grec, en allemand et dans le sanscrit, mais à la manière de former le substantif, le pluriel ou le superlatif. Un baiser s'appelle *tetennamiquiliztli*, mot qui est formé du verbe *tennamiqui*, embrasser, et des

1. Théon, dans son Commentaire, emploie, au lieu de ζυγός et de τὰ ζυγά, souvent le mot λίτραι, substitution qui ne laisse aucun doute sur la signification de ζυγός. Manethon dit : « les serres du Scorpion que les hommes saints appellent le fléau de la Balance, » et ce passage serait très-remarquable s'il était prouvé que Manethon l'astronome est identique avec l'auteur des Αἰγυπτιακά, et que par conséquent il ait vécu sous le règne de Ptolémée Philadelphe. (*Fabricii Bibl. græca*, 1795, t. IV, p. 135-139.) Le mot ζυγός ne se trouve pas dans les Catastérismes d'Ératosthènes (édit. *Schaubach*, c. VII, p. 6), mais dans le Commentaire sur Aratus (*Uran.*, p. 142), qui porte faussement le nom de cet ancien astronome, et qui paraît d'Achilles Tatius.

particules additives *te liztli*. De même *tlatolana*, demander, et *tetlatolaniliztli*, une demande; *tlayhiouiltia*, tourmenter, et *tetlayhiouiltiliztli*, tourment. Pour former le pluriel, les Aztèques redoublent dans beaucoup de mots la première syllabe : comme *miztli*, chat; *mîmiztin*, les chats; *tochtli*, lapin; *totochtin*, les lapins. *Tin* est la terminaison qui indique le pluriel. Quelquefois la réduplication se fait au milieu du mot; par exemple : *ichpochtli*, fille; *ichpopochtin*, les filles; *telpochtli*, garçon; *telpopochtin*, les garçons. L'exemple le plus remarquable que je connaisse d'une véritable composition de mots se trouve dans le mot *amatlacuilolitquitcatlaxtlahuilli*, qui signifie *port de lettres* ou la récompense que l'on donne au messenger qui porte un papier sur lequel est indiquée, en caractères symboliques ou en peinture, quelque nouvelle que l'on veut transmettre. Ce mot, qui, à lui seul, forme un vers alexandrin, renferme *amatl*, papier d'Agave americana, *cui-loa*, peindre, tracer des caractères significatifs, et *tlastlahuilli*, le payement ou salaire d'un ouvrier. Dans la langue aztèque manquent les lettres B, D, F, G et R. (Carlos de Tapia Zenteno, cura de Tampamolón, *Arte novissima de Lengua Mexicana*, 1753, p. 7.) De même dans la langue basque, on ne trouve pas la lettre F, et aucun mot n'y commence par un R. Quelque isolées que paraissent au premier abord certaines langues, quelque extraordinaires que soient leurs caprices et leurs idiotismes, toutes ont de l'analogie entre elles; et ces rapports multipliés seront aperçus à mesure que l'on perfectionnera l'histoire philosophique des peuples, et l'étude des langues qui sont à la fois le produit de l'intelligence et l'expression du caractère individuel de l'homme.

CHAPITRE XII.

SUR LES PEINTURES SYMBOLIQUES DES MEXICAINS
ET DES PÉRUVIENS.

(Page 302.)

On a révoqué en doute récemment si les Péruviens, outre les Quippus, avaient connu les peintures symboliques. Un passage tiré de *l'Origen de los Indios del Nuevo Mondon* (Valencia 1610), p. 91, ne laisse aucun doute à cet égard. Après avoir parlé des hiéroglyphes mexicains, le père Garcia ajoute : « Au commencement de la conquête, les Indiens du Pérou se confessaient par des peintures et des caractères qui indiquaient les dix mandements et les péchés commis contre ces mandements. On peut conclure de là que les Péruviens faisaient usage de peintures symboliques, mais que celles-ci étaient plus grossières que les hiéroglyphes des Mexicains, et que généralement le peuple se servait de nœuds ou de quippus. » Voyez aussi Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, l. V, c. VIII, p. 267.

CHAPITRE XIV.

SYSTÈME DES HINDOUS.

(Page 344.)

C'est à tort que j'ai dit, sur la foi de quelques *Sastras*, que chez les Hindoux, tous les *yougas* se terminaient par des inondations. M. Maier, dans son intéressant ouvrage *sur les idées religieuses des peuples*, fait observer que, d'après la doctrine des Banians, la première génération a été détruite par les eaux, et que la seconde a péri par l'effet des ouragans ;

que, dans le troisième âge, la terre entr'ouverte a englouti les hommes, et que le quatrième âge terminera par le feu (Friedrich Maier, *Mythologisches Taschenbuch*, t. II, p. 299, et *Allgemeines Mythol. Lexicon*, t. II, p. 471). Cette doctrine, à l'ordre des destructions près, offre une analogie frappante avec la tradition mexicaine.

CHAPITRE XVII.

SUR CIHUACOHUATL.

(Page 372.)

M. Maier pense que cette figure de la mère des hommes de même que celle indiquée pl. XIII ont rapport à l'histoire d'Ata-Entsik et de ses deux petits enfants, Juskeka et Tahuitzaron, célèbres parmi les Hurons et les Iroquois. *Mytholog., Tascheb.*, t. II, p. 241, et t. II, p. 294. (Creuxius, *Hist. Canad. seu Novæ Franciæ*, 1664, lib. I, p. 79.)

CONFORMATION DU FRONT.

(Page 373.)

La tête de Teocipactli, dont il est question, ressemble singulièrement au relief décrit p. 133 et suiv. J'avais d'abord fait connaître cette dernière figure sous le titre de relief d'Oaxaca; mais, depuis la publication de la première édition, j'ai appris que cette sculpture remarquable avait été trouvée plus au sud, près de Guatimala, l'ancien *Quauhtemallan*. Cette circonstance éloigne encore plus les doutes que l'on pourrait élever sur l'origine d'un monument si étrange. D'ailleurs, les anciens habitants de Guatimala étaient un peuple très-cultivé, comme le prouvent les ruines d'une grande ville située dans un endroit que les Espagnols appellent *el Palenque*.

CHAPITRE XXVII.

PREMIER AGE DE LA TERRE.

(Pages 418 et suiv.)

Le moine franciscain, Andres de Olmos, très-instruit en différentes langues du Mexique dont il a composé des grammaires, a laissé une notice très-curieuse sur la Cosmogonie d'Anahuac. (Marieta, *Tercera parte de la Historia Ecclesiastica*, 1596, pag. 48.) Le dieu *Citlalatónac* était uni à la déesse *Citlalicue* : le fruit de leur union fut une pierre, un silex, *tecpatl*, qui tomba sur la terre près d'un endroit appelé les Sept Cavernes, *Chicomoztoll*. Ce bétyle se retrouve parmi les hiéroglyphes des années et des jours ; c'était un aérolithe, une pierre divine, un *teotetl* qui, en se brisant, produisit 1600 dieux subalternes habitants de la terre. Ceux-ci se voyant sans esclaves qui pussent les servir, obtinrent de leur mère la permission de créer des hommes. *Citlalicue* ordonna à *Xolotl*, un des dieux de la terre, de descendre aux enfers pour y chercher un os, et c'est cet os qui, brisé comme l'aérolithe ou *tecpatl*, donna naissance au genre humain. (Torquemada, t. II, p. 82.) D'après cette même tradition, le premier homme, *Iztacmixcuatl* ou *Iztacmixcohuatl*, demeurait à *Chicomoztoll* où il parvint à un âge très-avancé. Il eut de sa femme, *Ilancueitl*, six fils desquels descendent tous les peuples d'Anahuac. *Xelhua*, l'aîné de ses fils, peupla Quauhyuechola, Tzoca, Epatlan, Teopantla, Tehuacan, Cozcatla et Totctlan. *Tenuch*, le second, était le père des Tenuches ou Mexicains proprement dits. *Ulmecatl* et *Xicalancatl*, de qui descendent les Olmèques et Xicalanques, peuplèrent les environs de Tlascala, Cuatzacualco et Totomihuacan. *Mixtecatl* et *Otomitl* devinrent les chefs des Mixtèques et des Otomites. (Torquemada, t. I, p. 34 et 35.) Cette généalogie des peu-

ples rappelle la table ethnographique de Moïse ; elle est d'autant plus remarquable, que les Toltèques et les Aztèques, chez lesquels se trouve cette tradition, se regardaient eux-mêmes comme appartenant à une race privilégiée et très-différente de celles des Otomites et des Olmèques. C'est un essai par lequel on a cherché à réduire à un principe d'unité la diversité des langues, et à l'expliquer par l'origine commune de tous les peuples.

SORTIE D'AZTLAN.

(Pages 418 et suiv.)

Pour faciliter la lecture de cet ouvrage sur les monuments des anciens peuples du Mexique, je consignerai ici un fragment tiré du Précis de l'histoire d'Anahuac, que j'ai commencé à composer pendant mon séjour à Mexico. Ce fragment sera utile aux personnes qui, n'ayant pas le loisir de remonter aux sources, ont dû se borner à étudier l'histoire de l'Amérique de Robertson, histoire admirable pour la sagesse de la composition, mais trop abrégée dans la partie qui concerne les Toltèques et Aztèques. J'ai cité avec soin les auteurs dont je me suis servi pour l'indication des dates.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE.

La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, était habitée, dès les temps les plus reculés, par un grand nombre de peuples de races différentes. Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de tribus nombreuses qui, dans leurs migrations du Nord au Sud, avaient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avaient défriché, s'étaient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs, et la forme primitive de leur gouvernement.

Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochthones, sont : les Olmèques ou Hulmèques qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Miztèques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les géants ou *quinametin*, tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. (Torq., t. I, p. 37 et 364.) Boturini avance que les Olmèques, chassés par les Tlascaltèques, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

Les Toltèques, sortis de leur patrie, Huehuetlapallan ou Tlalpallan, l'an 544 de notre ère, arrivent à Tollantzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula, en 670. Sous le règne du roi toltèque, Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Hue-matzin composa le fameux *livre divin*, le Téo-amoxtli, qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation. Ce sont aussi les Toltèques qui paraissent avoir construit la pyramide de Cholula, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Siguenza les croit l'ouvrage des Olmèques. (Clav., t. I, p. 126 et 129 ; t. IV, p. 46.)

C'est du temps de la monarchie toltèque, ou dans des siècles antérieurs, que paraît le Budha mexicain, Quetzalcohuatl, homme blanc, barbu et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au seizième siècle, le peuple employait de ces habits de Quetzalcohuatl pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint était Cuculea à Yucatan, et Camaxtli à Tlascala. (Torq., t. II, p. 55 et 307.) Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand-prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses. « Il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de la guerre. »

Son compagnon de fortune, Huemac, était en possession du pouvoir séculier, tandis que lui-même jouissait du pouvoir spirituel. Cette forme du gouvernement était analogue à celles du Japon et du Cundinamarca (Torq., t. II, p. 237) ; mais les premiers moines, missionnaires espagnols, ont gravement discuté la question si Quetzalcohuatl était Carthaginois ou Irlandais. De Cholula, on envoya des colonies à la Mixteca, à Huaxayacac, Tabasco et Campêche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu. Du temps de l'arrivée des Espagnols, on conservait à Cholula, comme des reliques précieuses, certaines pierres vertes qui avaient appartenu à Quetzalcohuatl ; et le père Toribio de Motilinia vit encore sacrifier en honneur du saint au sommet de la montagne de Matlalcuye, près de Tlascala. Le même religieux assista, à Cholula, à des exercices ordonnés par Quetzalcohuatl, dans lesquels les pénitents se sacrifiaient la langue, les oreilles et les lèvres. Le grand-prêtre de Tula avait fait sa première apparition à Panuco : il quitta le Mexique dans le dessein de retourner à Tlalpallan, et c'est dans ce voyage qu'il disparut, non pas au nord, comme on devrait le supposer, mais à l'est, sur les bords du Rio Huasacualco. (Torq., t. II, p. 307-311.) La nation espéra son retour pendant un grand nombre de siècles. « Lorsque, en arrivant à Ténochtlan, je passai par Xochimilco, dit le moine Bernard de Sahagun, tout le monde me demanda si je venais de Tlalpallan. Je n'entendais pas alors le sens de cette question, mais je sus plus tard que les Indiens nous prenaient pour les descendants de Quetzalcohuatl. » (Torq., t. II, p. 53. Il est intéressant sans doute de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie de ce personnage mystérieux qui, appartenant à des temps héroïques, est probablement antérieur aux Toltèques.

Peste et destruction des Toltèques en 1054. Ils poussent leurs migrations plus loin au sud. Deux enfants du dernier roi et quelques familles toltèques restent dans le pays d'Anahuac

Les Chichimèques, sortis de leur patrie Amaquemecan, arrivent au Mexique en 1170.

Migration des Nahuatlaques (Anahuatlaques) en 1178. Cette nation renferma les sept tribus des Sochimilques, des Chalques, des Tépanèques, des Acolhues, des Tlahuiques, des Tlascaltèques ou Téochichimèques et des Aztèques ou Mexicains qui, de même que les Chichimèques, parlaient tous la langue toltèque. (Clav., t. I, p. 151; t. IV, p. 48.) Ces tribus appelaient leur patrie *Aztlan* ou *Teo-Acolhuacan*, et la disaient voisine d'Amaquemecan. (Garcia, *Origen de los Indios*, p. 182 et 502.) Les Aztèques étaient sortis d'Aztlan, d'après Gama, en 1064; d'après Clavigero, en 1160. Les Mexicains proprement dits se séparèrent des Tlascaltèques et des Chalques, dans les montagnes de Zacatecas. (Clav., t. I, p. 156. Torq., t. I, p. 87. Gama, *Descripcion de dos Piedras*, p. 21.)

Arrivée des Aztèques à Tlalixco ou Acahualtzinco, en 1087; réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau depuis la sortie d'Aztlan, en 1091.

Arrivée des Aztèques à Tula, en 1196; à Tzompanco, en 1216; et à Chapoltepec, en 1245.

« Sous le règne de Nopaltzin, roi des Chichimèques, un Toltèque, appelé Xiuhtlato, seigneur de Quaultepec, enseigne au peuple, vers l'an 1250, la culture du maïs et du coton, et la panification de la farine de maïs. Le peu de familles toltèques qui habitaient les rives du lac de Ténochtitlan avaient entièrement négligé la culture de cette graminée, et le froment américain aurait été perdu pour toujours si Xiuhtlato n'en eût conservé quelques grains depuis sa première jeunesse. » (Torq., t. I, p. 74.)

Union entre les trois nations des Chichimèques, des Acolhues et des Toltèques. Nopaltzin, fils du roi Xolotl, épouse Azcaxochitl, fille d'un prince toltèque; Pochotl, et les trois sœurs de Nopaltzin s'allient aux chefs des Acolhues. Il existe peu de nations dont les annales présentent un si grand

nombre de noms de famille et de lieux que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

Les Mexicains tombent dans l'esclavage des Acolhues, en 1314, mais ils réussissent bientôt à s'y soustraire par leur valeur.

Fondation de Ténochtitlan, en 1325.

Rois mexicains : I. Acamapitzin, 1352-1389 ; II. Huitzilihuitl, 1389-1410 ; III. Chimalpopoca, 1410-1422 ; IV. Itzcoatl, 1423-1436 ; V. Motezuma-Ilhuicamina ou Motezuma premier, 1436-1464 ; VI. Axajacatl, 1464-1477 ; VII. Tizoc, 1477-1480 ; VIII. Ahuitzotl, 1480-1502 ; IX. Motezuma-Xocotzin ou Motezuma second, 1502-1520 ; X. Cuitlahuatzin, dont le règne ne dura que trois mois ; XI. Quauhtemotzin qui régna pendant neuf mois de l'année 1521. (Clav., t. IV, p. 55-61.)

Sous le règne d'Axajacatl mourut Nezahualcojotl, roi d'Acolhuacan ou Tezcucó, également mémorable par la culture de son esprit et par la sagesse de sa législation. Ce roi de Tezcucó avait composé, en langue aztèque, soixantes hymnes en l'honneur de l'Être suprême, une élégie sur la destruction de la ville d'Azcapozalco, et une autre sur l'instabilité des grandeurs humaines, prouvée par le sort du tyran Tezozomoc. Le petit-neveu de Nezahualcojotl, baptisé sous le nom de Ferdinand Alba Ixtilxochitl, a traduit une partie de ces vers en espagnol, et le chevalier Boturini posséda l'original de deux de ces hymnes composés cinquante ans avant la conquête, et écrits du temps de Cortez, en caractère romains, sur du papier de *metl*. J'ai cherché vainement ces hymnes parmi les restes de la collection de Boturini, conservés au palais du vice-roi à Mexico. Il est encore bien digne de remarque que le célèbre botaniste Hernandez a fait usage de beaucoup de dessins de plantes et d'animaux, dont le roi Nezahualcojotl avait orné son habitation à Tezcucó, et qui avaient été faits par des peintres aztèques.

Arrivée de Cortez à la plage de Chalchicuecan, en 1519.

Prise de la ville de Ténochtítlan, en 1521.

Les comtes de Motezuma et de Tula, résidant en Espagne, descendent d'Ihuitemotzin, petit-fils du roi Motezuma-Xocojotzin qui avait épousé dona Francisca de la Cueva. Les maisons illustres de Cano Motezuma, d'Andrada Motezuma et du comte de Miravalle (à Mexico) tirent leur origine de Tecuichpotzin, fille du roi Motezuma-Xocojotzin. Cette princesse, baptisée sous le nom d'Élisabeth, survécut à cinq maris, parmi lesquels on compte les deux derniers rois du Mexique, Cuitlahuitzin et Quauhtemotzin, et trois militaires espagnols.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE IV.

TERTRES ÉLEVÉS DE MAIN D'HOMME.

(Page 448.)

Dans les deux Amériques, on se demande quel était le but des indigènes lorsqu'ils ont élevé tant de collines artificielles, dont plusieurs ne paraissent avoir servi, ni de tombeaux, ni de vigies, ni de soubassement d'un temple. Un usage établi dans l'Asie orientale peut jeter quelque lumière sur cette question importante. Deux mille trois cents ans avant notre ère, on sacrifiait en Chine à l'Être suprême, Chan-ty, sur quatre grandes montagnes appelées les *Quatre Yo*. Les souverains trouvèrent incommode d'y aller en personne, et ils firent élever, près de leurs habitations, à main d'homme, des éminences représentant ces montagnes. *Voyage de lord Macartney*, t. 1, p. 58; Hager, *Monument de Yu*, 1802, p. 10.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

LES HIÉROGLYPHES DES NOMBRES.

(Page 477.)

M. Gatterer, dans le précis de son Histoire universelle, attribue aux Phéniciens et aux Égyptiens l'invention admirable d'exprimer les dizaines par la position des chiffres. Il affirme positivement que, dans les manuscrits égyptiens écrits en caractères cursifs, on reconnaît neuf lettres de l'alphabet, indiquant neuf unités et un dixième signe faisant fonction du zéro des Hindoux et des Tibétains. Le même savant avance que Cécrops et Pythagore ont connu ce système de numération égyptien et qu'il a tiré son origine de l'arithmétique hiéroglyphique linéaire, dans laquelle des traits perpendiculaires ont une valeur de position, tandis que plusieurs rangées de barres horizontales désignent des dizaines et des multiples de dix (Gatterer, *Weltgeschichte bis Cyrus*, p. 586). Selon cette hypothèse, la notation propre aux Hindoux aurait été introduite pour la seconde fois en Europe par les Arabes : mais ces assertions ne paraissent pas fondées sur des bases très-solides (Kircher, *Obel. Pamph.*, p. 461). On sait que, chez les Romains, dont le système numérique est infiniment plus imparfait que celui des Grecs, l'unité change de valeur selon qu'elle est placée avant ou après les signes de cinq ou de dix. Une véritable valeur de position se trouve dans la notation dont, au rapport de Pappus, se servait Apollonius pour les myriades (Delambre, *Arithm. des Grecs dans les Œuvres d'Archimède*,

1807, p. 578) : mais aucun des peuples sur lesquels nous avons des notions certaines, ne paraît s'être élevé à cette méthode simple et uniforme qui, depuis une haute antiquité, est suivie par les Hindoux, les Tibétains et les Chinois.

SUR LES SUNAS.

(Page 477.)

Les habitants d'Otahiti divisent l'année, non en douze, mais en treize mois ou lunes auxquelles ils donnent les noms des fils du soleil. (*Missionary Voyage to the Pacific Ocean*, 1799, p. 341-344.) Cette division par treize est bien extraordinaire sans doute; mais nous savons que des peuples très-avancés dans la civilisation se sont arrêtés longtemps, dans leur calendrier, aux nombres les moins propres à la division du temps. Voyez les belles recherches de M. Niebuhr, sur l'année romaine et étrusque. (*Rœmische Geschichte* t. I, p. 91 et 192.)

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
LES ÉDITEURS AU PUBLIC.	1
INTRODUCTION	4
Coup d'œil général.	49

PREMIÈRE PARTIE.

SITES, PLATEAUX DU MEXIQUE ET MONTAGNES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Roches basaltiques et cascade de Regla.	27
Coffre de Pérote.	32
Volcan de Jorullo	34
Montagnes de porphyre colonnaire du Jacal et sommet de la montagne des organos d'Actopan.	36
Volcans d'air de Turbaco.	37
Chute de Tequendama.	44
Ponts naturels d'Icononzo	49
Passage du Quindiu, dans la Cordillère des Andes.	56
Cascade du Rio-Vinagre, près du volcan de Puracé	66
Le Chimborazo et le Carguairazo	68
Volcan de Cotopaxi	79
Montagne d'Ilinissa et montagne du Corazon	87
Volcan de Cayambé.	91
Pont de Cordages près de Pénipé	93

DEUXIÈME PARTIE.

MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DU MEXIQUE.

Buste d'une prêtresse aztèque.	99
Pyramide de Cholula.	104
Masse détachée de la pyramide de Cholula	124
Monument de Xochicalco	127
Relief dit à tort d'Oaxaca, trouvé près de Guatemala.	133
Relief en basalte, représentant le calendrier mexicain	144
Vases de granit trouvés sur la côte de Honduras	252
Bas-relief aztèque sculpté autour d'une pierre cylindrique, trouvé à la grande place de Mexico.	254
Hache aztèque	261
Ruines de la maison sépulcrale de Miguítlan ou Mitla, dans la province d'Oaxaca	263
Idole aztèque de porphyre basaltique.	268
Manuscrit hiéroglyphique aztèque, conservé à la bibliothèque du Vatican	277
Costumes dessinés par des peintres mexicains du temps de Montezuma	327
Époques de la nature, d'après la mythologie aztèque.	331
Hiéroglyphes aztèques du Codex Borgianus de Velettri.	347
Peinture hiéroglyphique tirée du manuscrit Borgien de Ve- lettri et signes des jours de l'almanach mexicain.	368
Peintures hiéroglyphiques du Musée Borgia, à Velettri	372
Peintures hiéroglyphiques tirées du manuscrit mexicain con- servé à la Bibliothèque impériale de Vienne, nos 4, 2 et 3.	376
Fragment d'un manuscrit hiéroglyphique conservé à la Bi- bliothèque royale de Dresde.	380
Généalogie des princes d'Azcapozalco.	383
Pièces de procès en écriture hiéroglyphique	389
Fragments de peintures hiéroglyphiques aztèques, déposés à la Bibliothèque royale de Berlin.	392
Migration des peuples aztèques.	394
Fragment d'un calendrier chrétien.	396

DES MATIERES. 531

Fragments de peintures hiéroglyphiques tirés du Codex Telleriano-Remensis.	397
Peintures hiéroglyphiques de la Racolta di Mendoza	403
Histoire hiéroglyphique des Aztèques depuis le déluge jusqu'à la fondation de la ville de Mexico	413

TROISIÈME PARTIE.

MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DU PÉROU.

Monument péruvien du Cañar.	429
Ruines de l'ancienne ville de Chulucanas.	440
Ynga-Chungana, près du Cañar.	442
Maison de l'Inca, à Callo.	445
Rocher d'Inti-Guaicu	453

QUATRIÈME PARTIE.

MONUMENTS DES INDIENS MUYSCAS.

Calendrier des Indiens Muyscas	459
Tête gravée en pierre dure par les Indiens Muyscas.	493
<i>Errata</i>	494
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.	495

FIN DE LA TABLE ET DE L'OUVRAGE.

DES MATIÈRES

Table of contents listing various sections and page numbers, including 'Introduction', 'Chapitre I', 'Chapitre II', etc.

TROISIÈME PARTIE

Table of contents for the third part, listing sections and page numbers.

QUATRIÈME PARTIE

Table of contents for the fourth part, listing sections and page numbers.

TABLE DES MATIÈRES

Main table of contents listing all sections and page numbers of the document.



HUMBOLDT
MONUMENTS
DES
PEUPLES INDIGÈNES
DE L'AMÉRIQUE

571 (7+8)
HUM